

Véronique le Goaziou

AGENCE DE SOCIOLOGIE POUR L'ACTION

**PRATIQUES LECTORALES ET RAPPORT A LA LECTURE
DES JEUNES EN VOIE DE MARGINALISATION**

Rapport de recherche

Agence Nationale de Lutte Contre l'Illettrisme

Association Lire et faire lire

Bibliothèque publique d'information (centre Pompidou)

Délégation Interministérielle à la Ville

Ministère de la culture et de la communication (Centre National du Livre, Direction du Livre et de la Lecture, Délégation générale à la Langue Française et aux Langues de France)

Ministère de la justice (Direction de l'Administration Pénitentiaire, Direction de la Protection Judiciaire de la Jeunesse)
Observatoire National de la Lecture

Février 2005

SOMMAIRE

PRÉAMBULE	3
INTRODUCTION GÉNÉRALE	5
PARTIE 1. SYNTHÈSE ET PRINCIPAUX ENSEIGNEMENTS	
1. CONSIDÉRATIONS SUR LA RECHERCHE EFFECTUEE	11
2. LA RELATION D'ENQUÊTE	18
3. PRINCIPAUX RESULTATS ET ANALYSES	25
31. Les pratiques de lecture des jeunes en voie de marginalisation	26
32. Regards sur la lecture	39
PARTIE 2. MONOGRAPHIES	
INTRODUCTION	46
LES JEUNES DU CATEAU-CAMBRESIS	47
LES JEUNES DU FOYER D'ACTION EDUCATIVE DE RENNES	76
LES JEUNES DE LA MAISON D'ARRÊT DE METZ	105
LES JEUNES DES QUARTIERS DES MUREAUX	154
LES JEUNES DU FOYER D'ACTION EDUCATIVE ET DU « FAR » DE BAGNEUX	191
PARTIE 3. EPILOGUE ET BIBLIOGRAPHIE	
EPILOGUE	219
BIBLIOGRAPHIE	234

PREAMBULE

La Direction de la Protection Judiciaire de la Jeunesse, l'Observatoire National de la Lecture et l'association Lire et faire lire se sont associés afin d'élaborer des stratégies d'action en direction des adolescents et des jeunes adultes (14-25 ans) qui n'ont pas acquis les fondamentaux de la lecture durant leur scolarité, à la fois sur le plan technique et sur le plan culturel. Ils ne peuvent donc avoir recours à la lecture ni comme instrument de savoir et d'intégration ni comme vecteur d'accès à la culture.

Du point de vue de la didactique et de la pédagogie, des méthodes et des outils, de grandes avancées ont été réalisées ces dernières années pour améliorer leurs compétences en lecture.

De multiples médiations culturelles de la part de bibliothèques et d'associations contribuent à faire naître le plaisir et le désir de lire. Il n'en demeure pas moins que l'accès à la lecture solitaire, celle du rapport intime où une voix parle au lecteur et doit alors se faire comprendre, mérite d'être développé.

Mais que savons-nous de la réalité des pratiques de lecture personnelle de ces jeunes (hors accompagnement et médiation dont nous ne récusons pas l'intérêt) et de l'offre de lecture qui correspondrait à leurs compétences et à leurs centres d'intérêt ? Et, en conséquence, quels livres pouvons-nous leur proposer pour susciter et/ou prolonger leur désir de lire ?

Ces interrogations ont rencontré les préoccupations de la Direction du livre et de la lecture (DLL) du Ministère de la Culture et de la Communication qui a suggéré de procéder à un état des lieux de la recherche autour de ces questions.

En effet, si aucune étude ne s'était intéressée précisément et exclusivement à cette problématique, des premiers éléments de réponse pouvaient, nous semblait-il, être trouvés dans divers travaux menés en France en sociologie de la lecture. Il s'agissait donc dans un premier temps d'établir un recensement et une synthèse des dits travaux rendant compte à la fois des pratiques de lecture des faibles lecteurs, de leurs modes d'accès à ces pratiques, des offres de lecture qui leur étaient proposées, et de leurs attentes face au livre.

Un travail de bibliographie commentée a donc été commandé à Bérénice Waty¹ et supervisé par le service des études de la DLL². Au vu des conclusions de ce travail, il en est ressorti que la plupart des travaux examinés n'abordaient l'objet des interrogations et préoccupations relatives aux pratiques de lecture de ces catégories de jeunes que de manière latérale ou marginale. Une véritable étude qualitative, centrée sur ces questions s'avérait par conséquent indispensable pour disposer d'éléments plus nombreux et plus précis afin d'envisager des actions pertinentes.

¹ Doctorante EHESS et membre du LAHIC, umr CNRS, UMR 2558.

² Direction du Livre et de la Lecture (Ministère de la Culture). WATY, 2003.

Ce projet a retenu l'intérêt du Centre national du livre (Commissariat général de Lire en Fête), de la Direction de l'Administration pénitentiaire (DAP), de la Délégation Interministérielle à la Ville (DIV), de l'Agence Nationale de Lutte contre l'Illettrisme (ANLCI), de la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France (DGLFLF) et de la Bibliothèque Publique d'Information (Bpi).

Constitué en comité de pilotage, l'ensemble des institutions a souscrit au choix délibéré de se tourner vers des chercheurs extérieurs au champ de la sociologie de la lecture et spécialistes des problématiques sociales. En effet, le pari était davantage de mieux appréhender la réalité des comportements culturels de cette catégorie de jeunes, et notamment de leurs pratiques de lecture, que d'apporter une énième contribution au champ déjà largement balisé de la sociologie de la lecture. D'autant qu'on peut se poser la question de la faisabilité même d'une démarche classique de sociologie de la lecture, s'agissant de ce type particulier de population.

Dans cette optique, l'étude a été confiée à Véronique Le Goaziou, sociologue et ethnologue, travaillant depuis plusieurs années sur des problématiques telles que : violence, quartiers en difficulté, pauvreté...³

Cette étude, de type socio-ethnologique, a été menée à partir d'entretiens approfondis avec des jeunes âgés de 15 à 25 ans et d'observations de leur mode de vie.

Durant toute la durée du travail de terrain, le comité de pilotage s'est réuni régulièrement avec Véronique Le Goaziou, afin de déterminer précisément les lieux d'enquête, de lui faciliter l'accès à certains sites, de faire le point sur l'avancement de son travail et d'en valider les principales étapes.

Des premiers éléments de cette étude ont fait l'objet d'une présentation orale à l'occasion de Lire en fête en octobre 2003 et au Salon du Livre de Paris en mars 2004.

Le présent rapport nous invite à de nouveaux développements. D'une part, un travail complémentaire d'enquête auprès de jeunes ayant été repérés comme étant en très grande difficulté de lecture lors de la journée d'appel de préparation à la défense. Ce travail est actuellement en cours.

D'autre part, pour les institutions qui se sont engagées dans cette réflexion, l'élaboration de stratégies d'action pour rapprocher les jeunes des livres et de la culture de l'écrit d'une manière à la fois volontariste et imaginative, à partir des constats dressés par l'enquête.

³ Véronique Le Goaziou est directrice de l'Agence de Sociologie pour l'Action et maître de conférence à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris.

INTRODUCTION GENERALE

- L'appellation « jeunes en voie de marginalisation » fut, au départ, orientée par la réalité du public accueilli par les services de la Protection Judiciaire de la Jeunesse, soit des jeunes placés sous mandat judiciaire au titre de l'enfance délinquante ou en danger. Le « public PJJ » rassemble des jeunes ayant connu/connaissant un certain nombre de difficultés sur le plan socio-économique, familial, scolaire et, pour certains, psychoaffectif⁴, qui les fait évoluer aux franges des parcours usuels de socialisation et d'intégration.

Le principe d'une enquête auprès de ces jeunes posé, d'autres institutions en charge de publics proches furent invitées à y collaborer afin d'enrichir le champ d'investigation ; il s'agit de l'Administration Pénitentiaire (DAP) et de la Délégation Interministérielle à la Ville (DIV). Avec la première, le public visé s'ouvrait à de jeunes détenus, dont le profil est assez proche des jeunes relevant de la PJJ, avec une accentuation vers l'orientation délinquante. Avec la seconde, l'objectif fut d'enquêter auprès de jeunes vivant dans des quartiers dits sensibles faisant l'objet des dispositifs de la politique de la ville, soit des quartiers cumulant des handicaps sur le plan socio-économique principalement⁵ et où un nombre important de jeunes sont en déficit scolaire et en difficulté d'insertion.

L'appellation « jeunes en voie de marginalisation » couvrait ainsi un champ large de parcours et de situations et intégrait des éléments variés contribuant à la dite marginalisation, réelle ou potentielle : l'origine socio-économique, le milieu socioculturel, les relations intra-familiales, le cursus et le niveau scolaires, les conduites addictives ou délictueuses, la construction de soi et le développement affectif.

- Par la présence des trois institutions (DPJJ, DAP et DIV) l'appellation « jeunes en voie de marginalisation » était moins un construit sociologique ou une catégorie adoptée pour les besoins de la recherche, que la désignation usuellement empruntée à propos de tout ou partie des publics relevant ou pris en charge par ces institutions. On aurait pu aussi bien les nommer « jeunes en difficulté », « jeunes cumulant des handicaps de diverses natures » ou « jeunes présentant des défaillances en matière de socialisation et d'insertion », par exemple. Le fait est que nous sommes moins allées à la recherche de jeunes choisis sur la base de critères constituant la catégorie étudiée (les « jeunes en voie de marginalisation ») que nous nous sommes rendues dans des lieux ou structures relevant de, ou gérés (en tout ou partie) par les institutions commanditaires de l'enquête⁶, afin de rencontrer des jeunes accueillis ou suivis par elles. L'existence même de ces institutions et le travail qu'elles font

⁴ CHOQUET et alii, 1998.

⁵ Voir, parmi les nombreux travaux parus sur ce sujet, notamment FITOUSSI et alii, 2003.

⁶ Une partie des institutions. Le comité de pilotage comportait des représentants de dix institutions ou organismes différents (cf. la page de garde de ce document).

auprès de ces jeunes attestent de l'existence d'un public qualifié comme « en voie de marginalisation », appellation sur les écueils possibles de laquelle nous reviendrons.

Craignant toutefois de restreindre l'enquête à des problématiques trop strictement urbaines, le comité de pilotage décida d'intégrer dans le panel des jeunes vivant sur un territoire rural (ou présentant des éléments de ruralité), affecté par des difficultés sociales et économiques ; ce sera le bourg du Cateau-Cambrésis.

Au final, l'enquête a porté sur quatre sites.

→ Un « site rural » : des jeunes vivant au Cateau-Cambrésis (59) ou à proximité, un bourg d'environ 7000 habitants du nord de la France, marqué par la désindustrialisation et le chômage;

→ Un « site quartier sensible » : des jeunes vivant dans des quartiers relevant de la politique de la ville. En accord avec la DIV, les quartiers de la ville des Mureaux (78) ont été retenus ;

→ Un « site jeunes détenus » : des mineurs ou des jeunes adultes incarcérés. La DAP a opté pour que l'enquête s'effectue à la maison d'arrêt de Metz-Queuleu (57) ;

→ Un « site PJJ » : des jeunes pris en charge par la Protection Judiciaire de la Jeunesse, que nous rencontrerons dans deux foyers (Rennes-35 et Bagneux-92) et une structure de jour (Bagneux).

La nature de ces sites n'est pas identique car certains sont des espaces institutionnels (structures PJJ et maison d'arrêt), tandis que les autres sont des espaces de vie (bourg du Cateau-Cambrésis, quartiers des Mureaux), encore que les premiers (hormis la structure de jour PJJ) sont aussi des espaces de vie, puisqu'au moment de l'enquête, c'est dans ces espaces que résidaient les jeunes, pour un temps plus ou moins long.

En fait, nous nous apercevons que les frontières entre ces espaces ne sont pas aussi étanches et que ces derniers ne se distinguent pas l'un de l'autre de façon aussi tranchée qu'il pourrait le sembler. Ainsi, les jeunes incarcérés à la prison de Metz avaient, avant leur détention, et retrouveront après elle une situation de vie proche de celle des jeunes du Cateau-Cambrésis. Un certain nombre d'entre eux, par ailleurs, étaient déjà passés par des services de la PJJ et, pour quelques-uns, devaient de nouveau être suivis par un éducateur PJJ à leur sortie de prison. Symétriquement, quelques jeunes parmi ceux rencontrés au sein des structures PJJ avaient déjà fait un ou plusieurs séjour(s) en prison. En outre, la plupart d'entre eux, particulièrement à Bagneux, vivaient, au moment de l'enquête, dans des quartiers à la physionomie proche de celle que nous découvrirons aux Mureaux⁷. Parmi les jeunes des Mureaux, enfin, certains étaient suivis par un éducateur PJJ et l'un d'eux au moins avait connu la prison.

Au fond, il est apparu que ces jeunes, pour une bonne part, vivaient à l'intersection de plusieurs de ces espaces institutionnels ou de vie et avaient pu ou pouvaient passer de l'un à l'autre, en quelques semaines ou en quelques mois.

⁷ Un des jeunes accueillis au Far de Bagneux vivait dans le quartier des Bougimonts aux Mureaux.

- Les objectifs de la recherche furent doubles.

→ Saisir les pratiques de lecture personnelle de jeunes en voie de marginalisation dans leur vie ordinaire, indépendamment de leur éventuelle insertion dans des structures ou participation à des manifestations de médiation ou de prescription de la lecture.

En d'autres termes, nous ne souhaitons pas rencontrer de jeunes impliqués dans des actions visant à favoriser ou augmenter leurs pratiques lectorales ; ainsi, par exemple, n'avons-nous pas puisé dans le public des bibliothèques, le public scolaire ou un public dont nous aurions su qu'il avait participé à telle action ou manifestation.

→ Mettre en lumière le rapport que ces jeunes entretiennent avec la lecture, ainsi que le sens et la place qu'ils lui accordent.

Pour ce faire il a été décidé d'éloigner de notre panel des jeunes identifiés comme illettrés ou proches de l'illettrisme, afin que leurs réticences ou appréhensions à l'égard de la lecture ne soient pas exclusivement dues à la faiblesse de leur compétence lectorale⁸.

La démarche mise en œuvre sur chaque site – explicitée pour chacun d'eux dans la 2^{ème} partie – a été sensiblement la même.

→ La réalisation d'entretiens semi directifs avec une quinzaine de jeunes répondant aux trois critères : jeunes en voie de marginalisation / n'étant pas public au moment de l'enquête d'une « action lecture »/ non identifiés comme ayant des handicaps majeurs sur le plan des compétences lectorales.

→ La réalisation d'entretiens avec quelques professionnels vivant avec les jeunes ou en ayant la charge au moment de l'enquête (éducateurs, animateurs, enseignants, surveillants...), afin d'enrichir notre perception de la situation de vie du jeune. Précisons, nous le redirons plus en détail dans les monographies, que notre mission n'avait pas pour but d'établir une quelconque évaluation du travail réalisé par ces professionnels auprès des jeunes.

→ Un état des lieux succinct de l'offre et des possibilités d'accès à la lecture sur chacun des sites (bourg semi rural, quartier sensible, foyer d'hébergement, maison d'arrêt).

- Avant de prendre connaissance des résultats de ce travail, il importe de mentionner qu'il n'a pas été confié à une sociologue de la lecture. En effet nous n'avons préalablement réalisé aucune enquête portant sur un tel objet ou un objet proche⁹. Si le comité de pilotage nous a mandatée pour conduire cette recherche c'est pour notre connaissance et expérience des publics en voie de marginalisation.

⁸ Toutefois, un travail complémentaire d'enquête auprès de jeunes ayant été repérés en très grande difficulté de lecture lors de la journée d'appel de préparation à la défense, est actuellement en cours.

⁹ Hormis une étude de type ethnologique sur les pratiques des téléspectateurs visant à mieux comprendre les attitudes et comportements des spectateurs devant le petit écran (LE GOAZIOU, 1999).

Dans les travaux antérieurs que nous avons effectués¹⁰, nous appréhendons ce type de public suivant un triple axe.

→ Un axe de recherches ou d'études avec une entrée par la vie quotidienne du public concerné.

Ainsi nous avons conduit des enquêtes dans les quartiers difficiles en vue de mieux saisir la vie ordinaire des habitants, sans entrée particulière par le milieu socioculturel, la violence ou la pauvreté. Ces travaux étaient basés sur des interviews individuelles, des entretiens collectifs et de l'observation participante. Une partie de ces enquêtes a servi à nourrir notre réflexion sur les attitudes et les engagements politiques des publics de ces quartiers, dans le cadre de nos travaux sur le Front National.

→ Un axe de conseil auprès d'organismes ou d'institutions travaillant avec des publics en difficulté qui peuvent aussi être parfois des publics difficiles. Notre rôle était de fournir des éléments de connaissance et d'analyse à des professionnels, concernant le public visé par tel ou tel de leur mandat ou action. Par exemple nous avons travaillé avec la RATP sur les conditions permettant d'aboutir à de meilleures relations entre les usagers d'une ligne de bus traversant des territoires sensibles et le personnel des voitures (conducteurs et contrôleurs) ; ou bien, avec EDF-GDF, sur les leviers permettant à l'entreprise publique d'ouvrir des points d'accueil du public dans des quartiers relevant de la politique de la ville ; ou encore, avec la SNCF, sur la politique de solidarité de l'entreprise.

→ Un axe de recherche-action visant à la fois à mieux connaître certains types de publics (en difficulté ou en voie de marginalisation), tout en contribuant à créer les outils ou les moyens permettant à ce public d'améliorer sa situation. Ici, nous nous situons à la limite de la connaissance et de l'engagement militant¹¹.

• Le fait de ne pas être sociologue de la lecture, d'une part, le triple positionnement que nous venons d'évoquer, d'autre part, a (eu) plusieurs conséquences.

La première est que nous avons entrepris ce travail en ignorant la littérature relevant de ce champ réflexif, soit les concepts, notions, états des lieux successifs de la connaissance, débats et controverses, en sociologie de la lecture principalement. Si nous nous sommes familiarisées avec certains travaux en ce domaine durant l'enquête, il reste que nous ne pouvions, pour les besoins de la recherche, nous approprier l'abondante littérature disponible. Nous étions en revanche, par notre formation et nos missions antérieures, plus au fait des productions issues de la sociologie et de l'ethnologie des milieux populaires, ainsi, bien sûr, que des travaux portant sur des problématiques sociétales comme la banlieue, les quartiers sensibles, la pauvreté ou l'immigration.

De ce fait, certaines de nos observations et le vocabulaire emprunté pour en rendre compte, ne doivent pas être entendus à la lumière des catégories de pensée ou des nomenclatures utilisées dans le champ de la sociologie de la lecture. Par exemple, lorsque nous dirons des jeunes qu'ils sont de « faibles

¹⁰ Voir la bibliographie située à la fin du document.

¹¹ La plupart de ces réflexions ou actions ont été menées dans le cadre de l'association Impatiences Démocratiques dirigée par Charles Rojzman.

lecteurs », nous ne ferons pas référence à la notion équivalente chez les sociologues de la lecture (reprise dans les enquêtes sur les Pratiques culturelles des Français du Ministère de la culture) se rapportant aux personnes lisant moins de 4 livres par an. En utilisant cette expression dans son sens courant, nous ne visons aucune traduction quantitative quelle qu'elle soit.

La deuxième conséquence est que nous peinons à situer les résultats de notre travail au regard de la sociologie de la lecture. Avons-nous apporté des éléments nouveaux, concordants ou discordants avec ce qui est établi ? Entrons-nous, par certaines de nos observations ou analyses, dans des débats déjà anciens ou des controverses ? Contribuons-nous à renouveler les questionnements et ouvrons-nous de nouvelles perspectives d'investigation ? En réalité nous ne pouvons et il n'est pas de notre ressort de l'établir. C'est aux sociologues de la lecture et, plus largement, aux professionnels qui oeuvrent dans ce champ de réflexion et d'action, de répondre à ces questions.

Les résultats de cette enquête, toutefois, ne leur sont pas exclusivement dédiés. Les informations et analyses dont on prendra connaissance dans ce rapport peuvent aussi être appréciées et utilisées par les sociologues et les ethnologues des milieux populaires, et le travail dont elles sont le fruit être considéré comme une contribution à l'avancement de la connaissance dans leurs domaines de pensée. Par ailleurs, les résultats de cette enquête sont également destinés aux professionnels qui, quotidiennement, accompagnent, suivent ou ont en charge, des jeunes en voie de marginalisation.

La troisième conséquence est qu'à un certain état d'avancement des travaux que nous menons, nous n'abordons pas seulement les publics sur lesquels, ou auprès desquels, nous travaillons, sous un strict angle de connaissance. Il s'ajoute à nos observations et analyses le souci que les résultats de notre travail (les informations collectées et les enseignements qu'on peut en tirer) soient appréhendés et appropriés par ses commanditaires de telle sorte qu'ils soient utiles pour d'éventuelles actions. Aussi, le regard que nous portons sur l'objet d'étude et les publics concernés, et les propos par lesquels nous l'exprimons, n'ont plus toujours la réserve qu'il sied lorsqu'on les approche sous un angle uniquement réflexif. Dans la plupart des missions qui nous sont confiées, il nous est demandé d'exprimer une opinion personnelle, bien sûr principalement fondée sur le matériau recueilli et analysé lors de l'enquête : que voyons-nous, qu'en pensons-nous et, éventuellement, que ferions-nous, si nous avions à œuvrer pour ou auprès des publics auprès desquels nous avons enquêté ?

Notre formation d'ethnologue, enfin, ainsi que l'habitude d'évoluer dans un champ proche de la recherche-action, nous conduisent à ne pas négliger la part subjective (notre regard, nos sensations, nos émotions...) à notre sens intimement mêlée à tout travail d'observation ou d'analyse d'une réalité. Les paragraphes suivants, « *Considérations sur la recherche effectuée* » et « *La relation d'enquête* », ainsi que l'épilogue situé à la fin du document, sont l'expression de cette part plus personnelle.

- partie 1-

synthèse et principaux
enseignements

1. CONSIDERATIONS SUR LA RECHERCHE EFFECTUEE

- Au démarrage de ce travail, à plusieurs reprises au cours de son déroulement et encore aujourd'hui alors que nous sommes parvenues à son terme, nous avons été et sommes saisies d'un sentiment trouble, car à la question de savoir ce que nous allions faire, ou ce que nous avons fait, pendant plusieurs mois, nous serions tentées de répondre : enquêter sur les pratiques de lecture... de jeunes qui lisent peu, voire quasiment pas.

De ce point de vue, cette enquête n'est pas loin de ressembler à un défi ou une opération que l'on pourrait soupçonner de vouloir braver le bon sens. Car quel sens cela peut-il avoir de collecter et d'analyser des pratiques déclarées de lecture de jeunes dont on savait, avant de les rencontrer, et dont il s'est effectivement avéré, qu'ils étaient de faibles lecteurs, certains même avoisinant un degré zéro de la lecture ? Ce, pour plusieurs raisons.

Parce que ce sont des jeunes, tout d'abord (le public visé était des jeunes femmes et hommes âgés de 15 à 22 ans). Or on connaît le divorce aujourd'hui installé entre les jeunes et la lecture, y compris chez les lycéens et les étudiants. L'investissement des jeunes pour la lecture est en décroissance et ils lui préfèrent d'autres pratiques, occupations ou activités, assorties d'un plus fort coefficient dans leur échelle de valeurs.

Par leur statut socioculturel ensuite. Enquêter dans une bourgade en difficulté du nord de la France, dans des quartiers sensibles de la banlieue parisienne, dans une maison d'arrêt ou au sein de structures de la Protection Judiciaire de la Jeunesse, c'est aller à la rencontre d'un public surtout issu du monde populaire et, plus spécifiquement, ses franges paupérisées et précarisées. Or on sait – aussi bien par la sociologie de la culture (et son entrée par les pratiques et les objets culturels) que par l'ethnologie des milieux populaires (et son entrée par les publics et les modes de vie) – que les pratiques lectorales sont proportionnelles au niveau socioculturel¹². Nous nous attendions à trouver de faibles lecteurs et nous les avons trouvés.

Par leur situation de vie enfin. Même si l'appellation « jeunes en voie de marginalisation » (le public visé) devait recouvrir un spectre varié de situations (jeunes toxicomanes en errance, jeunes qu'une carrière délinquante commencée tôt conduit en prison, jeunes passés de foyer en foyer depuis leur prime enfance, jeunes issus de familles très démunies, jeunes sortis sans qualification du système scolaire, etc.), nous pressentions que, pour la majorité d'entre eux, la lecture risquait de n'occuper qu'une petite place, discrète et fragile, quasi impalpable pour tout dire, dans leur vie.

- Aussi, comment nous y prendre pour tenter de réduire le décalage entre les objectifs de la recherche (les pratiques lectorales et le rapport à la lecture) et le public visé (des jeunes faibles lecteurs et, au moment de l'enquête, en situation difficile) ? Par exemple, comment aborder le thème de la lecture avec une jeune fille récemment placée en foyer (PJJ) après plusieurs arrestations et un parcours

¹² HOGGART, 1957. SANSOT, 1991. MADEC, 2003. LAHIRE, 2004.

d'errance ? Une jeune fille souvent belliqueuse et mal dans sa peau qui, durant son séjour au foyer, commettra plusieurs méfaits, fuera et finira par disparaître dans la nature ? Ou avec un jeune garçon dont la préoccupation exclusive était de trouver, dans les semaines qui suivaient, une école qui voulait bien de lui, puis un travail, car ses parents, souvent violents à son égard, l'avaient informé qu'ils le mettraient à la porte le jour de ses 18 ans ? Comment, en résumé, inviter des jeunes à s'exprimer sur des pratiques – leurs lectures – dont nous devinions qu'elles avaient une faible place dans leur vie et qu'elles étaient très éloignées de leurs préoccupations ou soucis du moment ?

Nous avons procédé de façon dite qualitative, en interrogeant un petit nombre de jeunes, une quinzaine sur chaque site. Le panel ainsi constitué ne répondait pas à des critères de représentativité statistique, comme dans des enquêtes quantitatives, mais devait rassembler la plus grande diversité possible d'attitudes supposées à l'égard de notre objet. De ce fait, nous excluons de nos objectifs le recueil de données fiables sur le nombre d'imprimés lus par les jeunes, ou le temps passé à cet usage. De leurs histoires de lecteurs et de leurs descriptions de leurs pratiques lectorales, nous espérons, au mieux, «...*décélérer des régularités dans la forme de l'activité lectorale*¹³ ».

Nous avons réalisé des entretiens semi directifs visant à placer l'enquête en situation d'exploration à partir de ses premières associations, opinions ou représentations suscitées par des questions initiales. Semi directif seulement, car nous ne pensions pas souhaitable d'être dans le non directif, soit un champ d'exploration le moins structuré possible, par peur de perdre notre objet ou de ne jamais le croiser. Ainsi s'est-il agi d'opérer un équilibre entre des questions suffisamment précises pour avoir quelque chance de collecter des réponses en matière de pratiques lectorales, et des interrogations plus larges pour laisser l'enquête maître de son exploration et récolter dans nos filets des éléments permettant de donner sens aux dites pratiques. Notre recherche devait ainsi s'inscrire (aussi) en creux : détecter des pratiques, même fugaces ou fragiles, mais également des causes ou des motifs de faible pratique ou de pratique inexistante. Nous nous situons donc bien à un double niveau : des pratiques lectorales déclarées et le sens que leurs auteurs leur accordent.

Compte tenu de la présumée faible place de la lecture dans la vie des jeunes que nous allions rencontrer, pour les raisons préalablement évoquées, nous avons choisi de ne pas commencer les entretiens par le thème de la lecture et avons procédé en entonnoir. Partant de considérations sur l'histoire, le parcours, les sentiments, la vie actuelle et les perspectives des jeunes, nous avons peu à peu resserré sur leurs pratiques de lecture (en passant souvent par l'école et la famille) puis, dans un second temps, nous avons ouvert au rapport à la lecture, c'est-à-dire la place que les jeunes lui octroient dans leur vie – et dans la vie – et le sens qu'ils lui accordent.

Par ailleurs nous avons veillé à ne pas susciter l'évocation des pratiques lectorales en commençant par le livre, craignant d'omettre ou de « faire disparaître » d'autres types d'imprimés, lus par les jeunes,

¹³ sans chercher à «...*les transformer en indicateurs exploitables sur les fréquentes de pratiques* », in FABIANI, 1995.

mais considérés dans la culture légitime, sanctionnée par l'institution scolaire, comme moins nobles et, de ce fait, pouvant être négligés par eux. En revanche si, dans l'évocation de leurs pratiques de lecture, les jeunes ne mentionnaient pas les livres, alors nous introduisons ce thème dans le cours de l'entretien.

Nous ne prétendons pas, enfin, avoir balayé avec les jeunes l'ensemble des pratiques lectorales possibles, ou évoqué tous les types d'imprimés existants. Ainsi, par exemple, n'avons-nous pas abordé – et les jeunes non plus, sauf exception – les lectures de la vie ordinaire ou les multiples occasions de lire qui se présentent dans nos vies quotidiennes : lire un courrier, un document administratif, un emballage, un plan, un nom de rue, un panneau d'affichage, un graffiti, etc.

Nous avons complété ce travail par des entretiens avec des professionnels connaissant, accompagnant, encadrant et/ou vivant avec les jeunes au quotidien. Non pas dans une optique de vérification (validation/invalidation) des propos tenus par les jeunes, mais pour multiplier les possibilités de détection de notre objet : ainsi arrivera-t-il que les professionnels évoquent des pratiques de lecture ou des usages d'imprimés dont les jeunes ne parleront pas. Par ailleurs et surtout, les entretiens avec les professionnels devaient permettre d'affiner notre compréhension de la situation et du milieu de vie du jeune.

Enfin, en visitant et séjournant dans les espaces de vie des jeunes (le bourg du Cateau-Cambrésis, les foyers de Rennes et de Bagneux, la prison de Metz, les quartiers des Mureaux), nous avons pu enrichir notre perception du milieu et de l'environnement (spatial, physique, occupationnel, mental...) des enquêtés et procéder à un état des lieux succinct de l'offre de lecture existante.

- En lisant quelques travaux de sociologie de la lecture, nous nous sommes aperçues que le sentiment trouble que nous venons de mentionner avait également affecté les responsables d'autres enquêtes sur la lecture, y compris lorsqu'elles avaient porté sur des publics éloignés du nôtre. La raison principale en serait que lire laisse relativement peu de traces. Baudelot, Fabiani ou Mauger¹⁴, par exemple, quels que soient les objectifs de leurs travaux et l'approche mise en œuvre, relèvent que les enquêtés, s'ils se souviennent avoir lu des choses, ont dans l'ensemble des difficultés à se remémorer ou exprimer ce que cette lecture leur a procuré, ou pourquoi tel album, article ou livre leur a plu. Comme s'il était délicat d'accrocher à un souvenir lectoral, lorsqu'il existe, la remémoration de plaisirs ou de peines particulières. Comme si la lecture procurait des sensations ou des émotions immédiates – possiblement transformables en opinions, représentations, savoirs ou idées – que le travail de mémoire ne saurait rappeler.

Et nous aurons en effet, au cours des entretiens avec les jeunes, un grand nombre d'hésitations, d'expressions vagues, d'onomatopées ou de silences. La plupart se souvenant avoir lu, mais sans

¹⁴ Voir la bibliographie située à la fin du document.

toujours pouvoir préciser quoi, dans quelles circonstances, ni même ce dont il était question (l'histoire ou les personnages) et, plus encore, ce que cela leur a fait. Seuls quelques-uns conserveront en mémoire un titre, un auteur, une histoire et/ou des sensations.

Nous récolterons aussi un grand nombre d'estimations hasardeuses, des « *un peu* », « *beaucoup* », « *rarement* », « *parfois* », « *souvent* », ou des « *bof* », symptômes d'usages lectoraux relâchés et d'investissements mitigés. Comme si ces jeunes n'avaient pas développé leur propre vocabulaire et grammaire lectorales, ne savaient pas quoi en dire, ne disposaient pas – et ne recherchaient pas – des « mots pour dire » leurs lectures. Très rarement nous est-il arrivé d'entendre des « *toujours* » ou des « *jamais* », énoncés par les jeunes concernant telle ou telle pratique de lecture (« *Je n'ai jamais lu de livres* », « *J'ai toujours lu des BD* »...). Notre tendance a plutôt été de nous en méfier, consciente de l'effet illusoire de clarté que peuvent produire des réminiscences douteuses ou des volontés (ou des actes manqués) de sous- ou surestimation de ces pratiques.

Enfin, nous balayerons de nombreuses occurrences du verbe « lire » – voir, regarder, jeter un œil, feuilleter, déchiffrer ... – et peinerons pour en savoir davantage, lorsque nous tenterons de creuser l'acception qu'il revêt pour tel ou tel jeune. Lire renvoie à une multiplicité polymorphe, c'est le moins que l'on puisse dire, certains enquêtés pouvant de temps à autre distinguer un « *lire vraiment* » d'un « *regarder vite fait* », sans que nous soyons parvenues à saisir ce que cela pouvait bien signifier. Nous reviendrons sur cet aspect dans la suite du document.

- En enquêtant sur les pratiques lectorales et le rapport à la lecture de jeunes en voie de marginalisation, nous eûmes à éviter les travers, déjà décrits et analysés par d'autres auteurs¹⁵, induits par la situation d'enquête, souvent proche d'un examen, et révélant ou produisant des jugements normatifs issus d'écarts parfois très larges, entre l'enquêteur et l'enquêté, en terme de statut socioculturel et de classe.

Comment, en allant à la rencontre de ces jeunes, ne pas faire preuve, ou pas trop, de cet « ethnocentrisme de lettré », que nous pouvions difficilement éviter en tant que représentante du monde intellectuel et, possiblement, de la culture officielle dominante ? Tout sociologue, de ce point de vue, doit au moins essayer de ne pas oublier l'avertissement d'H. Becker et sa célèbre « *hiérarchie de la crédibilité* », suivant laquelle le sociologue a tendance à épouser le point de vue de ceux qui disposent d'une certaine légitimité aux yeux de la classe à laquelle il appartient, en général la classe moyenne ou supérieure¹⁶.

Toute situation d'enquête ressemble à une situation d'examen. Davantage encore lorsque le public enquêté est jeune (effet générationnel), issu de milieux populaires (effet de la normativité ou de la domination de classe) et en voie de marginalisation (effet du positionnement mutuel de part et d'autre de la « ligne de flottaison » de la normalité). Le chercheur peut essayer de neutraliser cette triple

¹⁵ BAHLOUL, 1990. GRIGNON et PASSERON, 1990. DE CERTEAU, 1980.

¹⁶ BECKER, 1985.

distance, pour au moins rendre possible la rencontre puis l'entretien, sans toutefois être dupe de l'illusion ainsi créée et oublier que les paroles exprimées (par l'enquêté), aussi bien que les propos recueillis et analysés (par l'enquêteur), doivent (aussi) être compris à la lumière de ces distances et de leurs conséquences.

A quoi il faut ajouter, revenons-y, l'objet de la recherche, le thème visé au cours de l'entretien, à savoir la lecture, soit une pratique que l'on sait légitimement installée au sein de la culture dominante et validée par elle, mais moins avérée et plus fragile dans les milieux populaires, pourtant traversés par les exigences et les normes de la dite culture. En d'autres termes, nous sommes tous les héritiers – les milieux populaires également, mais avec distance, toute la question étant de savoir quelle distance et ce qu'elle revêt – d'une culture séculaire qui s'appuie sur un credo moral que l'on peut à peu près résumer par : «...lire c'est bien, ne pas lire c'est mal¹⁷ », credo toutefois mis à mal ces dernières années, au vu de la désaffection grandissante pour la lecture.

Le second écueil à éviter fut l'exact opposé du premier. A ne pas vouloir épouser le point de vue légitime ou dominant, ou à s'en trop méfier, on peut aussi tomber dans l'angélisme qui, par souci du respect d'autres formes culturelles, issues d'autres modes de vie, devient aveugle sur le fossé (culturel justement) qui sépare ceux qui sont imprégnés de la culture dominante et en récoltent les fruits (sociaux, professionnels, économiques) et ceux qui frappent à sa porte sans pouvoir y accéder car situés aux échelons les plus bas de la hiérarchie sociale – et, nous ne craignons pas de l'affirmer, pour une part condamnés à y rester. C'est considérer les cultures populaires ou dominées (comme on disait il y a encore peu) comme dotées d'un univers significatif autonome, en oubliant ce qui semble en-dehors ou au-dessus d'elles, mais qui agit pourtant, à savoir les effets de la domination sociale.

Certes les différences (autres pratiques culturelles, autres modes de vie ou parcours) ne sont pas toujours des manques et l'altérité n'est pas toujours synonyme de moindre-être, mais lorsque ces jeunes diront qu'ils «...n'aiment pas lire » ou que la lecture n'est pas pour eux, qu'elle n'a pas de place dans leur monde ou n'est pas adaptée à leur situation, que faudra-t-il entendre ? L'énoncé neutre d'une situation de fait, un choix culturel ou un manque ? La lecture, dans ce dernier cas, étant perçue comme un symptôme et un critère de positionnement social et de la valorisation qu'il induit. Soit, indirectement, comme un indicateur de la distance qu'il resterait à parcourir (qu'on y aspire ou pas) pour entrer dans la culture dominante et en récolter les fruits, ou, davantage pour les jeunes que nous avons interviewés, pour avoir une « vie normale ».

- Avoir une « vie normale » comme être « en voie de marginalisation » sont des appellations dont il convient d'user avec prudence et que l'on peut discuter. Remarquons toutefois que les discutent surtout ceux qui, objectivement et subjectivement, ont une vie répondant à peu près aux critères établis et sans trop d'embûches ou de difficultés dommageables. L'expérience que nous avons des

¹⁷ JOHANNOT, 1994.

publics démunis issus de milieux populaires¹⁸, montre que les personnes qui cumulent un certain nombre de handicaps ont généralement conscience de leur situation et de leurs manques (manque à gagner ou manques à être) et qu'il est rare qu'ils n'aspirent pas à les combler, quel que soit pour cela le moyen préconisé ou utilisé. En d'autres termes, ils nient rarement leur marginalité, leur pauvreté ou leur précarité, même si cette conscience est douloureuse.

Bien évidemment c'est un effet de la culture dominante que de désigner les cultures dominées, et toute désignation peut aussi être une stigmatisation. Pourtant, les vigilances (les réticences, les répugnances) en matière de langage, quoique nécessaires, ne peuvent masquer les réalités. Il se peut que désigner des publics comme « en difficulté » ou « en voie de marginalisation » et les choisir sur cette base dans le cadre d'un recrutement pour une enquête¹⁹, ce soit, au choix, les enfermer dans une appellation, les renvoyer à leurs défauts, voire, surenchérir sur leurs difficultés et aggraver leur impuissance. Mais c'est aussi l'unique moyen de les trouver, de les rencontrer, de comprendre et analyser ce qu'ils vivent et, éventuellement, de contribuer à l'amélioration de leur situation. Tout travail de la pensée – a fortiori toute prétention à l'action – débute par un repérage et une qualification de la situation sur laquelle on souhaite réfléchir et/ou que l'on prétend transformer.

Sur chaque site où nous nous sommes rendues, et d'un jeune à l'autre, les éléments contribuant à la marginalisation, effective ou potentielle, n'étaient pas exactement les mêmes. Ou, disons autrement, ce n'étaient pas les mêmes carences ou défaillances qui primaient et venaient former comme le noyau autour duquel les autres prenaient place, tant la marginalisation, ou le glissement vers elle, est un phénomène complexe dont les facteurs sont variés et liés les uns aux autres.

→ Au Cateau-Cambrésis, ce gros bourg du nord de la France, les difficultés sont d'abord de nature économique et sociale et tous les indicateurs dont on dispose en ces domaines sont au rouge : niveaux de formation et de qualification, taux de chômage et d'allocataires des prestations sociales et de l'assistance sociale, nature et vitalité du tissu industriel et du bassin d'emploi, montant et type de revenus, composition et situation familiale, santé physique et mentale, niveau de confort et de salubrité, etc. Cela, avec des perspectives d'amélioration faibles pour les prochaines années, à l'échelle du bourg comme à celle du territoire limitrophe.

→ Nous retrouverons dans les quartiers des Mureaux quelques-unes de ces composantes socio-économiques, à quoi il faudra ajouter les difficultés liées à la position et au statut de personnes issues de l'immigration (Afrique noire, Pays du Maghreb) et des décalages (socio)culturels que cela provoque ou induit. Non négligeables sont aussi les difficultés inhérentes au fait de vivre dans un quartier dit sensible et d'être affilié, plus ou moins volontairement, à la culture des jeunes, des bandes ou de la rue, notamment basée sur des rapports de force et empreinte de violence²⁰.

¹⁸ LE GOAZIOU, 1998, 2000, 2001.

¹⁹ Encore que, redisons-le, nous ne les avons pas vraiment choisis, puisque nous les avons « trouvés », pour une part, dans les structures qui les ont en charge et/ou les accompagnent.

²⁰ ELIAS et SCOTSON, 1965. LEPOUTRE, 1997.

→ Dans les structures d'hébergement de la PJJ où des jeunes sont placés suite à des mesures d'assistance éducative ou suite à un parcours délinquant et à la maison d'arrêt de Metz où sont incarcérés des jeunes pour des peines de quinze jours à deux ou trois ans, les difficultés sont socio-économiques, parfois redoublées par la position et le statut d'enfant d'immigré et l'âpreté de la vie dans un quartier, mais il nous a semblé qu'elles étaient surtout familiales et (psycho)affectives (mauvaise qualité des relations intra familiales, défaillances dans la supervision parentale, vécus abandonniques, violences morales et physiques...). C'est dans ces endroits que nous rencontrerons les jeunes les « plus malmenés », leur vie leur apparaissant comme un empilage d'échecs, une sorte de lente dégringolade engagée depuis des années.

- Tels étaient les jeunes au moment où l'enquête a eu lieu, ce qui ne présage en rien de leur avenir, encore que les perspectives énoncées ou entrevues par certains étaient peu engageantes, voire sombres (être au chômage, « tomber » dans la drogue, faire de longs séjours en prison...). D'autres, au contraire, envisageaient une embellie possible (repartir à zéro, reprendre des études, décrocher un diplôme, trouver un métier intéressant...) ou, selon nous, tricotaient des rêves peu prudents, comme cette jeune fille qui imaginait s'installer bientôt au Maroc dans une « *immense maison* », ou ce garçon qui voulait retourner au Sénégal parce que selon lui c'est un bon tremplin pour devenir footballeur professionnel. Ce que ces jeunes vont ou pourraient devenir, nous ne pouvons le savoir, guère plus les institutions qui les accompagnent ou les ont pris en charge un temps.

Il resterait à déterminer, en dépit de leur histoire difficile, de leur parcours confus et cahoteux et de leur situation fragile, en quoi ces jeunes se distinguent d'autres jeunes issus de milieux populaires et/ou de milieux différents. A l'égard de la lecture en particulier, les usages et pratiques qu'ils mentionnent, ainsi que la valeur qu'ils leur accordent, ne sont peut-être pas si éloignés de ceux d'autres jeunes, mieux lotis ou plus chanceux.

Lors des entretiens, animée par le sentiment trouble évoqué dans les premières lignes de ce chapitre, nous avons finalement tenté deux choses. L'une fut de collecter des pratiques, malgré tout, quitte à aller les chercher, les extirper ou les deviner, quitte à parfois ne rien trouver. L'autre fut d'essayer de comprendre pourquoi les jeunes lisent peu, ou ne lisent pas plus que ce qu'ils ont évoqué ou mentionné, ce qui peut les en empêcher ou faire obstacle, en laissant provisoirement²¹ de côté la question de savoir s'il est utile ou nécessaire qu'ils lisent davantage.

²¹ Nous y reviendrons dans la conclusion générale du rapport.

2. LA RELATION D'ENQUÊTE

- Sans entrer dans le détail des conditions et moyens qui nous ont permis d'interviewer une quinzaine de jeunes sur chaque site²², il est utile de rassembler quelques éléments permettant d'informer sur la relation d'enquête, ce qui permettra, en même temps, de donner un aperçu plus détaillé des jeunes que nous avons interviewés.

Dans une recherche de type qualitatif, l'entretien est le principal et parfois exclusif matériau que le chercheur a à sa disposition, duquel il sortira ses données, informations, analyses et interprétations. Or c'est un matériau qu'il aura contribué à façonner et faire exister, soit un artefact non déjà existant dans la réalité. Aussi le chercheur ne vient-il jamais seulement « observer une réalité » ou « recueillir la parole » des enquêtés ; en modifiant, parfois grandement, la première, et en artificialisant, plus ou moins, la seconde, il crée une situation sociale particulière : la situation d'enquête²³.

Toute enquête est intrusion et, nous l'avons dit, forme d'examen. Généralement, c'est l'enquêteur qui engage le jeu et en fixe les règles, particulièrement s'il existe une dissymétrie d'âge, sociale et culturelle avec l'enquêté, comme ce fut le cas avec les jeunes que nous avons rencontrés. A quoi il faut ajouter une position différente à l'égard de la ligne de partage de la normalité. Aussi est-il toujours intéressant de savoir ce qui peut pousser à accepter, avec plus ou moins de volonté nous allons le voir, des jeunes issus de milieux populaires et en voie de marginalisation à rencontrer une sociologue²⁴ pour parler avec elle de leurs pratiques de lecture, dont nous savions – et eux aussi – qu'elles étaient faibles ou rares.

- En réalité, nous avons peu de moyens de répondre à cette question, dans la mesure où nous ne sommes allées chercher ni n'avons choisi aucun des jeunes que nous avons interviewés. Le travail de recrutement qui précéda la première rencontre, puis l'entretien, a été effectué en amont par des professionnels qui ont accepté de collaborer à la recherche, en sollicitant la participation de jeunes – qu'ils connaissaient ou dont ils avaient la charge – à l'enquête. Ce que ces professionnels ont effectivement dit aux jeunes pressentis pour les informer de la tenue de la recherche et requérir leur accord, nous l'ignorons. D'autant que cela a pu varier d'un terrain, d'un professionnel et d'un jeune, à l'autre.

²² Ces conditions et moyens, spécifiques à chaque terrain, sont relatés dans les monographies (partie 2).

²³ MAUGER, 1991.

²⁴ Sachant que les entretiens n'ont pas été rémunérés, comme cela peut être le cas dans des enquêtes de ce type. Des chèques-lire, fournis par le Centre National du Livre (Ministère de la Culture), ont été remis aux jeunes à l'issue des entretiens, parfois plusieurs semaines ou mois après, mais les jeunes n'en avaient pas été avertis préalablement. Il avait en effet été décidé par le comité de pilotage de la recherche que les chèques-lire seraient utilisés en dernière intention pour recruter des jeunes, si nous rencontrions des difficultés pour en trouver. Comme cela n'a pas été le cas, les chèques-lire ne leur ont été remis qu'après leur participation à l'enquête, pour les remercier.

Ainsi, à Metz, une information officielle, télévisuelle, écrite et orale, a été adressée aux mineurs, aux jeunes adultes et à quelques femmes de la maison d'arrêt, plusieurs semaines avant notre venue. Au Cateau-Cambrésis, des jeunes d'un centre de loisirs de la ville avaient été avertis de notre venue, mais il n'y a guère eu de préparation amont dans la mesure où les adultes ne doutaient pas que les jeunes accepteraient de nous rencontrer. Au foyer PJJ de Rennes, quelques jeunes avaient été prévenus oralement mais, contrairement au bourg du Nord, nous avons rencontré des difficultés pour les interviewer, plusieurs ayant fait défaut ; c'est pourquoi, lorsque nous poursuivrons l'enquête dans un foyer similaire à Bagneux, nous prendrons soin de venir nous-mêmes présenter la recherche aux jeunes présents. C'est sans doute aux Mureaux que la préparation a été la plus rigoureuse, en tout cas dans les contacts noués avec des professionnels des quartiers, qui ont pourtant éprouvé plus ou moins de difficultés pour inviter/inciter des jeunes à nous parler.

Les éléments qui ont joué ou sont entrés en ligne de compte, depuis la décision validée par le comité de pilotage d'enquêter sur chacun des sites, jusqu'à l'entretien en tête-à-tête avec le jeune dans un lieu isolé mis à notre disposition, sont si nombreux, que nous ne pourrions tous les énumérer. Ils vont de certaines considérations, réquisits ou exigences institutionnels (au niveau du comité de pilotage puis des institutions régionales et locales qui ont participé à la recherche²⁵) jusqu'aux désirs ou envies des jeunes, en passant par l'intérêt des professionnels sollicités, leur capacité à mobiliser leur public, les moyens engagés pour y parvenir et les contraintes que cela a pu induire.

Suivant les terrains, nous avons plus ou moins participé à ce travail amont ; à Metz (maison d'arrêt) et dans le Nord (bourg du Cateau-Cambrésis), nous sommes arrivées alors que le travail était déjà quasiment fait et avons pu très facilement commencer les entretiens. Aux Mureaux et dans les structures PJJ, les choses ont été moins faciles et une participation plus grande de notre part a été demandée – ou était considérée comme allant de soi – par les professionnels collaborant à la recherche ou par les jeunes susceptibles d'être interviewés. On trouvera dans chacune des monographies davantage d'éléments sur cet aspect.

- Lors de nos premières relations avec les jeunes – qui pouvaient être soit une présentation de la recherche, soit directement l'entretien²⁶ – nous n'avons pour ainsi dire que récolté l'écume de ce travail de préparation. Au final, il semblerait que les professionnels aient essuyé peu de refus, nous de même lorsque nous nous sommes présentées au sein des différentes structures ou lieux pour interviewer les jeunes. Et l'on peut dire que, dans l'ensemble, les entretiens se sont plutôt bien déroulés.

²⁵ Directions régionales et/ou départementales (pour la DPJJ et la DAP), municipales (pour les Mureaux) puis locales : la prison, les foyers, les structures d'insertion, de suivi ou d'accompagnement, etc.

²⁶ Dans tous les cas nous sommes allées présenter la recherche aux professionnels au cours d'un premier contact ou d'une première réunion. Dans trois cas seulement (prison de Metz, foyer et restaurant d'application de Bagneux), nous sommes venues présenter la recherche aux jeunes, quelques semaines avant de revenir pour les interviewer. Au Cateau-Cambrésis, aux Mureaux et au foyer PJJ de Rennes, à l'inverse, nous n'avons pas rencontré les jeunes une première fois avant de les interviewer.

→ Nous exagérerions à peine en disant que les jeunes du Cateau-Cambrésis et nous-mêmes furent des objets de curiosité mutuels. Nous, masquant cette sensation pour ne pas gêner la rencontre et le déroulement de l'entretien, eux, l'assumant et la manifestant parfois en tant que telle. De ce fait, c'est sur ce terrain que nous avons ressenti le plus fortement la dissymétrie sociale et culturelle évoquée plus haut.

Pour les jeunes, nous étions « la dame de Paris » venue spécialement depuis la capitale pour les rencontrer et les interviewer, à tel point que certains, au fur et à mesure de l'entretien, nous posèrent des questions sur la vie à Paris et enregistrèrent les réponses avec gourmandise. Il faut dire que quasiment tous sont nés au Cateau-Cambrésis ou dans un environnement proche et n'ont jamais quitté le bourg depuis, leur rayon maximal de déplacement étant Lille, les plages du nord ou, plus exceptionnellement, quelques villes du sud de la France pour les vacances. Nous avons déjà ressenti cet étonnement de la part des professionnels qui nous avaient accueillie pour préparer notre venue, à la fois surpris et touchés qu'une sociologue vint enquêter sur un territoire aussi discret qu'endommagé.

Si nous les intriguâmes, reconnaissons qu'ils nous intriguèrent aussi, particulièrement leur bénévolence, leur accueil, leur gentillesse à notre égard et la bonne volonté mise à répondre à nos questions, dont nous ne savons encore aujourd'hui que penser. Certains de nos interlocuteurs sur le terrain à qui nous nous en sommes ouverts y virent la marque d'une « *docilité* » à l'égard de quiconque incarne une forme de pouvoir (social, économique, culturel ou symbolique) ou d'autorité (les adultes, les enseignants, les responsables, les « patrons »). Ou une forme de rétribution, pour nous être déplacées dans une région où personne ne vient beaucoup et discuter avec des jeunes qui ont rarement l'occasion d'être écoutés. Quoi qu'il en soit, l'attitude et le comportement des jeunes du Cateau-Cambrésis tranchaient avec ceux de publics plus urbains auxquels nous étions habitués – et que nous retrouverons aux Mureaux ou dans les structures de la PJJ – moins enclins à s'ouvrir et au contact parfois rude.

La seconde source d'étonnement – et de malaise – provint de la très faible conscience que les jeunes du Catesis semblaient avoir de leurs difficultés, en tant qu'habitants d'un territoire dont tous les indicateurs socio-économiques sont au rouge et sans perspective d'embellie dans un futur proche. Les jeunes, qui paraissaient pourtant ne pas ignorer cette situation (en tout cas les plus âgés), l'évoquaient comme un état de fait, presque une fatalité, qui ne semblait pas provoquer d'ennui, de gêne ou d'inquiétudes particulières. En tout cas, rien de cet ordre n'a émergé au cours des entretiens, et ce sentiment concorde avec le point de vue des professionnels qui sont au contact quotidien avec les jeunes, notamment les animateurs du centre de loisirs qui ont été nos interlocuteurs sur le terrain.

→ Les jeunes de Metz – pour autant que nous puissions l'apprécier compte tenu des données dont nous disposons – nous ont semblé assez proches du groupe du Nord sur le plan socio-économique

(familles issues du monde ouvrier, déficit de formation et de qualification, région en difficulté sur le plan industriel et de l'emploi, avenir morose...). Ils en diffèrent en revanche par trois aspects²⁷ : des problèmes familiaux plus importants (parents décédés ou absents, séparations brutales avec les enfants placés en foyer ou en errance, mésententes entre les jeunes et leurs parents...), une entrée dans la petite ou moyenne délinquance (vols, usage et trafic de stupéfiants, braquages...) et, bien sûr, l'incarcération qui, pour certains, venait couronner un parcours de galère long de quelques mois ou années.

Les contacts avec les jeunes détenus ont été assez faciles. Mais il est évident qu'ils ont notamment accepté le principe d'un entretien pour pouvoir sortir de cellule pendant une heure environ et ainsi rompre la monotonie de l'ordinaire carcéral. Nous fûmes, pour la plupart d'entre eux, l'occasion d'une récréation, comme le sont généralement les personnes venues de l'extérieur. Certains jeunes tentèrent aussi de nous utiliser comme personne-ressource pouvant leur fournir des informations ou leur dispenser des conseils, d'ordre juridique ou administratif principalement, relatifs à leur affaire ou leurs conditions de détention. A leurs yeux, un adulte, féminin, venant de l'extérieur enquêter en prison, devait certainement avoir ne fut-ce que des rudiments en ces matières les habilitant à répondre aux questions des jeunes, lesquels, d'après les professionnels qui les encadrent, procéderaient pareillement avec tous les visiteurs qu'ils peuvent aborder.

Les entretiens avec les jeunes femmes furent plus éprouvants, dans la mesure où la dissymétrie d'âge et de position sociale d'un côté, mais l'égalité de genre de l'autre, créèrent les conditions propices à un espace d'entretien souvent proche de la confession, avec un devoir de vigilance plus grand de notre part pour éviter que l'entretien se réduise à une chambre d'écho de plaintes, dont les motifs ne manquent pas en prison.

→ Avec les jeunes des Mureaux nous évoluions en terrain quasi familial compte tenu de nos travaux de recherche antérieurs, dont une part importante s'est déroulée sur des quartiers sensibles.

Sur le plan socio-économique, la situation du groupe des Mureaux n'était pas très éloignée de celle des jeunes du Nord et de l'Est : des individus issus de milieux populaires, dont les parents sont ou étaient ouvriers, dotés d'un faible capital scolaire et culturel. Sur le plan du parcours et de la situation au moment de l'enquête, nous avons décelé chez certains Muriatins des éléments proches de ceux observés chez les jeunes détenus à la maison d'arrêt de Metz : l'entrée ou l'installation en délinquance, la galère ou l'errance, des conduites addictives.

On peut toutefois relever plusieurs différences. Contrairement au Catesis et à la région de Metz, les Mureaux et leur environnement bénéficient d'atouts sur le plan économique et en matière d'emploi. Par ailleurs, le dynamisme de la ville (entreprises, commerces, services publics et administrations, structures d'insertion et d'accompagnements, associations, etc.) est sans commune mesure avec les carences et l'engourdissement du bourg du Nord et ceux dont sont originaires les jeunes détenus de

²⁷ Dont certains peuvent notamment être dus à des différences d'âge, la moyenne d'âge des jeunes de Metz étant supérieure à celle du Cateau-Cambrésis.

l'Est. La tonicité et les potentiels de l'environnement des jeunes des Mureaux (qui tirent avantage par ailleurs de leur proximité avec la capitale) rendent leur situation personnelle a priori moins funeste que celle des jeunes de province. Ajoutons-y un élément particulier, quasi inexistant sur les deux premiers terrains, tous les jeunes des Mureaux que nous avons interviewés sont issus de l'immigration (maghrébine ou africaine²⁸). Ceci a plusieurs conséquences – sur le plan de la composition et des relations intra familiales, en matière de capital culturel, de rapport à l'insertion et à l'intégration, etc. – qui auront des incidences sur leurs pratiques lectorales et leur rapport à la lecture. Enfin, notons que le fait de vivre dans des quartiers sensibles où s'exerce ce que l'on a pris l'habitude d'appeler une « culture de quartier », qui marque de façon parfois forte les comportements, les opinions ou les représentations, singularise encore le public des Mureaux.

Les raisons pour lesquelles les jeunes Muriatins ont accepté de nous rencontrer sont le produit d'un intérêt ou d'une curiosité à notre égard (et, pourquoi pas, à l'égard du thème de l'entretien : la lecture²⁹) et relèvent par ailleurs de la nature et de la qualité des relations avec les professionnels qui les ont sollicités pour participer à l'enquête. Ces jeunes étant, pour certains, les moins mal portants de l'ensemble de notre corpus et, quelques-uns parmi eux, les plus enthousiastes (sentiment de bien-être, projets d'avenir, désirs de promotion sociale...), la dissymétrie sociale et culturelle qu'induisait la relation d'enquête fut moins prégnante que sur les autres sites. C'est aussi parmi eux que nous avons rencontrés les jeunes les plus qualifiés de notre panel et, en même temps, les moins intéressés par la lecture, qu'ils considéraient comme une pratique périmée et sans beaucoup de valeur.

→ C'est avec les jeunes relevant de la Protection Judiciaire de la Jeunesse, à Rennes et à Bagnaux, que les entretiens ont été à la fois les plus difficiles à obtenir (à Rennes) et les plus âpres à mener. Ce n'est pas étonnant puisque c'est aussi le groupe le plus en souffrance parmi ceux que nous avons rencontrés. Objectivement, leurs handicaps ou problèmes ne semblent pas plus graves que ceux des autres jeunes : ils ne sont pas plus mal lotis sur le plan socio-économique que les jeunes de province et bénéficient au contraire, comme ceux des Mureaux, de la vitalité d'un tissu urbain. Si certains sont ou étaient engagés sur une voie délinquante, ils n'ont pas ou peu connu la prison, contrairement aux jeunes détenus de la maison d'arrêt. Quant aux quartiers dans lesquels ils vivent (pour les jeunes de Bagnaux), ils sont dans l'ensemble moins rudes que les quartiers des Mureaux où l'existence au quotidien est loin d'être de tout repos. Comment, alors, expliquer cette plus grande peine – que les entretiens ont parfois avivée – et leurs réticences plus manifestes à entrer en communication avec un adulte, en l'occurrence une sociologue ? Quatre raisons permettent de l'expliquer.

C'est le groupe qui semble avoir vécu (et vit encore) le plus de troubles intra familiaux avec, notamment, des événements ou des vécus abandonniques et de la violence. Rappelons que si ces jeunes relèvent de la PJJ, c'est qu'ils ont besoin d'être protégés par des instances qui viennent pallier les insuffisances parentales ou familiales. Non pas que les relations au sein des familles des autres

²⁸ Afrique noire.

²⁹ C'est dans ce groupe que nous rencontrerons les plus forts lecteurs, parmi l'ensemble des jeunes rencontrés.

jeunes soient toujours harmonieuses, mais les gênes ou les périls qui peuvent s'y manifester ne semblent pas prédominants et la différence avec ceux de la PJJ est qu'il n'a pas été fait appel à un tiers pour leur éducation. Seconde raison, sans doute liée à celle que nous venons d'évoquer, les adultes, aux yeux des jeunes relevant de la PJJ, ne sont pas loin de ressembler à des adversaires ou des ennemis ; leur mouvement premier, à leur égard, est souvent emprunt de méfiance et de suspicion ; du coup l'entrée en dialogue est un parcours semé d'embûches et il faut s'armer de patience pour établir un lien avec eux³⁰. Ceci est renforcé par le fait que, de tous les jeunes rencontrés, ceux-ci ont sans doute été les plus amenés à devoir « raconter leur vie ³¹ » à des adultes : enseignants, éducateurs, policiers, magistrats, psychologues, médecins... sans qu'à l'issue de ces entretiens ils aient toujours eu le sentiment que cela ait contribué à améliorer leur situation. On peut donc comprendre leur irrésolution à devoir se « confier » une nouvelle fois. La troisième raison tient à leur niveau de conscience et degré de sensibilité. Contrairement aux jeunes du Cateau-Cambrésis – pour ce que nous avons pu en percevoir – ceux de Rennes et de Bagneux avaient une conscience douloureuse de leur situation, qu'ils évoquaient de façon froide, parfois cynique, en égrenant leurs infortunes successives ou, pire, leurs échecs probables. La présentation d'eux-mêmes à laquelle ils ont procédé – celle qu'ils nous ont donnée à voir – était particulièrement noire et quasi mal traitante à leur propre égard. Enfin, compte tenu de leur statut et de leur situation, l'entretien sur la lecture avec une sociologue pouvait être vécu comme une semi obligation, une démarche qu'ils ne pouvaient ni en toute bonne volonté accepter, ni librement refuser, le degré de contrainte et, au final, leur veto ou leur accord, dépendant de leurs relations avec la structure et l'équipe de professionnels qui les suivent et les encadrent, les soutiennent et les contraignent, tout à la fois³².

Avec certains d'entre eux les entretiens furent difficiles à mener car ils manifestèrent de la mauvaise humeur ou restèrent apathiques (attitude renfermée ou défensive, corps en retrait, réponses vagues ou silences, expressions d'irritation...). D'autres, agis par une sorte de volonté de puissance, n'entendirent pas que nous fûmes la seule à fixer les règles du jeu et stoppèrent l'entretien au bout d'un certain temps. D'autres, enfin, plus bravaches, en vinrent à nous plaindre de faire un métier à leurs yeux aussi peu attrayant ou nous renvoyèrent au caractère absurde, selon eux, de certaines de nos questions³³.

³⁰ Les difficultés que nous avons rencontrées (surtout à Rennes) sont semblables à celles que les éducateurs vivent quotidiennement, dans la mesure où une part notable de leur travail est d' « être avec » le jeune et de fabriquer un vivre-ensemble à peu près serein au sein de la structure. C'est donc au quotidien que les rendez-vous ou les rencontres avec les jeunes peuvent être manqués ou ratés.

³¹ Comme dira l'un d'eux avant de démarrer un entretien : « *Il va falloir que je vous raconte ma vie...* ».

³² Ainsi, à Rennes notamment, il est apparu que la participation à l'enquête de certains jeunes avait été quasi monnayée, certains conditionnant leur accord à l'obtention d'une faveur (pouvoir sortir le soir, pouvoir rentrer chez eux le week-end, etc.).

³³ Un jeune du restaurant d'application de Bagneux nous signala par exemple qu'il était tout à fait illusoire, et complètement inutile, d'essayer de se souvenir de ses lectures passées et, de ce fait, ne voulut pas effectuer ce travail de mémoire.

• Cependant, répétons-le, les entretiens ont pu avoir lieu et se sont dans l'ensemble bien déroulés. Cela tient sans doute au fait que malgré ce jeu social très particulier qu'est un entretien³⁴, il ne faut pas sous-estimer la propension des jeunes à accepter de participer à une démarche qui a aussi une forme de gratuité. Même des jeunes qui ont peu l'habitude de s'exprimer sous cette forme et qui sont souvent persuadés de n'avoir rien d'intéressant à dire, peuvent être attirés par le caractère insolite d'une démarche centrée sur un objectif de connaissance³⁵. Certains tout de suite, d'autres au fur et à mesure de l'entretien, ont perçu – malgré le jeu social et la dissymétrie d'âge et culturelle – qu'un sociologue peut se démarquer, par plusieurs côtés, des adultes qu'ils ont ou avaient jusqu'à présent l'habitude de côtoyer.

En outre, le fait que rien de particulier n'était attendu ou ne devait advenir à l'issue de cette recherche, rien en tout cas qui pût directement concerner les jeunes³⁶, eut plutôt tendance à les rassurer. Notre but, qu'il fut utile de rappeler plusieurs fois à certains, était juste d'approfondir notre connaissance des pratiques lectorales et du rapport à la lecture de jeunes en difficulté – c'est ainsi que nous présentâmes notre travail à chacun. Telle était notre mission, c'est pour cela que nous avons besoin de réaliser des entretiens et rien de plus ne leur serait demandé.

³⁴ Jeu au cours duquel il y a toujours «...une enquête, plus ou moins implicite, des enquêtés sur l'enquêteur » (MAUGER, 1991).

³⁵ Comme le signalait François Dubet à propos des « jeunes en galère » (DUBET, 1987).

³⁶ Comme, par exemple : organiser une action autour de la lecture dans un foyer, créer une manifestation sur la lecture et inviter les jeunes à y participer, aménager et ouvrir des bibliothèques, etc.

3. PRINCIPAUX RESULTATS ET ANALYSES

Ce chapitre doit se lire comme une tentative de synthèse des principales données recueillies et analysées à l'issue de nos investigations sur les sites. Nous nous centrerons sur les pratiques lectorales et le rapport à la lecture des jeunes, sans considération sur leur situation – sauf s'il est nécessaire de la rappeler pour les besoins de la présentation ou de la démonstration. Les éléments portant sur leur histoire personnelle et familiale, la profession ou l'activité de leurs parents, leurs lieu et mode de vie, leur parcours et leur niveau scolaire ainsi que leurs perspectives d'avenir, figurent dans les monographies (2^{ème} partie du document).

Une synthèse ne saurait faire place à des considérations plus individuelles et dérouler, avec toute la finesse requise, tel propos un peu long d'un jeune, telle remémoration sur une pratique de lecture ou tel extrait d'itinéraire de lecteur. Nous raisonnons ici sur l'ensemble des jeunes que nous avons rencontrés même si, on l'imagine, aucun d'eux n'est la copie d'un autre. Les grandes catégories à l'intérieur desquelles nous classons leurs propos, pour les besoins de la présentation ou de l'analyse, ne sauraient masquer des éléments plus singuliers, des opinions personnelles ou des trajectoires intimes.

De la même façon, une synthèse ne peut s'attarder sur des aspects seulement entrevus, plus rares, anecdotiques ou se situant aux marges des objectifs de notre travail, dont on trouvera mention plus franche dans les monographies – par exemple : l'usage des bibliothèques par les jeunes, les lectures « religieuses » des jeunes issus de l'immigration, les pratiques scripturaires de certains jeunes, etc.

31. LES PRATIQUES DE LECTURE DES JEUNES EN VOIE DE MARGINALISATION

- Le public que nous avons rencontré s'est présenté d'emblée et de lui-même comme faible lecteur, parfois même non lecteur. C'est l'un des premiers enseignements de ce travail : l'absence de « bluff culturel » ou de « comédie de la culture³⁷», qui se traduit par une surestimation de ses pratiques ou une importance disproportionnée donnée à l'activité. Contrairement à d'autres enquêtés³⁸, les jeunes n'ont pas cherché à se présenter comme des « lecteurs », ou de plus gros lecteurs que ce que leurs pratiques laissent entrevoir. Symétriquement, il ne semble pas qu'ils aient non plus cherché à sous-estimer leurs pratiques ou à exagérer leur « absence » de lecture.

Nous avons relevé une relative indifférence des jeunes à l'égard de ce thème, ainsi qu'une indifférence ou une méconnaissance des attentes normatives usuelles en matière de lecture. Sauf exception, les jeunes semblent ignorer et/ou se tenir éloignés des éléments de normativité ou de légitimité culturelle pourtant (encore) prégnants aujourd'hui (ne serait-ce qu'à l'école) mais, nous le verrons, pas ou peu dans leur environnement proche.

- Cette recension expose des pratiques énoncées par les jeunes, soit des usages déclarés, sans possibilité – ni tentative de notre part lorsque nous fûmes sur le terrain – de les « vérifier ».

Sur tous les sites, trois types d'imprimés ont été mentionnés comme faisant l'objet de lectures plus ou moins intenses et régulières : les journaux, les revues ou magazines et les bandes dessinées (BD).

→ Le premier, principal et parfois unique objet de lecture, est le journal.

Il s'agit souvent ou exclusivement du journal régional ou local : *La Voix du nord* et *L'Observateur du Cambrésis* pour les jeunes du Cateau-Cambrésis, *L'Est républicain* ou *Le Républicain lorrain* pour les jeunes de Metz, *Ouest France* pour ceux de Rennes, *Le Parisien* (et ses éditions locales) pour les jeunes de la région parisienne (Bagneux, Les Mureaux) ainsi que *Le Courrier de Mantes* (Les Mureaux). Les jeunes de la région parisienne lisent également les nouveaux quotidiens gratuits, *Métro* et *20 minutes*, qu'ils trouvent à l'entrée des stations de métro ou de RER, ou dans les endroits où ces journaux comment à circuler.

Les rubriques les plus lues par les jeunes sont les faits divers et/ou la rubrique locale qui concerne leur territoire (département, ville, village), ces pages se confondant dans les journaux régionaux. Les jeunes apprécient de lire des relations ou récits d'incidents de la vie ordinaire (accidents de la route, différends familiaux, vols...), des accidents plus sérieux (incendies, braquages, cambriolages...), ou des événements extra-ordinaires (bagarres, meurtres, cavales, courses-poursuites, arrestations, procès,

³⁷ FABIANI, 1995. LAHIRE, 2004.

³⁸ Plutôt issus des classes moyennes et supérieures. Voir notamment MAUGER et alii, 1999.

évasions...), avec encore plus d'intérêt ou de plaisir lorsque les faits mettent en scène des lieux ou des personnes qu'ils connaissent ou dont ils sont familiers.

Ils se tiennent ainsi informés, avec régularité ou de loin en loin, de ce qui se passe sur leur territoire ou « *des affaires de leur quartier* », dans le registre du fait divers, de la délinquance ou de la marginalité.

D'autres rubriques peuvent les attirer, mais occasionnellement, ou seulement certaines, comme la page des sports (pour les garçons) avec un intérêt particulier pour le football, la page des offres d'emploi ou des annonces de ventes et d'échanges de produits et de services et parfois, plutôt pour les jeunes filles, les jeux et l'horoscope.

Il arrive à quelques jeunes de la région parisienne de lire des articles traitant de politique internationale (guerre en Irak, événements en Haïti...), parfois de politique intérieure, surtout lorsqu'elle a trait à des affaires de justice ou de sécurité (comme les lois sur la sécurité intérieure dites « lois Sarkozy ») qui peuvent avoir des effets sur leur situation (jeunes issus de l'immigration et/ou vivant dans les quartiers), ou encore des articles portant sur les pays étrangers, en l'occurrence les pays dont les jeunes issus de l'immigration sont originaires. Nous n'avons recensé aucune pratique de ce type chez les jeunes du Nord et de l'Est. Il semble que le fait de vivre dans un environnement urbain, à proximité de la capitale, dans des quartiers relevant pour la plupart de la politique de la ville et d'être issu de l'immigration, avive les pratiques lectorales et les diversifie (un peu). Les centres d'intérêt des jeunes de la banlieue parisienne semblent plus larges que ceux de leurs homologues de province, plus cantonnés à des préoccupations, des faits ou des événements locaux.

Ce relatif attrait pour d'autres types de rubriques que les faits divers ou les pages locales, ne se traduit toutefois pas par la lecture d'autres types de journaux : quotidiens d'information nationale, magazines d'information ou hebdomadaires.

La lecture du journal est une pratique familière car elle est une pratique familiale. Ce sont d'abord les pères, les aînés de la famille (les oncles par exemple), les frères plus âgés ou les « *grands du quartier* » qui lisent le journal. Celui-ci fait partie de l'environnement ordinaire du jeune, c'est un objet qu'il a (eu) l'habitude de voir, chez lui ou dans son environnement proche.

Souvent, les pères ou les aînés de la famille ou de l'entourage sont abonnés au journal régional ou local et le reçoivent à domicile, ou ont pris l'habitude de l'acheter régulièrement, ou encore se le procurent ou le consultent dans des lieux de consommation et de socialisation usuels (bureau de tabac, café, épicerie...) ou dans les lieux publics ou de circulation de la ville ou du bourg (mairie, bibliothèque, salles d'attente, transports, etc.).

Le journal n'apparaît pas comme un objet de lecture destiné aux jeunes, mais comme un objet lectoral familial, collectif et inter-générationnel, que l'on trouve dans les lieux habituels de séjour, de

fréquentation ou de circulation. Les jeunes ne vont jamais (ou rarement) à proprement parler chercher un journal, mais ils le trouvent, près d'eux, là où ils sont ou sur leur(s) passage(s). Les jeunes sont venus à la lecture du journal progressivement, par imitation et reprise d'usages déjà existants et, semble-t-il, sans prescription particulière (invitation ou obligation à lire le journal), cet objet de lecture se situant de fait en-dehors de tout univers de contrainte.

Un bémol doit être fait pour certains jeunes issus de l'immigration qui, en lisant le journal, ne poursuivent pas une tradition lectorale familiale, puisque leurs parents sont analphabètes ou illettrés (surtout ceux issus d'Afrique noire) et que les jeunes sont les premiers lecteurs, du journal comme de tout autre support, dans leur famille. Dans ce cas, ce sont souvent les frères aînés ou les « grands du quartier » qui les ont initiés à la lecture du quotidien local.

Non contraignants et faciles d'accès sont également les (nouveaux) journaux gratuits, *Métro* et *20 minutes*, que les jeunes de la banlieue parisienne trouvent lors de leurs déplacements et qui commencent aujourd'hui à circuler jusque sur les lieux de travail ou dans les domiciles. Il ne s'agit pas non plus d'une tradition lectorale transmise, puisque ce sont les jeunes qui auraient plutôt tendance à familiariser leurs aînés à ce type de support.

→ La lecture de revues ou de magazines a été mentionnée, mais pas par tous les jeunes et comme une pratique moins fréquente ou plus irrégulière que la lecture du journal. En outre, cette pratique paraît davantage sexuée.

Ce sont les jeunes du Cateau-Cambrésis qui lisent le moins ce type de presse. Quelques garçons ont évoqué des revues de sport (foot, pêche...) ou de musique et les filles quelques revues de faits divers et de magazines « people ». Dans l'Est, les pratiques sont similaires et ce sont surtout les jeunes filles qui ont paru les plus adeptes de ce type de lecture.

Les jeunes de la région parisienne lisent davantage de revues ou de magazines que ceux de province et des types et des titres plus variés. Ainsi, les garçons ont mentionné plusieurs revues de foot ou de sport (muscultation, athlétisme, boxe...), des revues de musique, de cinéma ou de « tuning ». Tandis que les filles sont friandes de titres plus modernes et plus récents que les jeunes filles du Nord et de Metz : des magazines féminins (*Jeune et jolie*, *20 ans*), de stars (*Stars*) ou « people » (*Mad*, *Maxima*, *New-Look*, *Public*, *Entrevue...*), plus orientés dans une ligne éditoriale à destination des jeunes que des revues comme *Femme actuelle*, *Top-Santé* ou *Télé-Magazine*, mentionnés par les jeunes filles de province. Relevons encore des revues plus spécialisées, comme *Amina* et *Miss Ebene*, destinées aux jeunes filles africaines et faisant mention de personnes (plus ou moins célèbres) de peau noire, de produits qui leur sont destinés (cosmétiques, habillement...) ou d'événements les mettant en scène.

Dans cet inventaire assez large, une pratique partagée peut être relevée – encore qu'elle soit variable d'un terrain à l'autre et surtout d'un jeune à l'autre : la lecture de revues de faits divers comme *Détective*, qui poursuivent, sous une forme exacerbée et en sortant de la proximité géographique du

territoire de vie des jeunes, les pages des faits divers et/ou les pages locales des journaux de proximité. Avec ce type de revue, les jeunes retrouvent un univers lectoral dont ils sont friands, mettant en scène des faits ou des événements relevant de la délinquance, de la marginalité (ordinaire ou exceptionnelle) et de la violence.

La lecture de revues ou de magazines diffère de celle du journal par deux aspects.

Le premier est qu'il ne s'agit pas – ou moins – d'une pratique lectorale familiale. Certes, certaines revues sont également lues par les parents, surtout par les mères, comme les revues de faits divers que nous venons d'évoquer, certains magazines féminins (*Femme actuelle*) ou d'information spécialisée (*Top-santé*, revues de télévision : *Télé 7 jours*, *Télé stars*, *Télé Magazine...*). Mais la plupart des titres mentionnés sont des revues à destination des jeunes, non lues par les parents. Ainsi, les jeunes sont davantage conduits à aller chercher et se procurer par eux-mêmes ces objets de lecture, qu'à la différence du journal ils trouvent peu chez eux ou dans les lieux de passage, fréquentation ou socialisation usuels. C'est pourquoi, si quasiment aucun des jeunes n'achète le journal, ils sont en revanche plusieurs à (s')acheter (plus ou moins fréquemment et régulièrement) des revues ou des magazines.

Si la lecture de revues est une pratique moins familiale, elle reste une pratique collective. Les jeunes lecteurs de ce type de presse, surtout les jeunes filles, ne cessent de « se prêter », « emprunter », « piquer » ou « voler » tel ou tel titre, qui passe de main en main à l'intérieur d'un petit groupe de copines, voire de maison en maison pour un groupe plus élargi ou à l'échelle d'un quartier. Ainsi une jeune fille peut retrouver chez une amie une revue qu'elle se souvient avoir acheté quelques jours ou quelques semaines auparavant, de la même façon qu'elle peut retrouver chez elle un magazine qu'elle a emprunté un jour, en passant, à une voisine. Les revues sont faiblement appropriées par les jeunes filles et circulent aisément. Les garçons – moins gros lecteurs de ce type d'imprimé – semblent en faire un usage plus personnel. Les revues de sport, de musique, de cinéma ou de voitures restent souvent chez eux, dans leur chambre, constituant avec le temps des quasi collections.

A quelques exceptions près – des garçons adeptes de revues de « tuning » ou d'un sport particulier (musculature, boxe) ou quelques jeunes filles lisant des rubriques d'information ou des titres plus singuliers³⁹ – le registre lectoral des revues ou des magazines est celui du divertissement, du loisir ou de la frivolité. S'amuser à se faire peur avec *Détective*, être voyeur avec *Public* ou *Entrevue*, en savoir plus sur la vie des stars (leurs amours, leurs défaites, leur succès) dans *Stars* ou *Amina*, se laisser prendre à un courrier du lecteur et vivre par personnage interposé dans un roman-feuilleton (*Miss Ebene*), découvrir de nouveaux produits de beauté et se tenir au courant de la mode dans *Jeune et jolie* et *20 ans*, voilà quelques-uns des motifs d'intérêt et des sources de plaisir que les jeunes trouvent dans ce type d'imprimé.

³⁹ Comme les jeunes mères rencontrées au quartier des Bougimonts (Mureaux), à qui il arrive de lire *Parents*, *Enfants* et *Psychologie*.

Plus encore que le journal, la lecture de magazines est une pratique peu contraignante. Les jeunes, surtout les filles, en lisent si elles veulent, si elles peuvent, à l'occasion, quand elles y pensent ou quand « ça les prend », pour réutiliser quelques-unes des formules entendues. L'usage de ce type d'imprimé est à l'image de leur contenu : léger, décontracté, peu impliquant et affranchi de toute condition d'entrée (sinon savoir lire et pouvoir acheter une revue de temps en temps) comme de sortie. La pratique peut être fugace ou provisoire et cesser comme elle a commencé ; il ne semble pas qu'une accoutumance ou une habitude se soit créée entre l'objet et son lecteur. On pourrait presque se demander si le plaisir procuré n'est pas inversement proportionnel à l'intensité de la relation ou au degré d'attachement entre le lecteur et l'objet, encore qu'il faudrait pouvoir examiner dans le détail ce que la lecture de ces revues ou de ces magazines procure à ces jeunes filles.

→ Le troisième objet à lire évoqué par les jeunes est la bande dessinée (BD), avec une variation plus grande en fonction des groupes : les jeunes de province en lisent plus que ceux de la région parisienne et ceux du Cateau-Cambrésis davantage que dans l'Est. Cette différence – qui demanderait à être validée – tient selon nous à deux éléments.

Le premier est que les BD, ici, relèvent de l'univers de l'enfant. Dans tous les groupes, ce sont les jeunes les moins âgés qui lisent surtout ou lisent le plus de BD. Le groupe du Nord étant en moyenne le plus jeune, il est comparativement aux autres le plus gros lecteur de bandes dessinées.

Par ailleurs, toutes les BD lues ou évoquées par les jeunes, quel que soit leur âge et leur lieu de vie, sont des albums pour enfants, principalement des classiques – *Tintin*, *Astérix*, *Lucky Luce*, *Boule et Bill* – et quelques titres plus contemporains – *Titeuf*, *Cédric*, *Tom-tom et Nana*. Aucun n'a mentionné ni semblé connaître d'albums pour adolescents ou jeunes adultes.

Il nous semble que la lecture de BD est notamment relative à la situation de chaque jeune à l'égard de l'enfance et/ou de sa propre enfance :

- son éloignement par rapport à cette période (différent pour un mineur de 14 ans et un jeune adulte de 25 ans, les deux limites d'âge pour notre enquête) ;
- les obligations ou prescriptions de l'entourage pour sortir, plus ou moins rapidement, de l'enfance, variables d'un jeune à l'autre. Elles sont fonction de la composition de la famille ; dans les familles nombreuses, il semblerait que les jeunes sortent plus vite de l'enfance, car les petits frères et sœurs prennent le relais, particulièrement, dans les familles issues de l'immigration, pour les filles ;
- l'envie ou la nécessité, pour le jeune, de sortir (progressivement, rapidement, brutalement) ou de rester dans le monde de l'enfance, relative à ses sentiments et perceptions à l'égard de sa propre enfance.

Le second élément est de nature culturelle et discrimine les jeunes non issus de l'immigration (jeunes du Nord ou de l'Est⁴⁰) de ceux de la région parisienne, en grande majorité enfants de Maghrébins ou d'Africains. Dans la plupart des cas, les premiers – à l'instar du journal – ont toujours vu des BD dans leur environnement familial, certaines appartenant à leurs parents ou à leur famille depuis plusieurs générations et constituant un quasi patrimoine. Les BD que ces jeunes lisent aujourd'hui – surtout lorsqu'il s'agit d'albums devenus des classiques comme *Astérix* ou *Tintin* – ont souvent été lues par leurs parents.

Pour les jeunes de Bagneux ou des Mureaux la situation est différente. Certains – surtout ceux originaires d'Afrique noire – n'avaient jamais vu de BD chez eux et n'ont pris connaissance de ce type d'imprimé qu'à l'école ou à la bibliothèque municipale. Aussi les BD sont loin d'être des objets familiers, mais des albums cantonnés au monde de l'enfance, dans la mesure où ils ont souvent servi de manuel d'apprentissage de la lecture (les BD et/ou de petits livres illustrés comme la collection *J'aime lire*), pour eux et aujourd'hui pour les petits frères et sœurs de la famille qui, à leur tour, apprennent à lire, vont à l'école ou à la bibliothèque de la ville.

On peut également supposer que la lecture de BD enfantines est relative au niveau de compétence lectorale. Chez certains jeunes de notre corpus (à Metz particulièrement), il est possible que les BD soient évoquées comme le principal objet de lecture dans la mesure où il est le seul objet possible. L'association de l'écrit et de l'image et la variété des niveaux de compréhension propres aux bandes dessinées pour enfants permettait leur appropriation par des jeunes peu compétents sur le plan lectoral, ou proches de l'illettrisme.

- La plupart des jeunes n'ont pas spontanément évoqué les livres comme des objets de lecture habituels, courants ou familiers. Notre panel est très faiblement lecteur de livres, certains jeunes n'en lisant jamais (et n'en ayant jamais lu), d'autres un peu plus quoique très irrégulièrement (ou en ayant lu davantage par le passé), seule quelques-uns estimant lire des livres et énonçant une pratique perçue comme relativement courante.

→ L'élément le plus frappant est le lien très fort, voire exclusif, entre le livre et l'école. Dans tous les entretiens, dès que le thème du livre a été abordé, les jeunes ont d'abord pensé à l'école. Pour eux, le livre – à la fois l'objet et la pratique lectorale – est intimement lié aux injonctions et aux prescriptions scolaires (l'obligation de lire des livres et les évaluations qui s'en suivent) mais également au temps de l'école, en général la « petite école » (l'école primaire) et le début du collège.

A partir de là, les pratiques diffèrent. La majorité des jeunes n'a côtoyé ou lu de livres que dans le cadre scolaire. Et, souvent, leur sortie du système scolaire a marqué une rupture dans leurs pratiques

⁴⁰ En tout cas de l'immigration récente, car certains, dans ces deux régions, peuvent être issus des vagues d'immigration de la fin du 19^{ème} ou du début du 20^{ème} (immigration polonaise et italienne principalement).

de lecture, surtout, comme l'a relevé J. Bahloul⁴¹, lorsqu'elle sanctionne un échec ou une formation technique, ce qui est le cas d'un grand nombre de jeunes que nous avons rencontrés. Pour ceux-là, l'école est bien souvent le premier, l'unique et le dernier endroit où ils auront été mis au contact de livres et invités ou obligés à les lire.

Certains ne liront pas ces livres d'école ou du temps de l'école, ou un peu ou à peine. Ou bien, comme quelques-uns l'ont confié, ils ruseront et tricheront pour ne pas risquer de sanctions trop sévères ou pénalisantes. Certains jeunes ont donc pu effectuer un parcours scolaire, du cours préparatoire à la dernière année de collège, sans avoir lu un livre (entier).

D'autres – plus souvent les filles, ou des jeunes davantage intéressés par l'école, ou plus aiguillonnés par leurs parents, également les jeunes en filière générale – ont lu ou lisent les livres prescrits par l'école. Quelques-uns en gardent un bon souvenir, mais très lointain, alors que la plupart peinent à se remémorer les titres ou les auteurs – hormis des classiques : Molière, Hugo, Zola, Rousseau, Baudelaire ou *Cyrano de Bergerac*, *Robinson Crusoé* et *Vipère au poing* – comme si ces lectures passées n'avaient pas laissé de traces.

→ Compte tenu du parcours scolaire très cahoteux de certains et de la situation problématique sur ce plan de la majorité d'entre eux (redoublements répétés, changements d'établissements, interruptions en cours d'année, exclusions...), les jeunes (en particulier ceux qui n'étaient plus scolarisés au moment de l'enquête) conservent un souvenir mitigé de l'école. Quelques-uns cultivent à son égard des griefs et des différends car elle a été un lieu de malaise, d'échec et de souffrance. Mais d'autres, ou les mêmes à d'autres moments, jettent un regard nostalgique sur le temps de l'école car il est aussi le temps de l'enfance, doublement révolu pour eux : ils ne sont plus des enfants et leur vie est plus difficile aujourd'hui. Dans la mesure où le livre est très lié, pratiquement et symboliquement, à l'école, il renvoie aussi à une période achevée : celle d'avant les épreuves ou les échecs, celle où les jeunes n'avaient pas commencé leur course d'obstacles, leur entrée en marginalité, leur parcours délinquant ou leur vie de galère (pour ceux que cela concerne).

Tous les jeunes – lecteurs ou non lecteurs de livres au moment de l'enquête – ont déclaré avoir lu davantage (de livres) à une époque passée. Tous s'estiment de moins grands ou gros lecteurs aujourd'hui qu'ils ne le furent un temps, en général au temps de l'école primaire et des premières années du collège, soit le temps de l'enfance et de la prime adolescence, soit aussi, dans leurs perceptions, le temps de la normalité. Car l'école marque un projet ou une promesse entrevus pendant l'enfance (suivre une bonne scolarité, avoir un diplôme, décrocher un travail...), non advenus ou non honorés par la suite. Le livre peut alors être le rappel d'un possible empêché.

Pour un grand nombre de jeunes, les lectures (du temps) de l'enfance marquent comme une limite ou un horizon indépassable : ils ne liront jamais autant ou aussi bien que durant ces quelques années

⁴¹ BAHLOUL, 1990.

privilégiées. Certains d'entre eux ne liront plus de livres ni même n'en côtoieront plus dans leur univers proche ou familial.

→ Une minorité de jeunes a lu ou lit des livres en-dehors de ceux prescrits par l'école. Il s'agit plutôt des filles et/ou des jeunes qui sont allés le plus loin dans leur parcours scolaire ou qui ont un meilleur niveau de formation. Notons que ce ne sont pas forcément les mieux portants de notre corpus, au contraire parfois : on peut être lecteur de livres, à l'occasion, et se trouver dans une situation financière, familiale ou affective très épineuse (ce sera notamment le cas des jeunes filles des foyers PJJ).

Les livres lus par ces jeunes « un peu plus lecteurs » que les autres sont de deux types. Soit des livres relevant de l'univers policier ou fantastique, avec des auteurs récurrents comme A. Christie, S. King, M. H. Clark, M. Chrichton ou P. Bellemarre. Soit, particulièrement chez les jeunes filles, des autobiographies, récits ou histoires de vie mettant en scène des jeunes filles ou garçons ayant vécu des épisodes douloureux pas complètement éloignés de ce qu'ont vécu ou vivent les jeunes interviewés. Quelques-uns de ces récits sont devenus des classiques comme *Le journal d'Anne Franck*, *Moi, Christiane F., droguée, prostituée* ou, plus récemment, *Le journal de Zlata* ou *Jamais sans ma fille*. D'autres, moins connus, font évoluer les jeunes dans l'univers de la drogue, de la violence, de la délinquance ou de la prison. Ainsi retrouve-t-on dans ces lectures un univers proche de celui des faits divers (faits de délinquance ou de marginalité) que les jeunes aiment regarder dans le journal de leur région ou dans des revues comme *Détective*.

Un petit nombre lit parfois ou a eu l'occasion de lire des romans. Un garçon a cité les livres de P. Coehlo, une jeune fille a été un temps friande des romans de R. Banks, une autre venait de se faire offrir peu avant l'enquête le dernier ouvrage de C. Laurens, une autre encore avait lu plusieurs « romans d'amour », tandis qu'une des dernières que nous avons interviewées allait peut-être ouvrir *Les mots pour le dire* de M. Cardinale, sur les conseils de son professeur de français⁴².

- Une pratique ne se réduit pas à un objet ou un contenu. C'est aussi un temps, un lieu, des postures, des attitudes ou des manières d'être. Avoir une petite idée de ce que les jeunes lisent est une chose : ainsi savons-nous qu'ils lisent un peu le journal, quelques revues ou magazines, certains des BD et peu, ou rarement, des livres, et qu'ils ont plutôt tendance à se qualifier de faibles ou non lecteurs. Mais tenter de cerner la place que cette pratique a dans leur vie – ils lisent où, quand, dans quelles circonstances, pourquoi, avec qui et qu'est-ce que cela leur fait ? – voilà ce qu'il est aussi important de déterminer.

⁴² A quoi il faut ajouter le cas particulier de deux garçons des Mureaux, plutôt gros lecteurs de livres, mais situés à la limite de critères de recrutement. Voir la monographie des Mureaux.

→ Il apparaît d'abord que la pratique lectorale est spontanément associée à une série de déterminations négatives. Même chez les jeunes qui lisent le plus, a fortiori chez ceux qui estiment ne jamais ou rarement lire, la lecture vient en dernier rang de leurs occupations ou activités favorites.

A leurs yeux, sauf exception, il y a toujours mieux à faire que de lire, même le journal, une revue ou une BD, encore que cela soit plus acceptable ou « passe mieux » que la lecture d'un livre. Inversement, les jeunes lisent faute de mieux et parce qu'ils n'ont rien d'autre à faire. La lecture, en particulier la lecture de livres, est associée à un temps d'oisiveté contrainte (en général passé à la maison), un temps subi que les jeunes souhaitent le plus court possible, même s'ils peuvent, fortuitement, en retirer du plaisir ou y trouver de l'intérêt.

Il n'y a pas, ou rarement, de temps dédié ou réservé à la lecture. Elle vient plutôt combler des temps morts, mal vécus par les jeunes qui les perçoivent comme des épisodes inutiles et ennuyeux. C'est pourquoi les jeunes viennent rarement vers la lecture⁴³, c'est plutôt elle qui vient vers eux, ou, comme nous l'avons écrit dans les monographies, qui se trouve, par hasard ou à l'occasion, là où ils sont ou sur leurs lieux de passage. Comme si les jeunes « tombaient » dessus, sans l'avoir voulu ni cherché. De ce fait, la rencontre entre l'objet et le lecteur peut s'opérer, mais elle semble fortuite et demeure accidentelle.

→ Les pratiques lectorales des jeunes paraissent souvent des accidents. Lire est présenté par eux comme le fruit d'une rencontre hasardeuse et fugace qui peut cesser aussi vite qu'elle a débuté ; cela n'empêche pas quelques-uns, dans certaines circonstances, d'opérer une démarche de lecture (prendre un journal et s'installer, acheter une revue, « dévorer » un livre en quelques jours...), mais cela reste rare. Les pratiques de lecture sont comme des rencontres inédites et isolées, sans que finissent par se créer, avec le temps ou la répétition, des familiarités, des habitudes (encore qu'on en observe quelques-unes chez certains jeunes lecteurs du journal) ou des liens. Ce sont des pratiques qui ne trouvent pas ou peu d'ancrage dans le système de valeurs, l'imaginaire ou la vie ordinaire du jeune, non plus que dans celle de son entourage.

Ainsi avons-nous vu que la plupart des jeunes avaient plus ou moins lu de livres par le biais de l'école, mais que, dès qu'ils quittaient le système scolaire et/ou les filières générales pour intégrer des filières techniques, la plupart cessaient de lire, comme si leurs pratiques lectorales antérieures (celles de leur scolarité) n'avaient créé aucun effet d'entraînement ou d'accoutumance.

On peut pourtant imaginer qu'un petit capital lectoral (et culturel) s'est constitué, depuis le cours préparatoire jusqu'à la classe de 4^{ème} ou de 3^{ème} et quelques jeunes, en effet, se remémorent des titres et des auteurs et sont parfois capables de raconter les histoires qu'ils ont lues, y compris d'auteurs

⁴³ Ce point a également été relevé par J. Bahloul dans son enquête sur les faibles lecteurs (BAHLOUL, 1990).

qu'ils considèrent comme difficiles (Hugo ou Zola par exemple). Mais, une fois sortis de l'école, il semble que ce capital, faute d'être utilisé ou mobilisé, se délite peu à peu ou demeure en sommeil. Cela est également apparu avec quelques jeunes qui, durant l'entretien, envisageaient de se remettre à lire ou de lire davantage que par le passé. Mais cela leur semblait un parcours semé d'embûches et un objectif difficilement atteignable : quoi lire ? à qui demander ? par quoi commencer ? comment savoir si cela va plaire ? etc., telles étaient leurs interrogations ainsi que leur incapacité à y répondre et leur conviction que personne autour d'eux ne saurait ou ne pourrait les aider. Ainsi n'avaient-ils créé aucune sorte de familiarité avec les livres qui leur demeuraient étranges et étrangers, formant un univers lointain et abscons dans lequel ils n'avaient pu forger aucune sorte de repère⁴⁴ ni y imprimer de marques. Retenons le contraste assez saisissant entre le temps passé à l'école – 8 ans minimum – où la pratique lectorale est en principe existante (et répandue), et le caractère a priori éphémère de ses effets, comme si rien ne s'était inscrit, dans les mémoires, les corps ou les habitudes.

→ L'entourage des jeunes est de ce point de vue peu bénéfique puisque les enquêtés l'ont présenté comme faiblement lecteur et prescripteur.

Sauf exception, les parents et la famille des jeunes lisent très peu – certains, d'ailleurs, sont illettrés ou analphabètes. A part la lecture du journal (le quotidien régional ou local) et, parfois, de BD, la lecture n'est pas une pratique habituelle dans l'environnement ordinaire ou familial du jeune. C'est pourquoi ce n'est pas au sein de leur entourage que les jeunes peuvent trouver conseil pour s'orienter. En outre, d'après les jeunes, il semblerait que les parents et les familles soient également de faibles prescripteurs en matière lectorale : ils lisent peu, mais ils inciteraient également peu leurs enfants à lire. Dans l'ouvrage qu'ils ont consacré au milieu ouvrier de la région de Sochaux-Montbéliard, Beaud et Pialoux ont mentionné qu'à partir des années 80, face à l'absence de toute perspective professionnelle à l'usine, les ouvriers auraient orienté leurs enfants vers des études longues ou indéterminées, mais davantage dans la perspective d'une fuite ou d'une peur que par adhésion au modèle scolaire. Selon eux, pousser les enfants à faire des études n'aurait pas seulement été une nécessité dictée par l'état du marché du travail, mais aussi une sorte d'obligation morale. Même si notre enquête est différente à bien des égards de celle menée par Beaud et Pialoux – en l'occurrence nous n'avons interviewé aucun parent ou membre d'une famille – il apparaît que les jeunes, dans l'ensemble, n'ont pas relevé de telles « obligations morales » chez leurs parents, ainsi que les pressions ou obligations qu'elles peuvent induire⁴⁵.

⁴⁴ Cet élément est à rapprocher de ce qu'évoque la romancière Annie Ernaux dans *La place*. Se rendant un jour à la bibliothèque municipale avec son père, ils demandent des livres à la bibliothécaire qui leur répond : quoi ? Et Ernaux écrit : « On n'avait pas pensé qu'il fallait savoir d'avance ce qu'on voulait. Être capable de citer des titres comme des marques de biscuits » (ERNAUX, 1983).

⁴⁵ Cela ne signifie pas qu'il n'y en a aucune et peut-être les parents des jeunes que nous avons interviewés étaient-ils dans les faits plus prescripteurs. Nous relevons seulement que les jeunes n'ont pas évoqué cet aspect et ont plutôt désigné leurs parents comme de faibles prescripteurs.

A contrario cependant, il apparaît que parmi les jeunes qui lisent le plus (ou un peu plus que les autres) et parmi les facteurs permettant d'expliquer cette différence, la situation et le rôle des parents sont prédominants : ce sont des jeunes dont les pères sont plus souvent employés qu'ouvriers, dont les parents sont lecteurs, ou qui ont poussé, plus que d'autres, leurs enfants à poursuivre leur scolarité et à lire.

De la même façon, les jeunes lecteurs de livres, parmi ceux que nous avons rencontrés, lisent des ouvrages qui viennent notamment de prescriptions familiales. C'est souvent le père, la mère, une tante, un grand-parent ou un cousin, parfois le grand-frère ou un copain, qui a suggéré ou conseillé au jeune de lire tel livre ou tel auteur. D'autres prescripteurs possibles ont rarement été mentionnés – un professeur, un libraire, un bibliothécaire, un article de journal, une émission de radio ou de télévision – hormis, parfois, l'un ou l'autre adulte professionnel accompagnant ou ayant la charge d'un jeune à un moment de sa vie (un éducateur pour un jeune placé en foyer PJJ par exemple).

Leurs copains ou amis, d'après les jeunes, lisent encore moins que leurs parents ou leur famille. Certains ont d'ailleurs été incapables de répondre à cette question, qu'ils se sont peut-être posée pour la première fois à l'occasion de l'enquête, et qui leur est apparue comme étrange.

Pour les jeunes que nous avons interviewés, lire ou ne pas lire n'est pas un critère de distinction parmi leur groupe d'amis. Encore moins un critère de sélection, comme pourrait l'être par exemple le fait d'être sportif, la tenue vestimentaire, les goûts musicaux ou les postures langagières. Les pratiques lectorales sont absentes et ne comptent pour rien ou pas grand-chose, aux yeux des jeunes, dans les liens et relations noués avec leurs pairs. Elles paraissent hors de leur champ de préoccupations et, pour tout dire, hors de leur monde. Il peut toutefois arriver, comme nous l'avons vu avec les revues ou les magazines, surtout pour les jeunes filles, que des objets de lecture transitent au sein du groupe de copines ou d'amies. Quelques garçons du Cateau-Cambrésis ont également mentionné qu'il leur arrivait de (se) prêter des BD. Mais, d'après les jeunes, si la pratique est possible, quoique rare, elle n'aurait pas de poids dans le processus de socialisation amical.

→ Le manque de familiarité entre les jeunes et la lecture (particulièrement la lecture de livres) ne semble pas être la conséquence d'une absence ou d'une insuffisance de l'offre lectorale.

Les jeunes que nous avons rencontrés ne vivent pas dans un désert intellectuel et culturel et peuvent, plus ou moins facilement, avoir accès à des offres de lecture. La situation est variable suivant les terrains : l'offre est plus réduite et/ou plus difficile d'accès au Cateau-Cambrésis et dans les bourgs dont sont originaires les jeunes de l'Est, elle est plus importante et plus à portée pour les jeunes de la région parisienne qui bénéficient du dynamisme du tissu urbain et de la proximité avec la capitale. Mais, dans tous les cas, une offre de lecture existe, a minima via les établissements scolaires (et leurs centres de documentation), les bibliothèques municipales et les surfaces commerciales (papeterie, librairie, supermarché...). A quoi il faut ajouter, pour les jeunes relevant de la PJJ, des bibliothèques

ou la présence de livres dans les structures qu'ils fréquentent ou dont ils dépendent et, à la prison de Metz, l'existence de trois bibliothèques, dont une dédiée aux jeunes.

Il apparaît toutefois, comme cela a déjà été relevé⁴⁶, que la proximité physique (l'existence d'une offre de lecture mise à disposition) ne conduit pas, à elle seule, au déclenchement d'une appétence ou d'un goût pour la lecture. Ainsi à Metz, les jeunes adultes ont la possibilité de se rendre à la bibliothèque (située à quelques mètres de leurs cellules) plusieurs fois par semaine. Certains n'y vont jamais et la majorité de ceux qui s'y rendent ne lisent pas (sauf, parfois, le journal) et n'empruntent pas, ou rarement, de quoi lire. Pareillement, les jeunes du foyer PJJ de Rennes n'avaient que quelques mètres à parcourir pour venir à la bibliothèque du centre de jour contigu au foyer. Un peu plus tard, l'accès leur sera encore facilité de telle sorte qu'ils n'auront plus qu'une porte à pousser pour passer de leur lieu d'hébergement à la bibliothèque. Pourtant, très rares sont ceux qui s'y rendent pour lire ou emprunter des ouvrages. La proximité physique, donc – dans les deux cas des lieux situés à quelques mètres des jeunes – peut n'avoir pas d'effet sur les pratiques, tant « *un bien culturel – un livre – n'est pas réductible à sa seule accessibilité matérielle*⁴⁷ ».

- Au final, l'examen des pratiques et usages lectoraux des jeunes valident leur auto qualification comme faibles ou non lecteurs. Pour aucun d'eux nous n'avons relevé ou perçu de décalage notable entre leur présentation de soi sur le plan lectoral et leurs pratiques ; d'où une absence de « bluff culturel » ou de « comédie de la culture », comme nous l'avons mentionné en début de chapitre. Les jeunes n'ont cherché ni à sous-estimer leurs usages lectoraux ni, surtout, à les surestimer, comme cela peut(put) être le cas d'autres enquêtés. Ce sont des jeunes qui lisent peu, le disent et semblent à peu près l'assumer.

Eloignés de l'univers culturel légitime ou dominant, en l'occurrence du livre – pour certains on pourrait même dire très étrangers – ils font montre d'une sorte d'indifférence à son égard, ainsi qu'à ses critères et ses canons, si l'on s'en tient en tout cas à l'examen de leurs usages. Soit qu'ils n'aient qu'une perception confuse et vague des biens et pratiques culturels existants, légitimes et dominants – malgré une durée de scolarisation pourtant non négligeable, tous les jeunes sont au moins allés à l'école du cours préparatoire à la 3^{ème}, et certains au-delà – soit qu'ils s'en tiennent à distance car ils s'alimentent à d'autres valeurs et systèmes de croyances dans lesquels la lecture, hormis celle du journal, n'occupe qu'une faible place.

Leur position à l'égard de la lecture (indirectement de la culture) est-elle si originale ? Pas tant que cela si l'on en croit quelques travaux de sociologie de la lecture qui notent une défection généralisée

⁴⁶ Fabiani estime ainsi que «...le développement de la lecture ne résulte jamais d'une augmentation mécanique de l'offre » (FABIANI, 1995). Avant lui, J-C Passeron avait relevé qu'une démocratisation de la lecture ne saurait passer exclusivement par une politique d'augmentation des moyens mis à disposition des publics : «...la diffusion de la lecture ne sera jamais un effet mécanique de l'offre de lecture » (PASSERON, 1991).

⁴⁷ Idem.

de cette pratique depuis quelques années. Ainsi lit-on dans un ouvrage de synthèse : « *Animées par un désir d'intégration sociale et aspirant à une ascension sociale, les catégories modestes, telles que les employés, ont pu, durant les années 60, avoir tendance à surestimer leurs lectures, alors que trente ans plus tard, ayant intériorisé le phénomène de banalisation de la lecture et du livre, leurs déclarations paraissent plus proches de leurs pratiques effectives*⁴⁸ ».

En d'autres termes, les catégories populaires, notamment les jeunes, pourraient, aujourd'hui plus facilement que par le passé, évoquer leur faible appétence pour la lecture (ou certains types de lecture) dans la mesure où sévit une désaffection (et une dévalorisation) de cette pratique dans tous les milieux. De ce fait « *le pouvoir distinctif des pratiques de lecture*⁴⁹ » opère moins et il est moins inconvenant de déclarer être un faible lecteur ou de ne pas aimer lire.

⁴⁸ HORRELOU-LAFARGE et SEGRE, 2003.

⁴⁹ LAHIRE, 2004.

32. REGARDS SUR LA LECTURE

Notre enquête ne visait pas seulement à établir une recension des pratiques déclarées de lecture. Nous voulions également appréhender la place que les jeunes accordent à cette pratique et les regards qu'ils lui portent. C'est pourquoi, dans un second temps, nous les avons invités à prendre de la distance avec leurs usages pour qu'ils déterminent et évaluent par eux-mêmes cet aspect. Ainsi nous leur donnions la possibilité de discuter sur la lecture, même s'ils sont de faibles lecteurs. Nous souhaitions qu'ils puissent adopter une posture réflexive, en parlant (et partant) d'eux-mêmes, mais aussi des autres, lecteurs ou plus gros lecteurs qu'eux, à leurs yeux. Les inviter à discuter sur la lecture et les lecteurs, c'était les amener à réfléchir sur ceux qui lisent moins et faire émerger des motifs ou des causes de pratiques lectorales faibles.

- Parmi ces motifs il est vite apparu que le manque de goût pour la lecture provenait notamment, pour certains, de leurs difficultés à lire, et souvent ce sont les jeunes concernés qui ont spontanément abordé cet aspect.

Les difficultés qui ressortissent à un manque de technicité ou de compétence lectorale peuvent être de divers ordres : problèmes de déchiffrage, incompréhension de certains mots, incapacité à lier des mots entre eux, méconnaissance de types sémantiques, styles ou tournures de phrases, etc.

Dans ce cas, la lecture est une sorte de test récurrent et une épreuve à laquelle les jeunes, incertains d'en sortir gagnants, n'ont pas envie de se confronter. Lire leur demandant un effort et le tête à tête avec l'imprimé étant risqué, les jeunes ont peu intérêt, s'ils peuvent l'éviter, à se mettre dans une situation, possible ou probable, d'échec, qui pourrait leur rappeler de semblables échecs antérieurs compte tenu de leur parcours scolaire et de leur niveau de formation. Rappelons que nous avons affaire à des jeunes à l'histoire douloureuse, dont la propension à s'engager dans des voies risquées est inversement proportionnelle au nombre de déboires et d'infortunes vécus dans leur vie antérieure et à l'impact qu'ils ont eu.

- La majorité des jeunes n'a cependant pas argué de telles difficultés⁵⁰ et ils se sont présentés comme de faibles lecteurs mais à l'aise en lecture, certains précisant, par exemple, qu'ils avaient une « bonne grammaire » ou « un bon vocabulaire ». Ceux-là ont évoqué la lecture moins en référence aux objets – tel ou tel type d'imprimé – qu'en égard aux exigences et aux postures, attitudes ou comportements, notamment corporels, que la lecture induit ou prescrit. Et c'est davantage de ce point de vue que les jeunes ont pu faire comprendre leur faible goût pour une pratique à leurs yeux peu intéressante et sans beaucoup de valeur.

⁵⁰ Rappelons que c'était un de nos critères de recrutement, nous ne voulions justement pas de jeunes avec de trop grandes difficultés de lecture afin que puissent émerger d'éventuels autres motifs de faibles pratiques.

→ La lecture, selon eux, est une voleuse de temps – lorsqu'elle n'est pas strictement cantonnée à des temps morts ou des temps d'oisiveté contrainte, comme nous l'avons vu plus haut – et ce à différents niveaux.

Les jeunes se sont souvent présentés comme n'ayant pas ou manquant de temps (...pour arriver à tout faire dans une même journée par exemple). Ils donnent l'impression – étonnante pour quelqu'un de l'extérieur qui les voit évoluer – qu'ils sont à flux tendu et dans l'urgence. De ce fait toute activité supplémentaire, non prévue – et davantage encore si elle est n'est pas choisie, comme la lecture – provoque une surcharge et n'est pas accueillie favorablement.

La lecture, pour certains en particulier, n'est pas de l'ordre du faire ou d'une activité. Elle est souvent perçue, nous l'avons dit, comme un symptôme d'oisiveté ou d'ennui, mais possiblement aussi comme un signe de paresse. Intéressants à cet égard sont les propos de jeunes incarcérés à Metz ayant eu une pratique lectorale plus intense durant leur temps de détention, disant que, sitôt sortis, ils cesseront de lire parce qu'ils retrouveront une vie normale et auront « des choses à faire ». La lecture, pour beaucoup de jeunes, usurpe un temps qui ne lui est pas dû et qui aurait pu être occupé à quelque chose de mieux, de plus utile ou procurant davantage de plaisir.

La lecture vole du temps car elle capte l'esprit (surtout si on a un peu de difficultés) et conduit sur un chemin dont on ne connaît pas l'issue. D'où le fait que beaucoup de jeunes répugnent à lire un livre (par exemple) s'ils n'en connaissent pas préalablement les personnages, l'histoire et la fin. Ils craignent, au sens propre du terme, de « se faire embarquer ». On voit ainsi que ce qui pour les lecteurs familiers de la pratique (des gros lecteurs par exemple) est considéré comme positif (l'aventure lectorale ou le braconnage cher à M. de Certeau⁵¹), est assorti pour certains jeunes d'une valeur négative. Si aventure ils doivent vivre – et ils y aspirent ou en vivent certainement – ce n'est pas par des pratiques lectorales hormis, peut-être, la lecture du journal.

Enfin, selon eux, la lecture contraint à des durées trop longues ; d'où, inversement, leur attrait pour le journal et ses articles courts. Le livre en particulier – a fortiori s'il est gros, mais pour certains le livre, quel qu'il soit, apparaît toujours comme un « gros livre » – leur donne le sentiment, avant même qu'ils l'ouvrent, que le temps qu'ils vont lui consacrer sera trop long. D'où leurs allusions fréquentes, dans la recension de leurs pratiques, à des lectures rapides et quasi désinvoltes : « lire un peu », « regarder rapidement », « jeter un œil vite fait », « voir comme ça »... Les expressions que les jeunes utilisent pour qualifier leurs usages lectoraux renvoient toujours à l'idée d'une rencontre brève, peu impliquante et non engageante, laissant toujours ouverte la possibilité de se retirer.

⁵¹ DE CERTEAU, 1980.

→ La lecture, aux yeux des jeunes, soumet le lecteur à un ensemble de contraintes qu'ils n'apprécient pas car, pour eux, elles sont le signe et le symptôme d'une forme de mort.

Lire, comme le mentionne Fabiani⁵², implique un certain nombre de conditions – dans l'optique individuelle occidentale : un retrait social provisoire, la construction d'un espace physique fonctionnel et l'effacement progressif du corps naissant de la concentration sur les lignes ... les « lignes noires », redoutées par les jeunes. Or ces contraintes procurent «...une pénibilité mentale et physique⁵³» qui transforme la lecture en une performance ne procurant aucune sorte de plaisir. Un livre n'est en effet pas loin, comme l'évoque avec humour Pennac, de ressembler à «...un objet contondant et un bloc d'éternité⁵⁴».

Ce qui les gêne en premier lieu est l'immobilisme corporel produit par la lecture. Lire, pour les jeunes (en particulier lire un livre), c'est ne plus être en mouvement et arrêter de bouger. Plus qu'un « objet contondant », la lecture est un procédé de contention. Contention qui, symétriquement, parfois, a des vertus, car elle permet à certains jeunes de se poser, de souffler, voire de se calmer, comme l'énoncera une jeune fille d'un foyer PJJ qui déclare lire quand elle sent monter en elle de la violence. Mais la lecture reste à leurs yeux une pratique qui «...passe à côté de la vie⁵⁵ »; ainsi peut-on mieux comprendre pourquoi les jeunes détenus à Metz, dont la pratique lectorale aura été plus intense durant leur temps de détention, pensent qu'ils cesseront de lire à leur sortie de prison : la lecture sera doublement liée à la privation de liberté.

Il n'est pas étonnant, de ce fait, que les jeunes associent souvent la lecture et la vieillesse. Lorsqu'ils évoqueront ceux qui, à leurs yeux, lisent beaucoup, leur première réponse sera : les personnes âgées, les retraités, les vieux. Soit des personnes qui, par leurs activités (réduites), leur mode de vie (oisif) et leur âge, tendent vers la mort.

Ce qui les gêne aussi est la réduction ou captation sensorielle qu'opère la lecture. Lire, dans les usages consacrés ou considérés comme les plus distingués, c'est lire en silence et en suivant des yeux des lignes noires uniformes. La lecture met à distance ou assoupit les bruits (des voix, de l'entourage, des amis, de la ville...) et réduit le monde à une succession monotone de traits fades et sombres.

Y compris – plusieurs jeunes y ont insisté – lorsque le « monde » ainsi mis en page peut par ailleurs être intéressant ou attirant. Ainsi, l'histoire racontée par le livre peut être une bonne ou une belle histoire, mais à partir du moment où, pour les jeunes, elle est mise en livre, alors elle perd en qualité et s'affadit⁵⁶. Les réticences des jeunes à l'égard de la lecture, si l'on pousse cette hypothèse, seraient alors moins liées au contenu des livres (les histoires, les styles...) qu'à la forme matérielle même de

⁵² FABIANI, 1995.

⁵³ BAUDELLOT et alii, 1999.

⁵⁴ PENNAC, 1992.

⁵⁵ LAHIRE, 2004.

⁵⁶ Voir, dans les monographies, les exemples de jeunes garçons aimant le football, mais répugnant à ouvrir des livres (romans, récits ou manuels) traitant de ce thème.

l'objet et ce qu'il procure sur le plan des sensations et des postures. D'où, nous y reviendrons dans les monographies, l'attrait des jeunes pour des lectures orales et à voix haute, dans le cadre scolaire notamment.

Lorsque le corps est à l'arrêt ou au repos, l'environnement discret et silencieux et le monde réduit à des lignes noires sur fond blanc, que reste-t-il sinon soi ? La lecture (cette lecture-là) ouvre un espace d'intimité et d'intériorité auquel les jeunes ne sont pas forcément préparés⁵⁷ et qu'ils ont raison de redouter. Compte tenu de leur parcours, de leur situation et de leurs troubles (graves pour certains), la rencontre avec eux-mêmes peut être assez redoutable. C'est faire retour sur des échecs, des insatisfactions et des épreuves, retour qui peut provoquer de la douleur dont certains jeunes n'ont franchement pas besoin. En d'autres termes, si l'on force le trait, la lecture peut faire mal. Moins par le thème abordé ou l'histoire racontée⁵⁸, que par la mise en situation mentale et physique (bien sûr variable en fonction des objets de lecture) qu'elle induit.

- Les « conditions du lire » ont donc un coût aux yeux des jeunes et procurent au final, selon eux, plus de désavantages que de bienfaits. A quoi il faut ajouter qu'elles ne sont pas toujours si faciles que cela à réunir.

Compte tenu du milieu dont ils sont issus (où la lecture n'a pas grand-place), de leur parcours parfois périlleux et de leur situation au moment de l'enquête, (pouvoir) lire relève presque de l'exploit. Pas pour tous les jeunes que nous avons rencontrés mais pour ceux qui étaient entre deux errances ou deux fugues, ou sortis de galère et allant peut-être y retourner⁵⁹, à l'époque où nous les avons interviewés. L'acte de lire, qui paraît simple (surtout s'il n'y a pas de problème d'offre) peut en fait s'avérer compliqué (il est ainsi plus simple d'y parvenir lorsqu'on dispose a minima d'un temps et d'un lieu à soi) ; il est en tout cas loin d'être anodin et exige un minimum de préalables ou de pré-requis dont les jeunes en voie de marginalisation ne disposent pas ou qu'ils ne parviennent pas toujours à constituer.

→ C'est pour cela qu'il serait trop simple d'imaginer que les jeunes, qui se présentent et semblent être de petits ou faibles lecteurs, n'en ont cure et l'assument parfaitement. Car la lecture, même banalisée et dévalorisée, est aussi, plus ou moins en fonction des jeunes, un critère de positionnement social et un symptôme de « vie normale » ; certains pourraient même aller jusqu'à imaginer qu'elle pourrait procurer quelque bénéfice ou attrait. Les jeunes sont au fond très ambivalents à l'égard de cette pratique.

⁵⁷ Mauger, Poliak et Pudal évoquent à très juste titre une «...*inégalité distribution sociale des dispositions à la culture de l'intériorité* ». MAUGER et alii, 1999.

⁵⁸ Encore qu'il serait intéressant de ce point de vue de mieux cerner l'attrait des jeunes pour des histoires de violence, de délinquance et de marginalité en examinant de façon fine (si tant est que ce soit possible) l'impact que ces lectures peuvent avoir sur les représentations de soi.

⁵⁹ Ainsi, sur les 6 jeunes que nous avons interviewés dans le cadre de la structure de jour PJJ de Bagneux, les éducateurs n'ont plus de nouvelles de 5 d'entre eux mais estiment que 3 ou 4 sont de nouveau dans la difficulté.

En première intention, ils ont tendance à faire montre d'une relative tolérance à l'égard des lecteurs (des gros lecteurs ou de « ceux qui lisent ») et ne sont pas expressément hostiles à l'activité lectorale (plus globalement l'activité intellectuelle ou culturelle). Après s'en être exclus (« *ça ne nous intéresse pas* » ou « *ça n'est pas pour nous* »), ils conçoivent, magnanimes, que cela puisse en intéresser d'autres ; au final, à leurs yeux, chacun fait ce qu'il veut, lire ou jouer au foot, c'est égal et affaire de choix personnel. Hoggart, dans son étude classique, avait déjà relevé que les milieux populaires cultivaient une indifférence mesurée, parfois teintée de respect, à l'égard des lettrés ou des adeptes de la culture dominante (savante), y compris lorsque certains de leurs membres s'y livraient et n'étaient pas stigmatisés pour autant⁶⁰. Nous avons retrouvé des aspects de cette culture populaire des années 50 au Cateau-Cambrésis et un peu dans l'Est, beaucoup moins en revanche aux Mureaux et à Bagneux.

Pour les jeunes de la région parisienne en particulier – qui nous sont apparus plus dynamiques et plus vindicatifs – la pratique lectorale est loin d'être neutre et le portrait brossé par eux des lecteurs (des « gros lecteurs » à leurs yeux) ambigu : ce sont des gens auxquels ils n'ont à la fois pas envie de ressembler mais qui représentent une forme de vie réussie ou aboutie, au moins une « vie normale ». Les gros lecteurs sont en général des vieux, des oisifs, des gens riches et bien-portants et, pour les jeunes issus de l'immigration, des Français.

D'un côté, donc, ce sont des gens peu attirants pour les jeunes : ils sont âgés, n'ont plus grand-chose à faire, restent beaucoup chez eux, sont seuls ou isolés, à tel point, dans l'esprit des jeunes, qu'ils en sont réduits à lire quand il y a tant d'autres choses bien plus intéressantes à pratiquer (être avec les copains, jouer, faire les magasins, écouter de la musique, « partir en affaire »...).

Mais, d'un autre côté, ces « gros lecteurs » apparaissent aux yeux des jeunes comme n'ayant pas (trop) de problèmes ou de difficultés : insérés, intégrés et à l'aise financièrement, bref tout ce que les jeunes ne sont pas (encore) et que certains doutent de parvenir à être, compte tenu de leur milieu, de leur histoire, de leur situation et de leurs perspectives d'avenir.

Nous avons constaté que les jeunes adoptaient plutôt tel regard, ou tel autre, à propos de la lecture et des lecteurs, en fonction de leur situation personnelle et de l'image qu'ils s'en font. Pour résumer, il apparaît que ceux qui ont, soit les plus grosses difficultés de lecture, soit la situation la plus inconfortable ou ceux qui sont les moins assurés ou les plus malmenés, adoptent un regard prudent sur la lecture, symptôme d'une vie à peu près normale (et douce) à laquelle ils ne peuvent (encore) accéder.

A l'inverse, les jeunes qui n'ont pas de problèmes de compétence lectorale ou qui ont la situation la moins difficile (sur le plan familial, social, économique...) ou qui sont le plus sûrs d'eux et de leurs

⁶⁰ HOGGART, 1957.

capacités ou qui ont des perspectives d'avenir souriantes⁶¹, etc., portent un regard dur, à la limite du mépris parfois, sur la lecture et les lecteurs. Car ils sont persuadés, à tort ou à raison, qu'ils peuvent vivre (et même vivre bien) sans être obligés de s'adonner à une activité qu'ils n'apprécient pas.

A partir du moment où les jeunes savent lire et peuvent utiliser cette compétence à la demande, quand ils le désireront ou en auront besoin, alors, dans leur esprit, c'est comme s'ils pouvaient s'abstenir de lire. Le savoir lire est fondamental selon eux – tous prétendent qu'on ne saurait aujourd'hui vivre si on ne sait pas lire – mais l'activité lectorale (et plus encore l'aimer lire) sont bannis.

Contrairement à ce que l'on pouvait imaginer, ce ne sont pas forcément ceux qui sont le plus perdus ou le plus en difficulté, qui prennent de la distance et se méfient de la culture légitime ou, ici, de la pratique lectorale. Ce sont plutôt ceux pour lesquels l'injonction du devoir-lire pèse moins, d'une part parce qu'ils savent lire et d'autre part parce qu'ils peuvent assumer leur personnalité sociale et ce qu'ils aiment faire dans la vie de tous les jours.

Ils peuvent alors rejoindre les rangs de ceux qui, aujourd'hui – résultat de ce mouvement de banalisation et de désaffection à l'égard de la lecture – estiment que l'on peut ne pas lire (et vivre pourtant des expériences existentielles et émotionnelles fortes) en toute licence et sans honte.

Il apparaît même, pour une poignée d'entre eux, que la lecture est le signe d'une époque révolue, d'un temps « à l'ancienne » comme ils disent, dont les périodes futures (par eux incarnés) s'éloigneront de plus en plus.

- Ne négligeons toutefois pas le fait – encore qu'une véritable investigation resterait à mener sur ce sujet – que certains jeunes ont aussi des parcours de lecture avortés et des surgissements empêchés. Pour des raisons que nous avons examinées et rassemblées sous l'appellation de contraintes ou conditions du lire. Mais aussi parce qu'ils évoluent à l'intérieur de réseaux ou de groupes dont la pression sur ses membres et la surveillance qui s'y exerce sont puissantes.

Les envies de lire que certains jeunes peuvent ou pourraient avoir – malgré les conditions à réunir et en dépit du fait qu'ils disent ne pas aimer – sont vite mises à mal par les autres, l'entourage ou la famille parfois, les copains et les amis souvent, malgré la tolérance qui semble s'exercer de ce point de vue. Cela vaut surtout pour les garçons, notamment ceux qui vivent dans des quartiers populaires où les pressions collectives sont fortes.

Lire et éventuellement aimer cela, passer pour un intellectuel (un « intello »), bien réussir à l'école... sont des comportements qui demandent parfois du courage, compte tenu des valeurs ambiantes à l'intérieur du groupe d'amis, de la bande ou de la cité⁶² et des usages prescrits.

⁶¹ Dont certaines peuvent d'ailleurs être en-dehors de toute normalité légitime. Ainsi devenir délinquant – sous-entendu un « bon délinquant » – peut passer pour une perspective d'avenir souriante.

⁶² Beaud et Pialoux avaient déjà relevé que certaines formes d'intellectualisme pouvaient être considérées comme prétentieuses dans les quartiers et que « *passer pour un intello* » c'était courir le risque de se couper des autres. C'est un aspect qu'Azouz Begag a également relevé, notamment parmi les groupes de jeunes issus de l'immigration. Magyd Cherfi l'exprime également sans équivoque : «...si tu lisais des livres sans images, si t'étais fan des films de Claude Sautet ou que t'aies du respect par exemple pour les animaux domestiques... pire

- partie 2-

Monographies

Le Cateau-Cambrésis (59)

Le foyer d'action éducative (PJJ) de Rennes (35)

La maison d'arrêt de Metz (57)

Les quartiers des Mureaux (78)

Le foyer d'action éducative et la structure de jour (PJJ) de Bagnex (92)

si t'aimais pas les films de Bruce Lee, là c'était sodomie». Sur ce point, voir plus particulièrement la monographie de Metz.

INTRODUCTION

Dans cette seconde partie nous présentons les monographies rédigées pour chacun des sites sur lesquels nous avons enquêté, dans l'ordre où les investigations ont eu lieu, entre mars 2003 et octobre 2004.

La chronologie est importante à respecter car chaque nouveau site fut abordé, riche des informations et premières pistes d'analyse issues de l'investigation effectuée sur les sites précédents.

Si, sur chacun des sites, nous avons mis en œuvre la même démarche, il va de soi que celle-ci s'est à chaque fois adaptée au lieu (on n'enquête pas de la même façon dans un bourg et dans une prison, dans un foyer d'hébergement et dans un quartier), aux particularités du recrutement des enquêtés et, bien sûr, aux jeunes. Nous prenons soin, dans chaque monographie, de fournir des éléments permettant de discerner la mise en œuvre spécifique de la démarche sur le terrain concerné.

On trouvera, pour chacun d'eux, une introduction expliquant notre approche, les modalités de rencontre et d'entretien avec les jeunes, les éventuelles difficultés rencontrées et les thèmes abordés, ainsi que des aspects plus pratiques dans une note située en annexe.

LES JEUNES DU CATEAU-CAMBRESIS

LE BOURG DU CATEAU-CAMBRÉSIS ET SON ENVIRONNEMENT

Situé à deux cent kilomètres environ de la capitale, dans le Nord-Pas de Calais, le territoire du Catesis réunit une population d'environ 17 000 habitants⁶³, sa plus importante commune, le Cateau-Cambrésis, compte 7 590 habitants. Le portrait brossé dans divers documents que nous avons pu nous procurer⁶⁴ fait état d'une situation préoccupante sur le plan social et économique et de conditions de vie tendues pour une partie des habitants.

- Le Catésis est un territoire plutôt enclavé et sa desserte insuffisante. Eloigné des grands axes de communication et d'échange (routes et rail), il ne bénéficie pas d'un réseau de transports apte à favoriser la mobilité des habitants. Ceux-ci sont plus faiblement équipés en véhicule personnel que le reste de la région⁶⁵. Cet enclavement est vécu comme une contrainte par les décideurs économiques, les élus et les habitants.

Depuis 30 ans, le territoire connaît un déclin démographique, également pour la ville-centre dont la population est passée de 8 311 habitants en 1982 à 7 590 en 1999, même si cette baisse s'est ralentie ces dernières années. Cette décroissance s'explique principalement par un solde migratoire négatif, dû notamment au départ des jeunes (surtout diplômés) qui ne trouvent pas de travail dans la région et migrent vers les agglomérations lilloise ou parisienne.

Compte tenu de ce déclin, le parc immobilier connaît un taux de vacance qui a plus que doublé en 15 ans, tandis que les logements présentent un niveau de qualité et de confort faible au regard des parcs régional et national. La demande de logement reste forte, mais les professionnels de l'immobilier estiment qu'elle serait à dominante sociale, ce qui traduit le niveau modeste des revenus des ménages.

Quoique emprunt de ruralité, le territoire du Catésis et sa ville-centre sont fortement marqués par une tradition industrielle et ouvrière. Des entreprises de textile et de métallurgie, installées à partir de la fin du 19^{ème}, ont contribué à leur expansion, jusqu'à la fin des années 70, où la crise frappa lourdement. En 3 ans, de 1978 à 1981, la ville aurait perdu plusieurs centaines d'emplois suite à la fermeture d'entreprises qui ont été le fleuron de l'activité économique locale. Aujourd'hui, malgré quelques réussites, la reconversion économique tarde à s'opérer. Les ouvriers restent la principale catégorie socioprofessionnelle, tandis que celle des cadres est faiblement représentée⁶⁶.

⁶³ Recensement INSEE 99.

⁶⁴ Le principal document dont nous nous servons est le Diagnostic de territoire du Catesis et propositions d'orientations, document de travail du Contrat de Développement Rural, octobre 1999.

⁶⁵ Le diagnostic précise qu'en 1990, 38% des ménages n'étaient pas équipés en véhicule personnel, contre 29% au niveau régional et 24% au niveau national.

⁶⁶ En 1990, presque 32% de la population appartenait à un ménage dont la personne de référence était ouvrier, contre 3,5% pour les cadres.

Parmi les phénomènes qui inquiètent le plus, l'échec scolaire vient en tête. Il résulterait d'un manque de maîtrise des bases de la lecture, de l'écriture et du calcul à l'entrée en 6^{ème} ; nous verrons que les témoignages du principal du collège et du proviseur adjoint du lycée confirment cette donnée. En outre, les familles manifesteraient une faible implication, voire un désintérêt, pour la vie scolaire de leurs enfants. L'échec scolaire s'explique aisément si l'on intègre le fait qu'à l'époque de la bonne santé économique de la région, les habitants bénéficiaient d'une employabilité quasi mécanique par le recrutement dans les entreprises du secteur qui rendait peu utile la poursuite de la scolarité des jeunes. Le Diagnostic conclut : « *On constate donc une faible motivation pour les cycles longs, issue de cette tradition d'embauche à faible qualification dans des entreprises qui formaient « sur le tas », mais qui ont malheureusement disparu*⁶⁷ ». L'échec scolaire se traduit par un nombre important d'adultes ne possédant pas le baccalauréat et de jeunes sans diplômes ou ne poursuivant pas leurs études après 15 ans.

Un peu plus loin dans le même document, la relation à l'école est résumée par trois sombres constats : une déscolarisation précoce, une absence d'orientation professionnelle et une démotivation au travail scolaire. Cette démotivation est mise sur le compte, d'une part, d'une « *faiblesse ou absence d'évolution des mentalités*⁶⁸ », d'autre part, pour les jeunes, d'une dés-habitude du travail et d'une banalisation de l'inoccupation⁶⁹.

Ces éléments ont des conséquences sur la situation sociale et économique de la population.

D'après les services de l'ANPE, le taux de chômage serait de presque 20% sur le territoire et l'on constaterait une forte proportion de demandeurs d'emploi sans qualification, alors que l'offre d'emploi non qualifié serait quasiment inexistante.

On note un nombre important de foyers fiscaux non imposés, situation qui irait en s'aggravant, compte tenu de l'appauvrissement d'un nombre croissant de familles.

On relève un niveau de santé moyen assez faible, avec diverses pathologies supérieures à la moyenne nationale, dont certaines seraient dues à une alimentation déséquilibrée et une consommation d'alcool élevée.

Sur le plan social, il est fait état d'un grand nombre de familles nombreuses, d'une proportion forte de familles monoparentales, principalement féminines et très jeunes, et de la présence de familles à parentèles multiples.

Le diagnostic de territoire mentionne enfin divers autres éléments, qui soulignent la situation de grande difficulté où se trouve le Catésis ; par exemple :

- le recul du commerce (sauf, dans les communes rurales, les cafés) ;

⁶⁷ Diagnostic du territoire du Catésis, op. cit., page 59.

⁶⁸ « *La population est-elle en attente de l'arrivée d'une entreprise qui va recruter 1000 personnes sans exigences de qualification professionnelle ?* », demande l'auteur du rapport, page 70.

⁶⁹ « *Arrivée d'une génération de personnes dont les parents n'ont pas travaillé depuis longtemps. Quel est l'intérêt de se former, de poursuivre des études, si l'on constate que ses propres parents ne travaillent pas depuis plusieurs mois, voire plusieurs années ?* », op. cit., idem.

- le recul des services (diminution du nombre d'élèves scolarisés, parfois fermetures de classes) ;
- l'insuffisance de l'offre en matière d'accueil éducatif et de loisirs, particulièrement pour les plus de 12 ans.

• Ces informations et données ont été corroborées par les professionnels que nous avons rencontrés⁷⁰. La population du Cateau-Cambrésis est présentée comme une population ouvrière encore fortement imprégnée des traditions et modes de la vie de la campagne. Elle est dite « *passive* » et « *immobile* », aussi bien sur le plan physique que sur le plan des mentalités et des représentations.

Cette population aurait une claire conscience du monde auquel elle appartient et auquel elle peut prétendre, sans visées pour « vivre autrement » ou « devenir quelqu'un d'autre », comme si elle n'était pas, ou plus, animée par un désir de promotion sociale ou d'amélioration de sa situation. Les professionnels, qui ont comme objectif de susciter un peu de mobilité et d'ouverture dans les parcours et les représentations, s'épuisent à vouloir « faire bouger » un public abîmé et aux ailes coupées. L'un d'eux parlera des habitants du bourg comme de « *pauvres dociles* ».

La population du bourg serait restée figée dans les modes de vie et les mentalités d'une époque révolue : celle où l'on était d'une classe donnée, par naissance et tradition, sans prétention à la quitter, sans même imaginer que cela puisse être possible. Mais cette population vit plus mal que par le passé car la mutation socio-économique et le chômage l'ont appauvrie et ont bousculé ses repères. Les échecs et les carences sont plus patents qu'à l'époque où la ville et la région offraient des milliers d'emplois et où l'on trouvait du travail facilement, sans en chercher. Cette population, si l'on en croit les éléments de diagnostic et les propos de nos interlocuteurs, se laisserait glisser sur une pente lente et continue de dégradations, sans embellies perceptibles dans le futur.

Bien entendu, est décrite en ces termes la partie de la population appauvrie ou démunie, d'origine agricole-ouvrière, et non la petite minorité de cadres, cadres supérieurs ou membres des professions libérales, issus du patronat et de la bourgeoisie locale. Ces deux populations cohabiteraient, sans se mélanger, malgré les efforts revendiqués par l'équipe municipale pour tenter de combler ce fossé qui a de longues ramifications dans le passé.

Les jeunes que nous avons interviewés se situent dans la partie de la population qui se trouve en difficulté.

⁷⁰ Voir annexe située à la fin de la monographie.

contacts et relation d'enquête

Les jeunes avaient été avertis de la tenue de l'enquête et sollicités pour y participer par l'équipe de la Maison des enfants, centre de loisirs et structure éducative de la ville⁷¹. Le thème des entretiens a été présenté de façon volontairement floue, pour ne pas – selon les animateurs – « *effrayer les jeunes* », selon eux peu habitués à s'exprimer et peu coutumiers de ce type d'échanges : il a été dit qu'il s'agissait d'une enquête comparative sur les activités et les loisirs des jeunes, au cours de laquelle les pratiques de lecture seraient abordées.

Le plus difficile, nous avait-on prévenu, serait de réaliser le premier entretien, déterminant pour ceux qui suivraient, car, selon nos interlocuteurs, il n'était pas anodin, pour les jeunes, qu'une « *sociologue de Paris* » (comme ils nous appelleront) vienne discuter avec eux de leurs occupations et activités, mais aussi de leur famille, de leur parcours scolaire et de leur vie.

Nous avons pu suivre un déroulé « en entonnoir » : partant de considérations générales sur leur parcours et leur vie actuelle, nous avons amené les jeunes à évoquer leurs pratiques lectorales et leur rapport à la lecture. Les entretiens se sont déroulés les uns à la suite des autres, dans le local de l'antenne de la Maison des enfants pour les quartiers des Essarts et Matisse, et dans un bureau de la Maison des enfants située au centre-ville pour les jeunes du secteur jeunesse.

Contrairement à ce que nous avions envisagé, aucun entretien n'a eu lieu au domicile des jeunes, car ils ne le souhaitaient pas⁷². Cette réticence peut aisément s'expliquer. D'abord les jeunes ne nous connaissaient pas et, s'ils acceptaient de s'entretenir avec nous, cela devait être par l'intermédiaire de personnes en qui ils avaient confiance (l'équipe de la Maison des enfants) et dans un lieu relativement neutre. Nous accueillir à leur domicile, c'était faire savoir à leurs proches qu'ils avaient accepté un entretien avec nous, ce que ceux-ci pouvaient ignorer puisque les entretiens ont eu lieu en journée, lorsque les jeunes étaient à la Maison des enfants, sur un temps d'activité. Nous accueillir chez eux, c'était aussi accepter de nous faire voir plus de choses (de l'ordre du privé et de l'intime) qu'ils se réservaient la possibilité de nous dire, ou pas. C'était peut-être encore plus vrai, pensions-nous, pour des jeunes dont, on va le voir, les familles étaient assez démunies et pouvaient éprouver de la gêne à en faire état devant une personne étrangère.

parcours et situation des jeunes

- Quasiment tous les jeunes sont nés au Cateau-Cambrésis ou dans des villages avoisinants, ou, pour ceux issus de l'immigration⁷³, y sont arrivés dans leur prime enfance. La plupart sont restés au bourg

⁷¹ Voir annexe.

⁷² En préparant l'enquête sur ce premier terrain, nous avons en effet imaginé qu'il aurait été intéressant d'interviewer les jeunes chez eux.

⁷³ C'était le cas de cinq d'entre eux, dont les parents étaient Marocains ou Algériens.

depuis; seuls quelques-uns ont bougé, dans les limites de la région, pour des raisons familiales (séparation des parents, recomposition familiale...) ou, plus rarement, des raisons liées à la mobilité professionnelle du père. Pour ceux qui ne sont pas issus de l'immigration, leurs parents ou grands-parents sont nés dans le bourg ou dans la région.

On avait affaire à des jeunes « bien installés » sur leur territoire, et ce depuis plusieurs générations, qui n'avaient jamais ou très rarement eu l'occasion de le quitter. Nous verrons, en examinant leurs sorties, que les jeunes évoluaient sur un espace physique relativement étroit (c'était le cas des 18 jeunes interviewés) ; de ce fait, ils formaient un groupe assez homogène⁷⁴, partageant sur ce plan-là au moins une expérience commune issue d'un ancrage territorial familial s'étendant sur plusieurs générations.

- Généralement les pères étaient ouvriers dans des usines du bourg ou situées à proximité (10 à 20 kilomètres). Les jeunes n'ont pas donné beaucoup plus de précisions, sinon que la plupart étaient en travail posté (3-8). D'autres pères étaient à la retraite – les pères étaient souvent plus âgés que les mères, pas seulement dans les familles issues de l'immigration – ou ne travaillaient plus pour des raisons de santé et, dans ce cas, touchaient des pensions d'invalidité ou des aides diverses.

Généralement, les mères ne travaillaient pas. Elles ont été présentées par les jeunes comme restant à la maison et s'occupant des enfants. Pour celles qui travaillaient, les emplois cités étaient : ouvrière, femme de ménage, employée dans une maison de retraite, serveuse (elles cumulaient parfois deux activités).

Comme pour la plupart des propos sur les autres aspects de leur vie, les jeunes ont évoqué la situation de leurs parents de façon directe et sans hésitation. De même lorsqu'il s'est agi de dire que la famille, lorsque c'était le cas, vivait principalement de pensions ou d'allocations. Nous n'avons pas perçu de réticence de leur part à s'exprimer sur ce point, contrairement aux jeunes relevant de la PJJ ou vivant aux Mureaux, qui seront moins enclins à évoquer les aspects concernant la situation professionnelle, sociale ou économique de leurs parents, à l'égard de laquelle ils pourront éprouver un sentiment de gêne ou de honte. Les jeunes du Nord ont présenté la vie de leurs parents (le métier du père, l'activité de la mère, les ressources de la famille...) comme s'il s'agissait d'une situation ordinaire et normale, partagée par un assez grand nombre de ménages du bourg.

- Sur les 18 jeunes rencontrés,
 - 10 étaient issus de familles de 3 enfants ;
 - 8 de familles de plus de 3 enfants : 1 famille de 5, 2 familles de 6, 1 famille de 7, 3 familles de 8, 1 famille de 10;
 - 6 vivaient dans des familles recomposées : parents séparés ou divorcés / enfants vivant avec la mère / père remarié et ayant d'autres enfants...

⁷⁴ Bien plus que les autres groupes sur les autres terrains.

Pour les jeunes issus de familles nombreuses, leurs frères et sœurs plus âgés et adultes avaient généralement quitté assez tôt le domicile familial et étaient installés dans un périmètre proche. La plupart des frères (ou beaux-frères) étaient ouvriers ou ne travaillaient pas, les sœurs (ou belles-sœurs) généralement ne travaillaient pas. Agés de 20 à 25 ans, ils avaient souvent déjà 1 ou 2 enfants. Il apparaît donc que leur situation de vie était assez semblable à celle évoquée par les jeunes à propos de leurs parents, sans grand changement notable en l'espace d'une génération.

curus scolaire et souhaits d'avenir

- La majorité des jeunes rencontrés étaient scolarisés. Sur 18, seuls 3 avaient arrêté leur scolarité et étaient « inactifs » au moment de l'enquête mais en recherche d'emploi, et un jeune travaillait comme ouvrier dans une usine après avoir arrêté l'école, sans obtention d'un diplôme.

Concernant les jeunes scolarisés, parmi ceux qui avaient moins de 15 ans, 6 étaient en filière générale, 1 en filière technologique. Parmi ceux qui avaient plus de 15 ans, 2 étaient en terminale STT, 2 en terminale professionnelle (électrotechnique) et 3 préparaient un CAP.

Hormis quelques-uns, scolarisés dans des établissements des villes avoisinantes, la majorité des jeunes allaient au collège ou au lycée du bourg.

Un examen rapide de cette situation laisse voir, même sur un groupe aussi petit, que le passage du collège au lycée (moins de 15-16 ans / plus de 15-16 ans) représente un point d'inflexion, voire une rupture, dans le parcours scolaire. Après avoir suivi un cycle général jusqu'en 4^{ème} ou 3^{ème}, une part importante des jeunes bifurque vers une orientation professionnelle, poursuivie jusqu'à son terme ou interrompue. Cette donnée sera corroborée par le personnel enseignant que nous rencontrerons.

Il semblerait que les jeunes suivent – et reproduisent – un type de relation à l'école déjà prégnant dans les générations antérieures. Comme le diagnostic de territoire le mentionnait et comme de nombreux travaux de sociologie ou d'ethnologie des milieux populaires l'ont montré, une tradition d'embauche des jeunes, dès l'âge de 15 ou 16 ans, dans les usines et les entreprises qui employaient leurs parents (surtout les pères), rendait peu utile la poursuite de la scolarité vers des cycles longs et poussait à intégrer des filières techniques ou professionnelles. Bien sûr, il aurait fallu connaître le parcours scolaire des parents des jeunes et examiner s'il présentait des différences avec celui de leurs enfants (ont-ils suivi le même parcours ? sont-ils allés moins ou plus loin ? ont-ils reçu la même formation ? quels diplômes ont-ils obtenu ?) mais, même dans ce cas, elles n'annuleraient pas le point de bifurcation que nous avons relevé concernant la scolarité des jeunes autour de 15 ou 16 ans, au moment de l'entrée au lycée, âge qui correspond à la fin de l'obligation scolaire.

On peut supposer que cette inflexion est ancrée dans les pratiques des familles constituant les segments les moins qualifiés du salariat, puisque leurs enfants la poursuivent aujourd'hui. Mais autant cette pratique (devenue habitude et peut-être tradition) avait du sens et était « payante » pour leurs ascendants, autant elle peut sembler compromettante pour les jeunes aujourd'hui car elle grève leurs

chances de poursuivre leur formation et/ou de trouver un emploi, compte tenu de la mutation socio-économique qui affecte leur territoire.

- Cette inflexion dans le parcours scolaire a été énoncée et parfois relevée par les jeunes eux-mêmes mais, étonnamment, sans mention explicite d'un malaise ou d'une souffrance⁷⁵. Ils ont porté un regard globalement positif sur l'école et leur vie scolaire, y compris ceux qui au moment de l'enquête n'étaient plus scolarisés. Ces derniers ont évoqué leur départ de l'école comme un décrochage en douceur, arguant de motifs personnels, selon eux peu ou faiblement liés à l'institution scolaire. A la différence de certains jeunes que nous rencontrerons sur les autres sites, ceux du Cateau-Cambrésis ont rarement mis l'école en accusation, en la présentant comme la source ou la cause de leur décrochage et leur sortie du système scolaire : à leurs yeux, ce sont eux qui l'ont quittée, ce n'est pas elle qui les a chassés.

Les jeunes encore scolarisés ont porté un regard similaire, présentant l'école comme une nécessité faiblement contraignante, une sorte d'« obligation douce » qui n'entraînait pas de problèmes particuliers. Certains se sont qualifiés d'assez bons ou bons élèves et plusieurs, parmi les collégiens, ont spontanément évoqué les devoirs à faire à la maison, comme quelque chose de normal et à quoi ils se pliaient de bonne grâce. Les devoirs occupaient une place dans leur emploi du temps, en général dès le retour de l'école, avant d'aller jouer ou de s'occuper à autre chose. Certains ont même mentionné qu'ils repassaient leurs leçons une dernière fois le soir ou le week-end et qu'ils veillaient à ce que leurs affaires soient prêtes, le matin, avant de partir en classe.

Pourtant, lorsque ces mêmes jeunes (encore scolarisés, se considérant comme plutôt bons élèves) ont évoqué la poursuite de leur scolarité, seuls deux d'entre eux ont envisagé de poursuivre jusqu'au baccalauréat, tandis que les autres pensaient intégrer une filière technique. Comme s'ils perpétuaient une tradition parentale et familiale, nous l'avons dit – quelques jeunes ont pu dire que leurs parents avaient arrêté leurs études rapidement, ou n'en avaient pas fait, ainsi que leurs frères et sœurs plus âgés. Quelques-uns, point si inconscients qu'on pouvait l'imaginer de la situation socio-économique de leur région, ont argué qu'il était inutile de poursuivre leurs études et/ou de rester dans une filière générale, puisque, selon eux, un Bac+2 ne permet pas de trouver plus de travail qu'un BEP ou un CAP, au vu de la faible employabilité locale et du niveau de qualification des emplois proposés.

- Dans un horizon plus lointain, les souhaits professionnels des jeunes – collégiens, lycéens ou jeunes sortis du système scolaire – étaient proches les uns des autres, sans lien toujours établi entre les métiers envisagés et les études en cours ou futures. Ce lien pouvait exister – ainsi le jeune qui préparait un CAP de boulangerie souhaitait être boulanger et celui qui venait d'avoir son bac

⁷⁵ Pour reprendre l'expression utilisée par Gérard Mauger, lors d'une première présentation orale de ce travail en octobre 2003, expression empruntée à P. Bourdieu, « *il leur manque... de manquer* ».

électrotechnique avait envie de postuler à EDF – mais, dans la majorité des cas, ce lien n’existait pas ou, pour ceux qui étaient au collège, n’apparaissait pas, comme si l’école n’avait pas de lien particulier avec le monde du travail et, en l’occurrence, n’avait pas notamment pour y objectif d’y préparer.

En évoquant leurs métiers futurs, les jeunes, soit semblaient ne connaître qu’une palette restreinte de métiers, soit, plutôt, envisageaient un spectre réduit de possibilités professionnelles pour eux-mêmes. En creusant avec certains d’entre eux ce point, il est apparu qu’ils connaissaient un assez grand nombre de métiers, mais ils ne semblaient pouvoir prétendre qu’à un nombre restreint d’entre eux, comme vendeur dans un magasin de sport, routier, mécanicien ou électricien, pour les garçons, et vendeuse dans une boutique de vêtements, pour les filles⁷⁶.

Seuls trois projetaient de faire des métiers différents : vétérinaire pour l’un, qui savait qu’il fallait sept ans d’étude pour y parvenir, institutrice pour l’autre et informaticien pour le troisième.

En-dehors du champ professionnel, les jeunes les plus âgés ont évoqué leur future vie de famille (se marier et avoir des enfants). La plupart pensaient rester dans la région (le bourg ou ses environs ou bien une ville de taille plus importante du Nord), seule une petite minorité envisageait de partir ailleurs, dans un autre département ou région de France, s’ils ne trouvaient pas d’emploi dans un environnement proche.

- Les décrochages dans les parcours scolaires des jeunes ont également été relevés par nos interlocuteurs sur place. Quasiment tous aborderont ce point lors des entretiens et mentionneront que, passé 15 ou 16 ans, les jeunes se posent la question de savoir s’ils restent à l’école, ou non, et qu’une partie d’entre eux décide d’arrêter, comme leurs parents.

Les entretiens que nous avons eus avec la principale du collège, d’une part, le proviseur adjoint et un professeur de français du lycée, d’autre part, confirment ces propos. Au collège déjà, il est noté un manque d’intérêt et de motivation, de la part des jeunes, à l’égard de l’enseignement qui leur est dispensé, par rapport à d’autres établissements. Ces manques sont principalement mis sur le compte d’un environnement socio-économique morose avec peu d’embellies perceptibles, qui expliquerait les situations de vies tendues de certaines familles et un sentiment d’échec généralisé qui a tendance à lester les bonnes volontés et ruiner les efforts des enfants. Malgré quelques actes d’incivilités, ceux-ci sont présentés comme « *gentils* », mais « *apathiques* », n’ayant pas beaucoup d’envies, de désirs ou de souhaits et ayant tendance à considérer ce qu’on leur propose (des sorties, des visites, des séjours de vacances...) comme disproportionné ou immérité.

Si le collège se situe dans une moyenne basse, au vu des indicateurs existants (résultats aux évaluations nationales, taux de redoublement, moyennes...), le lycée se trouve dans une situation bien plus préoccupante. En 2002, il était classé dernier du département, avant-dernier en 2003. Les

⁷⁶ Rappelons que nous n’avons pu interviewer que trois filles sur ce terrain.

enseignants reconnaissent qu'ils ont des élèves faibles, moins bien classés que ceux d'autres établissements scolaires, au vu des notes obtenues dans les différentes matières, des résultats aux évaluations et du taux de réussite aux divers examens. Selon eux, un certain nombre de jeunes restent à l'école, faute de mieux, en l'occurrence faute d'avoir pu trouver du travail. Symétriquement, lorsque certains jeunes trouvent un emploi, même sur de courtes périodes, ils auraient tendance à quitter le lycée et à ne pas y retourner ; pour certaines filles, leur départ coïnciderait avec leur mise en ménage ou, plus rarement, une première grossesse. Ceux qui restent, de leur côté, ne se donneraient pas toujours les moyens de sanctionner leurs études par l'obtention d'un diplôme ; par exemple ceux qui échouent au bac ne reviendraient pas toujours l'année d'après pour tenter leur chance une seconde fois et les équipes enseignantes ignorent ce qu'ils deviennent.

Finalement, il est possible que les jeunes du Cateau-Cambrésis issus de milieux populaires poursuivent plus longtemps leurs études que leurs parents, mais il serait plus exact de dire qu'ils restent plus longtemps à l'école que leurs parents, ce qui n'est pas la même chose. Comme s'ils demeuraient à l'école sans réellement étudier et tirer parti de l'enseignement dispensé, soit en vue de trouver un emploi, soit pour se former ou se cultiver. On retrouve chez ces jeunes la « stratégie » évoquée par Pierre Bourdieu à propos de jeunes prolétaires vis-à-vis de l'école – encore que la notion de stratégie, qui sous-entend un dessein ou un calcul, ne nous paraît pas tout à fait juste – par laquelle ils déploient un «...*art de survivre au moindre coût dans l'univers protégé de l'école*⁷⁷». Pour ces jeunes, l'école est un sursis qui permet de différer l'entrée dans la vie active – particulièrement lorsque celle-ci est peu prometteuse – mais ce sursis prolonge un état d'indétermination dommageable et ne modifie guère la situation des jeunes ni celle de leur environnement. C'est ainsi que l'école, à son corps plus ou moins défendant, secrète ce que Bourdieu et d'autres sociologues (de l'éducation) ont appelé des « exclus de l'intérieur ».

Dans la mesure où ils sont scolarisés et vivent en famille, les jeunes semblent à première vue dans une situation plus favorable que ceux relevant de la PJJ ou vivant dans des quartiers sensibles, qui, nous le verrons, peuvent être partiellement désocialisés (rupture des liens familiaux, parcours d'errance, conduites délinquantes...). Mais cette première vue est trompeuse et des socialisations apparentes peuvent masquer des situations d'exclusion plus pernicieuses parce que plus discrètes, peu visibles et touchant des groupes entiers (des cohortes de jeunes, des familles) et non seulement des individus. Des groupes qui, redisons-le, n'expriment pas de malaise particulier quant à leur situation, en tout cas pour les jeunes que nous avons rencontrés.

Frapnant à cet égard sera l'écart récurrent entre la présentation que les jeunes feront de leur vie et/ou de leur situation et le portrait brossé d'eux par les professionnels interviewés, ou dans les documents que nous nous sommes procurés. Les premiers ne semblent jamais exprimer de manques particuliers, d'inquiétudes ou de souffrances et, finalement, paraissent « aller bien », au grand dam des seconds qui

⁷⁷ P. Bourdieu, *Oh ! les beaux jours* (BOURDIEU, 1993).

souhaiteraient que les habitants prennent davantage conscience de leur situation, expriment plus leurs émotions et manifestent des désirs, des envies, idéalement des revendications, afin de pouvoir contribuer à transformer leur situation.

occupations et activités extra-scolaires

Lorsqu'ils ne sont pas en cours, les jeunes ont évoqué des occupations à domicile ou dans un environnement proche (le bas d'immeuble, la cité ou le quartier pour les plus jeunes ; le bourg et ses environs pour les plus âgés).

- A domicile, les deux occupations journalières sont la télévision et la game-boy⁷⁸. Seuls deux jeunes utilisent l'ordinateur et Internet et deux autres, de façon très allusive, mentionneront la lecture, avant que nous-mêmes ayons abordé le sujet.

Les chaînes regardées sont TF1 et M6, quelquefois des chaînes câblées (Eurosport, MCM, RTL9...). Les jeunes apprécient surtout les séries, les films et les programmes sportifs, en journée. Ils regardent aussi la télévision le soir, en famille, les « *films du soir* ». La plupart se couchent autour de 22 heures en période scolaire, minuit quand ils sont en vacances.

Près de chez eux, dès que le temps le permet, les jeunes jouent au foot et font du vélo, dans les ruelles ou les parkings de la cité ou du quartier. Les plus âgés s'aventurent plus loin, avec des copains, dans le bourg ou l'environnement très proche s'ils sont à pied, dans d'autres villages ou vers les agglomérations (Cambrai par exemple), s'ils ont une voiture, ce qui est rare.

Aucun n'appartient à un club ou une association quelconque, sportive ou de loisirs, sauf deux garçons qui font partie du club de foot local, en-dehors de leur fréquentation de la Maison des enfants. Dans les quartiers, celle-ci assure des permanences le soir après l'école, les jeunes peuvent s'y rendre pour se retrouver, jouer ensemble ou regarder la télévision. Un secteur jeunesse existe pareillement au centre-ville. En période de vacances, diverses activités sont proposées, comme dans n'importe quel centre de loisirs, ainsi que des séjours auxquels quasiment tous les jeunes de notre groupe ont participé : séjours de ski ou au bord de la mer, sorties dans des parcs de loisirs ou d'attraction.

- Lorsque les jeunes s'aventurent plus loin que les limites de leur cité ou de leur quartier, c'est principalement dans des lieux de consommation. Les magasins, les boutiques ou les rues commerçantes sont cités en premier, comme des sorties qui procurent le plus de plaisir et de satisfaction.

Les jeunes sortent ensemble lorsqu'ils restent dans le bourg, ou en famille quand ils poussent jusqu'à Cambrai ou d'autres villes plus importantes (Lille, Valenciennes ou des villes situées de l'autre côté

⁷⁸ Rappelons que nous n'avons rencontré que 3 jeunes filles. Si la télévision est regardée par tous, la game-boy est plutôt réservée aux garçons.

de la frontière belge). Dans ce cas, les sorties prennent une demi-journée ou la journée entière et sont vécues comme des moments importants de la vie familiale.

Les sorties d'une autre nature ou plus lointaines sont exceptionnelles. Hormis les séjours organisés par la Maison des enfants, la plupart des jeunes ne partent pas en vacances, ou sur de très courtes durées (quelques jours ou une semaine), soit en famille, en général sur les plages du nord, soit chez des membres de la famille éloignée (un parrain, une tante...) qui vivent dans d'autres régions de France.

Concernant les sorties « culturelles », certains jeunes plus âgés vont au cinéma. Leurs films préférés sont des films d'action (*Spiderman*, *Shangai Kid*, *Harry Potter*, *Le seigneur des anneaux*, *X-Men 2*, *Matrix...*). Très exceptionnellement, et toujours par l'intermédiaire de l'école, les jeunes sont allés une fois au théâtre ou au musée (notamment le musée Matisse de la ville) et, généralement, n'y sont jamais retournés.

Tous, au cours des entretiens, particulièrement les plus âgés, ont dit un peu ou souvent s'ennuyer. Hormis à la Maison des enfants, selon eux, très peu de choses leur sont proposées ou rendues accessibles et ils déplorent qu'il n'y ait « rien » ou « peu de choses » à faire sur la ville. Ville qu'ils peuvent en outre difficilement ou rarement quitter, compte tenu de la rareté des transports en commun et du fait que l'acquisition du permis de conduire et d'un véhicule restent hors de portée des bourses.

En résumé, la présentation faite par les jeunes de leur situation de vie et celle de leur entourage, est très proche des descriptions existantes du monde ouvrier des années 50 et 60⁷⁹. Ils évoluent dans un monde « auto suffisant » et cultivent un entre-soi qui les distingue du monde des « autres », principalement incarné par le patronat et la bourgeoisie locale. Même si les jeunes ne l'ont pas évoqué, on imagine un quotidien assez rude, fait de gênes et de tensions pour nourrir une famille souvent assez nombreuse et boucler les fins de mois. Les mères occupent une position centrale dans les constellations familiales et les pères – travailleurs ou, de plus en plus, chômeurs ou inactifs bénéficiant de prestations – sont les garants de la sécurité financière. A l'instar de leurs parents, les jeunes sont assez peu mobiles, tant dans leurs sorties ou déplacements que dans leurs imaginaires ou représentations.

Les situations décrites laissent peu de place à l'imprévu et la majorité des jeunes disent que cela ne devrait pas changer dans un proche avenir. Comme le mentionne Hoggart dans son étude classique, les contraintes sociales sont présentées et vécues comme des quasi « *lois de nature* ». Les conditions de vie inclinent à profiter du présent sans songer à organiser son comportement en fonction de l'avenir, les pensées sont de court terme et les projections rares, les rêves de promotion sociale quasi

⁷⁹ HOGGART, 1957. ELIAS et SCOTSON, 1965. BEAUD et PIALOUX, 1999. MADEC, 2003.

inexistants, au profit de quelques fantaisies sages et de ce que l'ethnologue anglais appelait un « *hédonisme du quotidien* ».

Toutefois, entre les classes populaires des années 50-60, ainsi décrites, et celles incarnées par les jeunes du Cateau-Cambrésis, il y a une différence de taille. C'est qu'aujourd'hui, compte tenu de la mutation socio-économique et sociétale, ce monde ouvrier est en déclin. Il vit plus mal que par le passé et ses franges les moins qualifiées ou les moins protégées viennent grossir les rangs de ceux qui glissent sur la voie de la précarisation, jusqu'à l'exclusion.

Hormis une petite minorité, les jeunes ont estimé lire peu, voire jamais. C'est en se présentant comme de faibles lecteurs qu'ils ont abordé la question de la lecture, mais, en examinant leurs pratiques déclarées, il est apparu qu'aucun d'eux ne lisait pas du tout. On se trouve ici confronté à un obstacle récurrent dans les enquêtes sur la lecture, à savoir le décalage entre l'assertif et les pratiques déclarées et/ou réelles, notamment dû à la polysémie du terme lire et ses diverses occurrences d'usage. Ici, le décalage irait plutôt dans le sens d'une sous-estimation des pratiques : nous avons relevé que les jeunes mentionnaient des pratiques plus larges, plus fréquentes ou plus régulières que ce que leur appellation de « petit » ou « non » lecteur laissait entrevoir. Retenons en tout cas que leur mouvement premier, face à une sociologue venue les interviewer sur ce sujet, n'est pas de se présenter comme des « lecteurs » (des « gros » ou des « bons » lecteurs) en vue, par exemple, de se plier aux normes supposées de l'interviewer ou faire écho aux injonctions de la culture lettrée consacrée par l'institution scolaire.

PRATIQUES DE LECTURE : CONTENUS ET COMPORTEMENTS

- Les jeunes lisent exclusivement, ou principalement, des bandes dessinées (BD) et, parmi celles-ci, même pour les plus âgés, des albums à destination des enfants : *Boule et Bill*, *Gaston Lagaffe*, *Tom-tom et Nana*, *Titeuf*, *Astérix*, *les Pokemon*, *Tintin*. Quasiment aucune bande dessinée pour adolescents ou jeunes adultes n'a été évoquée, sauf quelques albums de science-fiction, par les plus âgés.

Les termes utilisés pour qualifier leur lecture de bandes dessinées relèvent du registre ludique : ils lisent des BD «...pour rire », parce qu'elles «...sont drôles », pour «...se faire plaisir ».

Cet aspect sera corroboré par la directrice de la bibliothèque : « *On a essayé de les intéresser à des livres de leur âge proches de l'univers BD, comme la série des Harry Potter et Le seigneur des anneaux. Mais ils accrochent peu, moins qu'on aurait pu l'espérer. Finalement, ils n'entrent pas dans la culture dite jeune, la culture de leur âge* ».

Les seconds objets de lecture les plus souvent évoqués sont les journaux, principalement *La Voix du Nord*, quotidien régional, et *L'Observateur du Cambrésis*, hebdomadaire local.

Généralement lus par les pères qui sont abonnés et les reçoivent à domicile ou les achètent régulièrement, les journaux sont aussi « consultés » ou « feuilletés » par les jeunes qui ont l'habitude de les voir chez eux, entre les mains de leur entourage ou dans leur environnement proche. Les jeunes lisent deux rubriques en particulier : les faits divers, notamment lorsqu'ils se produisent dans des endroits qu'ils connaissent, et la page des sports, surtout pour suivre les résultats de football des équipes locales.

Relevons que certains d'entre eux, lorsqu'ils ont commencé à parler du journal, pensaient au journal télévisé et non au support écrit. Rappelons qu'ils ont l'habitude de regarder la télévision, le soir, en famille, et que le journal télévisé est à leurs yeux un rendez-vous quotidien.

Quelques-uns ont également mentionné les journaux d'annonces gratuites locales, comme *Le Galibot*, également lus par les pères et présents chez eux (ils sont distribués dans les boîtes aux lettres ou laissés à libre disposition dans les lieux commerçants ou les lieux publics de la ville). Ils sont surtout lus par les plus âgés qui consultent en particulier les offres d'emploi ou les annonces de ventes de voitures. Mais tous les jeunes ont parlé des « gratuits » comme de supports écrits qu'ils avaient l'habitude de voir chez eux et qui font partie de leur environnement familial.

Enfin, quelques-uns parmi les plus âgés lisent des revues. Ce sont le plus souvent des revues sportives, de football ou de pêche, qui appartiennent plutôt aux adultes (les pères ou les grands frères), ou des revues liées au monde de la musique, pour les garçons, des magazines féminins ou de faits divers pour les filles, ainsi que des livres de jeux (mots-croisés) ou des livrets d'horoscopes. La plupart du temps, les jeunes se les procurent à la Maison de la presse du bourg ou dans les moyennes surfaces, Intermarché et Attac, situées en centre ville. Les revues spécialisées sont plutôt achetées dans des magasins comme Décathlon ou Mondial pêche, dans les agglomérations avoisinantes, Cambrai, Valenciennes ou Lille.

- Comme l'analysait Hoggart dans son travail sur les pratiques culturelles des classes populaires, on retrouve ici un attrait pour des supports écrits locaux, qui montrent plutôt qu'ils n'analysent (l'attraction pour les faits divers), qui racontent plus qu'ils n'expliquent et qui mettent en scène des gens ordinaires, proches du cadre et du mode de vie des lecteurs, ou bien, à l'inverse, des situations et des gens extra-ordinaires (dans les magazines de faits divers, les magazines féminins, les BD de science-fiction ou les horoscopes), qui ménagent une place au hasard et à l'improbable dans des vies fortement déterminées et organisées autour d'événements routiniers.

Ce que l'on trouve moins, en revanche et à notre connaissance, dans ces descriptions classiques des milieux populaires, est l'attrait des jeunes pour les bandes dessinées, que nous retrouverons sur les autres terrains, quoique dans des proportions variées.

Les jeunes lisent surtout des BD pour enfants, comme si, d'une part, la lecture plongeait ses racines dans la prime enfance et que, d'autre part, ce faisant, elle imprimait les lectures futures. Pour une partie des jeunes du Cateau-Cambrésis, les BD enfantines forment comme une sorte d'horizon indépassable de la lecture.

Les BD mentionnées sont déjà anciennes et constitutives d'une sorte de patrimoine transmis par les générations (*Astérix, Tintin, Gaston. Lagaffe, Boule et Bill...*). On peut supposer que ces albums, très

connus, ont également été lus par les parents des jeunes, comme certains l'ont attesté. S'y ajoutent des bandes dessinées plus contemporaines (*Tom-Tom et Nana*, *Titeuf...*) mais toujours spécifiquement dévolues au monde des enfants et dont on peut faire l'hypothèse qu'elles deviendront les classiques de demain.

La particularité de ces BD est qu'elles sont lues et relues. Elles ne sont pas comme les journaux, qui paraissent périodiquement, ou les livres d'école (manuels ou littérature), que les jeunes ne « lisent » (plus ou moins, on le verra) qu'une fois. Les BD sont présentées comme des objets familiers, que les jeunes retrouvent et reconnaissent, dans leur environnement quotidien. De ce fait, les albums évoqués par les jeunes ne semblent pas ouvrir vers un monde inconnu – découverte de nouvelles histoires, de nouveaux personnages, de nouveaux dessins ou de nouvelles émotions – mais, au contraire, permettent de retrouver un univers déjà éprouvé : on s'attend à rire, par exemple, aux passages où l'on a déjà ri et éprouver un plaisir semblable à celui que l'on a déjà ressenti.

- Même si les jeunes présentent leurs lectures (du journal et des BD) comme une pratique ordinaire et usuelle (ce qui ne veut pas dire qu'elle est quotidienne) et leur procurant de la satisfaction, tous disent lire quand ils n'ont « rien d'autre à faire » : quand ils s'ennuient, quand ils ne peuvent pas sortir parce qu'il fait mauvais temps, quand il n'y a rien à la télévision, quand ils sont seuls et inoccupés chez eux...

Hormis quelques-uns, qui disent lire parce qu'ils en ont envie ou «...*pour apprendre des choses* », pour les autres, la lecture ne fait pas partie de leurs activités préférées et vient toujours en dernier rang.

Même ceux qui prétendent «...*aimer lire* », présentent la lecture comme ce qu'ils aiment le moins. A leurs yeux, elle traduit un temps d'oisiveté contrainte. A aucun moment (sauf par deux ou trois jeunes), elle n'est évoquée comme le résultat d'une envie particulière qui pousse à lui dégager un temps spécifique. La lecture est pratiquée faute de mieux, comme une occupation de dernier ressort, rempart fragile contre l'ennui. Elle est même déjà partie intégrante de l'ennui et de l'inoccupation puisqu'elle ne relève pas, aux yeux des jeunes, de l'ordre du « faire ».

Les jeunes n'ont d'ailleurs pas évoqué de rendez-vous réguliers avec la lecture (tous les matins, tous les après-midi, au moment du goûter, le soir avant de s'endormir, par exemple), comme si la lecture n'avait pas de temps à elle, hormis les temps « morts » situés entre deux activités (l'école, le foot, le vélo, les sorties, la télé...), soit deux temps « vivants » à leurs yeux. Nous avons également noté qu'à part un ou deux jeunes plus âgés, aucun ne lisait en-dehors de chez lui⁸⁰ et que cette possibilité est parue incongrue à un grand nombre d'entre eux : dehors, on joue, on court, on traîne dans les rues ou les magasins, mais on ne lit pas. La lecture est une pratique de l'intérieur, de la maison, une pratique

⁸⁰ Un seul garçon a dit avoir parfois une revue avec lui quand il sort, qu'il lui arrive de lire sur un banc ou dans un parc.

plutôt discrète, voire cachée, comme l'illustre ce jeune garçon qui ne lit chez lui que lorsqu'il est seul, mais jamais en présence d'autres personnes.

Le « rien à faire » et l'ennui sont vécus négativement par les jeunes. Et la lecture leur étant associée, elle n'apparaît pas comme une activité valorisée. On peut ainsi mieux comprendre l'importance de la re-lecture, évoquée à propos des BD. Ces temps d'oisiveté forcée ne sont pas propices à la recherche d'aventure, d'étrangeté ou de différence ; l'important est de les « faire passer » le plus vite possible en les occupant par une pratique dont on a déjà éprouvé les effets. Si l'on voulait caricaturer, on dirait que la lecture n'est pas utilisée pour... apprendre, découvrir, connaître, mais contre... l'inoccupation, l'ennui et un vague sentiment d'inutilité.

Peu valorisée, la lecture apparaît également comme peu valorisante. Lire n'est pas présenté comme quelque chose de bien fameux, pour soi-même et aux yeux de l'entourage, car il y a souvent ou toujours « mieux à faire ». Il importerait de pouvoir discerner davantage ce que nous ne pouvons ici que deviner, à savoir l'opprobre discret mais réel qui sévit à l'encontre de toute forme d'oisiveté, dans une région et pour des familles où le fait d'être occupé, notamment d'avoir du travail, est assorti d'une grande valeur. Sans doute la réprobation est-elle moins forte à l'égard de jeunes qui ne sont pas encore en âge de travailler, mais il est probable qu'ils doivent en sentir les effets.

Pourtant, il nous a semblé, à travers les propos de quelques-uns, que le « rien à faire » – dans une région et un champ mental où l'inoccupation n'est pas loin d'être ostracisée – pouvait ou pourrait (si les jeunes se le permettaient) être perçu comme un petit temps de tranquillité, un temps de solitude paisible ou un « temps à soi » permettant par exemple de se retirer. Dans ce cas, la pratique lectorale prendrait un tout autre aspect et pourrait être vécue de façon plus positive.

LES LECTURES DE L'ENTOURAGE

Tout comme ils le firent d'eux-mêmes, les jeunes ont présenté leur entourage comme lisant peu, ou pas. Les parents ou la famille lisent le journal, quelques revues ou magazines, quasiment jamais de livres (« des livres normaux », comme disent les jeunes, par exemple des romans⁸¹).

- Dans la majorité des cas, se dégage l'impression que les lectures pourraient être qualifiées de collectives : les membres de la famille lisent un peu tous la même chose. Les jeunes les « lisent » (les consultent, les feuilletent, les regardent) parce qu'ils les trouvent chez eux et que ces imprimés constituent des objets familiers qu'ils ont l'habitude de côtoyer.

Le journal, les revues, les BD et quelques livres (hormis les livres étudiés à l'école) sont les objets de lecture de la maison, lus par l'un ou l'autre, à diverses occasions. Il semble que jeunes et adultes

⁸¹ Le mot « roman » n'a pas été utilisé par les jeunes, sauf une fois par l'un d'eux, en parlant des livres de sa mère.

lisent sensiblement la même chose, même si tel ou tel objet de lecture est plutôt répertorié comme celui de tel ou tel membre de la famille. Ainsi les BD (*Tom-tom et Nana*, *Titeuf*) sont plutôt lues par les jeunes, mais aussi par les parents, notamment les mères. *Détective*, *Nous deux*, des revues d'horoscope ou des magazines féminins sont plutôt lus par les mères mais aussi par leurs filles. *La Voix du nord* ou *L'Observateur du Cambrésis* sont plutôt lus par les pères mais aussi par les garçons. Les revues de sport sont lues par les jeunes garçons, mais aussi par les pères, etc. Cet aspect est assez fidèle à ce que nous pouvons connaître des pratiques des classes populaires ou du monde ouvrier, qui sont plutôt collectives, notamment intergénérationnelles (parents-enfants) et assez sexuées (mères-filles / pères-fils), les pratiques plus solitaires n'étant pas loin d'être suspectées.

Les différents objets de lecture semblent à la libre disposition de chacun dans les pièces collectives de la maison⁸². Les livres, quand il y en a, hormis les livres d'école, sont souvent rangés dans un meuble (armoires, étagères...) situé dans la pièce principale du logement, ou bien dans l'une des chambres des enfants.

Les jeunes ont rarement d'objets de lecture à eux, hormis les manuels scolaires ou les livres étudiés à l'école, achetés par leurs parents et qu'ils ont gardés. Mais ils n'en parlent guère comme de « livres à eux »; ce sont les « livres d'école », qui appartiennent à tel ou tel enfant de la famille, durant le temps où il les lit, puis qui passent aux mains du petit frère ou de la petite sœur lorsqu'ils atteignent le même âge ou le même niveau scolaire. Lorsque les jeunes possèdent des livres, ce qui est très rare, et en dehors des livres d'école, ils prennent soin de le préciser : ils disent qu'ils ont 3, 4 ou 5 livres « à eux », qui leur ont été offerts par un membre de la famille la plupart du temps.

Les familles ont donc été présentées comme faiblement lectrices. Toutefois, il est arrivé que certains jeunes évoquent un membre du cercle familial élargi, considéré comme un « lecteur ». Il s'agit souvent de femmes, une tante, une cousine, une marraine, parfois une voisine. C'est souvent cette personne « lectrice » de l'environnement familial qui offre des livres au jeune, pour son anniversaire, Noël, ou une autre occasion, cadeaux que ne font généralement pas les parents ou les autres membres de la famille.

Cette personne identifiée comme lectrice – plus fortement que les autres – n'a pas d'autre spécificité. Le fait même qu'elle lise est présenté de manière neutre. Aux yeux des jeunes, elle a le même profil que les autres membres de la famille (la même situation et le même parcours de vie), la seule différence – mais aux yeux des jeunes, cela en constitue à peine une – c'est qu'elle lit.

Il semblerait alors que la lecture ne constitue pas, pour les jeunes, un critère de distinction entre les gens et que le fait de lire, ou ne pas lire, à leurs yeux, est égal ; nous y reviendrons.

⁸² Pour ce que l'on peut en savoir, d'après ce que les jeunes nous ont dit sur ce point. Rappelons que nous ne sommes allées dans aucun domicile.

- Faibles lecteurs, les parents ou les membres de la famille sont aussi présentés comme de faibles prescripteurs, en matière de lecture, à l'égard de leurs enfants. D'après les jeunes, ils semblent peu leur commander, leur conseiller ou les inciter à lire, par exemple en présentant la lecture comme quelque chose d'important ou comme une nécessité, quelque chose qu'il faut faire même si eux ne le font pas. Mais, symétriquement, selon les jeunes, les parents n'interdisent pas ou ne déconseillent pas la lecture à leurs enfants. On a plutôt le sentiment, à l'instar des jeunes, qu'en fait ils n'en parlent pas : la lecture ne semble pas être l'objet de propos ou de discours particuliers, de la part des parents, à destination des jeunes, même pas, semblerait-il, sous la forme d'un lien entre la lecture, l'école et le travail⁸³.

D'ailleurs, ont poursuivi les jeunes, leurs parents ne semblent pas non plus fortement prescripteurs en matière de parcours scolaire. Ainsi les trois jeunes qui ont arrêté l'école et sont actuellement en recherche d'emploi, ne semblent pas avoir été incités à poursuivre leurs études. L'une des jeunes filles concernées a souligné que lorsqu'elle a décidé d'arrêter, son père ne lui a rien dit, sa mère, davantage, mais c'était trop tard car elle avait déjà quitté l'école. Et la jeune fille d'insister sur le fait que si son père avait marqué son désaccord de façon plus nette, elle n'aurait peut-être pas abandonné. Concernant le point d'inflexion ou de rupture dans les parcours scolaires que nous avons précédemment évoqué, à savoir le fait que la plupart des jeunes souhaitent poursuivre leur scolarité dans des filières techniques ou professionnelles, cela ne semble pas non plus, d'après les jeunes, poser de problème particulier à leurs parents, à la différence, on le verra, de ce que diront certains jeunes des Mureaux par exemple. Ce choix, si c'en est un, apparaît comme une orientation normale, ou fatale, enregistrée, validée et peut-être encouragée par la famille.

Au final, les jeunes semblent avoir très peu de prescripteurs en matière de lecture dans leur entourage. Même leurs professeurs, selon eux, ne semblent pas les inciter à lire, ce que les professionnels que nous avons rencontrés ne nient pas.

Comment comprendre ce phénomène ? Soit il y a effectivement peu de prescripteurs et de prescriptions, parce que la lecture, pour les personnes qui constituent l'entourage des jeunes, n'est pas une activité essentielle, ni même importante, ni même une « activité ». De façon générale – on peut vivre sans lire, on peut même bien vivre et être heureux sans lire – ou de façon plus spécifique et liée au travail : compte tenu des emplois disponibles dans la région (emplois demandant un faible niveau de qualification et de formation), des types d'emploi qui ont marqué les parcours et les imaginaires professionnels depuis des décennies (ouvrier dans une entreprise textile notamment) et des métiers envisagés par les jeunes (vendeur, mécanicien, routier, électricien...), la lecture n'est pas primordiale, au-delà d'un niveau minimal d'alphabétisation que l'on acquiert à l'école élémentaire et au collège.

⁸³ Sur la « méfiance » à l'égard de la lecture dans certaines familles de milieu populaire, voir ERNAUX, 1983, SALLENAVE, 1997 et MADEC, 2003.

Soit il existe des prescripteurs, qui émettent des prescriptions, mais si peu efficaces qu'elles ne sont pas vécues comme telles par les jeunes, ou si éloignées de leur univers quotidien, qu'elles ont peu d'impact.

Relevons également – même si ce point n'a pas directement été évoqué par les jeunes – que la lecture n'est peut-être pas objet de prescription parce qu'elle n'est pas vitale. Au Cateau-Cambrésis, compte tenu de la situation difficile et préoccupante vécue par une partie de la population – celle-là même que nous avons rencontrée – d'autres priorités – trouver du travail, de l'argent, se nourrir, se chauffer, habiller les enfants, etc. – pourraient faire passer la nécessité de lire, si c'en est une, au second plan.

- Les jeunes ont été plus ennuyés pour répondre à la question de savoir ce qu'il en était des pratiques lectorales de leurs amis ou copains. Dans l'ensemble ils ont été incapables de dire s'ils lisaient, et si oui, quoi. Ils supposaient que ce devait être le cas pour certains et pour d'autres non. Il nous est apparu que c'était peut-être la première fois qu'ils s'interrogeaient sur ce point.

Mais ce qu'il importe de retenir c'est qu'à leurs yeux, cela semblait indifférent. Lire, ou ne pas lire, n'est pas apparu comme un critère de distinction, encore moins de sélection, à l'intérieur du groupe d'amis, comme c'était déjà le cas à l'intérieur du groupe familial, nous l'avons vu, à propos de ces personnes du cercle familial élargi, souvent des femmes, qui lisent davantage que les autres membres de la famille.

Les groupes de jeunes s'assemblent autour d'activités partagées (football, vélo, sorties, animations ou séjours proposés par la Maison des enfants...) ou d'occupations plus solitaires, mais identiques d'un jeune à l'autre (télévision, game-boy...). Ils peuvent échanger à partir de ces pratiques (parler de la série, du film ou du match de foot vus à la télévision la veille au soir, par exemple), voire échanger des jeux (des jeux vidéo par exemple) mais aucun échange n'a été évoqué concernant des pratiques de lecture ni de prêt d'imprimés, sauf, parfois, quelques BD entre deux jeunes.

Nous ne retrouverons pas cette même indifférence avec les jeunes rencontrés sur les autres terrains, sauf à la prison de Metz. Mais chez les jeunes de la région parisienne en particulier, nous discernerons une certaine méfiance à l'égard de ceux qui lisent, ou lisent trop, voire de la déconsidération. Rien de cela avec les jeunes du Nord, qui témoignent d'une assez grande tolérance à l'égard des lecteurs (sous-entendu des plus gros lecteurs qu'eux), plus largement à l'égard de ceux qui sont davantage lettrés ou plus cultivés. Non seulement nous n'avons perçu chez ces jeunes aucune gêne à dire qu'ils ne lisaient pas, ou peu, et leurs parents non plus, mais nous n'avons pas non plus relevé quelque chose de l'ordre de la suspicion, de l'envie ou du discrédit, à l'égard de ceux qui lisent davantage⁸⁴. Aux yeux des jeunes du Cateau-Cambrésis, il y a ceux qui lisent, ceux qui ne lisent pas, ceux qui lisent un

⁸⁴ Ce point avait été relevé par Hoggart, qui avait discerné dans les classes populaires, à l'égard du savant ou du lettré, une forme de respect : « *Il n'y a jamais d'hostilité systématique envers ceux qui se sont éloignés du groupe et de ses habitudes. En fait, les classes populaires sont capables d'une tolérance très large en certaines occasions. Mais il s'agit là d'une tolérance qui a ses propres critères et qui subordonne l'acceptation du déviant à l'acceptation par le déviant des valeurs fondamentales de la classe* », HOGGART, 1957, p. 130.

peu, ou beaucoup, etc., mais, au final, ce n'est guère important. Ce n'est pas, pour eux, ce qui spécifie une personne, encore moins ce qui la différencie des autres, à peine ce qui la qualifie.

LES LIVRES

Nous avons dit dans la première partie du rapport qu'afin de ne pas trop influencer les jeunes et les laisser évoquer d'autres objets de lecture (journal, BD, revues...), nous avons décidé, en préparant le guide d'entretien (les thèmes à aborder, les questions à poser...), de réserver à la lecture des livres une place à part et toujours située dans le second temps de l'échange.

- Lorsque, avec les jeunes du Cateau-Cambrésis nous en sommes venus à aborder cette question, tous ont immédiatement pensé aux livres d'école, soit les manuels scolaires, soit les livres étudiés en classe de français. En fonction de l'âge et du cursus scolaire des jeunes, il pouvait s'agir des livres qu'ils étaient en train de lire ou d'étudier, ou de livres dont ils se souvenaient qu'ils les aient plus ou moins lus ou regardés, durant leurs années d'études antérieures, lorsqu'ils étaient au collège ou en filière générale.

Ce que recouvre effectivement le mot « lire » est à considérer avec prudence. Les jeunes ont, ou ont eu, entre les mains, les livres de l'école, mais la question de savoir s'ils les lisent ou les ont lus entièrement ou « vraiment » et/ou comme cela leur était demandé par leur enseignant, est plus délicate. Pour certains, il semblerait que oui, ou un peu ou à peu près, pour d'autres plutôt non, ou à peine. Un garçon dira par exemple qu'il lit les livres prescrits par son professeur «...à moitié et (se) débrouille avec ses copains pour qu'ils lui racontent l'histoire ». Un autre, à propos de *L'Avare*, indique qu'il a seulement lu la scène qu'il devait jouer à la fin de l'année pour une représentation théâtrale. Un troisième qu'il a lu deux pages du *Journal d'Anne Franck* mais il connaît l'histoire parce qu'il a vu le film à la télévision ainsi que le dessin animé. Un autre encore ne lit que les passages étudiés en cours sur lesquels il sait qu'il sera noté. Un dernier, enfin, rebuté par la longueur de *Le rouge et le noir*, a cherché un résumé sur Internet pour faire le devoir qui lui était demandé, mais il n'a pas lu le livre.

Au fond, et sans nous y attarder, relevons que, de la même façon que l'on peut être à l'école sans étudier, on peut aussi avoir « lu » les livres d'école... sans les avoir lus.

- Examinons les propos que nous avons recueillis auprès du personnel enseignant du collège et du lycée sur ce point.

Au collège, il a été noté une faible appétence pour la lecture, une fois les bases acquises, par rapport à un attrait plus fort ou davantage exprimé pour les matières technologiques ou qui font appel à la manipulation d'objets et à l'usinage de matériaux, en dépit, pourtant, de diverses « actions-lecture » destinées aux élèves les plus en difficulté.

La question a été plus largement débattue avec nos interlocuteurs du lycée, qui ont commencé par établir une différence entre les élèves inscrits en filière générale ou technologique et ceux des filières professionnelles, où l'on trouve un plus grand nombre d'élèves moins intéressés par la lecture et les moins « gros lecteurs ». Une seconde différence a été relevée entre les élèves de seconde et ceux des classes supérieures. Il semblerait que les premiers, encore empreints des pratiques et habitudes du collège, lisent davantage que leurs aînés de première ou de terminale⁸⁵. Enfin, concernant l'ensemble des élèves, il a été noté que s'ils lisaient à peu près les livres de l'école, en revanche ils ne lisaient quasiment jamais aucun livre en-dehors du cadre scolaire, y compris les élèves des sections littéraires. C'est ici qu'il a été ajouté que les enseignants n'étaient d'ailleurs pas certains que les élèves lisaient les livres enseignés dans le cadre de l'école, pour l'essentiel en cours de français.

Selon nos interlocuteurs, il est quasiment impossible d'encourager les jeunes lycéens à la lecture, s'ils n'y ont pas été préalablement initiés. D'une certaine façon, ce serait trop tard car des habitudes qui n'auraient pas été contractées à l'école ou au collège ne sauraient l'être au lycée, au moment, nous l'avons vu, où certains jeunes décrochent.

Il a également été évoqué une forme de peur ou de crainte des jeunes – et de leurs parents – à l'égard de leurs professeurs, particulièrement s'ils enseignent des matières littéraires. Pour les jeunes issus de milieux populaires, les professeurs ne sont pas des « gens comme eux », mais appartiennent à un autre monde, que les jeunes ne pensent pas pouvoir un jour intégrer et qu'ils n'envient pas forcément. Ainsi les professeurs sont-ils respectés (pas ou peu de chahut en cours, peu d'incivilités ou de paroles ou gestes violents à l'égard des enseignants...), mais, en revanche, ce qu'ils préconisent ou prescrivent, particulièrement en matière de lecture, peut rester lettre morte. Les professeurs de français apparaissent comme les maîtres d'une matière étrange et quasi étrangère, selon eux, pour certains élèves. Ainsi le professeur de lettres du lycée stipulait qu'elle avait cessé d'inclure dans son enseignement des textes allant au-delà du 19^{ème} ou des siècles antérieurs, car elle pensait que la langue de cette époque était presque incompréhensible pour certains. En outre, signalait-elle, si les élèves font toujours une partie du travail exigé, ce n'est pas toujours celle qui paraît la plus importante aux yeux de leurs professeurs. Ainsi parviennent-ils à se procurer les livres demandés (ils les achètent ou ils s'adressent à la bibliothèque municipale), mais, selon l'enseignante, ils ne les lisent pas. Si elle demande de chercher sur Internet une nouvelle fantastique ou de science-fiction, les élèves la trouvent et la lui montrent, mais n'y ont généralement jeté qu'un œil très vague. Les élèves, en revanche, pourront estimer avoir « lu » la nouvelle en question.

Les professionnels du lycée ont enfin rappelé l'importance et l'impact de la forme orale, pour certains de leurs élèves issus de milieux populaires. Le professeur de français prétendait qu'il lui était arrivé

⁸⁵ Cet « abandon progressif » ou la diminution de la lecture avec l'avancée en âge et le passage en classe supérieure a notamment été relevé par Baudelot dans son enquête sur la lecture des jeunes (BAUDELLOT et alii, 1999).

plusieurs fois de lire tout haut des textes d'auteurs classiques en classe⁸⁶ et, généralement, les élèves avaient écouté avec attention et, souvent, avec plaisir, trouvant le texte « intéressant » ou « beau », mais sans émettre le désir de le lire par eux-mêmes ensuite. Cet élément – que nous retrouverons sur les autres terrains – est important, car il indique que les jeunes sont peut-être moins réfractaires à tel ou tel thème, auteur, histoire, période littéraire, type de récit ou style, qu'ils ne le sont à la forme écrite elle-même, lorsqu'elle se présente sous l'aspect d'un objet singulier (un livre) qu'ils doivent lire seuls. Dans ce cas, ce serait moins le contenu (l'histoire racontée) qui ferait obstacle à la lecture, que le type de support dans lequel ce contenu est inscrit et mis en scène⁸⁷, encore qu'on ne peut négliger, comme on le verra dans les autres monographies, l'impact des difficultés de lecture.

- Revenons aux livres d'école évoqués par les jeunes. Certains avaient plutôt de bons souvenirs de ces lectures et purent parfois indiquer le titre et/ou l'auteur de l'ouvrage (*L'Avare* de Molière / *Le K* de Buzzati / *Les quatre filles du docteur March*...). Mais la majorité ne dépassa guère le stade d'une impression vague couvrant un thème général – un livre sur les poissons, un livre sur les dinosaures, un autre sur les avions, etc. – dont la lecture semblait avoir été une expérience agréable. Plus rarement, certains ont évoqué des souvenirs négatifs ; ils se sont rappelés que tel ou tel livre ne leur avait pas plu, sans pouvoir préciser davantage.

Dans un sens comme dans l'autre, les jeunes ont eu du mal à qualifier leur lecture et dire ce qu'ils avaient ressenti. Leur vocabulaire, sur ce point, sera réduit : « ça m'a plu », « c'était bien », « j'ai aimé », ou l'inverse.

Relevons par ailleurs – ce sera le cas de quasiment tous les jeunes que nous rencontrerons – qu'il est malaisé de trouver un point commun dans leurs motifs de satisfaction ou d'insatisfaction. Ainsi, une des jeunes filles dira qu'elle n'a pas aimé *L'île des esclaves*, car « il ne se passait pas assez de choses » et elle n'a pas «...accroché » à l'histoire, en revanche elle a apprécié *Les quatre filles du docteur March* parce que «...l'histoire était bien racontée ». Sans doute faudrait-il établir un panel plus vaste de jeunes, et de livres, pour distinguer des goûts ou des rejets communs, mais sans doute aussi – nous le retrouverons ailleurs également – les jeunes n'ont-ils pas assez d'expérience en matière de lecture pour pouvoir exprimer leurs goûts; rappelons que la plupart n'ont lu qu'un tout petit nombre de livres, certains prétendant n'en avoir lu aucun.

- Hormis les livres d'école, les jeunes ont aussi mentionné ce que l'on peut appeler des « livres d'enfance », soit des petits ouvrages illustrés, consultés ou lus en maternelle ou à l'école primaire, ou dont l'histoire leur a été racontée par leurs parents ou par leurs frères et sœurs plus âgés et qu'éventuellement, à leur tour, ils peuvent ou ont pu raconter à leurs petits frères ou petites sœurs.

⁸⁶ Par exemple *Le cafetier* de Théophile Gautier.

⁸⁷ Ce point est à comparer avec le cas du jeune du foyer PJJ de Rennes, fan de football, qui n'a pourtant jamais voulu ouvrir le livre de foot qu'on lui avait offert, persuadé que cette lecture n'allait lui procurer qu'un redoutable ennui.

Ils se souviennent d'autant plus de ces livres que la plupart sont encore chez eux, soit dans leur chambre, s'ils sont les derniers de la famille, soit dans les chambres de leurs frères et sœurs plus petits.

Ces livres sont évoqués avec un brin de tendresse, voire une certaine nostalgie, car liés au monde révolu de l'enfance, que les jeunes ont peut-être l'impression de quitter vraiment, au moment où ils décrochent de l'école ou se mettent à chercher du travail. Nostalgie aussi car, comme pour les BD enfantines, ces livres constituent comme la limite indépassable de leurs pratiques lectorales : non seulement, sauf exception, ils ne liront jamais plus qu'à cette période-là, mais, d'une certaine façon, ils ne liront jamais aussi bien. De ce fait, la lecture semble liée au temps tranquille, calme et protégé de la petite enfance.

- Plus les jeunes s'approchent de la limite d'âge supérieure retenue (22 ans), plus on retrouve, en matière de lecture, le point d'inflexion ou de rupture que nous évoquions à propos du parcours scolaire. En d'autres termes, plus les jeunes avancent en âge et moins ils lisent. Inversement, les moins âgés sont ceux qui lisent le plus. Et c'est un aspect que nous retrouverons ailleurs.

C'est particulièrement vrai pour les livres. Ceux qui ont quitté l'école ou ceux qui sont en filière professionnelle ne lisent quasiment pas de livres, voire plus du tout⁸⁸. Les livres semblent indéfectiblement liés à l'univers scolaire et, si on le quitte ou bien si l'on s'éloigne des filières générales, on n'en lit plus ; en revanche, ces jeunes continuent à lire des bandes dessinées, le journal ou des revues.

Ceux qui disent ne plus lire de livres sont, en effet, notamment ceux qui ont quitté l'école et sont en recherche d'emploi, ou le jeune qui travaille. En laissant l'univers scolaire pour entrer dans la vie professionnelle (et intégrer le monde des adultes), ils s'éloignent d'autant de la lecture qui, selon eux, aura une très faible utilité pour chercher un emploi ou travailler.

Parmi ces jeunes plus âgés, un seul dira qu'il lit aujourd'hui davantage et il est intéressant d'examiner les motifs qui, à ses yeux, l'expliquent. Sorti tôt de l'école, il travaille et gagne sa vie et, de ce fait, « peut se permettre » de s'octroyer un peu de temps pour lire. Son autonomie financière, par ailleurs, l'autorise à acheter quelques livres (*Harry Potter*, *Le seigneur des anneaux*). Il insiste aussi sur le fait que sa mère a été fortement prescriptrice sur ce point, il se souvient qu'elle lui reprochait de faire des fautes d'orthographe et pensait que la lecture pouvait l'aider. Enfin ce jeune qui se destine à la boulangerie pense que savoir lire et, surtout, ne plus faire de fautes, sont utiles pour travailler, particulièrement pour se présenter devant des employeurs.

Plusieurs motifs sont mêlés dans ses propos. Une visée utilitaire : lire pour postuler et trouver un emploi. Une contrainte antérieure forte : l'insistance de sa mère et ses reproches sur ses fautes

⁸⁸ Il semblerait que dans ces filières le français ait une place assez réduite. En tout cas, selon les jeunes, les professeurs ne leurs demanderaient plus de lire des livres. J. Bahloul, dans son enquête sur les faibles lecteurs, a également relevé ce point (BAHLOUL, 1990).

d'orthographe. Un motif financier : ce jeune peut acheter des livres avec son propre argent. Et un élément d'ordre (socio)-psychologique : maintenant qu'il travaille, il se sent davantage autorisé à reprendre une pratique située dans l'univers du jeu ou du loisir. Il s'établit là une hiérarchie entre l'important (travailler, gagner sa vie...) qui, lorsqu'il est acquis, autorise ce qui est considéré comme accessoire (lire).

Insistons sur le fait que l'inflexion, ou la rupture, dans les pratiques lectorales, est sans doute d'abord due à l'âge. Plus les jeunes quittent le monde de l'enfance – et on a vu combien la lecture lui était liée – plus ils ont d'autres types d'activités ou d'occupations, davantage tournées vers l'extérieur et collectives (sortir avec des copains, faire les magasins...), alors que la lecture est une pratique « intérieure » (on ne lit que chez soi) et solitaire. On peut aussi supposer, comme l'un des jeunes le suggérerait, que plus ils vieillissent et plus leurs goûts s'affermissent. Ils privilégient une ou deux pratiques, se concentrent sur une ou deux activités et n'ont plus qu'un ou deux centres d'intérêt là où, plus jeunes, leurs goûts et leurs envies étaient plus disparates. En vieillissant, ils élaguent et, généralement, la lecture s'éloigne ou disparaît.

DES ADEPTES DE LA BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE ... QUI NE LISENT PAS

Abordons pour finir un aspect plus marginal mais cependant intéressant dans cette enquête auprès des jeunes du Cateau-Cambrésis. Au cours des entretiens, nous avons découvert qu'une part importante d'entre eux étaient ou avaient été inscrits à la bibliothèque municipale et qu'ils la fréquentaient, ou l'avaient fréquentée, assez régulièrement.

- C'est un élément surprenant, car il aurait été assez logique, comme certaines enquêtes sur la lecture le montrent⁸⁹, qu'un public plutôt faiblement lecteur fréquente rarement les bibliothèques. Or, presque tous les jeunes sont ou ont été usagers de la bibliothèque municipale. Dans ce cas, il apparaîtrait que la fréquentation de la bibliothèque n'est pas toujours proportionnelle au nombre d'imprimés lus ou, plus largement, à la qualité et l'intensité de la pratique lectorale. Notons que nous retrouverons cet aspect – quoique dans des proportions variables – à la maison d'arrêt de Metz et aux Mureaux. Par ailleurs, selon les professionnels du collège et du lycée, les jeunes fréquenteraient aussi le Centre de Documentation et d'Information (CDI) des deux établissements.

- Deux éléments peuvent nous aider à comprendre ce point.

Le premier est que si les jeunes fréquentent la bibliothèque, c'est rarement dans l'objectif de s'y installer pour lire ou emprunter des livres, car la bibliothèque est d'abord un lieu de rencontre. Les

⁸⁹ BAHLOUL, 1990. L'auteur explique que les faibles lecteurs seraient également de petits usagers des bibliothèques car ils y verraient l'«...incarnation institutionnelle du livre» et «...un cadre contraignant de lecture».

jeunes expliquent en effet qu'elle est un des rares endroits de la ville où ils peuvent se rendre librement et gratuitement. Ils ne semblent pas s'en priver et se retrouvent par petites grappes, les mercredi et les samedi après-midi surtout, particulièrement lorsqu'il fait froid ou lorsqu'il pleut. La bibliothèque fonctionne comme un lieu de rendez-vous où les jeunes se retrouvent, principalement pour discuter et le plaisir d'être ensemble, éventuellement pour faire leurs devoirs, parfois pour lire des BD ou des revues.

Cet aspect a été confirmé par la directrice de la bibliothèque qui, avec son équipe, a pris acte de cette pratique, devenue habitude et, avec le temps, il s'est instauré une sorte de contrat de « bonne tenue » entre les professionnels et les jeunes. Le lieu leur est ouvert à condition qu'ils ne fassent pas trop de bruit et se tiennent correctement, moyennant quoi l'équipe tolère les bavardages discrets ainsi que « *les chewing-gum et les chips* ». Mais, surtout, les bibliothécaires auraient fini par admettre que les jeunes ne lisent pas, ou peu, même s'ils ont dû sur ce point rabattre leurs exigences. Car il fut un temps où ils estimaient que venir à la bibliothèque signifiait lire ou emprunter de quoi lire. Toutefois, devant le manque d'efficacité de ces injonctions (« si tu viens à la bibliothèque, alors tu lis ! »), l'équipe aurait lâché du lest et accepté que la bibliothèque soit un lieu où les jeunes se retrouvent, tout en essayant, au moyen de petites ruses ou tactiques, de les inciter à lire : « *On essaie de les tenter, par exemple on a mis près des tables et des chaises où ils s'installent, un coin revues et plus de BD, puisque c'est ça qu'ils lisent. On s'est même abonné à des revues sportives comme France Football ou l'Equipe, puisqu'ils aiment le sport* ».

Ce fait sera corroboré par la documentaliste du CDI du lycée, qui mentionnera que les jeunes sont nombreux à venir au CDI entre deux cours ou pendant l'heure du déjeuner – à tel point que la documentaliste doit souvent refuser du monde – y compris des jeunes des filières professionnelles, mais pas toujours pour travailler ou lire. Ils y viendraient parce que le CDI est le seul lieu qu'ils peuvent investir pour se mettre au chaud et discuter.

Le second élément, plus rarement évoqué – et que nous ne faisons qu'énoncer – est qu'un certain nombre de jeunes disent fréquenter la bibliothèque, non pour eux-mêmes, mais pour leurs frères et sœurs moins âgés. Soit ceux-ci leur ont été confiés par les parents et ils doivent s'en occuper quelques heures ou une après-midi, et ils vont à la bibliothèque ; soit, prétextant de prendre en charge leurs frères et sœurs, ils en profitent pour sortir... après les avoir laissés à la bibliothèque.

• Finalement, l'usage que les jeunes font de la bibliothèque a sa propre logique, car le lieu présente d'indéniables avantages :

- il est ouvert presque tous les jours, particulièrement en période hors-scolaire (les mercredi et samedi après-midi et pendant les vacances) ;
- il est gratuit et libre d'accès. A ce titre c'est un véritable « lieu public » ;

- il est simplement normatif : a priori on vient dans une bibliothèque pour lire, mais on n'est pas obligé de lire, à la différence d'un café, par exemple, où on est tenu de consommer ;
- il est confortable : il y a des tables, des chaises, des toilettes et l'on peut, à condition d'être discret, y boire et y manger, à la différence, par exemple, d'un magasin ;
- c'est un lieu sécurisant, plutôt calme et protégé (les adultes présents s'y tiennent « à votre disposition »), à tel point qu'on peut facilement y laisser des enfants et venir les rechercher.

Si l'on y réfléchit, rares sont les lieux qui présentent autant d'atouts pour des jeunes peu fortunés, faiblement mobiles et habitant une ville proposant peu d'activités accessibles, dans une région où il fait souvent froid.

La bibliothèque lieu de rencontre, refuge ou lieu de garde pour les enfants, est un phénomène qui avait déjà été relevé par Richard Hoggart qui y consacre deux pages mémorables dans sa somme sur les pratiques culturelles du milieu ouvrier anglais des années 50. L'ethnologue avait observé que les bibliothèques étaient notamment fréquentées par un public de non-lecteurs, la différence avec le bourg du Cateau-Cambrésis aujourd'hui étant qu'il ne s'agissait pas de jeunes, mais de vieux ou de ce que l'on appellerait aujourd'hui des SDF ou des errants. Et il décrit ces vieillards isolés, dont les enfants sont partis ou les épouses mortes, «...*qui errent dans les bibliothèques publiques en quête d'un peu de compagnie (...) parce qu'on y trouve des sièges et un peu de chaleur*». Selon Hoggart, les bibliothèques de cette époque étaient tristes et lugubres et les règlements rigides, mais elles étaient «...*le dernier refuge des paumés, des laissés-pour-compte aux joues creuses et aux yeux larmoyants*». Dans ce lieu, poursuit-il, certains discutent à voix basse, d'autres lisent un article interrompu la veille, «...*d'autres encore sortent un quignon de pain qu'ils grignotent en marmonnant, tournent au hasard les feuilles de leur livre ou passent dix minutes à regarder une page sans la voir ; il en est qui ne prennent même pas de livre et qui restent là, le regard perdu dans le vague, à se curer le nez*⁹⁰».

Des SDF avant la lettre des années 50 en Angleterre aux jeunes de la bourgade du Nord de nos jours, il y a sans doute un fossé et la comparaison s'arrête là. Mais il y a aussi une constante : l'usage que certains types de publics, des vieux démunis dans un cas, des jeunes issus de familles populaires dans l'autre, font de cet « espace public » qu'est une bibliothèque.

Même si dans les deux cas ce public ne lit pas, on ne peut toutefois négliger le fait qu'ils trouvent refuge dans un endroit « plein de livres ». Et il serait intéressant d'observer les pratiques, les attitudes, les postures ou les comportements de ces jeunes non lecteurs, dans un lieu pourtant dédié aux imprimés, pour examiner en quoi l'objet (de lecture) contribue à rendre, à leurs yeux, le lieu avantageux ou vertueux. Si le lieu était plein de disques, de jeux, de bouteilles ou une quelconque autre sorte d'objets, conserverait-il pour les jeunes les mêmes avantages ? En quoi l'imprimé, et quoi de lui – la taille, la forme, l'apparence, la disposition dans l'espace, le mode de rangement, etc. –

⁹⁰ HOGGART, 1957.

procure-t-il aux jeunes des sensations et des émotions positives ? L'imprimé aurait-il une chaleur particulière ? Serait-il plus propice au calme et à la tranquillité ? Quels types de dialogues ou d'échanges sa présence favorise-t-elle ? Qu'interdit-il de faire ou de dire ? Contribue-t-il à nouer du lien ou au contraire éloigne-t-il⁹¹? etc., sont autant de questions qui mériteraient d'être posées et de faire l'objet d'une investigation.

⁹¹ On pourrait alors parler, pour reprendre la terminologie d'E.T Hall, d'un objet « sociogène » ou d'un objet « sociopathe » (HALL, 1971).

FICHE MÉTHODOLOGIQUE

Les contacts permettant de réaliser l'enquête au Cateau-Cambrésis nous ont été fournis par Michèle Simmoneau, qui a travaillé sur la région comme chargée de mission à l'Education Nationale. Elle a permis que nous nouions relation avec la Maison des enfants, centre de loisirs et structure éducative à destination des enfants, des jeunes et de leurs familles, dont la directrice et les animateurs ont été nos interlocuteurs et guides sur le terrain. Un premier échange téléphonique a eu lieu au printemps 2003 avec Madame Florence Druenne, directrice de la structure et une première rencontre en avril 2003.

18 jeunes de 13 à 20 ans ont été interviewés, sur une durée d'1 heure environ.

15 sont des garçons ; seules 3 filles ont fait partie de notre panel.

Les entretiens avec les jeunes – tous sollicités et « choisis » par l'équipe de la Maison des enfants – se sont déroulés au cours de deux séjours : les 3 et 4 juillet et le 22 juillet 2003 :

→ jeunes du quartier des Essarts ;

→ jeunes du quartier Matisse ;

→ jeunes du secteur jeunesse de la Maison des enfants, basée au centre du bourg.

Les quartiers des Essarts et Matisse, situés à la périphérie du bourg, sont constitués de logements sociaux qui abritent des populations fortement démunies. La Maison des enfants, via son secteur prévention, y a ouvert des antennes animées par un membre de l'équipe. C'est dans ces deux quartiers que nous avons rencontrés les jeunes les moins âgés de notre corpus (13-17 ans). Les jeunes du secteur jeunesse se situaient dans une tranche d'âge supérieure (17-20 ans).

Nous avons également réalisé des entretiens avec des professionnels.

→ Michèle Simmoneau ;

→ la directrice de la Maison des enfants et son adjoint ;

→ l'animateur du secteur prévention (quartiers Essarts et Matisse) de la Maison des enfants ;

→ la présidente de la Maison des enfants qui, outre ses activités, habite de longue date au Cateau-Cambrésis et connaît bien la vie locale ;

→ la directrice de la bibliothèque municipale ;

→ la principale du collège Edmond Rostand;

→ le proviseur-adjoint, la documentaliste responsable du CDI, un professeur de français du lycée Camille Desmoulins ;

→ la maire-adjointe chargée du tourisme et des affaires scolaires.

PROTECTION JUDICIAIRE DE LA JEUNESSE

LES JEUNES DU FOYER D'ACTION EDUCATIVE DE RENNES

INTRODUCTION

Parmi les terrains retenus pour réaliser cette recherche, celui relatif à un public de jeunes sous protection judiciaire était prévu dès l'amont puisque, nous l'avons dit dans l'Introduction générale, c'est dans le cadre de réflexions relatives à ce public et son rapport à la lecture, que la recherche a été initiée puis étendue à d'autres catégories de public.

Les jeunes relevant de la Protection Judiciaire de la Jeunesse sont 200 000 environ, répartis entre différentes structures et dispositifs d'encadrement. La grande majorité est en « milieu ouvert » (jeunes qui vivent en famille et sont suivis par des éducateurs), les autres résident dans des structures d'hébergement, pour des durées allant de quelques semaines à plusieurs mois. Afin que ce terrain ne fasse pas double emploi avec celui d'un quartier relevant de la politique de la ville, dans lequel il est possible qu'un certain nombre de jeunes soient suivis par un éducateur et fassent l'objet de mesures de milieu ouvert, il était préférable de choisir un public PJJ en hébergement. Symétriquement, pour éviter trop de recoupements avec des jeunes incarcérés, nous avons opté pour un mode d'hébergement « le plus ouvert possible » (donc exclu les Centres Educatifs Renforcés et, a fortiori, les nouveaux Centres Educatifs Fermés).

Le choix s'est porté sur le Foyer d'Action Educative (FAE) de Cleunay (quartier de Rennes) qui, au moment de l'enquête⁹², avait la particularité d'être accolé à une Unité Educative d'Action de Jour (UEAJ), les deux structures ayant depuis peu une direction commune, le foyer étant réservé aux jeunes relevant de la PJJ, tandis que l'unité éducative était multi publics.

L'UEAJ, appelée aussi centre de jour ou d'insertion, abritait l'association *Tout Atout*, créée il y a 14 ans, dispositif d'insertion départemental proposant des projets individuels et collectifs autour de l'art et de la création, à des jeunes en difficulté. *Tout Atout* faisait le pari que les pratiques artistiques (théâtre, danse, musique, radio...) pouvaient « libérer la parole » de jeunes au parcours d'insertion bloqué et présentant des handicaps dans leur relation et leur communication à l'autre. L'association, à l'initiative de l'opération *Bulles en fureur*, avait d'abord centré ses actions vers la lutte contre l'illettrisme, d'où l'existence d'une bibliothèque et d'un atelier d'accompagnement scolaire.

C'est parce que cette configuration semblait intéressante que le foyer de Rennes a été choisi pour réaliser l'enquête sur les pratiques lectorales et le rapport à la lecture des jeunes qui y résidaient à l'époque.

Toutefois, au moment où les premiers contacts ont été noués⁹³, l'association voyait ses activités décliner et son existence compromise en raisons de difficultés d'ordres divers. Aussi était-il

⁹² Eté-hiver 2003.

⁹³ Voir la fiche méthodologique située en annexe.

hasardeux de tirer parti des synergies possibles et de l'effet d'entraînement que le centre de jour et *Tout Atout* pouvaient avoir sur les jeunes du foyer (par la bibliothèque et l'accompagnement scolaire bien sûr, mais aussi par toutes les autres activités dont pouvaient bénéficier les jeunes en hébergement).

Il semble cependant que, même avant le déclin de *Tout Atout*, les liens entre le centre de jour et la structure d'hébergement étaient réduits. En pratique, et pour des raisons dont l'analyse dépasserait le cadre de notre mission, une toute petite minorité de jeunes du foyer participaient aux actions proposées par le centre de jour.

L'exemple de la bibliothèque est, de ce point de vue, parlant. Située au premier étage du centre de jour (dans un local qui abritait aussi l'activité radio), elle donnait directement sur le premier étage du foyer, au niveau des chambres des jeunes. Or l'espace résidentiel des jeunes et la bibliothèque ont, pendant des années, été séparés par une porte... fermée à clef. D'après les éducateurs, cette situation était due à ce que, pendant ces années, la bibliothèque avait également servi de bureau à l'un des animateurs de l'association. Cependant, après son départ et une fois le lieu libéré, il faudra attendre plusieurs mois pour que la porte soit déverrouillée, laissant aux jeunes un libre accès à la bibliothèque. En fait ce n'est qu'au cours de notre troisième séjour que nous verrons la porte ouverte⁹⁴. Où nous constatons – pour la première fois, mais nous le constaterons à d'autres reprises sur les autres terrains – qu'une proximité physique (une porte et quelques mètres à parcourir) pouvait masquer des barrières matérielles, ou mentales, importantes.

Au final il apparaissait qu'en dépit de *Tout Atout* – ses orientations vers la lutte contre l'illettrisme et l'existence de la bibliothèque – très peu d'actions autour de la lecture aient vu le jour au sein de l'unité éducative dont ont/auraient bénéficié les jeunes du foyer, public pourtant proche et, si l'on ose dire, « à disposition ».

Par conséquent l'intérêt de réaliser la recherche au foyer de Rennes perdait de son intérêt premier, car au départ c'était la juxtaposition entre les deux structures – et ses effets – qui fut à l'origine du choix. Si l'on ajoute les difficultés que nous avons eues pour interviewer les jeunes et les obstacles liés à la distance Paris-Rennes pour une recherche qui demande un temps ouvert, propice à l'observation et à la rencontre, on comprendra mieux pourquoi il a été décidé de poursuivre l'enquête dans un foyer PJJ de la région parisienne⁹⁵.

Notre travail à Rennes aura cependant été fructueux, en ce qu'il aura permis de mieux comprendre la situation et le comportement des jeunes relevant de la PJJ (et accessoirement ceux d'une équipe en

⁹⁴ La bibliothèque était assez bien achalandée. On y trouvait, disposés sur 4 meubles de 3 ou 4 rayonnages chacun, des romans pour enfants, adolescents et adultes, contemporains, historiques et classiques ; des BD (environ 150) ; des essais, notamment sur la drogue, l'insertion, le droit de l'enfance, la famille, et des cassettes vidéo. Mais, suite à l'étiollement de *Tout Atout*, il était question qu'une partie de ces ouvrages soit dispersée entre différentes structures d'insertion du quartier ; aussi la bibliothèque ne devait-elle plus contenir qu'un nombre réduit de livres, au moment où les jeunes pouvaient en avoir un libre accès.

⁹⁵ Voir « Les jeunes du foyer et de la structure de jour PJJ de Bagneux ».

questionnement, voire en difficulté) et de poser des premières pistes d'analyse concernant leur rapport à la lecture et leurs pratiques lectorales.

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Le foyer de Cleunay héberge en moyenne 8 jeunes, possiblement 10, âgés de 15 à 18 ans. La durée moyenne de séjour est de 3 à 6 mois, sur la base d'ordonnances de placement de juges des enfants généralement prises pour 6 mois, renouvelables une fois (quelques jeunes peuvent donc rester une année).

La structure étant la seule du département faisant office de CPI (Centre de Placement Immédiat), elle pratique aussi l'accueil d'urgence. Dans les faits, pour l'année 2003, la majorité des placements ont été des placements d'urgence, non prévus. Sur 25 jeunes accueillis, 20 l'ont été en urgence. L'urgence signifie qu'un jeune peut être intégré dans la structure en 48 ou 72 heures sur décision d'un juge, voire du jour au lendemain. Cette situation a un impact évident sur tout ce qui ressortit à la dynamique de groupe et nous verrons que le foyer de Bagneux (92), où nous avons poursuivi l'enquête, n'étant pas CPI, avait un groupe de jeunes sensiblement différent de celui de Rennes.

La structure de Rennes fait aussi de l'hébergement diversifié ; elle accompagne des jeunes placés dans des familles d'accueil ou des jeunes qui résident seuls en appartement lorsqu'ils ont atteint leur majorité et doivent quitter le foyer.

Les jeunes sont placés au foyer sur décision judiciaire pour deux types de motifs qui peuvent se recouvrir : à cause de leur carrière délinquante ou par mesure d'assistance éducative. Dans les faits, selon les professionnels⁹⁶, ils arrivent au foyer après un parcours semé d'embûches. Ce sont des jeunes qui présentent généralement des troubles affectifs, supports de troubles psychologiques de plus en plus patents, auxquels les éducateurs, d'après leurs propres dires, ne savent pas toujours faire face. Marqués par les carences, les placements et ruptures itératifs, assez souvent la maltraitance, les plus grosses difficultés des jeunes sont sans nul doute existentielles. Ainsi ont-ils une expérience de la souffrance, de la vulnérabilité et de la mort souvent bien plus avérée que la plupart des adultes autour d'eux⁹⁷.

La décision de placer un jeune dans une structure d'hébergement n'est pas anodine. Elle peut même être traumatisante, pour le jeune et sa famille. C'est dire si l'arrivée au foyer n'est pas une décision libre ou un choix, c'est souvent le seul lieu de vie possible, alternative fragile à la rue, l'errance ou la prison. Selon les éducateurs, un grand nombre de jeunes ne cessent, durant leur séjour, de tenter d'en repartir par tous les moyens : fugues, actes délictueux, tentatives de suicides... Ainsi, sur les 25 jeunes accueillis au foyer de Rennes en 2003, 5 partiront avant la fin du premier mois. D'autres,

⁹⁶ Les professionnels que nous avons interviewés : directrice, éducateurs du foyer et du centre de jour.

⁹⁷ Voir notamment CHOQUET et alii, 1998.

durant leur durée de placement, alterneront vie au foyer, vie dans la rue et vie en famille, sur de courtes durées.

La vie au foyer

En principe les jeunes sont occupés dans la journée : ils vont à l'école, au travail ou en démarche d'insertion (tentatives pour réintégrer le système scolaire ou trouver un emploi par exemple). Dans les faits c'était le cas pour la majorité d'entre eux, hormis ceux qui étaient en vacances ou en période de latence (recherche de stage, attente d'une réponse à l'envoi d'un CV ou d'une candidature...), ou qui venaient d'arriver. De ce fait la structure est assez souvent vide dans la journée (hormis la présence du personnel de vie et des éducateurs de service) et la vie du foyer se déroule principalement entre 17 heures en soirée et 9 heures le lendemain matin.

Les jeunes inoccupés (parfois aussi les autres) étaient censés participer aux activités ou aux actions proposées par le centre de jour : aide aux devoirs ou remise à niveau scolaire, préparation à la recherche d'un emploi ou de stages, atelier mécanique, atelier cuisine, activité radio, bibliothèque, etc.

Si l'on accède au foyer et au centre de jour par deux entrées différentes, les structures sont accolées et forment un même bâtiment. Toutefois, cette proximité physique n'était pas suffisante et, dans les faits, peu de jeunes de l'hébergement se rendaient au centre de jour ; nous y reviendrons.

Avec quelques jeunes, il fut assez facile d'entrer en contact⁹⁸ ; d'autres furent tendus et fuyants. La plupart ont donné l'impression d'osciller entre l'ennui (surtout ceux qui étaient inoccupés) et des accès d'énergie qui pouvaient déboucher sur du chahut ou de la violence : cavalcades, bousculades, bagarres, agressions. Ces manifestations sont souvent imprévues, les jeunes sont calmes, l'ambiance tranquille et, tout à coup, pour une peccadille, semble-t-il – une remarque, une montée de voix, un regard – « ça part » : un jeune s'emporte, une porte claque, une bagarre commence⁹⁹... La plupart du temps les choses en restent là, le niveau de tension s'abaisse, mais peut de nouveau monter quelques minutes après. Pour le dire en d'autres termes, et tel que cela ressort à la fois de ce que nous avons observé et de nos entretiens avec l'équipe éducative, les jeunes semblent l'objet de mouvements incontrôlés et balancent entre une destructivité tournée vers eux-mêmes et vers les autres.

De ce fait, la notion de quotidien au foyer (ou du foyer) fut difficile à approcher. Elle a même fait sourire des éducateurs lorsque nous sommes venues la première fois présenter notre recherche et expliquer que nous désirions comprendre le rapport des jeunes à la lecture, dans leur vie ordinaire. Pour ces éducateurs, la notion de quotidien laisse entrevoir des formes de régularité qui permettent un

⁹⁸ En général ce furent les plus âgés ou ceux qui étaient occupés de façon relativement satisfaisante à leurs yeux (stage qui les intéressait, emploi rémunéré, reprise de l'école, entrée en apprentissage...).

⁹⁹ Nous ne retrouverons pas cette ambiance au foyer de Bagneux – ou dans une moindre mesure – car, à la différence de Rennes, les jeunes vivent ensemble depuis un certain temps et finissent par former un groupe.

minimum d'anticipation, de prévision et d'organisation du temps. Or, selon eux, le mode d'être des jeunes, qui influe sur celui de la structure, serait plutôt celui de la crise. On n'aurait pas d'écoulement du temps, au cours duquel surviendraient des incidents, mais l'inverse : une série d'incidents, entre lesquels il se glisserait parfois un peu de calme ou de paix. Des moments rares, selon les éducateurs, fugaces et évanescents.

Il était malaisé d'estimer si la situation ainsi décrite se rapprochait de la réalité. Pour ce que nous avons pu observer, le quotidien de la structure existait surtout à travers les activités les plus proches de celles d'un foyer au sens courant donné à ce terme – un lieu, maison ou appartement, partagé par une famille : le ménage, la préparation des repas, les repas, les moments de détente, le retour des jeunes, leur départ le matin, le coucher... et, dans une moindre mesure, à travers les activités et l'emploi du temps des éducateurs et des animateurs de vie, encore que ceux-ci pouvaient varier d'un jour à l'autre¹⁰⁰.

Concernant les jeunes, compte tenu de leur situation et parcours, la notion de quotidien paraît encore plus hasardeuse. Hormis leur prime enfance, ils semblent avoir rarement vécu de périodes suffisamment longues où, demain ressemblant à peu près à hier, il est possible de créer des habitudes et de fabriquer des repères. Leur nombre de changements de lieux et de modes de vie est impressionnant ; ils ont quitté leur famille et les liens avec leurs proches sont plus ou moins distendus, dans tous les cas problématiques ; la quasi totalité est en rupture scolaire, ils ont changé d'école plusieurs fois, ont quitté leur quartier ou leur ville en venant au foyer¹⁰¹, ainsi que leur(s) groupe(s) de pairs.

Certains, pourtant, semblaient parvenir à profiter de leur séjour pour se poser et se constituer, même provisoirement, un quotidien – ils resteront par exemple six mois ou un an, logeront en appartement puis voleront de leurs propres ailes – mais d'autres fuguent dès le deuxième soir, tandis que la plupart naviguent entre ces deux situations.

C'est plutôt en termes de tensions et de conflits que la structure et ses occupants nous ont été présentés par les professionnels, éducateurs ou animateurs de vie. Il a même semblé que, du fait de cette ambiance, ils consacraient une part importante de leur énergie à anticiper les difficultés possibles ou prévenir leurs effets. Pour le dire en termes concrets, les éducateurs nous ont dit craindre la violence (physique, psychique, avérée, latente...), les jeunes hébergés n'étant plus des enfants, les injures et les menaces ne relevant pas du fantasme, ni, même si elles demeurent exceptionnelles, les agressions.

Du coup la vie au foyer, c'est-à-dire le vivre ensemble d'un groupe de jeunes et d'adultes, ne va pas de soi. En effet, les éducateurs ont (au moins) un double rôle à l'égard des jeunes et réalisent deux

¹⁰⁰ L'équipe aussi peut varier ; ainsi de notre premier séjour (juin 03) à notre dernier (novembre 03), elle sera renouvelée à 50%.

¹⁰¹ Le foyer accueille des jeunes venant de tout le département, parfois de départements limitrophes.

types d'actions. Soit des actions tournées vers l'extérieur : recherches de stages, prises de contact avec un employeur ou une école, échanges avec divers interlocuteurs (enseignants, magistrats, éducateurs...), échanges avec la famille, suivi judiciaire du jeune, sorties (loisirs, achats pour ou avec les jeunes...). Soit des « actions » (encore qu'on ne soit pas ici dans le registre exclusif de l'action) plutôt tournées vers l'intérieur et concernant la vie au foyer. Il ne s'agit plus dès lors d'effectuer telle ou telle démarche, mais d'être avec le jeune, parfois sans rien faire de particulier, ce qui, selon les éducateurs¹⁰², est autrement plus ardu. C'est dans ces moments que les éducateurs sentent les tensions et la violence possible.

La principale difficulté énoncée par l'équipe éducative concerne la vie collective, qui devrait pouvoir intégrer et à laquelle devraient pouvoir se référer, l'ensemble des jeunes. Elle est notamment ce qui pourrait leur donner (davantage) envie de rester au foyer et d'utiliser ce temps pour « récupérer » ou « se retrouver », afin de rebondir et repartir d'un meilleur pied. Certains y parviennent et semblent aller mieux durant leur séjour au foyer, d'autres non. Cette amélioration peut être durable, comme si quelque chose avait été enclenché, ou bien elle ne dure pas et le jeune peut de nouveau « chuter » (cesser d'aller en cours, ne pas se lever pour aller travailler, fuguer, recommencer à fumer...). C'est dire s'il n'y a aucune garantie de succès. Ce type de structure est pourtant, pour la plupart d'entre eux, le seul endroit où ils peuvent trouver une vie à peu près régulière et nouer contact avec des adultes qui ont pour mission de les soutenir, parfois de les contenir et de les aider.

La vie au foyer peut aussi permettre aux jeunes de (ré)élaborer un projet personnel. C'est d'ailleurs l'ambition principale et le leitmotiv de l'équipe : que les jeunes aient un projet. Réciproquement, qu'ils n'en aient pas et se trouvent inoccupés, est leur crainte. Tous souhaitent que les jeunes fassent quelque chose, nul ne supporte qu'ils ne fassent rien, l'ennui est redouté ainsi que ses dérives potentielles : l'apathie ou la violence.

C'est d'ailleurs ainsi que l'équipe présente les jeunes, c'est ainsi également que les jeunes se donnent souvent à voir en premier lieu, apathiques et sans désirs. Il semble très difficile que les jeunes, par eux-mêmes et sauf exception, sortent de cet « état ». Pour ce faire – pour qu'ils aient envie de quelque chose, qu'ils « bougent », qu'ils manifestent un désir – il faut, selon les éducateurs, les y aider, les pousser, les motiver ou les contraindre.

Lors de notre dernier séjour, en novembre 2003, les équipes des deux structures (foyer et centre de jour) terminaient une série de réunions sur la vie des lieux et l'animation des jeunes, sur le plan individuel et collectif. La question s'est re-posée de savoir quels projets on (se) donnait pour chacun des jeunes. Tous les adultes présents ont reconnu que les jeunes qui leur étaient confiés, dans la plupart des cas, n'avaient pas de projet et que c'était bien le rôle des structures d'hébergement et d'insertion PJJ que de leur en « fournir » un. Mais lequel ? A quelle échéance ? Comment ? La notion

¹⁰² Cela sera aussi attesté par les équipes de Bagnaux.

même de projet a été discutée, dans la mesure où, pour les professionnels présents, la condition pour qu'un individu ait des projets est qu'il « aille bien » ; or les jeunes qui arrivent au foyer « vont mal ». Aussi la question s'est posée de savoir ce que les institutions et leurs animateurs pouvaient faire pour que les jeunes... fassent quelque chose.

Finalement, cette réunion illustre à la fois la crainte de l'inoccupation et la relative méconnaissance des adultes concernant le parcours, les désirs et surtout l'avenir des jeunes. C'est comme si les professionnels sentaient que les jeunes leur échappaient, d'où le désir d'en savoir plus sur eux et de les réinscrire dans la durée, en les dotant (ou en faisant en sorte qu'ils se dotent eux-mêmes) d'un « projet ».

la relation d'enquête

AVANT DE POUVOIR INTERVIEWER LES JEUNES (5 AU TOTAL), IL FALLAIT D'ABORD LES RENCONTRER, LEUR PROPOSER L'ENTRETIEN OU, LORSQU'ILS AVAIENT DÉJÀ ÉTÉ SOLlicitÉS, NOUS PRÉSENTER ET LEUR CONFIRMER QUE L'INTERVIEW AURAIT BIEN LIEU À TEL MOMENT DURANT NOTRE SÉJOUR.

Dans la mesure où, sauf exception, les jeunes n'ont pas souhaité venir au foyer, celui-ci représente surtout un espace de contraintes à leurs yeux. De ce fait, tout ou partie de ce qui se rapporte au foyer relève aussi de la contrainte, notamment les divers rendez-vous et entretiens qu'ils ont avec les adultes, du foyer ou extérieurs (infirmière, psychologue, éducateur référent, directrice, juge... ou sociologue).

Les relations avec l'équipe éducative sont souvent de l'ordre du donnant-donnant. La venue même des jeunes dans une structure d'hébergement relève de ce registre : ils viennent au foyer pour éviter la prison ou pour prendre de la distance avec leur famille ; ils quitteront le foyer lorsqu'ils se comporteront mieux ou lorsque les relations familiales seront amendées ; ils retournent en famille le week-end à condition qu'ils aient respecté le contrat éducatif et se soient bien tenus dans la semaine ; ils obtiennent le droit sortir l'après-midi ou en soirée dans les mêmes conditions, etc.

Le foyer – aussi bien en tant qu'espace physique que dans ses principes d'organisation – est un mixte d'ouverture et de fermeture. Quotidiennement, les jeunes et les éducateurs négocient l'emploi du temps de chaque jeune et son contenu, aussi bien à travers les activités principales (le jeune à l'école, en stage, au travail, au centre de jour...) que par l'organisation du quotidien (l'heure du lever par exemple). Sur un plan physique, le foyer est à la fois libre d'accès (on semble pouvoir y entrer et en sortir assez facilement et les jeunes parviennent à en sortir quand ils veulent) mais, à l'intérieur, quasiment toutes les pièces sont fermées à clef et ce n'est pas la chose la moins étonnante que de voir les éducateurs se déplacer avec un gros trousseau de clés.

Ces éléments permettent de comprendre les obstacles qu'une « sociologue venue de l'extérieur » a pu rencontrer pour réaliser les entretiens. Sur la petite dizaine de jeunes qu'il était possible d'interviewer,

nous avons réalisé cinq entretiens. Pour les autres, les jeunes se sont dérochés, ou les rendez-vous ont été manqués, et seule une présence plus régulière dans la structure (qui aurait permis aux jeunes de nous voir plusieurs fois et, à eux et nous, de « nous apprivoiser » mutuellement) aurait pu accroître le nombre des entretiens.

Les entretiens ont duré entre 45 minutes et 1 heure et, sur les 5 jeunes interviewés, deux n'ont pas semblé à l'aise, mais davantage dans la position de devoir se plier à une démarche à laquelle ils ne souscrivaient pas. De ce fait il ne fut pas aisé de recueillir et d'interpréter des propos formulés dans un cadre contraignant notamment utilisé comme moyen en vue d'une fin (accepter l'entretien avec la sociologue pour : faire plaisir à l'éducateur, gagner le droit de sortir, remplir une part du contrat éducatif, etc.).

Pour autant les jeunes se sont exprimés – même s'ils se sont parfois exprimés « en opposition » – et nous n'avons guère perçu de procédé de reconstruction fictive destinée à se soumettre aux exigences ou aux normes de l'intervieweur.

Notons que cette difficulté (pour dialoguer et faire émerger une parole « vraie ») est inhérente à l'équipe éducative. Les éducateurs qui encadrent les jeunes au quotidien, a fortiori ceux du centre de jour, ainsi que les professionnels extérieurs (infirmière, psychologue), ont également du mal à rencontrer les jeunes et à dialoguer avec eux. Des rendez-vous sont pris mais non honorés et, hormis pour les rendez-vous « obligatoires » (avec les magistrats par exemple), chaque adulte sent qu'il est vain d'utiliser la contrainte ; en tout cas personne ne s'y essaie.

parcours et situation des jeunes

Sur les cinq jeunes interviewés, trois étaient arrivés très récemment (un la veille, un depuis quatre jours et l'autre depuis une semaine), le quatrième vivait dans la structure depuis trois mois, tandis que le dernier, au foyer depuis dix mois, devait, quelques semaines après, le quitter pour intégrer un appartement. Il y avait trois filles et deux garçons.

- Un examen de leur parcours précédent leur arrivée au foyer illustre l'aspect désordonné et cahoteux de leur vie.

Après une année de collège, un des garçons a intégré une classe de SEGPA, a eu des problèmes de drogue, a commencé un CAP de mécanique qu'il a abandonné au bout de 5 mois à cause de problèmes avec son patron. Il est allé 9 mois dans un Centre Educatif Renforcé en Afrique mais, continuant à se droguer et ayant endetté ses parents avec lesquels il a de graves problèmes relationnels, surtout avec son père, il est rentré en France pour être placé en foyer. Il y a «...*fait des bêtises* » et le juge qui le suit a décidé son placement au FAE de Rennes en précisant que c'était la dernière tentative avant une possible incarcération.

Une jeune fille d'une famille de 8 enfants a alterné plusieurs séjours chez sa tante (pour des durées de 3 à 6 mois) et chez elle, a fait plusieurs petits séjours dans différentes familles d'accueil, a commis plusieurs délits, est passée en jugement, a été placée au foyer. Depuis son arrivée, elle a fait plusieurs fugues, un court séjour en prison, est revenue au foyer, en est repartie, ce plusieurs fois, sur des temps très courts (quelques jours ou semaines).

Une autre jeune fille a été placée au foyer suite à une mesure d'assistance éducative. Son père a été accusé d'attouchements sexuels et sa mère, invalide, devait souvent être internée dans un service de psychiatrie. Depuis l'âge de 6 ans, elle vivait un peu chez son père ou chez sa mère, alternativement.

Les jeunes ont présenté leur parcours rapidement et de façon allusive, paraissant gênés de devoir confier une histoire difficile, qu'ils ont en outre déjà dû raconter un assez grand nombre de fois aux adultes qui les suivent depuis des années.

Ainsi s'est-on trouvé dans une position contrastée par rapport à celle des jeunes du Cateau-Cambrésis. Nous avons vu que les jeunes du Nord portaient un regard sur eux-mêmes et leurs proches assez peu distancié et dénué de jugement, où nous n'avions perçu aucune gêne ou sentiment de honte, comme s'il s'agissait du parcours ordinaire d'un jeune de cette région et de ce milieu, depuis plusieurs générations. Le regard des jeunes du foyer de Rennes fut dissemblable. Ils semblaient avoir une claire conscience de leur difficultés dont ils s'imputaient une part de responsabilité. Ainsi énoncèrent-ils, sans prendre de gants, les bêtises ou «...*conneries* » qu'ils avaient faites (drogue, bagarres, fugues, délits...) ainsi que le sentiment d'avoir raté un tas de choses. Finalement ils résumaient leur vie en termes que peu d'adultes oseraient utiliser : « *c'est de la merde* » ; « *il y a pire comme vie mais c'est très dur* » ; « *ce n'est pas du tout ce que j'avais imaginé* », etc. L'un d'eux, qui ne souhaitera pas s'exprimer sur ce sujet, et présentait (dans ses mots comme dans son attitude) un mélange de lassitude, de maturité et de cynisme, résumera son parcours par un sibyllin : « *ça a été une vraie galère !* ».

- Le parcours scolaire des cinq jeunes du foyer est malaisé à restituer, car il fait partie de ces sujets sur lesquels ils n'ont pas eu envie de s'étendre, compte tenu de la conscience de leurs difficultés ou de leurs échecs.

Nous avons toutefois pu déterminer qu'ils avaient tous arrêté leurs études (filiale générale ou technique) à un moment et que, depuis, 2 parmi eux avaient repris une formation, tandis que les trois autres envisageaient peut-être de le faire. Ce dernier temps d'arrêt scolaire succédait à plusieurs autres haltes dans leur cursus antérieur.

Trois d'entre eux ont estimé avoir un « niveau 3^{ème} », les deux autres un « niveau 5^{ème} », en référence à la classe où ils étaient parvenus avant de quitter l'école.

Au moment de l'enquête, deux étaient occupés : un garçon préparait un BEP de charcuterie-traiteur, une jeune fille travaillait comme vendeuse dans des boutiques de vêtements en vue de réintégrer un lycée professionnel. Parmi les trois autres, l'un était en recherche de stage, une jeune fille devait rapidement «...réintégrer l'école» sans pouvoir préciser davantage, quant à la troisième elle n'avait pas de projet particulier.

Les jeunes ont en revanche assez facilement parlé de leurs désirs ou projets futurs, tout en ayant conscience des obstacles qu'ils devaient franchir pour y parvenir. Tous voulaient pouvoir s'installer quelque part – pas forcément dans leur lieu de vie d'origine, à la différence des jeunes du Nord – travailler et avoir un compagnon (une compagne). L'un des garçons souhaitait obtenir son diplôme de charcutier et travailler dans un commerce tout en économisant pour se mettre à son compte dans quelques années. Une des jeunes filles espérait pouvoir décrocher un bac professionnel dans la vente et, si possible, entrer dans une école d'esthéticienne. Les trois jeunes inoccupés, qui n'avaient pas (encore) remis un pied à l'école ou trouvé un emploi, ont été plus vagues, et les souhaits de deux d'entre eux nous ont paru ressembler davantage à des rêves. Ainsi l'un des garçons, à la fois se voyait bien travailler dans le bâtiment, mais aussi retourner en Afrique parce qu'il y fait beau et qu'on y joue au foot... Une des jeunes filles s'imaginait vivre au Maroc, dont sa famille est originaire, avec son mari et ses enfants dans une très grande et belle maison...

Finalement – comme souvent les jeunes en difficulté que nous avons côtoyés dans nos travaux antérieurs – ces jeunes aspiraient à une vie très ordinaire, une vie « normale », celle que tout le monde vise à peu près et qui repose sur trois piliers : un travail, un lieu, une famille. Selon nous, cette aspiration à la « normalité » (pour des jeunes qui, jusqu'alors, avaient eu un parcours aux limites des marges) permet en partie de comprendre les réticences qu'ils manifestent à participer aux activités organisées ou proposées par le foyer ou par le centre de jour.

Vivre en foyer, c'est vivre une situation particulière, dont les jeunes ont conscience. Y « vivre vraiment », par exemple en participant aux ateliers proposés, c'est, d'une certaine façon, accepter d'être « traité » singulièrement. Ainsi, l'une des jeunes filles racontera qu'elle n'allait vraisemblablement pas partir en vacances durant l'été (l'entretien avait été réalisé début juillet) et qu'elle ne participerait pas au séjour de vacances organisé par le foyer. Pourquoi ? Parce qu'elle désirait de «...vraies vacances», en l'occurrence un séjour au bord de la mer pour «...être sur la plage et (me) faire bronzer». Les « vraies vacances » à ses yeux, ce sont les vacances de tout le monde, des vacances que l'on pourrait presque dire socialement sanctionnées. Mais ces vacances-là, il faut pouvoir les financer, or cette jeune fille n'avait pas d'argent et comme elle n'envisageait pas de travailler pour en avoir, elle supposa qu'elle n'irait pas en vacances cet été-là.

- Parmi leurs activités préférées, les jeunes ont mentionné les sorties (sorties avec des copains, sorties en ville, dans des cafés ou en boîte), des occupations ou des activités tournées vers l'extérieur et très

proches de celles des jeunes en général. Les sorties ont été énoncées avec d'autant plus de passion que les jeunes du foyer ne sont pas complètement libres de leurs mouvements et que le droit de sortir est une de leurs revendications récurrentes.

Les garçons ont mentionné l'attrait pour le sport (une fille a parlé de danse), qu'ils ont assez rarement pu pratiquer dans un cadre donné (club ou association), compte tenu de leur parcours mouvant. Ils n'envisageaient pas plus de le faire en étant au foyer, car la plupart étaient éloignés de leur lieu de vie et ne savaient pas combien de temps ils allaient rester à Cleunay.

Ils ont en outre, nous l'avons dit, manifesté un faible intérêt pour les activités organisées par le foyer ou par le centre de jour ; bien entendu, cela concerne principalement les jeunes inoccupés. Ainsi, parmi eux, le garçon supposait qu'il irait peut-être à l'atelier mécanique, mais juste une ou deux fois, et «...*vite fait* ». Une des jeunes filles avait participé pendant trois semaines à l'atelier théâtre organisé par le centre de jour, puis avait arrêté, les éducateurs estimant nécessaire de l'écarter du groupe sur lequel elle aurait eu mauvaise influence. Elle avait aussi participé à un séjour de vacances organisé par le foyer sur l'île de Jersey, mais n'avait pas aimé, car «...*on devait se lever trop tôt* » et «...*j'étais fatiguée* ». Quant à la jeune fille qui venait d'arriver quelques jours auparavant, elle n'avait pas encore d'idée claire sur son emploi du temps. Lorsque nous la reverrons quelques semaines après, elle sera toujours inoccupée et ne participera à aucune activité du centre de jour.

En résumé, hormis les sorties et ce qui a trait au « monde extérieur » (les magasins, la rue, les boîtes de nuit...), les jeunes sont difficiles à motiver et à mobiliser. Les éducateurs ont confirmé que le premier mouvement des jeunes était de refuser ce qu'on leur proposait, particulièrement quand cela leur semblait éloigné de leur univers familier. Ou bien, s'ils font un effort, il sera généralement de courte durée : les jeunes, comme ils le disent eux-mêmes essaieront un peu, une fois, pour voir ou «...*vite fait* »... à condition que ce qu'on leur demande soit facile et rapide à exécuter ou à réaliser.

Même dans des domaines ne relevant pas de l'occupationnel, certains jeunes peuvent avoir du mal à sortir des frontières de ce qu'ils considèrent comme possible ou réalisable. Ainsi, le temps des repas aurait valu à lui seul une investigation spécifique. Il arrivait que certains jeunes ne veuillent pas du tout manger, la plupart acceptant de toucher à leur assiette à condition de bien connaître (on a presque envie de dire de maîtriser) son contenu. Goûter des produits qu'ils ne connaissent pas, ou qu'ils n'ont pas l'habitude de manger, ne va guère de soi. Ainsi un soir, parmi d'autres exemples, un des garçons que nous avons interviewés picorera du bout des lèvres un morceau de bouchée à la reine et le recrachera aussitôt, tout en faisant remarquer qu'il avait «...*au moins fait l'effort de goûter* ».

Conduire les jeunes vers des choses un peu différentes de celles qu'ils connaissent ou dont ils ont l'habitude peut demander une énergie considérable de la part des adultes, comme nous le confiait cet éducateur qui, ayant prévu de les emmener au restaurant, a dû batailler ferme pour éviter le Mac-Do ou le sandwich grec et réussir à les faire entrer... dans une pizzeria. Au fond, dans un premier

mouvement (toute la difficulté étant de dépasser ce stade), les jeunes ont des idées bien précises, même rigides, sur ce qu'ils veulent faire, quel que soit le domaine. Les conduire vers autre chose demande de franchir pas mal d'obstacles : le désintérêt, le manque de curiosité, la mauvaise image de soi ou la peur, que les jeunes n'ont pas toujours les moyens ou l'envie de contourner ou de dépasser.

Deux principaux registres de lecture

Une première analyse des propos des jeunes concernant leurs pratiques et leur rapport à la lecture (et de ceux des éducateurs que nous avons invités à s'exprimer sur ce sujet), laisse voir deux dimensions principales d'évocations et de pratiques lectorales.

LA LECTURE COMME OUTIL DE CONNAISSANCE ET DE SAVOIR

Ce premier registre n'a quasiment pas été évoqué par les jeunes lors des entretiens, il ressort en revanche des propos des éducateurs et de nos observations.

- Le niveau scolaire des jeunes du foyer est faible : la moitié n'ont pas le niveau 3^{ème}, dont les 5 garçons et filles que nous avons interviewés. La conviction des professionnels qui les encadrent – mais ce n'est pas forcément celle des jeunes – est qu'ils ne pourront (re)trouver la voie de la professionnalisation qu'en (re)trouvant d'abord celle de la scolarisation, qui leur permettra, soit de trouver du travail (mais l'accès à l'emploi est rude pour ces jeunes marginalisés), soit de s'insérer dans des dispositifs de droit commun (Missions locales pour l'emploi, ANPE...) qui pourront les remettre en situation d'employabilité ou sur le marché du travail. C'est dans cette optique que l'atelier de soutien scolaire a été mis en place au sein du centre de jour.

Cet atelier a plus de mal à toucher les jeunes du foyer que ceux venus de l'extérieur (des demandeurs d'asile par exemple), la venue des jeunes du foyer ne reposant en pratique que sur leur bonne volonté, nonobstant l'emploi du temps qui leur a été donné à leur entrée – et qui, généralement, inclut un temps obligatoire de soutien scolaire ou de remédiation – que les jeunes respectent de façon variable.

Le soutien scolaire est une bonne illustration du jeu « du chat et de la souris » entre les jeunes et les éducateurs. Généralement, les jeunes du foyer viennent peu, voire pas du tout, à l'atelier de soutien scolaire et, lorsqu'ils viennent, c'est rarement aux moments prévus, lorsque les formateurs les attendent. Par ailleurs, leur venue à l'atelier, pour certains en tout cas, n'est pas très éloignée d'une logique de marchandage ; les jeunes acceptent de venir quelques heures et de se tenir correctement, pour qu'en « échange », selon eux, le magistrat qui s'occupe de leur dossier en soit averti et ne soit pas trop sévère, par exemple leur évite la prison. Ce faisant, aux yeux des jeunes, le contrat éducatif est respecté, ce qui est loin d'être le cas pour les éducateurs et les formateurs. Conscients de cette logique qu'ils trouvent perverse, ceux-ci tentent de convaincre les jeunes qu'ils n'ont pas grand-chose à perdre à essayer d'apprendre, « apprendre vraiment », puisque de toute façon ils ont été placés au foyer à la suite d'une décision judiciaire à laquelle ils ne peuvent se dérober. Leur souhait serait que les jeunes puissent faire contre mauvaise fortune bon cœur et troquer une contrainte durement

ressentie par une « nouvelle possibilité » qui leur est offerte ; en clair, qu'ils saisissent l'occasion d'un réapprentissage, même s'ils ne l'ont pas désiré.

- Le soutien scolaire pâtit de la nature même de son activité : renouer avec les apprentissages scolaires. Pour y parvenir, il est nécessaire de débloquent le « Moi apprenant » des jeunes, figé sur l'échec, en faisant du renforcement positif pour redonner confiance.

Le registre lectoral qui a cours à l'atelier est utilitaire : l'objectif est que les jeunes acquièrent l'autonomie et la compétence suffisantes pour savoir lire une offre d'emploi ou des documents professionnels, ou rédiger un CV. Ici, ce n'est pas la lecture détente, la lecture plaisir ou relevant de l'esthétique, qui priment, mais celle qui permettra l'acquisition de bases, ou le réveil de compétences enfouies, pour pouvoir se retrouver en situation de scolarisation potentielle (pour les moins âgés) ou en situation d'employabilité pour ceux qui sont en âge de travailler.

C'est pourquoi l'atelier essaie de ne pas trop coller à l'univers de l'école : la salle ne ressemble pas vraiment à une classe (tables et chaises disposées en U ou en carré, pas de tableau noir, position des formateurs et des élèves indifférenciée...) et les animateurs travaillent avec un ou deux jeunes à chaque fois. La difficulté est de redonner, ou de retrouver, les bases d'une re-scolarisation possible, sans que se rappellent trop les références scolaires qui, pour le jeune, sont l'illustration d'un blocage ou d'un échec.

Les animateurs de l'atelier ont attesté que la matière la plus difficile à travailler était le français. Les jeunes accepteraient plus volontiers de faire des mathématiques où, dans la plupart des cas, compte tenu de leur niveau, il convient d'appliquer des règles assez simples pour trouver les résultats et réussir l'épreuve. Le français, en revanche, les plongerait dans un univers plus incertain et aléatoire (des règles existent mais souffrant beaucoup d'exceptions et une grande place est laissée à l'imaginaire ou à l'interprétation, dans des analyses de texte ou des rédactions par exemple). Les jeunes se sentiraient particulièrement mal à l'aise sur le plan de la lecture et de l'expression écrite (compositions libres ou thématiques).

- Les formateurs devaient relever un triple défi : faire venir les jeunes, les faire travailler et leur « donner envie » de revenir. Or, dans ces trois registres, selon les professionnels, les jeunes seraient imprévisibles et même assez surprenants ; quelques exemples l'illustreront.

Thomas¹⁰³, un garçon de 15 ans, avait de grosses difficultés scolaires (il affichait pourtant, dans son CV et en réponse à notre question, un « niveau 3^{ème} »). Il avait fallu consacrer deux séances de 3 heures pour qu'il parvienne à recopier une lettre de motivation car il n'arrivait pas à se concentrer. Il commençait à écrire, s'énervait, n'accrochait pas, s'énervait encore, disait qu'il était fatigué, abandonnait... Le mois précédant notre venue, il avait été pris pour un stage qui devait durer une semaine, mais le garçon tint le coup deux jours, ce qui pour lui, selon les éducateurs, avait demandé

¹⁰³ Les prénoms ont été modifiés.

un gros effort. En travaillant sur son CV, les animateurs avaient relevé que le garçon avait déjà fait des stages mais, en creusant, ils se sont aperçus qu'il n'avait fait que les démarches préalables, mais pas les stages. Pour le formateur, soit Thomas avait menti et « triché » sur son CV, soit, faire les démarches, à ses yeux, c'était presque pareil que faire les stages. Ici, le comportement du garçon n'était pas très différent de celui qui avait goûté un morceau de bouchée à la reine pour le recracher, mais qui tenait à ce que son effort soit reconnu.

Une des jeunes filles que nous avons interviewées ne venait pas au soutien scolaire les jours et heures inscrits dans l'emploi du temps qui lui avait été remis (et auquel elle avait théoriquement souscrit) à son arrivée au foyer. Elle devait normalement avoir deux séances de soutien scolaire par semaine, afin de pouvoir reprendre l'école, ce que la jeune fille par ailleurs disait souhaiter. Les animateurs de l'atelier l'ont plusieurs fois attendue, mais elle n'est pas venue. Il lui arrivait pourtant de faire un tour à l'atelier de soutien scolaire, mais toujours en-dehors des heures où elle était attendue, et pas pour travailler, mais pour dire bonjour, discuter avec les adultes et les jeunes présents, puis repartir. Il lui était arrivé de se mettre au travail quelques fois, mais seulement lorsqu'à son arrivée elle constatait que d'autres jeunes travaillaient déjà. Le travail qu'elle fournissait alors était de qualité, la jeune fille se montrant de bonne volonté et coopérative, mais après cela, elle n'a pas davantage honoré ses rendez-vous hebdomadaires et ne revint pas à l'atelier de soutien scolaire.

La même chose s'est passée avec Sabrina, nouvellement arrivée au foyer lors de notre dernier séjour. Comme la jeune fille précédente, Sabrina ne venait pas à l'atelier sauf une fois où, voyant elle aussi que d'autres jeunes travaillaient, elle s'était assise et avait demandé à faire des maths. Très scolairement, elle posa à côté de sa feuille blanche des stylos, une règle et une gomme et écrivit la date et le titre (« *exercice de mathématiques* ») qu'elle souligna d'un trait rouge. Elle réussit son exercice, le nota à la main sur sa feuille (« *j'ai réussi* ») et dit qu'elle reviendrait faire des mathématiques d'autres fois, mais les animateurs ne l'ont jamais revue.

Lise, enfin, est venue à l'atelier pour travailler ses cours. Devant l'état de son classeur, un des formateurs lui a proposé de commencer par le ranger. Il leur faudra plusieurs heures pour remettre de l'ordre dans cet «...*inextricable fouillis* ». Date fut prise pour une autre séance de travail, mais Lise ne vint pas et, d'après le formateur qui se renseignera auprès de son éducateur, il semblerait qu'elle n'ait jamais rouvert son classeur bien rangé.

- Ces mini situations ouvrent plusieurs pistes de réflexion.

Les jeunes du foyer ne venaient pas, ou peu, à l'atelier de soutien scolaire. Ce n'est pas étonnant puisque nous avons vu qu'ils participaient peu aux activités qui leur étaient proposées. Rappelons que l'atelier se situait à quelques mètres du foyer (au cours de notre troisième séjour, les jeunes pouvaient y accéder par la bibliothèque), aussi les jeunes avaient-ils très peu à se déplacer (si peu qu'il est arrivé qu'une jeune fille vienne en robe de chambre...). Cela montre que la proximité physique (un lieu existe, dédié à une activité et des formateurs spécialisés sont présents pour accueillir les jeunes) est

insuffisante. Il ne suffit pas que l'atelier existe et soit physiquement accessible pour que les jeunes l'utilisent.

Ce que nous ne pouvons déterminer, c'est si les jeunes se rendaient encore moins à l'atelier scolaire qu'aux autres activités proposées par le centre de jour. Les professionnels ont seulement pu dire que l'atelier mécanique était plus fréquenté par les garçons, mais n'ont pu fournir d'autres éléments sur ce point. Aussi ne pouvons-nous établir si la nature même de l'activité (le soutien scolaire) faisait plus particulièrement « fuir » les jeunes. Sur le plan des matières, en revanche, les adultes semblaient formels : le français (lecture et écriture) était le plus difficile à appréhender, c'est en cette matière que les obstacles étaient les plus élevés et que les jeunes ressentaient plus âprement leurs incompétences ou leur échec.

Les jeunes ne venaient pas à l'atelier, mais il est apparu que les adultes n'allaient pas non plus les chercher. Or, tout seuls – ce sera globalement vrai de ceux que nous rencontrerons sur les autres sites – les jeunes font rarement de telles démarches ; il faut sans cesse les motiver, les pousser ou éventuellement les contraindre. Mais la contrainte était exclue par les adultes, dans la mesure où, à leurs yeux, elle est antithétique avec le renforcement positif et le travail sur la confiance qu'ils tentent de mettre en œuvre avec les jeunes.

Les situations décrites montrent qu'il n'est pas tout à fait juste de dire que les jeunes ne venaient pas à l'atelier. Il leur arrivait de s'y rendre, mais pas quand on les y attendait. Ils « passaient dire bonjour » et discuter et, parfois, se mettaient au travail. Ils connaissaient donc l'existence de l'atelier, savaient ce qu'on y faisait, mais l'utilisaient en quasi « libre-service ». Dans les cas décrits, il arrivait qu'ils se mettent au travail lorsqu'ils voyaient que d'autres jeunes y étaient, comme si les meilleurs prescripteurs en ce domaine n'étaient pas les adultes, mais les jeunes eux-mêmes, ce qu'on appelle plus classiquement les « groupes de pairs ».

Durant ces moments, imprévus et imprévisibles, où les jeunes se mettaient au travail, globalement, selon les formateurs, ils y arrivaient plutôt bien. Et pour le cas de la jeune fille qui demanda à faire des maths, on constate qu'elle se remit facilement dans l'« attitude scolaire » (les stylos et la règle, la date et le titre soulignés) et qu'elle en retira même de la satisfaction, alors qu'elle était pourtant en échec scolaire¹⁰⁴. Si l'on admet que l'attitude scolaire s'adopte dans les petites classes (maternelle et primaire), soit durant l'enfance, celle-ci apparaît comme une sorte de « temps d'avant » (avant les difficultés, l'adolescence, la galère...) qui peut représenter un référent fort et conservé à peu près intact dans l'esprit des jeunes, même s'il a rarement l'occasion d'être mobilisé.

Ces mini situations montrent enfin que les jeunes ont de grosses difficultés à maintenir un effort et à être constants. Faire « un peu » de quelque chose, à leurs yeux, c'est avoir fait la chose entière (comme manger un peu de bouchée à la reine, c'est la manger). Le jeune de la première situation l'illustre bien : il fait deux jours de stage et, pour lui, le stage est fait, il effectue plusieurs démarches

¹⁰⁴ On retrouvera une situation comparable à Metz, avec les jeunes mineurs astreints à l'obligation scolaire en prison.

en vue d'obtenir des stages, c'est comme s'il les avait effectivement réalisés. On verra sur les autres terrains que la difficulté à poursuivre une activité dans la durée, encore plus si elle demande un effort, peut en partie expliquer les réticences des jeunes à l'égard de la lecture.

LA LECTURE COMME LOISIR ET DIVERTISSEMENT

Hormis les lectures du cadre scolaire ou pré-professionnel, les jeunes que nous avons rencontrés à Rennes lisaient-ils ? La réponse est variable : hormis un garçon qui prétendait ne jamais lire et une jeune fille très peu, les trois autres se sont présentés comme des lecteurs et ont évoqué la lecture comme une de leurs activités possibles.

- Le motif principal évoqué par les jeunes qui se sont présentés comme ne lisant pas, ou peu, est le manque d'intérêt. On retrouve ici un rapport à la lecture proche de celui des jeunes du Cateau-Cambrésis. Ces deux jeunes ont un peu lu quand ils étaient plus petits, notamment à l'école, peuvent en avoir conservé quelques souvenirs, ou pas, et ne lisent quasiment plus aujourd'hui. Comme dans la bourgade du Nord, ils reconnaissent que même à l'école ils ont très peu lu, y compris les textes en principe obligatoires.

Le second motif évoqué est le manque d'accroche. D'après eux, ce qu'ils lisent glisse (« *je lis des mots* », dit un des deux garçons « *mais pas une histoire* »), mais ne leur « fait » rien, ils ne retireraient de leurs lectures aucune sorte de sensation ou d'émotion, hormis celle produite par l'effort fourni. Le texte écrit leur apparaît comme un objet étranger, trop peu à portée des capacités et des dispositions qu'ils peuvent ou veulent habituellement mettre en œuvre. Or, on l'a vu, les jeunes du foyer n'aiment guère sortir de leurs sentiers battus et préfèrent, ou doivent (en tout cas dans un premier mouvement) tenir à distance tout ce qui ne leur est pas familier. Y compris des textes qui, pourtant, ont un contenu qui pourrait les intéresser. Le même garçon racontait ainsi, qu'adorant le football, un membre de sa famille lui a offert un livre sur ce thème (un guide expliquant comment devenir footballeur professionnel), et que s'il avait été content du cadeau, il n'a pourtant jamais ouvert le livre. Ce n'est pas que le foot ne l'intéressait pas (il en parlera à plusieurs reprises durant l'entretien et dira qu'il aurait aimé devenir footballeur professionnel), c'est que son appréhension, via la lecture, créa un désintérêt ou lui parut trop étrangère. Il expliquera qu'il n'a pas lu le livre parce qu'il savait par avance « *...que ça allait être chiant* ». Il apparaît donc qu'on a moins affaire à un problème de contenu qu'au caractère non familier et peu apprécié de l'objet lui-même (le texte écrit), auquel le jeune homme ne voulut pas se confronter car il n'en attendait que du désagrément.

Un dernier motif a été évoqué par un des jeunes seulement, contrairement à notre attente, c'est le fait que la lecture apparaissait comme une injonction du monde des adultes. Pour ce garçon, lire renvoyait à l'univers scolaire et au « monde des adultes » (auquel une sociologue qui enquête sur la lecture

appartient) par rapport auquel il semblait en opposition ou en conflit (le jeune homme s'était d'ailleurs présenté comme ayant des problèmes relationnels, particulièrement avec son père).

A un moment de l'entretien et sans que nous lui ayons posé de question à ce sujet, il a dit que s'il devait se mettre à lire un jour, cela viendrait de lui seul, mais en aucun cas il ne le ferait parce que quelqu'un (sous-entendu un adulte) le lui aurait conseillé ou suggéré. Pour lui, ceux qui lisaient étaient bons à l'école et avaient « *de bonnes notes* ». Dans la mesure où ce n'était pas son cas – il l'avait stipulé en début d'entretien – il ne lisait pas. En revanche, il n'excluait pas de devoir ou de vouloir se ré-instruire plus tard, mais uniquement s'il le désirait ou s'en donnait les moyens, à ses yeux il fallait que ce fut l'objet de son propre choix.

De tous les jeunes que nous avons interviewés jusqu'alors, le garçon était le plus conscient du contexte de pression générale qui entoure la pratique de la lecture : il sentait qu'« aux yeux du monde », lire était considéré comme une bonne chose, tandis que ne pas lire était dommageable ou inquiétant. En se désignant comme non lecteur, il se situait aussi par rapport aux prescriptions et aux valeurs du « monde » qui l'entourait.

- Les jeunes ont évoqué deux types de lectures favorites : le journal et les bandes dessinées (BD).

Il arrive aux jeunes de Rennes de « lire le journal », la difficulté étant de savoir ce que recouvre ce terme. Un des garçons l'expliquera : il «...*prend le journal* », à condition qu'il « *soit tout près* » de lui, mais il ne se déplace jamais pour aller le chercher (dans une pièce du foyer ou au bureau de tabac, par exemple). Il lit le journal lorsque celui-ci se trouve sur sa route et entre dans son champ de vision. Dans ce cas seulement, il l'ouvre à la page des sports et lit les articles qui l'intéressent, notamment les articles sur le football. Ainsi, le même garçon qui n'ouvre pas le livre de foot qu'on lui a offert qui porte pourtant sur un sujet qu'il aime, peut «...*attraper un journal* » dans lequel il sera question du même sujet. Si l'on voulait tirer de son attitude une conséquence pratique en matière de lecture, on conseillera à l'équipe du foyer de disposer un peu partout dans la structure des journaux et des livres, que les jeunes pourraient trouver sur leur chemin, et éventuellement consulter.

Le comportement d'une des jeunes filles est différent. Lorsqu'elle se lève, les jours où elle ne travaille pas, elle aime s'asseoir à la cafétéria du foyer pour boire un café et fumer une cigarette ; c'est aussi le moment où elle aime lire le journal. Mais, à la différence du garçon dont nous venons de parler, si le journal n'est pas sur la table basse au moment où elle s'y trouve, elle va le chercher. Mais elle n'ira pas jusqu'à sortir pour l'acheter, contrairement à un autre garçon, dont les éducateurs nous avaient parlé mais que nous n'avons pu interviewer, qui, lui, allait jusqu'au tabac-presse du quartier, situé à 500 mètres environ, pour rapporter le journal.

Nous avons également observé que quelques jeunes restaient assis sans rien faire dans la salle qui jouxte le bureau des éducateurs. De leur place, ils pouvaient voir les éducateurs et à l'extérieur, et suivre les allées et venues du foyer dont la plupart transitent par cette salle, qui est à la fois un lieu de passage et un lieu de vie. En face du canapé où ils étaient assis, sur une table basse étaient disposés

des journaux, des revues et des dépliants publicitaires, un fourre-tout de textes de nature différente semblant arrivés là par hasard, comme sur une table de salle d'attente ou la table du salon familial. Et nous pûmes voir, de temps à autre, l'un ou l'autre jeune prendre un journal ou une revue et les parcourir des yeux ou, plus rarement, s'installer plus confortablement pour « lire » un passage ou une page en particulier. Là encore, les jeunes n'allaient rien chercher mais attrapaient des imprimés qui étaient à portée de leur main, pour les consulter, les « lire », puis les reposer.

Le journal, en particulier le quotidien régional *Ouest-France*, semblait faire partie de leur univers familial et l'objet ne leur était pas étranger. Il apparaît que le journal échappe à trois contraintes, à leurs yeux. D'abord il n'est pas « pour eux », c'est « le » journal, sorte d'objet neutre et collectif, laissé à la libre disposition de chacun. Par ailleurs sa lecture n'est pas « obligatoire » (a contrario, on ne trouve pas de journaux à l'atelier de soutien scolaire ni dans la bibliothèque) et ne renvoie pas à un registre scolaire ou professionnel. Enfin il n'était sans doute pas anodin que le journal fut disposé dans les lieux « libres » du foyer (cafétéria, hall d'entrée...), des lieux non dédiés à une fonction ou une tâche particulière, et dans lesquels il semble que les jeunes prennent plaisir à se retrouver, particulièrement quand il y a du monde à proximité.

- Comme au Cateau-Cambrésis, les jeunes du foyer de Rennes lisaient des bandes dessinées, surtout le soir, dans leur chambre, au moment du coucher. Ces BD pouvaient leur appartenir ou, notamment depuis que la porte de la bibliothèque avait été ouverte, étaient parfois empruntées. D'après les jeunes et les éducateurs, elles circulaient d'un jeune à l'autre, certains d'entre eux se les prêtaient et, parfois, s'en conseillaient la lecture.

Comme dans la bourgade du Nord également, les albums cités sont quasi exclusivement des BD pour enfants : *Titeuf*, *Boule et Bill*, *Lucky Luke*, *Mickey* et, plus rarement, quelques mangas. Les jeunes ont donné plusieurs raisons à ce choix. La première est que les BD sont «...*faciles à lire* », rapides et pas «...*prise de tête* ». A la différence d'autres objets de lecture, elles ne demanderaient pas d'effort particulier et, de ce fait, procurent du plaisir. En outre, le fait qu'elles soient destinées aux enfants les rendent familières, car les jeunes les ont toujours un peu vues, chez eux ou près d'eux, et les ont toujours un peu lues, même si ces souvenirs de lectures se perdent avec les souvenirs de l'enfance. On peut supposer que lire ces BD au foyer est une façon de poursuivre une habitude – pour les jeunes qui l'avaient contractée – et de créer un lien entre la vie au foyer et la « vie d'avant ». Comme au Cateau-Cambrésis, les BD évoquées sont devenues des classiques (ou sont en train de le devenir), elles font partie d'un répertoire éprouvé, partagé par beaucoup (y compris des adultes) et socialement sanctionné (leur lecture n'est plus réprouvée). Enfin le fait que les jeunes prétendent les lire surtout le soir, au moment du coucher, les rendent encore plus familières et rassurantes, nous y reviendrons.

- Sur les 5 jeunes interviewés, 3 déclaraient lire des livres en plus du journal et des BD. Il s'agit de romans de type assez divers : des romans d'Agatha Christie, des romans pour adolescents (dont les jeunes n'ont pu indiquer l'auteur ou le titre) ou des romans plus littéraires (comme le dernier ouvrage de Camille Laurens à l'époque, par exemple). Ont également été cités les ouvrages de Pierre Bellemarre et Stephen King, ainsi que des livres illustrés comme ceux de la collection *Chair de Poule* qui s'adresse à des enfants de 10-12 ans.

Sans qu'ils se soient beaucoup étendus sur le sujet – car les jeunes ont eu du mal à parler de leurs lectures et ont eu peu de choses à en dire – les trois jeunes « lecteurs » ont évoqué leurs pratiques avec plaisir, estimant qu'ils arrivaient facilement à «...se mettre dedans ». La lecture, même si elle n'est pas leur activité préférée, semblait faire partie de leurs occupations possibles.

Ils ont toutefois pu – à la différence des jeunes du Nord – évoquer des lectures qui ne leur avaient pas plu, soit parce qu'ils ne comprenaient pas les mots, soit, pour reprendre leurs termes parce qu'ils «... n'entraient pas dans l'histoire ». Il est difficile d'en esquisser ne serait-ce qu'une vague typologie : ainsi une des jeunes filles « entrait bien » dans les livres d'Agatha Christie, mais pas dans ceux de Stephen King qu'elle avait du mal à comprendre. La seconde lisait le dernier livre de Camille Laurens mais n'avait pas aimé la biographie de Loana.

Il apparaît qu'un livre est, à chaque fois, un événement en lui-même : il « passe » ou « ne passe pas », « ça accroche » ou non, de façon parfois surprenante. En effet, peut-on dire que S. King est plus compliqué qu'A. Christie ? Rien n'est moins sûr dans la mesure où l'auteur de suspense apparaît plus contemporain que la romancière anglaise aux personnages parfois désuets. Quant à la seconde jeune fille, on aurait pu estimer que la biographie de Loana allait l'intéresser : l'ex-vedette du Loft est réputée être une belle jeune femme, assez sulfureuse et qui n'a pas eu une vie facile avant de connaître le succès. Pourtant la jeune fille du foyer lui a « préféré » l'univers de Camille Laurens, d'un accès pourtant plus âpre.

Il conviendrait de pouvoir creuser ce que les jeunes entendent par un livre « facile » ou « difficile ». Pour eux, c'est notamment le fait de pouvoir entrer dans l'histoire rapidement, sans accroc et sans contrainte, afin que la part du plaisir soit maximale et que lire soit effectivement un divertissement. En revanche, une fois qu'ils sont entrés dedans (et il suffit souvent d'une page pour qu'ils se fassent leur opinion, estiment-ils), ils peuvent suivre un récit sur plusieurs centaines de pages. C'est ainsi qu'un des garçons a lu *Jurassic Park* en trois jours. Au fond, on a le sentiment d'une relation très entière au livre ; passé le cap de la prise (se faire prendre par l'histoire, ou pas), le jeune peut lire l'ouvrage jusqu'au bout et rapidement.

Mais, pour autant, cela ne permet pas de savoir a priori ce que les jeunes vont aimer. Ils ne semblent pas avoir de guides implicites de lecture, par exemple par genre littéraire, époque ou auteur. Ils

décrivent leurs pratiques lectorales comme des rencontres à chaque fois renouvelées, sans que peu à peu, avec le temps, une courbe d'expérience se crée, leur permettant de pré-orienter leurs choix futurs.

Une exception se présente avec un des garçons. Des cinq, il est celui qui clamera avec le plus d'ardeur que la lecture ne doit surtout pas être une contrainte ou un effort. Mais, à la différence des autres, il sera capable de parler du type de livres qu'il ne veut pas lire, en l'occurrence ceux qui intègrent de longues descriptions littéraires, «...*barbantes et ennuyeuses* ». Et pour mieux nous faire comprendre ce qu'il entendait par là, il a déclamé, souriant et malicieux, une de ces « longues descriptions littéraires », qu'il a très bien dite, autant sur la forme que sur le contenu, à tel point qu'on aurait pu soupçonner qu'il récitait un extrait appris par cœur. Ce jeune semblait avoir déjà lu ce type d'écrit et s'en souvenait suffisamment pour parodier ces mots et tournures de phrases inhabituelles, pour lui, ce qui semblait l'amuser beaucoup. Comme s'il savait qu'un autre univers lectoral que le sien existait (celui de la littérature classique pour aller vite, lui étant surtout amateur de science-fiction), univers qu'il trouvait cependant ennuyeux et dans lequel il ne désirait pas entrer.

place et fonction de la lecture

Examinons maintenant la place que la lecture semblait occuper dans la vie des jeunes du foyer, non sur le plan des pratiques (le temps imparti à la lecture ou la nature des textes lus), mais celui des sentiments ou émotions par elles procurés, ainsi que sur les termes de la relation entre les jeunes et la lecture.

- Il apparaît d'abord que, pour lire et en éprouver du plaisir, il faut être « posé quelque part ». Une jeune fille illustre bien ce phénomène. Elle dira que, pour lire, elle a besoin de temps et de calme, et qu'elle parvient à lire par moments, ceux où elle est inoccupée et où elle a envie d'être tranquille. Or il se trouve qu'elle aura un séjour au foyer particulièrement mouvementé : elle essaiera de sortir beaucoup, participera à des activités puis arrêtera, fuera, sera en errance quelques jours, commettra de nouveaux délits, sera incarcérée, reviendra au foyer, en repartira, etc., jusqu'au moment où l'équipe n'aura plus de nouvelles d'elle. Entre deux allers et retours, et durant les moments où elle ne se sentait pas trop mal, il lui arrivait de lire.

Elle lisait donc durant les quelques jours, ou les quelques heures, où elle était « posée », ce qui ne l'empêchera pas de repartir souvent. Notre sentiment fut que cette jeune fille lisait durant les moments où elle soufflait, comme si la lecture, activité paisible dans ce cas, accompagnait ou soulignait ses plages de paix, qu'elle était contrainte d'accepter (lorsqu'elle revenait au foyer parce qu'elle n'avait pas d'autres solutions), ou qu'elle s'octroyait.

On peut rapprocher ce cas de ceux évoqués par Joëlle Bahloul dans son étude sur les faibles lecteurs¹⁰⁵. Bahloul mentionne que, suite à des accidents ou des ruptures de vie, les personnes peuvent

¹⁰⁵ BAHLOUL, 1990.

modifier leurs pratiques de lecture et se mettre à lire. Par exemple des personnes malades ou accidentées peuvent, durant leur séjour à l'hôpital, soit un lieu thérapeutique et « clos », se mettre à lire, mais dès qu'elles en sortent, elles cessent leur pratique¹⁰⁶. Certes un foyer n'est pas un hôpital, encore qu'on y retrouve une dimension de fermeture et un accompagnement qui n'est pas éloigné d'une forme de thérapie, mais pour cette jeune fille en tout cas, il lui procurait le moyen de lire un peu, ou de renouer avec des pratiques antérieures car, comme beaucoup de jeunes, elle estimait lire davantage lorsqu'elle était enfant.

- Cette idée d'être « posé quelque part » pour souffler est encore mieux, quoique différemment, illustrée par le cas de la seconde jeune fille. A la différence de celle dont nous venons de parler, placée au foyer à cause de son parcours délinquant, celle-ci faisait l'objet d'une mesure d'assistance éducative et c'est pour la protéger qu'elle avait été retirée de sa famille et admise au foyer. De tous les jeunes que nous avons rencontrés à Rennes, elle était une de ceux qui semblaient vivre le moins mal son séjour et, par exemple, confiait aux adultes présents qu'elle était assez contente d'être là.

Parmi les activités qu'elle prévoyait durant son séjour, elle a mentionné la lecture. Elle est arrivée au foyer avec quelques livres, notamment deux romans que sa mère venait de lui offrir. Elle semblait heureuse à l'idée de pouvoir lire au foyer ou, plus précisément, de pouvoir lire à nouveau. En effet, elle racontait qu'enfant, elle aimait lire et s'était inscrite à l'âge de 9 ans à la bibliothèque de son quartier où elle allait « *pour s'installer et rester longtemps* ». Elle évoquera un long moment les livres qu'elle empruntait, pour elle ou sa petite sœur. Remontant encore plus loin dans l'enfance, elle se souviendra que ses parents lui avaient offert des livres (notamment un *Babar* grand format dans lequel elle avait appris l'alphabet) et qu'une voisine, lorsqu'elle vivait chez son père, lui en prêtait souvent. La lecture, pour elle, semblait liée à des souvenirs plutôt positifs et rappelait des moments familiaux paisibles. Depuis, elle a connu un certain nombre d'épreuves (violences familiales notamment) et a mené une vie perturbée. Son arrivée au foyer pouvait lui permettre de renouer avec cette période d'« avant » dont nous avons constaté – aussi bien pour elle que pour d'autres – qu'elle était importante à ses yeux et qu'elle lui accordait de la valeur. Lire, pour cette jeune fille, c'était retrouver une pratique qui lui avait procuré du plaisir et qu'elle pouvait de nouveau effectuer au sein d'une structure qui contribuait à lui donner le sentiment qu'elle pouvait vivre (plus) normalement, au moins durant un temps.

- La lecture suppose, induit ou secrète (un peu les trois à la fois) une forme d'espace intime. Lire est certes une relation à deux termes (le lecteur et le texte), mais peut aussi provoquer des retours vers soi. Parce que, pour lire, il faut un peu de calme et d'isolement – le monde extérieur s'assoupissant

¹⁰⁶ On observera un phénomène similaire avec les jeunes incarcérés à Metz, plus gros lecteurs durant leur temps de détention qui, sitôt sortis, pensaient retrouver leur niveau de lecture antérieur, soit redevenir de « petits » ou « faibles » lecteurs.

provisoirement – le lecteur se trouve de fait « isolé », même s'il peut entrer en résonance ou en relation avec le « monde du texte ».

Or, être ou se mettre au calme, trouver un lieu pour s'isoler ou créer un espace intime, pour les jeunes du foyer, est loin d'être simple. Certains, sur ce terrain comme ailleurs, redoutent la solitude, encore plus si elle favorise un retour vers soi. Ainsi, il est frappant de constater que les jeunes, surtout ceux qui sont inoccupés, demeureraient souvent ensemble à l'intérieur du foyer; ils ne faisaient pas grand-chose, mais le « faisaient » ensemble – comme la majorité des jeunes que nous rencontrerons qui privilégient, parfois subissent, les pratiques collectives par rapport aux usages solitaires. On peut alors comprendre que la lecture fasse peur et que certains jeunes n'aient pas envie de s'y frotter. Dans la mesure où elle éloigne des autres (des autres connus, membres de l'entourage ou de l'environnement familial) et ouvre vers la réflexivité – si on peut se découvrir soi-même à travers la vie de l'autre (un personnage de roman par exemple) ou s'interroger sur soi en s'interrogeant sur l'autre – alors elle peut être objet de crainte pour des jeunes qui ont un parcours qu'ils placent plutôt sous le signe de l'échec et qui se cramponnent à ce qui leur est familier.

- Il arrive, à l'inverse, que la lecture permette d'échapper au retour vers soi et au « regard intérieur ». Ainsi constate-t-on que les jeunes du foyer lisent surtout le soir, au moment de se coucher. Or, selon les éducateurs, ce moment est toujours délicat. Les jeunes se retrouvent seuls dans leur chambre à l'approche de la nuit, propice aux craintes ou aux angoisses, qui peut en outre leur faire plus cruellement sentir l'absence de leurs proches. Aussi, pour composer au mieux avec ce moment difficile, certains jeunes lisent, c'est-à-dire pour eux, rappelons-le, se « font prendre » par une histoire qui, peut-être, leur permettra d'échapper à eux-mêmes¹⁰⁷. On saisit mieux ici ce sur quoi ils ont insisté, à savoir qu'un livre devait les accrocher rapidement. C'est en partie parce qu'ils répugnent à faire des efforts, nous l'avons vu, mais également parce que, plus que d'autres peut-être, ils ont besoin d'évoluer dans un univers connu et rassurant, qui les éloigne d'eux-mêmes, tant l'image qu'ils se font de leur vie est amère.

- Si l'on pousse cette piste de la réflexivité, il apparaît que la lecture peut faire autant de bien que de mal. Elle peut, d'un côté, illustrer la solitude, l'isolement ou le retour vers soi, choses que certains jeunes redoutent car ils n'y ont pas été préparés ou n'ont pas une « image de soi » assez satisfaisante. D'un autre côté, elle peut aussi les conduire loin d'eux et les prendre dans ses filets, afin d'éviter le face-à-face avec soi et faire passer plus vite des moments douloureux.

La lecture en tout cas, contrairement à l'image qu'on peut en avoir, n'est pas toujours garantie de bien-être ; elle n'est pas non plus une garantie d'adoucissement des mœurs, comme l'illustre cette

¹⁰⁷ On verra qu'à la prison de Metz, certains lisent pour faire passer le temps, s'endormir ou ne pas trop penser.

jeune fille, lectrice de livres, qui effectuera un séjour éprouvant – pour elle et pour les adultes – au sein de l'établissement.

Nous avons pu observer, pendant quelques heures, deux séquences d'une action-théâtre menée par l'association Tout Atout durant l'été 2003 avec un groupe de jeunes.

Pendant 25 jours, 5 jeunes, non membres du foyer, et une jeune fille du foyer qui a arrêté en cours de route, ont travaillé pour monter un spectacle de théâtre. Comme les repas au foyer, que nous mentionnions plus haut, l'examen de cette action mériterait un ample développement ; nous ne faisons ici qu'indiquer quelques éléments.

Le but des éducateurs était clair. Il s'agissait de redonner aux jeunes « le goût de quelque chose », notamment l'effort et le respect des règles de la vie collective, via un travail de type artistique avec un metteur en scène, qui devait déboucher sur une série de représentations. Il se trouve que le théâtre était l'activité principale mais les professionnels estimaient que le même résultat aurait pu être obtenu avec un spectacle de danse ou de musique.

Selon eux, ce qui fait qu'un projet avec un jeune en voie de marginalisation marche, est principalement lié à la rencontre qui va s'opérer entre les jeunes et l'artiste, lequel réussira (ou pas, ou peu, ou mal) à remettre les jeunes en mouvement, c'est-à-dire à faire en sorte qu'ils quittent les positions figées de leur monde connu et familier auxquelles ils s'accrochent. Cela signifie qu'ils doivent prendre le risque de faire un petit pas vers l'inconnu ; à terme, ce travail, selon les adultes, pourra contribuer à modifier leur rapport à l'autre et leur image de soi.

Une partie du travail théâtral reposait sur l'écriture et l'apprentissage de textes. Durant la répétition à laquelle nous avons assisté, les jeunes devaient dire leur texte et le faire vivre en fonction de leurs personnages. C'était un moment à la fois éprouvant et émouvant, qui demandait aux jeunes beaucoup de concentration (se souvenir du texte appris), ainsi qu'un effort de recherche (trouver le ton juste) et de représentation (déambuler sur scène et jouer). Pendant longtemps ils n'y sont pas arrivés, incapables de savoir comment bouger, parler et se tenir, effrayés par le regard du public (quelques personnes dans la salle qui assistaient à la répétition) et l'imagination bloquée. Tout l'art du metteur en scène a résidé dans sa capacité à les... débloquent.

Il était intéressant de voir comment les jeunes disaient leur texte les premières fois, de façon très « scolaire », en les récitant de façon mécanique et d'une voix monocorde. Ils semblaient « lancer » les textes très vite, sans silences ni respirations, comme s'ils voulaient s'en débarrasser. Petit à petit le metteur en scène est parvenu à leur suggérer des intonations différentes, des nuances dans le débit et dans le rythme du phrasé, que les jeunes ont d'abord tenté de reproduire avant, progressivement, d'apporter leurs propres nuances et différences, en clair de commencer à s'approprier leur texte et de le vivre. Le metteur en scène intercalait entre deux interventions techniques (sur le texte) des encouragements visant à réveiller les facultés de découverte et de créativité des jeunes. Le théâtre – via ce travail sur des textes – leur permettait peu à peu de se

défaire de leurs positions et de leur imaginaire bloqués, afin qu'ils puissent découvrir ou laisser surgir d'autres facettes d'eux-mêmes et pas seulement un Moi « mal apprenant » ayant échoué. Durant tout le temps de cette action, les professionnels feront du renforcement positif, en vue de persuader les jeunes qu'ils sont ou peuvent être bons, qu'ils ont des compétences et peuvent retrouver leurs appétits d'apprendre intacts.

FICHE MÉTHODOLOGIQUE

Les contacts permettant de réaliser l'enquête au foyer de Rennes ont été fournis par Dominique Brossier (DPJJ), également membre du comité de pilotage de la recherche. Dès mars 2003, nous nous sommes mises en contact avec la directrice du foyer, Nathalie le Barrazer, et une première rencontre a eu lieu le 1^{er} avril 2003, en compagnie du directeur départemental de la PJJ.

Nous sommes allées à Rennes pour rencontrer les jeunes, préalablement informés de la tenue de l'enquête, une première fois les 19 et 20 juin 2003, puis les 02 et 03 juillet, puis le 18 novembre de la même année.

Nous avons interviewé 5 jeunes, âgés de 15 à 18 ans, 3 filles et 2 garçons. Les entretiens, d'une durée de 45 à 60 minutes se sont déroulés dans la bibliothèque du centre de jour, dans une salle de réunion du foyer ou à la cafétéria.

Nous avons également réalisé des entretiens avec des professionnels.

- la directrice du foyer et du centre de jour ;
- deux éducatrices ;
- le cuisinier du foyer ;
- un animateur de l'association *Tout Atout*, responsable de l'action théâtre ;
- les animateurs de l'atelier scolaire ;
- une animatrice de l'association *Tout Atout*, responsable de l'activité radio.

LES JEUNES DE LA MAISON D'ARRÊT DE METZ

INTRODUCTION

• Si nous avons adopté une même démarche sur chacun des terrains, nous avons dit que celle-ci s'était adaptée aux lieux sur lesquels nous intervenions et des jeunes que nous rencontrions. Pour l'enquête réalisée à Metz entre avril et juin 2004, c'est bien sûr le fait d'intervenir en prison, auprès de jeunes incarcérés, qui a singularisé la démarche.

Un établissement pénitentiaire a comme particularité d'être un lieu clos et « complet », rassemblant sur un espace commun l'ensemble des éléments qui constituent la vie ordinaire des détenus durant leur incarcération. Pour les jeunes que nous avons interviewés, la prison était à la fois leur domicile, leur lieu de travail, leur école, leur salle de sport, leur hôpital, leur magasin¹⁰⁸, leur bibliothèque et leur tribunal. Dans la mesure où la recherche visait à appréhender les pratiques de lecture des jeunes dans leur vie ordinaire, le terrain de Metz a été très bénéfique de ce point de vue car, plus que sur les autres lieux d'investigation – hormis les foyers d'hébergement de la PJJ – nous avons pu nous faire une idée assez précise de ce qu'était leur quotidien. Nous avons perçu l'environnement physique, les lieux et les espaces – les cellules, les couloirs, les salles de classe, les bibliothèques, les cours de promenade, la cantine, les ateliers – découverts au fur et à mesure de nos déplacements dans la prison. Et nous avons pu observer des moments de la vie en détention – les jeunes en cellule, le travail des Auxiliaires au Service Général de l'établissement, les départs en promenade, l'attente devant le cabinet médical, etc. – parmi lesquels des temps davantage liés à notre recherche : les jeunes arrivant en classe, les jeunes mineurs en cours, les jeunes adultes à la bibliothèque, le passage du chariot de livres à l'étage des mineurs, par exemple.

Cela ne signifie pas que nous avons modifié notre démarche – elle n'est pas devenue une investigation de type ethnologique comprenant de longs temps d'observation – simplement nous avons tiré parti de la singularité du lieu, qui concentre sur un même espace les éléments qui constituent une vie ordinaire.

La particularité du lieu a présenté un autre avantage : la facilité de recrutement des jeunes et leur « disponibilité ». A la différence des autres terrains, nous n'avons pas eu à « chercher » des jeunes, puisqu'ils étaient sur place, pareillement pour les professionnels. Par ailleurs il n'a pas été très difficile de convaincre les jeunes de participer à l'enquête, les détenus appréciant généralement de rencontrer des personnes de l'extérieur qui leur permettent de rompre la monotonie et l'ennui de la vie en détention¹⁰⁹.

¹⁰⁸ La « cantine » est un magasin interne à l'établissement qui vend aux détenus différents types de produits de consommation courante (tabac, nourriture, journaux, produits d'entretien...). Elle est gérée par des surveillants, assistés de détenus.

¹⁰⁹ D'autant qu'ils avaient déjà été avertis de notre venue et informés de la tenue de l'enquête. Sur l'aspect plus concret de la mise en œuvre de la démarche, voir l'annexe située à la fin de la monographie.

Au final, sur les cinq sites où nous avons enquêté, celui de Metz aura été le plus facile à organiser. Cela tient aussi à la bonne volonté de nos interlocuteurs sur place et de l'aide qu'ils nous ont apportée.

- Mais le fait d'intervenir en prison – et les avantages, même, que nous venons d'évoquer – présentait des écueils possibles que nous nous sommes efforcées d'éviter, car ils auraient pu travestir les objectifs de notre travail.

Le premier écueil était que notre mission se transforme en un examen de la vie en détention. Dans la mesure où nous nous sommes déplacées assez librement au sein de l'établissement et avons pu interviewer des professionnels, notamment des surveillants, nous avons recueilli un certain nombre d'éléments sur ce point, particulièrement des éléments critiques produits d'un ressenti négatif (le manque de moyens, le stress au quotidien, les problèmes avec la hiérarchie, les interrogations sur le sens du métier, les inquiétudes pour l'avenir...). Ce n'est pas très étonnant, d'abord parce que la prison est depuis quelques années (de nouveau) sous le feu d'une vive critique¹¹⁰ dont les professionnels ont conscience et qu'ils partagent en partie ; ensuite, parce qu'ils profitent de la présence d'un interlocuteur extérieur (en l'occurrence une sociologue) pour manifester, en premier lieu, leurs insatisfactions ou leur ressentiment. Cela aurait donc été une erreur sur le plan scientifique, et une malhonnêteté sur le plan déontologique, que d'utiliser les éléments ramassés ici ou là pour nous livrer à une analyse critique de la détention à la maison d'arrêt de Metz¹¹¹. Non seulement nous n'étions pas venues pour cela, mais si ça avait été le cas nous aurions utilisé une approche visant à servir cet objectif précis, différente de celle que nous avons mise en œuvre en vue de cerner les pratiques lectorales et le rapport à la lecture des jeunes en détention.

Il est une autre raison pour laquelle nous n'avons pas voulu axer notre recherche sur ce point, c'était la crainte de perdre notre objet premier, à savoir la lecture, si nous nous centrons trop sur d'autres aspects de la vie carcérale. Nous savions, avant même de débiter la recherche – a fortiori après l'avoir commencée au Cateau-Cambrésis et au foyer PJJ de Rennes – que, compte-tenu de leur milieu social, leur niveau de formation, leur situation et leur parcours, ainsi que l'état subjectif qui pouvait être le leur (une bonne dose de mal-être et de souffrance pour certains), la lecture risquait d'être un objet évanescant dans les pratiques ordinaires des jeunes et dans leur vie. Faibles lecteurs, peu intéressés par la lecture et ayant d'autres préoccupations, nous craignions de recueillir un matériau trop léger

¹¹⁰ Voir les très nombreuses enquêtes et missions, notamment parlementaires, largement relayées par les media, qui mettent en avant, en général à juste titre, des éléments comme le surpeuplement, les mauvaises conditions de détention, l'augmentation des suicides, la difficulté du travail des surveillants, leurs revendications, etc.

¹¹¹ C'est un exercice auquel il est d'autant plus facile de se livrer – et il faut donc d'autant s'en garder – que l'univers carcéral est un réservoir fécond en émotions et sensations. Quiconque met les pieds pour la première fois – et mêmes les autres fois – en prison, est assailli par des impressions fortes : les grilles, les clés, les incessantes ouvertures et fermetures de portes, les miradors, les murs d'enceinte, les uniformes, les cellules, les cris des détenus, ceux des surveillants, etc. Or une analyse sociologique, si elle peut commencer par un recueil de sensations, ne saurait s'y réduire.

pour les besoins de notre mission. Aussi nous sommes-nous efforcées de nous concentrer sur leurs pratiques de lecture, même si, finalement, il s'avère que la lecture est un objet plus présent en prison que sur les autres terrains.

Si notre enquête n'avait pas pour objet d'examiner et d'évaluer les aspects de la vie en détention, nous allons pourtant en évoquer certains dans le cours de ce texte, ceux qui auront été mentionnés par les jeunes et/ou ceux qui sont en relation avec les attendus de notre investigation : le rapport et l'organisation du temps au quotidien, l'organisation de l'enseignement scolaire et la vie en classe, le fonctionnement des bibliothèques et leur emploi par les jeunes, principalement.

Le second écueil était que notre recherche se transforme en un bilan et une évaluation de l'offre de lecture et de la mise à disposition de cette offre auprès des jeunes de la maison d'arrêt. Là aussi nous avons recueilli plusieurs éléments sur ces points. En effet notre démarche exigeait que nous procédions à un état des lieux succinct de l'offre de lecture et des possibilités d'accès à cette offre sur chacun des sites investigués, donc aussi en prison. Il était en outre très facile de le faire à Metz, puisque cette offre fait partie de l'établissement pénitentiaire ; le principal moyen d'accès à la lecture des détenus est la bibliothèque pénitentiaire, dans une moindre mesure l'achat de journaux ou de revues à la cantine¹¹². Nous avons donc pu visiter les bibliothèques, interviewer la documentaliste et le détenu bibliothécaire du quartier des jeunes adultes et être présente pendant des moments d'ouverture de la bibliothèque pour voir ce que les jeunes y faisaient.

Toutefois, nous n'avons pas cherché à évaluer cette offre, ni sur le plan matériel (le contenu et la présentation du fonds : nombre d'ouvrages, type, état, etc.) ni l'éventuel travail de prescription ou de médiation réalisé par les bibliothécaires, ou par les adultes qui partagent le quotidien des jeunes, pour organiser la rencontre entre l'offre de lecture et les détenus.

Nous ne l'avons pas fait parce que ce n'était pas l'objet de notre mission même si, une fois sur le terrain, nous avons recueilli des éléments sur ce point, mais de façon très aléatoire. Rappelons de plus que nous souhaitions précisément nous situer en-dehors de toute action de médiation.

Si cela avait été notre objectif, nous aurions utilisé une autre démarche, en l'occurrence des observations plus longues, plus méticuleuses et plus régulières des espaces de lecture, et des entretiens centrés sur ces actions ou processus de médiation, du côté de ceux qui les initiaient comme du côté des jeunes pour voir ce qu'ils en recevaient et retenaient. Notre démarche, rappelons-le, était de saisir les pratiques de lecture des jeunes et le sens qu'ils leur accordent, en partant de leurs propos, perceptions et représentations. S'il s'était trouvé, lors des entretiens avec les jeunes de Metz, qu'ils aient mentionné telle action, processus ou procédé, organisé ou orchestré par tel ou tel adulte de la prison, en rapport avec la lecture, alors nous aurions examiné cet élément. Les jeunes auraient par exemple pu parler de la venue d'un écrivain dans l'établissement (comme cela s'est fait), des relations

¹¹² Il est également possible que les détenus reçoivent des livres par l'intermédiaire de leur famille, sur demande écrite adressée auprès du directeur qui peut le refuser. Cette pratique semble dans les faits très peu usitée, elle ne concerne aucun des jeunes que nous avons interviewés.

avec le détenu bibliothécaire ou la documentaliste, de ce que ceux-ci leur disent, ou pas, en matière de lecture, et même du fonds de lecture mis à leur disposition, le nombre d'ouvrages, leur contenu ou leur état. Or ils ne l'ont pas fait. Cela ne signifie pas qu'il n'existe aucune action ou attitude de la part des adultes à l'égard des jeunes concernant la lecture – action ou attitude visant à les rapprocher de la lecture, ou l'inverse – cela signifie seulement que les jeunes ne l'ont pas évoqué : soit qu'il n'en existe pas, soit que les jeunes les négligent, les ont oubliées ou n'ont pas estimé important de nous les signaler. Dans ce cas nous ne nous sommes pas étendues sur ce sujet, puisque nous sortions des limites de notre mission.

Concernant plus précisément l'offre de lecture – le nombre, le contenu, la provenance et l'état des ouvrages – il nous était de toute façon impossible de dire quoi que ce soit sur ce sujet puisque nous n'avons aucun élément de comparaison, dans la mesure où nous avons réalisé l'enquête au sein d'un seul établissement pénitentiaire¹¹³.

L'enquête à Metz est un volet d'une recherche plus générale sur les pratiques de lecture de jeunes en voie de marginalisation. Dans la mesure où l'administration pénitentiaire était intéressée par ce travail et a contribué à son financement, et où elle abrite dans ses établissements des jeunes effectivement en voie de marginalisation – ou déjà en marge – aller dans une prison avait du sens et répondait aux attendus de notre mission.

Toutefois, pour les raisons que nous venons d'évoquer, ce texte ne doit pas être lu comme une analyse critique de la vie carcérale et/ou comme une évaluation du travail réalisé par les professionnels qui encadrent les jeunes, et tout particulièrement ceux qui ont en charge l'offre de la lecture et leur mise à disposition pour les jeunes détenus.

¹¹³ A la différence de J-L. Fabiani qui, pour sa recherche, a réalisé une enquête sur sept sites. De ce fait, même si nous aboutissons à des résultats similaires concernant les pratiques de lecture, nos missions divergent concernant le travail effectué sur l'offre de lecture dans les établissements enquêtés (FABIANI, 1995).

- Construite en 1979, la maison d'arrêt de Metz-Queuleu comporte un grand quartier (hommes majeurs), un quartier femmes, un quartier jeunes adultes (18-21 ans), un quartier mineurs (13-18 ans) et un quartier sécurisé réservé aux détenus considérés comme dangereux. Au moment où nous avons réalisé l'enquête¹¹⁴, l'établissement abritait 630 détenus pour 434 places, soit un taux de remplissage de 150%¹¹⁵.

D'après le Code de procédure pénale, les maisons d'arrêt sont destinées aux prévenus (personnes placées en détention provisoire en attente de jugement) et aux condamnés ayant un reliquat de peine inférieur ou égal à un an. Dans les faits, la situation peut être plus contrastée, les reliquats de peine pouvant atteindre plusieurs années et les maisons d'arrêt abritant, comme celle de Metz, des détenus en attente de transfert dans leur établissement de peine ou des détenus placés en quartier sécurisé. La durée moyenne de détention au centre de Metz varie de 15 à 18 mois.

Les mineurs et les jeunes adultes occupent un bâtiment à part au sein de la détention, chacun sur un étage, au-dessus du SMPR¹¹⁶. Les jeunes adultes (jeunes hommes âgés de 18 à 21 ans) étaient au nombre de 64 au moment de l'enquête et le quartier mineurs comprenait onze jeunes garçons¹¹⁷, parmi lesquels trois de moins de 16 ans. La durée moyenne de détention des mineurs varie de quinze jours à trois ou quatre mois, un peu plus pour les jeunes adultes, mais il arrive de plus en plus fréquemment que des mineurs soient incarcérés sur des périodes pouvant atteindre cinq ou six ans, lorsqu'ils sont jugés pour plusieurs affaires. A l'inverse, un nombre croissant de jeunes est incarcéré pour des peines très courtes.

- Aux dires des professionnels rencontrés¹¹⁸, les jeunes adultes (18-21 ans) ont un régime de détention difficile au regard de celui des autres détenus. Majeurs, ils sont libres de ne pas participer aux activités qui leur sont proposées (promenade, sport, bibliothèque, ateliers divers) ou imposées, comme l'école pour les mineurs. Mais, encore très jeunes, ils souffrent, plus que les autres, de l'ennui et de l'oisiveté. Un jeune peut, s'il le désire, passer sa journée en cellule et ne pas en sortir. Pour ceux qui, au contraire, profitent des activités offertes – ce sera plutôt le cas des jeunes que nous interviewerons – une journée ordinaire se présente à peu près de la façon suivante.

¹¹⁴ Avril-juin 2004.

¹¹⁵ Comme toutes les maisons d'arrêt – hormis le CJD (Centre de Jeunes Détenus) de Fleury-Mérogis – Metz ne dispose pas de *numerus clausus*, à la différence des centres de détention et des centrales. Aussi ne peut-elle refuser aucun détenu, prévenu ou condamné.

¹¹⁶ Service Médico-Psychologique Régional.

¹¹⁷ Ces chiffres peuvent varier très rapidement, d'une journée à l'autre, en fonction des entrées et des sorties. La capacité maximale théorique du quartier jeunes adultes est de 33, celle des mineurs 21, celle des femmes 25. Il peut, de ce point de vue, y avoir des périodes très différentes ; ainsi, si l'établissement comptait 11 mineurs au moment de notre premier séjour (mai 04), il en comptera 15 un mois plus tard et, par exemple, en comptait 29 quelques mois auparavant.

¹¹⁸ Les adultes travaillant à la maison d'arrêt que nous avons interviewés. Voir la liste en annexe.

Les jeunes sont réveillés à 7 heures¹¹⁹, prennent leur petit déjeuner à 7 heures 30, vont en activité (école, sport ou promenade) à partir de 8 heures 30, ou au travail (pour ceux qui travaillent et quand il y en a), avec alternance des douches trois fois par semaine (sauf ceux qui vont au sport et peuvent se doucher après). A chaque retour d'activité, comme le stipule le règlement intérieur d'une maison d'arrêt¹²⁰, les jeunes retournent en cellule (cellules individuelles, de deux ou de quatre). Les plateaux-repas sont servis à 11 heures 30, ramassés une demi-heure après. A 13 heures 40 une promenade est possible pour ceux qui le désirent, jusqu'à 15 heures 10, heure où les activités s'arrêtent, sauf pour les jeunes scolarisés qui reviendront à 16 h 30, ceux qui travaillent, ou en cas d'occupation particulière (atelier chant, stage de préparation à la sortie...). Les plateaux du soir sont portés à 17 heures 30, ramassés à 18 heures, puis les jeunes restent en cellule jusqu'au lendemain matin. A cet emploi du temps de base, il faut ajouter les tours de parloirs¹²¹, variables d'un jeune à l'autre (certains ayant des visites régulières, d'autres pas) et les rendez-vous avec différents interlocuteurs de la prison (directeur, médecin, dentiste, assistante sociale, psychiatre, éducateur...) ou extérieurs (avocat, juge). Cette présentation d'ensemble masque des situations individuelles variées avec, aux extrêmes, une forte inoccupation (un jeune qui ne sort quasiment pas de sa cellule) et des formes de sur-occupation, comme l'illustre un des garçons que nous avons interviewés qui participe à toutes les activités ou occasions d'occupation possibles, en plus de son travail comme Auxiliaire au Service Général de l'établissement.

- La journée des mineurs, qui s'écoule entre les mêmes créneaux horaires, est davantage organisée. A la différence des jeunes adultes, les mineurs ne travaillent pas et l'école est obligatoire. La classe a lieu tous les matins, de 8 heures à 11 heures 30, répartie en deux séances de 1 heure 15 avec une pause d'une demi-heure au cours de laquelle les jeunes remontent en cellule. L'après-midi, à partir de 13 heures 30, ceux qui le désirent peuvent tourner entre trois types d'activités : le sport (football ou musculation), la promenade et ce qui est appelé « activité » : Play Station ou ping-pong et baby foot, qui se déroulent dans deux salles fermées situées au bout d'un couloir, où sont conduits les jeunes par groupes de deux à cinq pendant 30 à 45 minutes. La table de ping-pong étant cassée, au moment de l'enquête, depuis plusieurs mois (et non remplacée) et les balles de baby-foot faisant régulièrement défaut, les « activités » se réduisaient en fait à la Play Station. Indéniablement, les mineurs sont insuffisamment occupés. Quelques projets visant à améliorer la vie en détention et donner occasion aux jeunes de sortir de cellule et de s'investir dans une activité (atelier cuisine, installation d'une

¹¹⁹ Comme dans toutes les prisons françaises, en principe. La journée des détenus débute à 7 heures et se termine à 19 heures (pour ceux qui travaillent), le déjeuner est à 11h40, le dîner à 17h40.

¹²⁰ Bien plus strict que celui des centres de détention et des centrales où une certaine liberté de déplacement peut être laissée aux détenus. En maison d'arrêt, les détenus doivent être tenus dans leur cellule et les portes doivent être fermées. Par ailleurs, les détenus n'ont pas le droit au téléphone et aux permissions de sortie.

¹²¹ Les tours de parloirs ont lieu à des jours et heures particuliers, pour les différentes catégories de détenus. Les prévenus ont parloir les lundis après-midi, les mercredis et les vendredis ; les condamnés, les mardis et jeudis ; les femmes, tous les après-midi, dans un parloir qui leur est réservé. Les parloirs ont lieu les samedi matin, avec une alternance hommes-femmes, ils n'ont pas lieu les samedi après-midi, les dimanches et jours fériés.

buanderie...) n'ont pu voir le jour, pour des raisons de « priorités budgétaires » si l'on s'en tient aux explications qui nous ont été fournies sur ce point. Depuis 2000, l'ouverture d'une bibliothèque à l'étage des mineurs est prévue – actuellement ils ont accès à des ouvrages par un chariot – mais ne devrait être pas opérationnelle avant 2005, 2007 ou 2008, selon nos interlocuteurs.

L'emploi du temps des jeunes garçons est également fonction du nombre qu'ils sont et de la disponibilité de leurs référents. Les référents sont des surveillants qui occupent des fonctions de quasi éducateur durant le temps de la détention. Déchargés de la surveillance proprement dite, leur rôle est d'être avec les mineurs durant tous les moments de la détention. Au moment de l'enquête, les référents étaient au nombre de 3, soit un par jour pour l'ensemble des mineurs¹²². Comme pour les jeunes adultes, la journée des mineurs comprend aussi des temps de parler et des visites et est modulée en fonction des régimes de détention décidés par la direction de l'établissement, qui s'étagent suivant différentes phases en fonction du comportement des jeunes et du respect des règles qui leur sont notifiées. Par exemple un jeune qui aura contrevenu à certaines règles peut être confiné dans sa cellule et interdit de sport ou de promenade ou, « pire », de télévision. Gratuite pour les mineurs, payante pour les autres détenus, la télévision est généralement allumée en permanence dans les cellules, sauf pour les mineurs pour lesquels elle est en principe éteinte à partir de minuit. Selon tous nos interlocuteurs, être privé de télévision est une des punitions les plus dures qui puissent être infligées à un détenu.

- Le quartier des femmes constitue, comme il est dit communément, une « prison dans la prison ». Un bâtiment entier leur est réservé, avec une cour de promenade, les parloirs, les salles d'activités, un lieu de travail et les cellules. Les femmes incarcérées ne circulent quasiment jamais hors de leur bâtiment, dans les autres espaces de la prison, sauf pour les rendez-vous internes (direction, médecin, dentiste, etc.). Les occasions de rencontres ou de contacts avec les hommes détenus sont très rares et les activités ou pratiques mixtes nulles.

Entre vingt-cinq et trente durant le moment de l'enquête, il n'y a quasiment jamais de mineures parmi elles et, lorsque c'est le cas, elles sont soumises au même régime que les autres détenues, n'étant pas assez nombreuses pour bénéficier de conditions de détention particulières.

A l'instar des jeunes adultes, les femmes disposent d'un nombre réduit d'activités ou d'occupations. Leur journée débute à 7 heures et se termine à 16 heures 30, heure de retour en cellule avant la distribution du repas. Outre la promenade, du travail leur est parfois proposé, mais plus rarement qu'aux hommes. En principe elles ont une activité sportive (yoga, stretching), mais celle-ci n'a pas toujours lieu et, parfois, des ateliers (il était par exemple prévu de commencer un atelier soins et esthétique à partir de la rentrée 2004). Les femmes peuvent aller à l'école quatre matinées par semaine et disposent d'une bibliothèque ouverte tous les lundis de 14 à 16 heures.

¹²² Les surveillants et les référents estiment qu'ils arrivent à faire un travail à peu près correct lorsque le nombre de mineurs ne dépasse pas 15. Au-delà, comme cela arrive souvent, ils parent au plus urgent et tout travail ou sollicitation supplémentaire, considéré comme superflu, est reporté.

Ici aussi, les situations individuelles de chaque détenue varient. Les femmes peuvent ne pas sortir de leur cellule et ne participer à aucune activité ou atelier. A l'inverse, comme nous en rencontrerons, d'autres profitent de tout ce qui est mis à leur disposition pour sortir de cellule et ne pas rester isolées.

Avant d'examiner leur vie en détention et leurs pratiques de lecture, la première partie des entretiens avec les jeunes a porté sur leur situation, leur parcours et leur sentiment global concernant leur vie actuelle et future. Pour les jeunes détenus, cette entrée en matière a permis d'évoquer ce qu'avait été leur vie avant leur incarcération et ce qu'ils imaginaient qu'elle pourrait être après, cette dissociation ayant semblé importante à leurs yeux. Pour nous, cela a facilité notre travail en permettant de distinguer les pratiques lectorales et le rapport à la lecture des jeunes avant leur incarcération, et ce que ces pratiques et ce rapport à la lecture étaient devenus dans une situation, un cadre de vie et un rapport au temps modifiés (la prison).

- Au moment de l'enquête, les quatorze jeunes interviewés (7 garçons, 7 filles) étaient âgés de 15 à 25 ans : quatre étaient mineurs (tous des garçons), cinq avaient entre 18 et 21 ans (3 garçons et 2 filles), cinq entre 21 et 25 ans (uniquement des filles). Les filles étaient dans l'ensemble plus âgées (18 à 25 ans) que les garçons (15 à 21 ans), ce qui aura des incidences sur leurs propos et leur vécu.

Trois d'entre ces jeunes étaient parents (père ou mère) d'un enfant.

Leur durée de présence à la prison de Metz variait d'une semaine à vingt-deux mois : huit étaient incarcérés depuis moins de 3 mois, quatre depuis moins de 6 mois et deux depuis plus de 6 mois. Hormis pour les deux derniers, deux jeunes filles, les temps d'incarcération étaient donc assez courts, comme il est fréquent dans une maison d'arrêt.

Une majorité d'entre eux, dix précisément, étaient en détention provisoire et n'avaient donc pas encore été jugés. Sauf un, aucun ne connaissait sa date de jugement et, bien sûr, la peine à laquelle il allait être condamné. En revanche, tous essayaient, par divers moyens – en particulier la lecture de la presse – de calculer leur futur temps probable d'incarcération : huit mois, un an, deux ans, trois ans, plusieurs années, cinq ans... Les quatre autres jeunes, jugés, faisaient leur peine, qui s'étalait de deux mois à un an, trois d'entre eux espérant bénéficier de l'amnistie présidentielle du 14 juillet pour écourter leur temps.

Hormis pour deux jeunes, qui en étaient à leur troisième et deuxième séjour en prison, les autres étaient incarcérés pour la première fois. Enfin, cinq d'entre eux avaient leur conjoint incarcéré à Metz durant la même période, placés en détention provisoire pour la même affaire.

Il va sans dire qu'avoir été jugé ou pas encore, être incarcéré depuis quinze jours ou depuis presque deux ans, pour la première fois ou non, savoir que l'on va sortir dans un mois ou estimer que l'on va encore rester plusieurs années, conduit à des situations carcérales et des vécus de celle-ci différents les uns des autres, principalement dans le rapport au temps et sa gestion au quotidien, lesquels, nous

le verrons, peuvent avoir des incidences sur les pratiques de lecture et la place de la lecture dans la vie des détenus.

- Il est assez vite apparu que les jeunes de Metz présentaient des ressemblances fortes avec le groupe que nous avons interviewé au Cateau-Cambrésis : des jeunes originaires d'une zone semi-rurale dans une région à forte tradition industrielle et ouvrière en difficulté sur le plan socio-économique, dotés d'un faible capital social et culturel et de pratiques et représentations issues du monde populaire.

Les jeunes rencontrés en prison sont quasiment tous originaires de la région de Metz (un est né en Albanie, l'autre au Luxembourg, un troisième en région parisienne) et, avant leur incarcération, vivaient dans des petites bourgades situées dans un triangle Metz-Thionville-Sarreguemines (distantes de trente à quatre-vingt kilomètres).

Généralement, comme pour les jeunes du Nord, les pères sont ouvriers (ouvrier non qualifié en usine, mécanicien), employés (chauffeur-livreur) ou petits artisans (couvreur). Les mères sont également ouvrières ou employées dans des collectivités (serveuse dans les cantines scolaires, femme de ménage). Quelques parents vivent de prestations solidarité (RMI). Notons, trait spécifique au groupe de Metz, que trois jeunes et leurs familles sont gitans, mobiles ou sédentaires, et vivent des prestations familiales et/ou du travail de la ferraille.

- Sur le plan du parcours et du niveau scolaire, on trouve comme pour les jeunes du Cateau-Cambrésis et de Rennes, un groupe relativement homogène et, pour le dire en termes rapides, à faibles compétences (encore plus faibles que les jeunes du Catésis).

Cinq jeunes garçons ne sont pas allés jusqu'en 3^{ème} et ont eu une scolarité décousue. Il s'agit des trois gitans qui ont fréquenté à peu près régulièrement l'école primaire puis, de façon plus hasardeuse, le collège. L'un est allé un peu à l'école jusqu'à 13 ans, ne croit pas avoir fait de 6^{ème}, se souvient d'être allé quelques mois en classe de 5^{ème}, un peu en 4^{ème} et serait arrivé en 3^{ème} SEGPA. Un autre gitan n'a pas terminé sa 4^{ème}, a fait un peu de 3^{ème}, après avoir redoublé deux fois. Quant au troisième il a quitté l'école après le CM2 pour suivre des cours par correspondance jusqu'en 3^{ème}, niveau qu'il n'a pas, indiquera-t-il au cours de l'entretien. Un quatrième est le jeune d'origine albanaise qui voit ses difficultés redoublées par la méconnaissance de la langue française. Enfin, le dernier estime avoir un niveau 6^{ème} ou 5^{ème} et n'est allé à l'école que dans le cadre des foyers ASE (Aide Sociale à l'Enfance) et PJJ dans lesquels il a été placé très tôt.

Nous évoquons ici le parcours scolaire, qui est un indicateur du niveau de formation et des compétences, mais qui est loin de les résumer à lui seul. Au contraire, particulièrement pour les trois gitans et le jeune d'origine albanaise, il est apparu qu'ils avaient su, par leur mode de vie et leur parcours, développer d'autres types de compétences et d'autres formes d'intelligence que ceux induits, produits et consacrés, par l'institution scolaire. Nous pouvons même affirmer que, parmi tous

les jeunes interviewés, ces quatre-là étaient assez vifs d'esprit, racontant par exemple leur vie à l'extérieur de la prison en des termes choisis, cohérents et pertinents. Le cinquième garçon, parmi les plus faiblement scolarisés de notre groupe (celui qui n'est allé à l'école qu'en foyer), également le plus jeune de tous, a aussi tenu des propos dénotant une réelle vigueur d'esprit et une indéniable capacité à raisonner.

Les autres (neuf au total) sont allés à l'école jusqu'en 3^{ème}, ont commencé un CAP, un BEP ou une formation en apprentissage (carrosserie, carrelage, vente, techniques des collectivités, secrétariat) et, pour la plupart, ont arrêté en cours de route. Seules deux filles ont obtenu leur diplôme, l'une un CAP puis un BEP de secrétariat, l'autre un CAP de vente.

Par ailleurs, deux filles également, parmi les plus âgées de notre corpus (23 et 25 ans), sont allées plus loin dans leurs études : l'une a commencé un cursus de commerce et gestion au lycée mais a arrêté en cours d'année en terminale ; l'autre, titulaire d'un bac L, a fait une première année d'anglais à l'université et obtenu un DUT de techniques de commercialisation.

Finalement, sur les quatorze jeunes, seuls trois ont un diplôme sanctionnant un parcours scolaire. Ce sont trois jeunes filles, dont l'une a un CAP, l'autre un CAP et un BEP, la troisième un baccalauréat et un DUT. Sur les onze autres, six ont un niveau 3^{ème}, ont commencé une formation mais ont arrêté, et cinq ont un niveau 6^{ème} ou 5^{ème}, après un parcours scolaire très décousu.

- Trois d'entre les jeunes (deux gitans et le jeune d'origine albanaise) avaient une activité professionnelle durant les semaines ou les mois précédant leur incarcération : le premier faisait les marchés comme forain, le second travaillait à la ferraille avec sa mère, le troisième venait de terminer un CDD¹²³ en boulangerie. Les autres, après avoir interrompu leurs études et pour certains, tenté de travailler, vivaient soit à la charge de leurs parents ou de leur famille (pour les plus jeunes), soit du fruit de diverses débrouilles et larcins (trafics de stupéfiants principalement). C'est après avoir vécu une période plus ou moins longue (plusieurs mois ou plusieurs années) de cette façon et, pour la plupart, commis plusieurs délits, qu'ils ont été arrêtés et incarcérés.

Nous touchons ici du doigt une différence notable entre les jeunes détenus à Metz et le groupe du Cateau-Cambrésis. Les premiers ont eu un parcours et un vécu plus cahoteux que les seconds. Alors que tous les jeunes du Nord vivaient en famille, dans des conditions pouvant sembler à peu près correctes, les jeunes de Metz ont connu une série de difficultés et de ruptures importantes.

Quasiment la moitié d'entre eux ont quitté leurs parents tôt, dès leur majorité ou plus jeunes, à 15 ou 16 ans, pour aller vivre dans des foyers ou dans la rue, avec une alternance d'hébergement en famille, chez des amis, en foyer, chez eux ou dans la rue, sur de courtes périodes de temps, et ce, pendant des mois ou des années ; en clair, ils ont vécu ce que l'on appelle ordinairement la galère. Ce sont surtout

¹²³ Contrat à Durée Déterminée.

les jeunes filles qui ont été en errance, parfois longtemps (de 16 à 25 ans pour l'une d'elles par exemple), en général après s'être fait mettre à la porte du domicile parental.

Nous avons également relevé des situations familiales pénibles. Sur les quatorze jeunes, six ont l'un ou l'autre parent décédé, ou un frère ou une sœur, un tiers a des parents divorcés ou séparés et, dans ce cas, vivent ou ont vécu avec leur mère. Notons encore qu'une des jeunes femmes a perdu son enfant, tué par son compagnon également incarcéré. Le jeune d'origine albanaise a vécu dans la clandestinité et la misère pendant des années. Et l'un des mineurs a été placé en foyer dès l'âge de quatre ans car sa mère était suspectée de violence sur ses enfants.

- A ces données factuelles, il convient d'ajouter des éléments plus subjectifs. Mentionnons que c'est avec le groupe de Metz que nous avons recueilli le plus d'informations sur ce point. Les jeunes ont livré des choses personnelles et parfois intimes en plus grande quantité et plus facilement que les autres jeunes rencontrés pour les besoins de la recherche, sans, pourtant, que nous leur posions davantage de questions à ce sujet. De ce fait, derrière une homogénéité apparente (même territoire, même milieu, même formation...), nous avons distingué des vécus et des visages singuliers.

Certains, à la faveur des événements rudes qu'ils ont connus, et outre la vie de galère déjà mentionnée, ont fait des dépressions et/ou des tentatives de suicide et/ou sont devenus toxicomanes (l'usage ou le trafic de stupéfiants étant généralement la raison pour laquelle ils ont été arrêtés). C'est de façon assez caractéristique le cas des jeunes filles qui ont connu une situation objectivement plus dure que celle des garçons et semblent davantage affectées : souvent plus tristes, plus torturées, en proie au doute, au remords ou à la culpabilité et vivant pour certaines très mal l'incarcération (il est vrai que les peines envisagées sont plus lourdes que celles des garçons, ces filles ayant été arrêtées pour des affaires également plus lourdes).

D'autres ont, soit connu des situations moins difficiles, soit ont une façon de vivre les choses qui paraît davantage les préserver et donne l'impression rapide et globale qu'ils ne vont pas trop mal¹²⁴. Ce serait par exemple plutôt le cas des trois jeunes forains. Les récits de leur vie hors détention sont plutôt optimistes et positifs : très liés à leur famille (aucun des trois n'a été mis dehors par ses parents), ils racontent une enfance et une adolescence plutôt heureuses, avec une grande liberté, beaucoup de jeux et peu de contraintes. Forains à leur tour, ils se sont vite mis à travailler (dont un à son compte, dès sa majorité il faisait les marchés tout seul), ont pu gagner un peu d'argent et, par exemple pour le jeune majeur, passer le permis de conduire et avoir une voiture.

En d'autres termes, peu de ressemblances – pour prendre des cas extrêmes – entre S., jeune fille de 25 ans, titulaire d'un bac et d'un DUT, emprisonnée depuis 22 mois et pensant rester au moins quatre ans en prison¹²⁵, incarcérée après avoir vécu une vie de galère pendant plusieurs années, chassée par sa

¹²⁴ C'est ce qui fait d'ailleurs dire à certains professionnels (surveillants, enseignants...) qu'ils sont totalement inconscients : de ce qu'ils ont fait, du fait qu'ils soient en prison, du décalage avec le monde dans lequel ils vivent, etc.

¹²⁵ Lorsque nous retournerons à la maison d'arrêt en novembre 2004, nous apprendrons que cette jeune fille venait d'être jugée et condamnée à 8 ans de prison.

mère de son domicile, et L., jeune forain de 17 ans, quasi illettré, passant ses journées avec sa famille, au travail de la ferraille, ou dans les bois avec ses cousins, à faire du feu, jouer, pêcher, manger une grillade et boire de la bière.

- Les perspectives d'avenir évoquées par les jeunes en réponse à une question portant sur ce sujet, illustrent les variétés de situations, de vécus et de perceptions.

Les jeunes filles et ceux qui ont connu des événements durs (parent décédé, galère, errance, drogue...) évoquent la période post-carcérale comme un temps de rupture et de recommencement. Ils parlent de « *nouveau départ* », de « *nouvelles bases* », du fait de « *repartir à zéro* », leur sentiment étant qu'ils ont gâché plusieurs années de leur vie. Les jeunes filles particulièrement souhaitent avoir ou retrouver une « *vie normale* », ce qui pour elles signifie fonder ou retrouver une famille et, dans une moindre mesure, chercher un emploi, et portent un jugement négatif sur les mois ou années qui ont précédé leur incarcération. Précisons que leur sortie de prison doit, aux yeux de celles qui étaient/sont toxicomanes, équivaloir à leur sortie de la drogue et tout ce qui lui est lié (certains jeunes sont en cure de sevrage à l'intérieur de l'établissement pénitentiaire).

Quelques-unes des jeunes filles, moins affectées, ainsi que quelques garçons, pensent également modifier leur situation ou changer leur vie après leur sortie de prison, mais en des termes moins radicaux que les premiers. Ces jeunes-là qui, généralement, étaient dans leur famille, vont y retourner, et « *arrêter leurs bêtises* » ou « *cesser d'avoir des problèmes* », sans plus de précisions, si ce n'est un changement d'environnement (changement de quartier, changement d'établissement scolaire, changement de fréquentations) afin de ne pas retrouver le groupe d'amis ou la bande de quartier qui, selon eux, les aurait entraînés et influencés. Quelques-uns évoquent aussi la recherche plus ou moins active d'une formation ou d'un travail.

Enfin, d'autres jeunes (notamment les trois forains et le jeune d'origine albanaise) ont l'intention de poursuivre leur vie antérieure. Incarcérés pour des délits moins graves que les autres (vols essentiellement) ils pensent sortir dans un horizon de quelques semaines ou quelques mois (alors que certaines jeunes filles pensent rester plusieurs années). Comme leur vie antérieure leur plaisait, ils n'ont pas l'intention d'en changer une fois qu'ils auront quitté la prison. Les trois forains veulent continuer à être forains, vivre auprès de leur famille et dans leur communauté. Le jeune d'origine albanaise a l'intention de passer un CAP, travailler et s'installer dans la région. Pour ces garçons, la détention est un passage.

L'objectif de la recherche étant de saisir les pratiques de lecture et le rapport des jeunes à la lecture, dans leur vie ordinaire, encore fallait-il avoir une idée, même vague, de leur ordinaire. Nous avons vu qu'entre l'heure du lever et celle du coucher, les détenus pouvaient avoir un emploi du temps variable en fonction d'un grand nombre d'éléments. Il était donc important que chacun des jeunes interviewés précise son organisation du temps et la perception qu'il en avait.

Parmi les différentes possibilités que les jeunes ont de s'occuper en prison, il en est deux qui nous intéressaient plus particulièrement : l'école et la bibliothèque. Nous réservons l'examen de la bibliothèque pour la partie portant sur les pratiques de lecture et nous arrêterons ici sur l'organisation et le fonctionnement de l'école, en considérant le point de vue des jeunes et celui des enseignants. Enfin nous clorons cette partie sur la détention, en restituant le regard porté par quelques surveillants sur les jeunes.

SE FABRIQUER UN QUOTIDIEN

- Une des plus grosses difficultés éprouvées en prison est le rapport au temps. C'est sans doute une des transformations les plus intenses auxquelles sont soumis les détenus, dont les deux aspects à nos yeux les plus patents sont les suivants. Détenus en maison d'arrêt, la plupart des jeunes ignorent combien de temps ils vont rester, même s'ils essaient de le calculer au plus près. Or il est assez malaisé de vivre une situation lorsqu'on ignore combien de temps elle va durer. Par ailleurs, le temps à l'intérieur de la prison est à la fois contraint (tout est soumis à des horaires et à des durées, depuis la possibilité de prendre une douche jusqu'aux tours de parloir) et très libre : hormis l'école pour les mineurs, seule activité obligatoire¹²⁶, un jeune peut ne rien faire dans la journée ou, comme le dit un surveillant, « *faire ce qu'il veut* ». Ainsi, à l'intérieur de temps bornés par des limites horaires (le réveil, la douche, les repas, l'école, la promenade, les parloirs, les visites médicales, etc.), le vécu de ce temps – ce que le détenu en fait, la façon dont il le ressent – est très libre et à géométrie variable¹²⁷. Ce vers quoi tendent les jeunes que nous avons rencontrés – et sans doute la plupart des personnes incarcérées – est de se fabriquer un quotidien, soit un temps relativement organisé centré sur des moments réguliers et répétitifs, permettant de créer des habitudes et d'avoir un minimum de visibilité sur le futur. Certains y aspirent avec force et le plus vite possible : ceux qui pensent rester longtemps, ou qui ne supportent pas l'inoccupation, ou un temps trop déstructuré et vide. D'autres y tendent plus modérément : ceux qui sont emprisonnés pour de courtes durées (quinze jours ou un mois) et n'ont

¹²⁶ Ainsi que les rendez-vous, extérieurs ou intérieurs, notamment les convocations (devant le juge, le directeur de la prison, la commission disciplinaire, etc.).

¹²⁷ Cette « liberté » du détenu, notamment des très jeunes, sera un leitmotiv des professionnels : « *Paradoxalement, ils (i.e. les jeunes détenus) ont une liberté incroyable en détention : ils peuvent déchirer leur drap, bouffer du chocolat à quatre heures du matin, ne pas se déshabiller pour dormir, des choses qu'ils ne feraient pas chez eux...* », dira un enseignant.

pas le temps de se construire un quotidien, ou qui profitent de cette occasion pour ne rien faire et passer une vie en détention oisive, ou qui n'éprouvent pas le besoin d'un temps structuré et rempli. Dans l'absolu, tous les cas de figure existent ; dans les faits, les jeunes ont tendance à occuper et remplir leurs journées par tous les moyens, par crainte de l'ennui, de l'oisiveté et de la promiscuité.

- Les mineurs ont une partie de leur temps occupé par l'école qui a lieu tous les matins, sauf les week-ends et pendant les vacances scolaires. L'après-midi est plus variable. L'un d'eux fait tous les jours deux heures de sport et une heure de promenade. C'est aussi le cas d'un des jeunes forains, tandis que l'autre passe son après-midi en cellule à regarder la télévision et discuter par la fenêtre avec son cousin incarcéré chez les jeunes adultes à l'étage du dessous. Ce jeune nous avait pourtant expliqué combien les premiers jours avaient été âpres pour lui, car il avait l'habitude de beaucoup bouger quand il était dehors. Quant au dernier mineur, qui venait juste d'arriver, son quotidien n'était pas encore organisé parce qu'il n'était pas encore installé (pas de sport, pas de parler, pas de mandat, pas de cantine, etc.).

Les trois jeunes adultes (18-21 ans) ont des journées très remplies, c'est en tout cas ainsi qu'ils les ont présentées. Un travaille le matin, lorsqu'il y a du travail¹²⁸, et va à l'école l'après-midi, de façon assidue puisqu'il veut passer le CFG¹²⁹ et peut-être son brevet car il pense rester plusieurs années en prison. Le second, Auxiliaire au Service général de l'établissement, a une partie de son temps consacré à des tâches de ménage, d'entretien et de service, il fait aussi du sport tous les jours et va aux deux promenades de l'après-midi. Le dernier était au moment de l'enquête occupé par un stage de préparation à la sortie commencé depuis un mois ; avant cela, il allait à l'école tous les jours pour préparer son CFG et faisait de la musculation en cellule.

Hormis une d'entre elles qui a tendance à rester en cellule et « *n'a envie de rien* », toutes les jeunes filles tentent d'occuper le mieux possible leurs journées. Mais c'est plus compliqué car moins d'occupations et d'activités leur sont proposées. L'une travaille, « *quand il y a du travail* », va en promenade et un peu à l'école, mais sa « *seule vraie attraction* », dit-elle, est la télévision. Depuis le début de son incarcération, une autre détenue alterne des périodes où elle est restée en cellule avec d'autres où elle a travaillé, aujourd'hui elle est Auxiliaire. Une troisième, également Auxiliaire, fait les deux promenades de l'après-midi et travaille ses cours en cellule le midi et le soir pour préparer un BTS par correspondance. Sa co-détenue a également alterné des périodes de plus ou moins grande occupation, en fonction du travail ; sur huit mois de détention, elle a travaillé la moitié du temps (emballage d'agrafes), sinon elle restait en cellule « *avec la télévision* » ou allait à l'école. De la même façon, une autre jeune fille travaille, lorsque c'est possible, « *...et cela on ne le sait parfois que la veille pour le lendemain, ou bien on peut travailler le matin, mais pas l'après-midi* » ; en cas contraire, elle reste en cellule à « *regarder la télé et fumer sur son lit* », hésite à aller en promenade car elle n'aime pas être avec les autres détenues, va parfois à l'école. Enfin, la dernière jeune fille ne

¹²⁸ A l'époque de l'enquête, le travail proposé était la mise en boîte d'agrafes.

¹²⁹ Certificat de Formation Générale.

travaille pas, mais participe à toutes les activités qui lui permettent de sortir de cellule : promenade, sport, yoga, école, bibliothèque, etc.

- Il ressort de cette rapide description des éléments discriminants et un point commun.

Parmi les premiers, il faut noter la durée de présence en prison, le temps futur d'incarcération et les perspectives d'avenir. Il n'y a pas en prison un quotidien, mais des tranches de quotidien qui s'écoulent sur des périodes assez courtes. Ainsi les deux jeunes filles détenues depuis plus de six mois ont alterné des périodes où elles sont restées en cellule, d'autres où elles ont travaillé et d'autres où elles étaient en cellule tout en allant à l'école et en promenade. Le passage d'une période à une autre est fonction de l'organisation interne de l'établissement (possibilité de travailler ou pas, nature et nombre des activités proposées...), du régime de détention, des relations avec l'extérieur (essentiellement des autorisations ou des interdictions : pour faire du sport, recevoir des visites, etc.), ainsi que de l'état et de l'évolution personnelle de chaque détenu (bien-être, mal-être, envie de s'occuper, d'être seul).

Discriminant aussi est le temps futur d'incarcération, connu ou supposé. Ainsi l'un des garçons, quasiment sûr de rester plusieurs années en prison, a décidé de préparer son brevet en suivant les cours à l'école. Quant à la jeune fille qui pense rester au moins trois ans, elle s'est inscrite au CNED pour préparer un BTS¹³⁰. Cela ne signifie pas que plus le temps futur d'incarcération est long, plus les journées des jeunes sont occupées. Cela dépend aussi du caractère plus ou moins certain de ce temps. Ainsi le jeune d'origine albanaise, qui est passé en jugement et sait avec certitude qu'il lui reste six mois à faire, est bien plus occupé (école, puis stage de préparation à la sortie) qu'une jeune fille qui dit n'avoir aucune idée du temps qu'elle va rester en prison, sinon que cela risque d'être long, et n'a envie de rien.

L'organisation et le vécu du temps de détention sont aussi fonction des perspectives d'avenir, après la sortie de prison, dont nous avons vu qu'elles sont variables d'un jeune à l'autre. Pour résumer, on peut dire que ceux qui ont, soit une idée précise de ce qu'ils veulent faire, soit le désir de « recommencer leur vie » et « repartir sur de nouvelles bases », ont plutôt tendance à tenter d'occuper et de structurer leur temps carcéral. A l'inverse, ceux qui ont peu d'idées sur ce qu'ils feront après leur sortie ou qui envisagent de retrouver la vie qu'ils avaient avant, paraissent moins actifs et vivent un temps de détention moins rempli et moins structuré. Un des jeunes forains, par exemple, condamné à une courte peine (1 mois) et plutôt à son aise en prison, donne l'impression d'user de son temps comme d'une respiration confortable au cours de laquelle, hormis l'école, il se laisse vivre et ne fait rien. Sauf regarder la télévision, mais la télévision est constamment allumée par les jeunes dès lors qu'ils sont en cellule. Le seul moment où ils n'y ont pas accès est lorsqu'ils en ont été privés suite à une punition.

¹³⁰ CNED = Centre National d'Enseignement à Distance. BTS = Brevet de Technicien Supérieur (Bac + 2).

Ces distinguos assez subtils – au final il y a autant de rapports au temps carcéral qu’il y a de détenus – ne peuvent masquer un point commun parmi les jeunes rencontrés, leur hantise de l’ennui, de l’inactivité et de la solitude, incarnés par le temps passé en cellule. La plupart tentent de les combattre en s’occupant le plus possible et en cherchant, dès que l’occasion leur en est donnée, à sortir de cellule. Ces occasions sont diverses, le sport, les promenades, les rendez-vous internes, les parloirs, la bibliothèque. Et l’école.

L’ÉCOLE EN DETENTION

Le parcours scolaire et son vécu par les jeunes est un aspect que nous avons examiné sur chacun des terrains; c’est pourquoi nous avons indiqué plusieurs éléments concernant la situation scolaire des jeunes que nous avons interviewés à Metz dans le chapitre précédent.

Mais à la maison d’arrêt nous pouvions aller plus loin, puisque l’école est une des activités majeures des jeunes, obligatoire pour les mineurs, possible pour les autres, durant leur temps de détention, soit une façon d’occuper leur temps. Or lorsqu’on sait le lien entre l’école et la lecture, plus largement l’école et le rapport à la connaissance et à la culture, il aurait été dommage de ne pas nous attarder sur cet aspect. De même ferons-nous avec la bibliothèque.

PROPOS ET REGARDS DES JEUNES

Tous les jeunes que nous avons interviewés vont ou sont allés à l’école durant leur temps de détention. Les mineurs, tenus à l’assiduité scolaire, ont cours tous les matins ; les majeurs et les femmes peuvent aller à l’école, l’après-midi pour les premiers, le matin pour les secondes. Un enseignement général leur est dispensé, à différents niveaux, en maths, français, histoire-géographie, sciences de la vie et langues, ainsi que des activités dites transversales, comme l’informatique. Les jeunes peuvent se préparer aux examens de l’Education Nationale¹³¹, du CFG aux diplômes universitaires en passant par le baccalauréat.

- Globalement, l’école, qu’elle soit imposée ou proposée, semble assez bien perçue et vécue par les jeunes. Pour une première, principale et parfois exclusive raison, c’est qu’elle permet de sortir de cellule. L’école est d’abord perçue comme un moyen de ne plus être enfermé entre quatre murs, de quitter son étage et de se déplacer à l’intérieur du quartier et, ce faisant, de pouvoir rencontrer d’autres détenus, des surveillants ou, mieux, des « *têtes nouvelles* » (des visiteurs extérieurs) et de parler avec eux. Les jeunes tentent d’ailleurs de faire durer ces temps de déplacement, notamment lorsqu’ils viennent en classe et la quittent et durant la pause. Dans ce cas les jeunes « *aiment l’école* », comme ils aiment tout ce qui peut leur permettre de quitter leur cellule¹³².

¹³¹ En revanche plus aucune formation professionnelle qualifiante n’est dispensée à Metz depuis 4 ans, comme dans les autres maisons d’arrêt, ces formations ayant été déplacées dans les centres de détention.

¹³² Dans le petit récit qu’il a consacré à la prison, l’écrivain – et ancien enseignant en prison – Philippe Claudel, note que la messe du dimanche matin, dans cette prison de l’est de la France où il travaillait, attirait un grand

L'école est aussi un moyen de passer le temps ; elle occupe, distrait, rompt la monotonie et l'ennui – ce qui n'est pas le moindre des paradoxes quand on sait que l'école a pu incarner la monotonie et l'ennui, pour certains de ces jeunes, du temps où ils étaient scolarisés normalement. Pour ceux qui y vont régulièrement, l'école est un vecteur de structuration du temps, un rendez-vous périodique (par exemple journalier) qui contribue à se fabriquer un quotidien, d'autant plus qu'elle est une activité fixe et stable : elle a lieu au même endroit, aux mêmes jours et heures, avec les mêmes enseignants (sauf circonstances exceptionnelles). Fiable, elle est un élément sur lequel les détenus peuvent s'appuyer pour ordonner et donner sens à leur temps de détention.

Enfin, dans cette même veine, l'école fournit l'occasion d'être en groupe, c'est-à-dire de se retrouver, pendant quelques heures, avec des détenus que l'on connaît mais que l'on ne fréquente pas forcément et avec lesquels il va être possible de converser. Lors du cours auquel nous avons assisté (une séance de maths avec quatre mineurs), les jeunes, tout en reproduisant une série de cercles avec leur compas, échangeaient des propos sur la vie carcérale sur un ton quasi badin : ce qu'ils pensaient de tel surveillant, le fait qu'un tel soit sorti du « *mitard* », la méchanceté d'un professeur, etc. Ou bien les « *affaires* » pour lesquelles ils étaient « *tombés* », ou encore la vie de leur ville ou de leur quartier (une bagarre avec « *les condés* », des voitures brûlées, tel jeune qui venait de se faire arrêter). Bref, rien moins que des propos de leur vie ordinaire. La difficulté de l'enseignant, on s'en doute, étant, tout en les laissant parler (il n'a d'ailleurs guère le choix), de tenter d'instiller quelques notions de géométrie ou de rafraîchir les connaissances des plus scolarisés.

- Mais l'école n'est pas seulement un moyen de quitter la cellule, de bouger et de se retrouver avec d'autres détenus pour échanger. Elle est aussi, pour certains jeunes en tout cas et bien qu'ils ne veuillent pas toujours le reconnaître, un lieu d'apprentissage ou de re-connaissance et remémoration d'apprentissages antérieurs.

C'est le cas d'un jeune majeur qui va passer son CFG pour ensuite, peut-être, préparer son brevet. Il va en cours tous les jours depuis qu'il est incarcéré, même lorsqu'il travaille le matin. L'un des jeunes forains a aussi l'impression d'apprendre des choses, par exemple les divisions qu'il dit ne jamais avoir apprises à l'école et va aussi passer son CFG. Quant à l'autre jeune forain, proche de l'illettrisme, il est « *ravi de pouvoir apprendre* » et se déclare « *très intéressé par ce que disent les professeurs* », ce qu'attesteront les enseignants lorsque nous leur poserons la question.

Selon ces trois jeunes – on peut supposer que c'est également le cas d'autres – il leur est plus facile d'aller à l'école en prison que cela ne l'était lorsqu'ils n'étaient pas incarcérés. Ils se disent « *plus motivés ici que dehors* », « *subissant moins de mauvaises influences* » et « *ayant plus de temps* ». On

nombre de détenus, parmi lesquels peu de croyants : « *C'était un spectacle qui permettait de fuir la promiscuité et l'enfermement pendant une heure. On y échangeait des informations, des nouvelles, un peu de nourriture et des cigarettes* » (CLAUDEL, 2002).

pourrait les soupçonner d'un peu de cabotinage mais pas seulement. Finalement, selon eux, il n'est pas toujours facile d'aller à l'école en temps normal lorsqu'on est plongé dans certaines conditions ou situations de vie. Ecoutons un des forains : « *Dehors je ne pouvais pas aller à l'école, j'avais tout le temps quelque chose à faire, aider ma mère à la ferraille, aider mon oncle à réparer quelque chose dans sa caravane, garder les enfants de ma tante pendant qu'elle venait en prison voir un de ses enfants. Ici je n'ai rien à faire, donc je peux apprendre* ». Et le jeune qui va passer son brevet : « *Je vais rester quelques années ici, j'ai plein d'affaires qui traînent. Je vais à l'école, je prépare le CFG et je vais passer le brevet. Je voulais déjà le faire cette année, mais c'était trop tard. Je n'ai pas fait tout ça dehors, on n'a pas la motivation dehors, on a d'autres choses à faire. Ici, on peut* ». Enfin le dernier, également forain : « *Je suis allé à l'école jusqu'en 3^{ème}, j'ai redoublé je ne sais plus combien de fois, une ou deux fois, puis j'ai arrêté. (...). J'ai de bons souvenirs de mes profs, je me souviens de leur tête, ça s'est bien passé avec eux. Ici aussi, c'est bien. A l'école ici, j'ai l'impression d'apprendre des choses. Je ne sais pas faire de divisions. Y'a un tas de trucs que je ne sais pas faire. Je vais faire le CFG, en mai, ce sera pour avoir le machin, le diplôme et tout, pour avoir un travail sérieusement après. Dehors, je ne pouvais pas faire ça* ». Par ces propos les jeunes rappellent – et c'est ici qu'on voit tout le sens de l'appellation « jeunes en voie de marginalisation », public visé par cette recherche – que ce qui apparaît comme un élément normal et basique de la vie aujourd'hui, aller à l'école, peut, dans certains milieux ou circonstances, représenter une vraie difficulté.

D'autres jeunes, en allant à l'école, ont moins l'impression d'apprendre des choses qu'ils ignoraient, que de rappeler à leur mémoire des apprentissages ou des compétences déjà acquis : ils viennent rafraîchir leur savoir. Ainsi l'un des garçons les plus scolarisés et les plus cultivés de notre groupe (il a son brevet et ses deux frères sont à l'université) est obligé de venir à l'école puisqu'il est mineur. Il trouve le niveau très bas et n'apprend rien, mais l'école « *...me permet de me rappeler des choses que j'avais oubliées. Je suis d'ailleurs rassuré de voir que c'est revenu facilement* ». De la même façon un jeune majeur, qui estime avoir un niveau 5^{ème}, est venu à l'école lorsqu'il ne travaillait pas car cela lui a « *...permis de rapprendre à lire, écrire et compter* » ; lui aussi rassuré, il est devenu Auxiliaire entre-temps et ne va plus à l'école depuis.

Ces deux jeunes – mais on peut également supposer que c'est le cas d'autres – ont une approche très utilitaire de l'école – outre, bien sûr, qu'eux aussi y viennent pour sortir de cellule et rencontrer d'autres détenus. L'école leur permet d'effectuer une remise à niveau de compétences déjà acquises et, ce faisant, les rassure ; il s'agit de compétences de base – lire, écrire, compter – acquises en primaire et dont ils découvrent avec plaisir qu'ils ne les ont pas oubliées. Une fois cette réassurance opérée, un des jeunes, majeur, a cessé de venir en cours. L'autre, mineur, obligé d'y aller, y rechignait de plus en plus et a refusé une fois d'aller en classe, ce qui lui a valu une punition. A leurs yeux, il n'était pas nécessaire d'apprendre plus de choses qu'ils n'en savaient déjà.

Pour ces jeunes garçons¹³³, l'école serait donc un moment de la vie carcérale plutôt bénéfique, même si les principaux avantages évoqués (sortir de cellule, bouger, rencontrer d'autres détenus) ne sont pas tout à fait ceux d'une école ordinaire. Il serait toutefois réducteur de s'en tenir à ce tableau un peu idyllique ; ce dont nous avons vite été convaincues en recueillant la parole des enseignants qui fréquentent les jeunes tous les jours, ce, pour certains, depuis des années.

- Rappelons d'abord que la possibilité pour les jeunes, et surtout l'obligation pour les mineurs, d'aller à l'école, est le fruit d'un effort et d'une volonté des professionnels sur place, suite aux décisions prises par les ministères de tutelle. Compte tenu de l'augmentation du nombre de mineurs incarcérés à partir des années 90, une mobilisation éducative sur l'ensemble du territoire a rassemblé les partenaires du Ministère de la justice (DAP et DPJJ) et de l'Education Nationale. La question revenait à savoir ce qu'il fallait faire avec et pour les jeunes incarcérés. L'équipe qui enseignait à cette époque à Metz a estimé que dans la mesure où, dehors, la plupart des jeunes étaient à l'école ou en formation, il fallait que ce soit également le cas en prison. En bref, la prison devait être comme un miroir de la vie à l'extérieur, voire un lieu de re-normalisation et re-socialisation des jeunes ; ainsi l'enseignement a-t-il été rendu obligatoire pour les mineurs.

Il a fallu toutefois plusieurs années – au moins dix ans, estiment les enseignants – pour développer une culture de l'enseignement à l'intérieur de l'établissement, laquelle devait pouvoir se mouler dans les normes et les contraintes de la vie carcérale, à commencer par les impératifs de sécurité. Car de façon très prosaïque, rendre l'école obligatoire, c'était s'assurer que les jeunes seraient bien présents, donc qu'ils se réveilleraient, se lèveraient et descendraient en classe. Pour cela il a fallu, entre autres, imposer l'extinction de la télévision dans les cellules à minuit. Quatre ans d'efforts auraient été nécessaires pour y parvenir. On imagine l'énergie qu'il a fallu déployer pour lever les autres obstacles.

- Comme souvent dans ce type de démarche, les efforts initiaux sont nécessaires mais insuffisants, car l'important est de faire exister l'action dans la durée et pour cela, de tenir. Tenir auprès de la direction de l'établissement et des responsables de la détention, au gré, donc, des choix politiques, des orientations budgétaires, des programmes et des priorités ; n'y insistons pas. Mais tenir également auprès des jeunes, or, selon les enseignants et, nous le verrons plus loin, les surveillants, cela serait de plus en plus difficile.

Les jeunes, particulièrement les mineurs¹³⁴, seraient de plus en plus durs, agressifs, irrespectueux et impatientes, tel est le portrait qu'en brossent des adultes qui se qualifient de « las » et d'« usés ». Certains seraient même « aigris », voire « désespérés », pour des raisons mêlant leurs conditions de

¹³³ C'est un thème que, malheureusement, faute de temps, nous n'avons pas pu aborder avec les jeunes filles.

¹³⁴ C'est un élément dont on trouve témoignage à peu près partout aujourd'hui.

travail et le sens de leur fonction, dont nous avons dit, dans l'introduction, que nous ne pouvions nous y attarder. Les enseignants relèvent notamment une augmentation de la violence dans les salles de classe, verbale et parfois physique, qui occasionne de la peur et de la méfiance et rend difficile l'exercice du métier.

S'agit-il d'un problème structurel ou bien de l'état d'esprit d'une équipe dans un lieu donné au moment où nous l'avons rencontrée ? La culture de l'enseignement à la prison de Metz est-elle acquise, encore fragile, voire compromise ? Les jeunes sont-ils de plus en plus difficiles, comme on a tendance à le dire un peu partout ? Les professionnels de l'éducatif et du social sont-ils, comme on l'entend également dire, malmenés et en crise aujourd'hui ? Ces questions, dans le cadre de notre enquête, restent indécidables. Tel est en tout cas le regard porté par les enseignants en charge des mineurs, dont nous voyons qu'il relativise et rend plus complexes les propos tenus par les jeunes à propos de l'école.

Ajoutons seulement que nous ne sommes pas très étonnées par ces propos que nous-mêmes entendons dans le cadre d'autres missions, dans les quartiers difficiles notamment. Nous avons appris, en interviewant et observant des professionnels (enseignants, éducateurs, gardiens d'immeubles, élus...) que pouvaient coexister, d'un côté, des décisions ministérielles, des principes d'action et des moyens financiers et humains et, de l'autre, des professionnels fatigués et exaspérés par la mise en œuvre laborieuse et au quotidien de ce que les premiers prévoient et permettent. On perçoit l'immense fossé qui peut exister – particulièrement dans les domaines de l'éducation et du social – entre un texte et son application, un principe et sa déclinaison, un profil de poste et l'exercice d'un métier, une enveloppe budgétaire et son utilisation.

- La difficulté ne tiendrait pas seulement au comportement des jeunes, plus agressifs et plus violents, également à la situation d'apprentissage, soit le cœur même de la fonction pédagogique. Selon les enseignants, hormis quelques jeunes, ou hormis quelques jeunes dans certaines circonstances – on voit donc combien cela peut être rare et fragile – la plupart, en particulier les mineurs, répugnent, rechignent et résistent à apprendre, à découvrir (des matières, des notions, des auteurs, des textes, des idées, des mots, des pensées...) et à s'ouvrir (être curieux, s'intéresser, s'étonner...). Autant les adultes et les jeunes filles peuvent manifester une relative envie d'apprendre ou de s'instruire, autant la relation avec les jeunes garçons s'avère toujours, d'abord, et souvent, conflictuelle : il faut se battre. Mais, précisent les enseignants à juste titre, s'il faut se battre, c'est que les jeunes, lorsqu'ils se trouvent en situation d'apprentissage, notamment dans un cadre scolaire, ont d'abord à se battre contre eux-mêmes. Les conflits et la violence que vivent les enseignants, les jeunes les vivent aussi, à l'intérieur d'eux-mêmes.

D'abord parce qu'ils se retrouvent à l'école, même si la nature et la forme des cours dispensés peut-être différente de ce qu'ils ont connu à l'extérieur. Or l'école a été pour la plupart un miroir leur renvoyant une image négative et défectueuse d'eux-mêmes : mauvais élèves, mauvais niveau, mauvais

comportement. En même temps, dans la mesure où tous les jeunes ont été scolarisés (et le sont de plus en plus, notent les enseignants), ils connaissent les codes et les normes scolaires avec lesquels, pour faire bref, ils entretiennent un rapport confus et ambivalent, du même type que celui qu'ils entretiennent avec la « normalité » en général, à la fois attirés et méfiants, aspirant à connaître cette vie et conscients des obstacles qu'ils devront franchir pour y parvenir, etc., ce qui est le propre des jeunes en voie de marginalisation.

Très ambivalent serait aussi leur rapport à la culture et au savoir. Le sentiment des enseignants est que les jeunes sont loin d'être incultes ou ignorants, dans des domaines considérés comme orthodoxes ou légitimes, en l'occurrence ceux sanctionnés par l'institution scolaire. En revanche, ils ont tendance à le masquer, en d'autres termes à se faire « plus bêtes » qu'ils ne sont. Les raisons de ce quasi travestissement (qui conduirait par exemple certains jeunes à « *rater volontairement leurs examens* », selon les enseignants) sont multiples, le passif scolaire, le désintérêt de l'entourage, la fragilité du savoir acquis, la peur de ne pas être à la hauteur, la honte d'un savoir brinquebalant, entre autres, mais aussi, la faible valorisation, voire la disqualification du savoir légitime pour ces jeunes. Les très jeunes garçons en particulier ne veulent surtout pas donner l'impression d'avoir quelque connaissance ou culture et lorsque cela arrive – on aurait envie de dire : lorsque cela leur échappe – ils en sont gênés, comme s'ils commettaient un impair. Par ailleurs ce savoir est très fortement concurrencé par d'autres types de connaissances¹³⁵ et d'autres systèmes de valeurs : avoir une voiture, « *être dans le biz* » (être dans des trafics), consommer, avoir de l'argent, porter de beaux vêtements, réussir, etc., valeurs qui, notons-le, sont assez largement partagées aujourd'hui.

Pour résumer, on arrive à une situation pour le moins paradoxale : alors que jamais autant de jeunes n'ont été autant scolarisés, notamment les jeunes issus de milieu populaire et/ou vivant aux marges, le savoir et la culture légitimes sont de plus en plus disqualifiés et dévalorisés. Ils le sont dans ces segments de population, mais, toutes les enquêtes sur la culture le montrent, également dans tous les segments socioculturels et professionnels, soit dans la société entière aujourd'hui. De ce point de vue la prison opère un effet-loupe sur des phénomènes à l'œuvre dans la vie normale¹³⁶.

- On comprend alors mieux la difficulté, voire le désarroi des enseignants. Il reflète pour une part celui des jeunes qui sont partagés entre des impératifs ou des injonctions contradictoires : détenir un savoir mais ne pas oser le montrer / avoir envie d'apprendre mais ne pas passer pour un « *faible* », un « *foyot* » ou un « *lâche* » / aimer l'école et la détester / respecter la culture légitime dans un contexte général de dévalorisation de cette culture / aspirer à une vie normale, alors que l'on vit dans les

¹³⁵ Et même d'autres formes d'intelligence comme nous l'avons dit pour les trois forains.

¹³⁶ « *Ils ont un meilleur niveau que ce qu'ils disent et même meilleur que ce que leur parcours scolaire indique. Mais ils ne veulent surtout pas le montrer et jouent à être des caïds. Un caïd ne peut pas être un bon élève. Remarque, il n'y a pas qu'en prison que ça se passe, aujourd'hui on a honte d'être un bon élève. Même les enfants qui n'ont pas de problèmes, même mes propres enfants se mettent en position de cancre, consciemment, car ils ont la hantise de passer pour des intellos* », nous confiera un enseignant.

marges / réussir en étant partagé entre des systèmes de réussite concurrents (par exemple avoir un métier ou devenir un bon délinquant), etc. C'est à ces hésitations, oscillations et conflits intérieurs que les enseignants sont confrontés, en prison particulièrement.

Et l'avenir ne serait pas des plus engageants. Les enseignants notent en effet une « *désacralisation de l'école* » en prison, y compris auprès des adultes. Même les détenus adultes, dont certains peuvent faire preuve d'un engouement pour la formation et l'enseignement, seraient aujourd'hui moins nombreux à venir ou, lorsqu'ils viennent, moins actifs, moins volontaires et moins enthousiastes. « *L'école* », dit un enseignant, « *perd des détenus* ». Comme à l'extérieur de la prison, elle ne serait plus, ou moins, le lieu où les détenus pensent utile et important de venir, à la fois pour leur élévation personnelle (repandre ou poursuivre des études, se cultiver, s'ouvrir à d'autres dimensions ou horizons...) et leurs perspectives de sortie (l'école pour avoir un diplôme permettant une meilleure réinsertion sociale et professionnelle). A terme, pronostiquent avec pessimisme quelques enseignants, seule une toute petite poignée de détenus viendra en classe, les autres estimeront que ce n'est pas nécessaire.

LES JEUNES EN DETENTION : REGARD DES SURVEILLANTS

- Le regard des surveillants sur les jeunes – recueilli au cours de discussions informelles lors de nos déplacements et à l'issue de deux entretiens plus approfondis – est sensiblement le même que celui des enseignants.

Les jeunes seraient aujourd'hui plus durs et plus rebelles qu'ils ne l'étaient : aussi bien par leur parcours délinquant – davantage d'affaires et des affaires plus graves – qu'en matière de socialisation et sur le plan psychologique. Les surveillants décrivent des jeunes « déstructurés » (ils insistent beaucoup sur l'absence du père¹³⁷), trop souvent livrés à eux-mêmes, ignorant ou négligeant les principes et règles de la socialisation usuelle au profit d'un caïdat pernicieux et violent. Très exigeants, les jeunes, en particulier les mineurs, auraient un rapport au temps quasi pathologique, prisonniers d'un désir d'immédiateté ne souffrant aucune exception. Toute forme de durée, ou de délai, entre l'expression d'un désir ou d'une volonté, et sa réalisation, serait perçue comme insupportable, provoquant de la souffrance chez les jeunes et de la violence dans leurs réactions.

Enfin, à la différence des adultes, ils supporteraient très mal l'enfermement. Un enfermement assez pernicieux selon les surveillants car ayant comme effet de créer des dépendances entre les jeunes et l'institution, alors qu'il pourrait ou devrait leur donner l'occasion de réfléchir à leurs actes, de travailler sur eux-mêmes et de (ré)apprendre les règles du vivre ensemble.

Voilà en quelques mots le portrait brossé par les surveillants et les référents, soit les adultes qui encadrent les jeunes au quotidien. Il n'est ni à négliger, ni à prendre pour argent comptant. Il est le

¹³⁷ Ils n'ont pas complètement tort : sur les 14 jeunes interviewés, 5 ont perdu leur père et ont vécu avec leur mère.

fruit d'un ensemble complexe d'éléments : une observation et une expérience au quotidien, certes, mais aussi un regard porté sur des individus que l'on doit d'abord surveiller, éventuellement éduquer, dans le cadre d'une institution lourde avec ses objectifs, ses règles et ses modes de fonctionnement. Enfin, le résultat d'interactions ardues – pour ce que nous avons pu en voir – entre des jeunes enfermés et des adultes gardiens.

- L'objectif et le souci des référents est de pouvoir occuper les jeunes. Or, nous l'avons vu, selon eux, c'était insuffisamment le cas lorsque l'enquête a eu lieu. A part l'école, le sport et la promenade, seule l'activité Play Station fonctionnait réellement (le baby foot était cassé et il n'y avait plus de balles pour jouer au ping-pong, ce qui n'empêchait pas les surveillants de pousser les jeunes à aller dans la salle où se trouvaient ces deux jeux et de les y laisser pendant trente à quarante-cinq minutes). Quant aux jeunes adultes, non seulement ils manquent d'activités, mais en plus ils sont libres de ne pas y participer.

Par activités, les surveillants entendent soit ce qui permet aux jeunes de bouger physiquement – le sport et la promenade – soit des moments ou des contenus qui captent leur attention, des choses qui les arrêtent, les posent et les fixent, même sur un court temps. La crainte, ce sont des jeunes qui ne font rien, de nouveau livrés à eux-mêmes, à leurs désirs et leurs pensées, et qui passent à l'acte : râleries, cris, coups dans les portes, vandalisme, trafics, mutilations, agressions, rébellions.

La possibilité de lire (emprunter des livres au chariot pour les mineurs ou aller en bibliothèque pour les femmes et les jeunes adultes) n'est pas considérée par les surveillants comme une activité. Pour une raison principale, c'est que, selon eux, les jeunes ne lisent pas, en tout cas ils ne les voient pas lire, sauf une toute petite minorité (un ou deux sur les quinze mineurs par exemple) qui demanderaient spontanément de quoi lire. La lecture ne serait pas, sauf exception, une occupation ordinaire des jeunes, elle serait inexistante, en tout cas très peu visible.

Les deux seuls moments où les surveillants voient la lecture prendre existence dans la vie carcérale des jeunes dont ils s'occupent sont, pour les mineurs, lors du passage du chariot (soit quelques minutes une fois par semaine) et lorsque les jeunes sont punis et qu'à défaut de promenade, de sport ou de télévision, ils lisent, essentiellement des bandes dessinées. Pour les jeunes adultes, la lecture prend existence par la bibliothèque, une salle située dans leur quartier, laissée en libre-accès à certains moments de la journée et, à l'intérieur des cellules, sous forme de quelques revues : revues érotiques, de stars, de musculation et de moto.

Telle est en substance la place de la lecture auprès des jeunes hommes d'après les surveillants¹³⁸. Il convient maintenant d'examiner de plus près ce qu'il en est pour les jeunes.

¹³⁸ Faute de temps, nous n'avons pu interviewer ni même discuter rapidement avec des surveillantes travaillant au quartier des femmes.

Pour mieux saisir les pratiques de lecture des jeunes durant leur incarcération, nous avons estimé utile de cerner préalablement ces pratiques hors détention. En effet, quel que soit le parcours lectoral des détenus, il est intéressant de le mettre en relation avec ce qu'il était lorsque les personnes n'étaient pas incarcérées, afin de saisir les changements éventuels que leur séjour en prison a pu occasionner de ce point de vue. Le déroulé des entretiens s'y est bien prêté puisque, dans un premier temps, nous avons abordé avec les jeunes leur vie hors détention.

Les pratiques de lecture ainsi que la place que la lecture occupe dans la vie ordinaire des jeunes de Metz (hors détention), sont très proches de celles que nous avons relevées sur les autres terrains, particulièrement au Cateau-Cambrésis. Nous aborderons d'abord les pratiques, puis évoquerons le regard que les jeunes portent sur la lecture.

LES PRATIQUES DE LECTURE DES JEUNES DANS LEUR VIE ORDINAIRE

L'appétence pour la lecture et les habitudes de lecture sont dans l'ensemble assez faibles, voire très faibles, si l'on se réfère à ce qu'il est communément convenu d'appeler de gros lecteurs ou des habitudes de lecture fortes. On a ici affaire à de petits lecteurs, même si tous lisent, ou ont lu à certaines périodes de leur vie.

Les deux principaux objets de lecture, hors détention, sont le journal et les magazines ou revues et, dans une moindre mesure, les bandes dessinées.

- Tous les jeunes, comme c'est le cas de quasiment tous ceux que nous avons interviewés dans le cadre de cette recherche, lisent le journal. Puisque nous sommes dans l'est, il s'agit des deux journaux régionaux : *L'Est Républicain* et *Le Républicain lorrain*. Aucun jeune ne lit d'autre type de presse (presse quotidienne nationale, presse généraliste ou d'information).

Les pages les plus fréquemment consultées sont la page locale (qui concerne le bourg ou l'ensemble des bourgs où vivent ou dont sont originaires les jeunes), la page des faits divers et, parfois, la page Justice (qui peut se confondre avec la page des faits divers), la page des annonces (offres d'emploi, ventes ou échanges d'objets) et, pour quelques garçons, la page des sports.

Les jeunes disent « *adorer lire* » ou seulement « *regarder* » la page locale, celle où il est probable que soient évoqués des lieux, des manifestations ou des personnes qu'ils connaissent. C'est toujours celle-ci qu'ils regardent en priorité, page qui se confond souvent avec celle des faits divers, puisqu'on narre dans ces pages les incidents ou accidents remarquables (accidents de la route, incendies, problèmes familiaux, vols, braquages, meurtres...) éventuellement suivis de récits de fuites, de cavales, d'arrestations, de procès et parfois d'emprisonnements. Dans ces derniers cas, les faits sont plutôt traités dans les pages Justice des journaux concernés. Ce faisant, les jeunes se tiennent au courant des « *affaires de leur quartier* », comme dit l'un d'eux, voient qui s'est fait prendre et qui est « *tombé* » et

à quelle peine ils ont été condamnés. Ainsi, avant même leur incarcération, certains jeunes suivaient déjà les péripéties du monde délinquant. Par exemple le jeune gitan de dix-sept ans, quasi illettré et qui prétend ne jamais lire, explique : « *Je ne regarde que le journal, les images. Si je vois des photos de gens avec un bandeau sur les yeux, alors je fais l'effort de lire. Je regarde les faits divers aussi, les gens qui se sont fait tuer ou séquestrer* ».

Lecteurs réguliers du journal régional, les jeunes ne l'achètent pourtant quasiment jamais : ils le trouvent soit chez eux – ce sont leurs parents qui l'achètent ou sont abonnés – soit dans les lieux qu'ils ont l'habitude de fréquenter, principalement le bureau de tabac et le café, le kiosque de gare ou le cabinet médical.

Ainsi, pendant plusieurs mois, le jeune garçon de quinze ans lisait le journal en compagnie de sa mère dans le café où ils avaient l'habitude d'aller, après avoir accompagné le petit frère à l'arrêt de bus. Ils commandaient un café et le patron leur prêtait le journal. De même, une jeune fille lisait le journal assez régulièrement, dans le café tenu par ses parents. Une autre le lisait tous les jours puisque sa mère l'achetait tous les jours et le ramenait à la maison. Quant à une troisième elle le lisait aussi, dans les périodes où elle n'était pas « *en business* », dans le café en bas de chez elle où elle descendait prendre son petit déjeuner.

Comme nous l'avons déjà constaté, le journal semble être un objet de lecture inscrit dans les vies au quotidien des jeunes interviewés.

- Outre le journal, principal et premier objet de lecture, les jeunes de Metz, quand ils n'étaient pas en prison, lisaient également des magazines ou des revues.

Il s'agit en fait surtout des jeunes filles, assez friandes de magazines féminins ou d'information spécialisée (*Femme actuelle, Top santé*), de magazines de jeunes (*Jeune et jolie*), de stars (*Stars*) ou de revues « *people* » (*Mad, Maximal, New-Look*). Elles les lisent toutefois moins souvent ou moins régulièrement que le journal. En revanche, à la différence de celui-ci, elles ont plus tendance à les acheter, essentiellement dans les bureaux de tabac ou les points presse, car ce type de revues est moins courant dans leur famille ou dans les lieux habituellement fréquentés (café, bureau de tabac).

Il arrive également aux garçons de lire quelques journaux ou magazines, mais moins que les filles. Ils n'ont jamais précisé de quels magazines il s'agissait (sauf *L'Equipe-Magazine*) mais stipulé que, souvent, c'était des magazines qu'ils trouvaient là où ils étaient (chez eux, chez des copains, par terre ou dans une poubelle, au travail...). Ainsi peut-on supposer qu'ils en achètent moins que les jeunes filles.

Parmi ces magazines, certains ont mentionné les « *programmes télé* » (*Télé 7 jours* principalement).

- Le dernier objet de lecture spontanément évoqué sont les bandes dessinées, mais dans une part moins importante que le journal ou les magazines, et surtout par les garçons.

Il est vrai que, par rapport aux jeunes du Cateau-Cambrésis, forts lecteurs de BD, notre groupe, ici, est plus âgé. La moyenne d'âge est de 18,5 ans, tandis que celle des jeunes du Nord était de 16,5 ans, avec une part importante de jeunes âgés de 14 et 15 ans. On peut donc supposer que les jeunes de Metz ne lisent plus, ou lisent moins de BD qu'à une certaine période de leur vie, lorsqu'ils étaient plus jeunes. Pareillement, si ce sont plutôt les garçons qui lisent des BD, c'est aussi parce qu'ils sont les plus jeunes.

Nous pouvons relever que ceux qui disent lire des BD étaient en famille durant les mois ou années précédant leur incarcération ou, en tout cas, « posés quelque part » ; à l'inverse, ceux qui étaient en galère ou en errance ne mentionnent jamais de bandes dessinées comme objets de lecture. On peut faire l'hypothèse que le journal et les revues sont des objets que l'on trouve plus facilement et fréquemment (dans les cafés, les bureaux de tabac, certains lieux publics), qui peuvent se lire plus rapidement (chaque page et même chaque article constituant un objet de lecture autonome) et étant plus facilement transportables (moins lourds, plus souples) et moins onéreux que les bandes dessinées, qui n'ont pas toutes ces particularités.

Relevons enfin, comme nous l'avons déjà noté auprès d'autres groupes de jeunes, que les BD citées sont exclusivement des BD enfantines : *Titeuf*, *Tintin*, *Astérix* et *Lucky Luke*. Aucune mention n'a été faite de BD à destination des adolescents ou des adultes.

- Les pratiques de lecture hors détention varient assez fortement avec deux éléments : le sexe et le parcours scolaire. Même sur un groupe aussi petit, il apparaît que les filles lisent davantage que les garçons, et que plus les jeunes sont allés loin dans leur parcours scolaire ou ont fréquenté l'école longtemps, plus ils lisent, ou ont eu des périodes où ils lisaient davantage¹³⁹.

Cette différence est patente lorsqu'on aborde la question des livres. Sur les sept garçons, six disent ne jamais lire de livres en temps ordinaire et quatre d'entre eux précisent qu'ils n'ont jamais lu de livres, même à l'école. Les deux autres se souviennent avoir lu des livres à l'école, uniquement les manuels, ou une pièce de théâtre (Molière), ou un roman dont ils ont oublié le titre, l'auteur et l'histoire. Un seul d'entre eux (M.), après avoir dit qu'il ne lisait jamais aucun livre puis, sur notre demande, réfléchi plus longuement à la question, dira qu'il se souvient avoir lu des albums de la collection *Chair de poule* et *Le silence des agneaux*. Ce jeune est celui qui, des sept garçons, est allé le plus loin dans ses études. Il a terminé sa 3^{ème}, obtenu son brevet et commencé une première année de BEP. Par ailleurs, ses deux frères aînés poursuivent des études à l'université et il a l'habitude de les voir lire des livres pour leur travail.

Sur les sept jeunes filles, à l'inverse, toutes déclarent avoir déjà lu des livres, y compris des ouvrages non prescrits par l'école. Lorsqu'on examine plus en détail leurs réponses, on constate que ce sont

¹³⁹ En revanche cela n'indique rien sur leur niveau scolaire. Des jeunes peuvent être restés plus longtemps, ou de façon plus régulière, à l'école, sans pour autant avoir été de bons élèves ou avoir eu un bon niveau.

plutôt celles qui sont allées le plus loin dans leur parcours scolaire qui ont lu le plus de livres. Il semble y avoir une corrélation entre le temps de l'école (principalement le collège) et la lecture ; pour ces jeunes filles il s'est écoulé quelques années, en gros entre la 6^{ème} et la 3^{ème}, où elles ont le plus lu. Le temps de l'école est d'ailleurs évoqué avec une certaine nostalgie – comme nous l'avions vu auprès de certains jeunes de la PJJ – comme une période de calme avant la tempête (avant la galère), qui leur paraît aujourd'hui lointaine. Il est évocateur que l'une d'elles, plutôt bonne élève mais qui a perdu son frère à l'âge de 15 ans, dise qu'elle a totalement arrêté de lire des livres depuis cet épisode douloureux et ne se souvient plus des livres qu'elle avait lus avant.

Les livres évoqués sont, pour les jeunes filles qui disent n'avoir lu de livres que dans le cadre scolaire, des fables, de la poésie (*Les fleurs du mal*), des pièces de théâtre (toujours Molière) et quelques classiques, comme *Les confessions*, *Robinson Crusoé* ou *Vipère au poing*. Pour celles qui ont lu d'autres livres, les genres mentionnés sont des romans, *L'alchimiste*, *La soupe aux cailloux*, les romans de M. Higgins Clark, mais surtout des romans fantastiques comme ceux de S. King ou des « livres d'horreur » comme les histoires racontées par P. Bellemarre. Ou bien des récits et des histoires de vies romancées, comme *Le journal d'Anne Franck*, *Moi, Christiane F...*, *Jamais sans ma fille*, soit, comme le dira l'une d'elles, « des récits de filles en galère, qui se faisaient violer et attrapaient des maladies ». Nous avons déjà relevé l'appétence des jeunes filles pour ce genre de récits biographiques. Nous verrons qu'elles en sont également friandes à l'intérieur de la prison. Ont également été cités des livres pratiques, sur les sports et les animaux, par celles qui pratiquaient un sport ou possédaient un animal.

PLACE, SENS ET VALEUR ACCORDÉS À LA LECTURE

Pour aborder la question du regard que les jeunes portent sur la lecture, il est intéressant de revenir au jeune M., qui a lu des *Chair de poule* et *Le silence des agneaux*. Ses réactions aux questions que nous lui avons posées sur la lecture sont suffisamment rares, aussi bien à Metz que sur l'ensemble des terrains, pour que nous les relevions.

- Il a d'abord commencé par préciser qu'il n'avait aucun souvenir de ses lectures antérieures (hormis les *Chair de poule* et *Le silence des agneaux*), à savoir d'autres lectures possibles ou ce qu'il avait lu dans le cadre de l'école (il ne se souvient que d'une pièce de Molière qu'il a jouée), mais qu'il s'en fichait car ces souvenirs ne lui manquaient pas et la lecture de façon générale non plus. A cet instant, il nous a fait comprendre, geste à l'appui, que les quelques livres qu'il avait lus étaient entrés « par un côté de sa tête » et sortis de l'autre sans laisser aucune trace.

A notre sens, M. n'est pas le seul de tous les jeunes interviewés à qui la lecture ne manque pas et c'est un point important à comprendre. La lecture (en particulier la lecture de livres) occupe une place si faible dans les pratiques ordinaires de ces jeunes, qu'ils ne vivent pas cette absence comme un défaut ou un manque. Et ce, aussi bien au niveau de la pratique que, pour une grande part d'entre eux, au

niveau des représentations. Selon nous, la plupart soit n'a strictement aucune idée de la hiérarchie usuelle des produits culturels et de leur degré de légitimité, soit ils en ont quelque notion ou conscience, mais ils s'y déroberont¹⁴⁰. Comme cela a déjà été relevé par certains auteurs¹⁴¹, nous n'avons pas perçu dans nos entretiens avec ces jeunes de « bluff culturel » ou de « comédie de la culture ». Ils lisent peu, le disent – donc ne semblent ni surestimer, ni sous-estimer leurs pratiques – et l'assument. Cela ne signifie pas qu'ils le revendiquent, comme pourraient le faire d'autres, en vue de contester la légitimité ou la domination culturelle et défendre ou imposer d'autres pratiques ou un système de classement différent. Notre sentiment est que ces jeunes, pour la plupart, entretiennent une indifférence relative vis-à-vis de la culture dominante et l'un de ses objets, considéré comme parmi les plus légitimes, la lecture.

- Examinons toutefois la représentation qu'ils se font de « ceux qui lisent beaucoup », eux-mêmes se qualifiant comme de très faibles ou faibles lecteurs. Aux jeunes de Metz, comme aux autres jeunes interviewés (sauf au Cateau-Cambrésis), nous avons demandé de nous décrire qui, selon eux, lisait beaucoup. Les réponses ont été de deux types. Ceux qui lisent beaucoup sont soit ceux qui aiment lire, soit des catégories particulières de la population.

Dans le premier cas, les jeunes estiment que lire ou ne pas lire est une question de choix et de liberté individuelle. Eux, qui se considèrent comme ne lisant pas, ou très peu, conçoivent que d'autres puissent aimer lire. Ils font preuve d'une grande tolérance de ce point de vue et inscrivent la lecture dans un champ de plaisirs ou d'occupations possibles, à côté d'autres, dans lequel chacun vient puiser en fonction de ses appétences singulières : certains apprécient de lire comme d'autres aiment jouer au foot ou à la Play Station, les jeunes ne semblant pas établir de hiérarchie (ou connaître la hiérarchie usuellement établie) entre ces différents types d'activités, ni distinguer leurs mérites et apports respectifs.

Les jeunes qui se représentent ainsi les gros lecteurs sont plutôt ceux qui lisent très peu et paraissent les plus éloignés de toute forme de connaissance en matière de pratiques, d'objets et de valeurs culturels. C'est le cas des trois gitans, proches de l'illettrisme pour l'un d'eux, dont le mode de vie, nous l'avons vu, est particulier. Mais c'est aussi le cas d'autres jeunes ayant eu une vie proche de celle des jeunes du Cateau-Cambrésis avant leur incarcération.

Ceux qui lisent beaucoup, selon ces jeunes, peuvent aussi être soit certaines personnes, ou groupes de personnes, notamment les professeurs, les étudiants, les écrivains et « *ceux qui veulent s'instruire* ». Soit des gens très différents d'eux (et de leur entourage), tels en tout cas que les jeunes se décrivent.

¹⁴⁰ Ce qui, rappelons-le, est une tendance croissante aujourd'hui, la lecture perdant de sa suprématie culturelle pour l'ensemble de la population, y compris auprès des publics habituellement gros lecteurs.

¹⁴¹ Particulièrement Jean-Louis Fabiani dans son enquête sur la lecture en prison (FABIANI, 1995) et Bernard Lahire dans son dernier ouvrage (LAHIRE, 2004).

Aucun n'est étudiant et ne s'imagine professeur ou écrivain, ou même « *voulant s'instruire* ». D'emblée, ils établissent une distinction entre certains métiers ou situations professionnelles et les pratiques culturelles qui leur sont liées. Il n'est pas étonnant que les premiers cités soient les professeurs, notamment les professeurs de français, qui, pour les jeunes, sont les personnes lisant le plus qu'ils ont rencontrées dans leur vie : « *Les gens qui lisent le plus, c'est ma prof de français, celle d'ici je vous parle. Elle nous a dit qu'elle lisait trente livres par mois, on l'a pas cru, c'est pas possible* ».

Sont ensuite citées des personnes qui ne sont pas caractérisées par une occupation ou un métier, mais par un mode de vie en fonction de l'âge et des revenus : les célibataires, les « *vieux* », les oisifs (« *ceux qui ne font rien* ») et les fortunés (« *ceux qui ont les moyens* »). Là encore ce sont des gens très différents des jeunes aujourd'hui, ainsi que de leur entourage, et de ce que les jeunes imaginent être demain. La présentation qu'ils ont fait de leur mode de vie semble à l'opposé de celui de ces gens qui, à leurs yeux, lisent beaucoup : les jeunes ont des familles (souvent nombreuses), il n'y a donc pas de célibataires ou de gens seuls ; ils ont – ce sera une constante dans les entretiens – très peu de temps (eux ou leurs proches), or lire prend du temps ; enfin ils n'estiment pas faire partie de la population fortunée ou « *ayant les moyens* ».

Notons le facteur de l'âge, récurrent sur tous les terrains. Lire, pour les jeunes que nous avons rencontrés, est à leurs yeux une occupation plutôt destinée aux personnes âgées, aux « *vieux* ». Apparaît ici un élément à nos yeux essentiel sur la lecture et les postures corporelles ou les comportements qu'elle prescrit. Pour des jeunes qui ont plutôt l'habitude de bouger et qui aiment cela, lire est une contrainte, une activité qui fige et emprisonne les corps, une activité froide et triste, justement réservée à ceux qui sont moins alertes et, par leur âge ou leur état de santé, proches de la mort.

Par rapport aux « *vieux* », célibataires, oisifs et fortunés, considérés comme de gros lecteurs, le regard des jeunes est mitigé. Certains font preuve de tolérance, comme à l'égard de ceux pour qui la lecture serait le produit d'un choix ou d'une passion. Dans ce cas les jeunes ont une vision des choses qui semble sans aspérités : il y a des gens seuls, d'autres qui vivent en famille, des jeunes et des vieux, des riches et des pauvres, des gens qui ont beaucoup de temps, d'autres qui n'en ont pas, les uns et les autres ont des activités ou des occupations différentes, c'est ainsi et il n'y a rien à ajouter.

Mais il s'exerce chez d'autres jeunes des formes de méfiance ou de défiance à l'égard de ces catégories de gens qui ne leur ressemblent pas et qui, globalement, à leurs yeux, ont (eu) une vie plus simple et plus confortable que la leur. On ne peut pas parler de jalousie, mais de la conscience d'un monde clivé n'offrant pas les mêmes cartes et les mêmes chances à chacun. Revenons par exemple sur le jeune M., celui qui avait prétendu qu'il avait lu quelques livres mais ne s'en souvenait pas et à qui cela ne manquait pas. Suite à une question sur les pratiques de lecture de son entourage, il dira qu'il

se considère comme un petit lecteur par rapport à la moyenne des gens (ses deux frères sont à l'université et de ce fait plus gros lecteurs que lui), mais qu'il est plutôt gros lecteur par rapport à sa bande de copains qui ne lit jamais. Or cette bande est selon lui en partie responsable de son incarcération car il estime s'être laissé prendre dans ses filets et, pour lui échapper, a l'intention de changer d'école et de quartier lorsqu'il sortira de prison. Par des propos qu'il faut presque deviner, ce garçon, qui sait ou sent qu'il pourrait ou devrait lire davantage, explique combien cela peut être difficile lorsqu'on est plongé dans une certaine situation de vie, en l'occurrence, ici, le poids et la pression de la bande de son quartier qui l'a plus entraîné à faire des bêtises et à commettre des délits qu'à lire.

Les jeunes qui désignent comme gros lecteurs les célibataires, les oisifs et les gens fortunés, sentent que la lecture – contrairement aux propos de ceux qui considèrent qu'elle est le produit d'un choix individuel – n'est pas une pratique culturelle comme les autres, puisque réservée à certaines personnes et dépendante de certaines conditions. Elle n'est pas accessible à tous ou possible dans les vies ordinaires de chacun, puisqu'elle stipule ou exige certaines formes de solitude, du temps à soi et des moyens, choses que tous n'ont pas.

Les jeunes qui ont cette représentation des gros lecteurs sont plutôt ceux qui lisent le plus et ont plus longuement fréquenté l'école que les autres. On peut supposer qu'ils ont connaissance ou conscience, même confuse, des objets culturels existants, des valeurs qui leur sont ordinairement affectées et des différences ou des inégalités qui sévissent pour que chacun se les approprie pareillement.

Enfin, le dernier type de gros lecteurs évoqué, même s'il semble anecdotique (seuls deux jeunes sur quatorze en ont parlé¹⁴²) est intéressant à analyser. Il s'agit des gens célèbres ou des gens qui « *ont fait des conneries, sont allés en prison et ont écrit un livre après* ».

Les jeunes pensent d'abord à des acteurs ou des chanteurs, plus encore à des vedettes du petit écran ou des sportifs, devenus célèbres et ayant écrit un livre pour raconter leur vie. Il est d'ailleurs étrange que les jeunes les aient classés parmi les gros lecteurs, ce dont on peut douter ; en fait, ce qui les a frappés, c'est que ces gens-là aient pu écrire un livre. A leurs yeux, c'est inhabituel, plutôt anormal et assez suspect. Ces gens célèbres pour lesquels ils éprouvent de la sympathie (surtout les vedettes de la télévision et les sportifs) baissent un peu dans leur estime dans la mesure où, aux yeux des jeunes, ils ont « joué à l'écrivain ». Mais, selon nous, ce sont moins ces faux écrivains que le livre lui-même qui en pâtit. Si n'importe qui aujourd'hui peut écrire un livre – tel est en substance le sentiment des jeunes – alors c'est que le livre n'est pas bien sérieux et que les jeunes n'ont pas tort de ne pas compter la lecture au titre de leurs occupations favorites. Le fait que des gens célèbres dans un domaine qui n'a rien à voir avec la littérature, puissent écrire, brouille les cartes et les représentations du monde que ces jeunes avaient.

¹⁴² Mais cela sera aussi évoqué par certains jeunes sur d'autres terrains.

Concernant toutefois les livres écrits par des gens qui «...ont fait des conneries et sont allés en prison », les jeunes sont plus partagés. Pour résumer leur position, disons que d'un côté, cette pratique ne les satisfait pas, pour les raisons que nous venons d'indiquer : si n'importe qui aujourd'hui peut écrire des livres, y compris des délinquants et des malfrats, alors le livre et la lecture ont perdu quelque chose : un peu de leur âme, de leur statut ou de leur légitimité. Mais, d'un autre côté, les jeunes sont assez satisfaits que de telles personnes puissent écrire des livres. Car, d'une part, ils aiment ce genre de récits – ils en sont même très friands en période de détention – qui évoquent des faits et des événements proches de ceux qu'ils ont vécus et connus. D'autre part et par conséquent, ceux qui les ont écrits pourraient être les jeunes eux-mêmes ; en clair, ils pourraient eux aussi devenir écrivains, ce qui les fait sourire et les rend perplexes.

Les quelques éléments que nous venons de mentionner – valables pour les jeunes de Metz comme pour tous ceux que nous avons interviewés sur les autres sites – montrent que le rapport à la lecture de ces jeunes est finalement plus complexe qu'on ne l'imagine, notamment plus que leurs pratiques peuvent le laisser paraître. Plusieurs travaux en histoire et sociologie de la lecture ont montré, ces vingt dernières années, combien les pratiques lectorales et les représentations de la lecture avaient évolué dans nos sociétés. On voit que ces évolutions et transformations ont également affecté, sinon les pratiques, en tout cas les représentations des milieux populaires.

- L'un des arguments les plus souvent évoqués par les jeunes pour, non pas justifier car ils ne cherchent pas à justifier, mais expliquer leurs faibles pratiques de lecture, notamment de livres, est qu'ils n'aiment pas lire – argument que l'on retrouve sur tous les terrains. Et, à chaque fois, il est légitime de se demander s'ils n'aiment pas parce qu'ils ne savent pas – ils ont des difficultés de lecture et moins ils lisent plus ces difficultés persistent – ou bien s'ils n'aiment pas pour d'autres raisons.

Les deux explications sont valides et apparaissent chez les uns ou chez les autres, parfois même chez un même jeune. Parmi les détenus interviewés, en particulier les garçons, il semble assez clair que certains lisent peu car leurs compétences en matière de lecture sont faibles, et lire représente une vraie difficulté. Ainsi, l'un dit ne pas supporter « *les livres sans images car ça me fait fumer le cerveau* ». Un autre, qui n'a jamais lu de livre, même à l'école, n'aime pas non plus les livres sans images car il «...n'arrive pas à voir ce qui se passe ». Quant au troisième, il reconnaît qu'il lit très lentement et ne comprend pas tous les mots, dix lignes, pour lui, «...c'est déjà très long et ça (l)'énervé».

Mais d'autres jeunes, ou parfois les mêmes, disent ne pas aimer lire parce que ça ne leur plaît pas et qu'il y a d'autres choses plus intéressantes à faire, comme être dehors, traîner avec les copains, jouer au ballon, chahuter, aller dans les magasins, etc. Ici, la lecture, particulièrement la lecture de livres, ne fait pas partie de leurs occupations ou activités favorites. Ni de celles de leur famille et de leur entourage.

Pour approfondir ce point, il est intéressant de relever que tous les jeunes estiment, en réponse à l'une de nos questions, qu'il est absolument impossible aujourd'hui de vivre sans lire ou, plus précisément sans savoir lire. Il faut savoir lire un minimum aujourd'hui, selon ces jeunes, sinon on ne s'en sort pas. C'est-à-dire, pour prendre les exemples qu'ils ont donnés : « *on ne fait rien* », « *on ne trouve pas de travail* », « *on ne peut pas lire le journal* », « *on ne sait pas lire les plans* », « *on ne peut pas regarder les pubs* », « *c'est plus dur pour avoir son permis de conduire* ». La lecture est donc ici pensée comme un outil pratique qui favorise l'insertion sociale (faire quelque chose, trouver du travail, avoir son permis de conduire) et/ou permet d'avoir accès aux éléments usuels de la vie contemporaine : lire le journal, s'orienter grâce à un plan, lire les publicités.

Les jeunes ont bien précisé qu'il était impossible de vivre sans lire à notre époque, soulignant que cela pouvait l'être aux époques antérieures, notamment celle de leurs parents. Ainsi, sur les trois gitans, deux ont des parents qui ne savent pas lire et écrire, mais ils ont quand même «...*mené leur vie* ». Or les jeunes ont l'impression qu'ils ne pourraient plus vivre ainsi, sans savoir lire, ou en tout cas que ça leur serait beaucoup plus difficile qu'à leurs parents. Ainsi, même dans des milieux éloignés des formes culturelles légitimes et des processus de socialisation dominants, dans lesquels les gens n'ont pas eu besoin de savoir lire et écrire pour vivre et travailler jusqu'à présent, leurs enfants estiment qu'il faut connaître les bases minimales de la lecture et de l'écriture pour s'en sortir maintenant.

Toutefois, s'il faut nécessairement savoir lire, c'est-à-dire s'il faut disposer de compétences lectorales minimales que l'on active à certaines occasions – pour écrire une lettre de motivation, lire une offre d'emploi, regarder le journal, lire une publicité – on peut, selon eux, tout à fait vivre sans faire de la lecture une de ses occupations ou activités favorites ou coutumières. Par ailleurs on peut vivre sans lire certains objets particuliers de lecture, en l'occurrence les livres.

Lire est considéré comme une compétence, que l'on met en œuvre dans certaines circonstances et que l'on conserve toute sa vie une fois acquise, non comme une pratique qui peut procurer du plaisir, permettre d'accroître ses connaissances, d'élargir sa vision du monde, de développer son imaginaire ou son sens esthétique¹⁴³.

- Il est encore une dernière raison qui peut expliquer leurs faibles pratiques lectorales. Elle n'a pas été évoquée par les jeunes eux-mêmes, à la différence de celles que nous venons de lister, mais elle résulte assez logiquement de leur situation de vie. Résumons-la en disant que la lecture est hors de portée, en tout cas peu adaptée à une vie qui se situe aux marges, faite de ruptures et de galères. Rappelons, pour les jeunes filles particulièrement, que leur incarcération a souvent suivi une vie d'errance (dormir dehors, être dans le trafic et le « business ») dans laquelle elles ont peu eu la

¹⁴³ Il faudrait toutefois pouvoir pousser l'investigation sur la lecture du journal, pour déterminer ce que les jeunes y trouvent et les effets que leur lecture peut avoir sur leurs opinions, leurs connaissances et leurs représentations.

possibilité de lire, alors que, nous l'avons vu, elles étaient plutôt lectrices lorsqu'elles avaient une vie « normale ».

Nous retrouvons ici un des aspects évoqués pour les jeunes pris en charge par la PJJ. Dans des vies aussi perturbées, lire – notamment des livres – relève presque de l'exploit et du luxe. Comme si la lecture était, dans les faits et les représentations, liée à une vie calme et posée. Pour lire, il faut avoir un lieu à soi (ou quelque chose qui y ressemble), un peu de temps à soi (de l'intimité) et de la durée à soi (ne pas avoir à bouger durant quelques heures, quelques jours ou quelques mois).

Et de façon que certains jeunes relevant de la PJJ trouvaient occasion, lors de leur hébergement dans un foyer, de découvrir la lecture, ou de renouer avec des pratiques de lecture antérieures, les jeunes détenus à Metz liront dans l'ensemble davantage durant leur temps de détention que lorsqu'ils n'étaient pas en prison.

Sur les quatorze jeunes interviewés, seule une jeune fille estime « *ne pas lire plus* » et même « *lire moins* » en prison qu'à l'extérieur. C'est cette jeune fille déjà évoquée qui « *n'a envie de rien* » et passe plutôt son temps en cellule, à fumer ou à essayer de dormir pour que « *ça aille plus vite* ». Les autres, à l'inverse, estiment lire davantage et même « *beaucoup plus* » depuis qu'ils sont incarcérés. Comme pour l'école, nous allons voir que parmi les motifs évoqués par les jeunes, il y en a que l'on peut qualifier d'extrinsèques (non spécifiques à la lecture) et d'autres davantage liés au contenu des objets de lecture.

EXAMEN DES PRATIQUES

- En prison, les jeunes lisent d'abord pour passer le temps. L'ennui ou la longueur du temps, particulièrement lorsque les jeunes sont encellulés, est difficile à vivre. Aussi cherchent-ils, ou plutôt prennent-ils, tous les moyens qu'on leur procure ou met à leur disposition pour s'occuper et rompre la monotonie. Lire, « *...ça permet de passer ses journées* », surtout « *...quand on n'a plus grand-chose à se dire entre détenus* ». Lire, « *...car il n'y a rien à faire, quand on est en cellule ou le soir quand y'a rien à la télé* ».

La lecture, parce qu'elle fixe l'attention, plus ou moins et plus ou moins longuement, transforme le rapport au temps en le faisant s'écouler plus vite. C'est ce que dit un des jeunes forains, quasi illettré, qui, dehors, ne lit jamais : « *Ça permet de passer le temps, de lire, il faut que je sois très attentif parce que j'ai du mal, le temps passe plus vite, je relève la tête et je constate qu'une heure est passée* ».

Lire, c'est un grand classique, permet aussi de s'endormir : « *J'ai vu aussi que ça m'endormait de lire. Tu lis et tu t'endors tout de suite, c'est pratique* », poursuit le même jeune.

Lire, plus paradoxalement – comme nous l'avions vu au foyer PJJ de Rennes – c'est aussi ce qui évite de penser : « *Je lis plus ici car je n'ai rien à faire, je lis le soir quand y'a rien à la télé. Ça me permet de pas trop penser à autre chose aussi, parce que c'est dur. Mais je n'apprends rien et je ne découvre rien* ».

Dans ces cas, on le voit, ce n'est pas en vertu d'un amour subit pour la lecture que les jeunes ont une pratique lectorale plus vive qu'à l'extérieur ; c'est pour moins s'ennuyer, parce qu'il n'y a rien à la télévision, pour éviter de réfléchir ou pour s'endormir. La lecture est donc une occupation, parmi d'autres possibles, que les jeunes utilisent, surtout lorsqu'ils sont en cellule. En effet, à part la télévision, les activités cessent en cellule et le champ d'occupations se réduit : discuter avec ses co-détenus, écouter de la musique, manger, dormir, rêvasser, lire.

Symétriquement, moins les jeunes passent de temps en cellule, moins ils lisent. Ainsi, un garçon déclare lire moins les périodes où il travaille et lorsqu'il est allé à l'école pour préparer son CFG.

Pareillement, le jeune d'origine albanaise qui s'était mis un peu à lire à son arrivée en prison (et qui souffrait, nous dira-t-il, à cause des mots qu'il ne comprenait pas) lit moins depuis qu'il effectue son stage de préparation à la sortie. Le tout jeune garçon de 15 ans (qui en est à sa deuxième incarcération) pense qu'il va lire parce qu'il vient d'arriver et qu'«...il n'y a que ça à faire», en revanche, dès qu'il pourra faire du sport et avoir des visites, il lira moins.

Les jeunes sont conscients de la place qu'ils accordent à la lecture : une occupation qui permet de passer le temps quand on n'a pas d'autre moyen de le faire passer, rien de plus. La lecture a certes des vertus, mais limitées, et de sérieux concurrents : la télévision, le sommeil, la nourriture, les somnifères. Il est d'ailleurs intéressant de noter que certains ont éprouvé le besoin de spécifier qu'ils ne découvraient et n'apprenaient rien, en lisant. Ce qui est une façon assez tranchée de maintenir la lecture dans l'espace qu'ils veulent bien lui consacrer : un pis-aller. Indirectement, c'est aussi une façon de mettre à distance l'image du « bon détenu » (un détenu qui lit et aime ça) qu'ils connaissent très bien et dont ils soupçonnent l'enquêteur d'être le porteur¹⁴⁴.

En général, ces jeunes lisent des BD ou des petits livres illustrés, mais pas de livres : « *Je ne lis toujours pas de livres* », dit l'un des jeunes forains, «...j'estime que la télévision est suffisante pour m'informer ». Propos semblables chez le mineur de quinze ans : « *Je vais prendre des petits livres sur le sport quand il y aura le chariot, mais pas de livres. Heureusement il y a la télé. Je regarde le journal (i.e. le journal télévisé) deux fois par jour, c'est déjà pas mal* ».

- On trouve cependant d'autres types de pratiques, moins strictement occupationnelles. Dans ces cas les jeunes abordent le thème de la lecture, non pas en expliquant pourquoi ils lisent, mais en indiquant ce qu'ils lisent, ce qui est une approche différente.

Parmi les choses « les plus » lues¹⁴⁵, on trouve des histoires vécues, des récits et des biographies écrits par ou sur des personnes en difficulté (en général des jeunes), qui ont été délinquantes et, souvent, sont allées en prison. En résumé, «...des livres sur la drogue, la galère, la violence et la prison », comme dit une des jeunes filles qui, plus encore que les garçons, lisent ce type de livres en prison.

Pour les garçons surtout, ces livres leur «...apprennent des choses» sur la prison et la justice : comment se comporter en prison, quels sont les droits des prisonniers, que peut-on faire ou ne pas faire ? etc. Mais aussi : comment les personnes sont-elles « tombées », pour quelle affaire et, surtout, à quelle peine ont-elles été condamnées ? Nous avons vu que certains des jeunes avaient déjà ce type de lecture à l'extérieur, en lisant la page locale ou la page Justice des deux quotidiens de la région. En prison, ils poursuivent et accentuent ce type de lecture dans des livres.

¹⁴⁴ Une des jeunes filles nous dira que si nous lui posons des questions sur la lecture, c'est qu'en fait nous voudrions qu'elle lise et que ça nous ferait plaisir qu'elle dise qu'elle lit plus en prison.

¹⁴⁵ « *Les plus* », « *un peu* », « *parfois* », « *pas beaucoup* », « *souvent* », etc., sont des indicateurs d'intensité fournis par les jeunes lors des entretiens. Ce sont des indicateurs faibles et approximatifs, mais les seuls toutefois que l'on a à notre disposition et, au final, ceux qui reflètent le mieux les pratiques de lecture de ce type de public.

Leur lecture est loin d'être neutre – si tant est qu'une lecture « neutre » puisse jamais exister. Ils apprennent pour mieux comprendre les fonctionnements de la justice et de l'univers carcéral, en vue de mieux se défendre. D'ailleurs, la vision qu'ils ont de l'une et de l'autre, suite à ces lectures, est plutôt négative : « *Ces livres ont tendance à me mettre en rage* », dit une jeune fille, «...*ce que disent les auteurs sur la prison c'est dur. Et franchement je trouve qu'ils ont raison* ». La nature même des textes lus, à savoir des récits, est sans doute propice à éveiller des sentiments critiques ou hostiles à l'égard de la prison¹⁴⁶, c'est une forme littéraire qui appelle l'éveil des émotions et permet des identifications rapides et fortes. Il arrive toutefois que certains complètent la lecture de ces « histoires vraies » par la consultation de textes plus « froids », comme les publications de l'OIP (Observatoire International des Prisons) ou le Code Pénal. Egalement par la lecture du journal, lorsque certains jeunes consultent les pages Justice et Faits divers du quotidien régional à la bibliothèque.

Les filles, encore plus adeptes de ce type de textes, n'apprennent pas seulement à mieux décrypter le fonctionnement de la justice ou de la prison. Ces livres les incitent aussi à s'interroger sur elles-mêmes et, pour certaines, à entreprendre une démarche d'introspection¹⁴⁷. Dans des ouvrages comme *Kife la violence*, *Moi, Christiane F*, *droguée, prostituée*, *Ni putes ni soumises*, *Plus fort que la haine*, *J'arrête la came*, etc., cités par les jeunes filles, elles trouvent de quoi faire retour sur leur propre parcours, se situer par rapport à d'autres qui ont vécu des situations proches (violence, drogue, prostitution, ruptures familiales...) et, éventuellement, des règles de conduite pour le présent ou l'avenir. « *Ce sont des choses dures que je lis* », commente l'une d'elles, «...*sur les jeunes en prison, dans les quartiers, dans la drogue. Je veux connaître par quoi ils sont passés, ça me permet aussi de savoir ce qu'il ne faut pas faire. Moi, Christiane F. je l'avais lu avant d'être en prison et ça m'avait fait bizarre, je pensais que ça ne m'arriverait pas de tomber dans la drogue. Je l'ai relu ici, en prison. En ce moment je lis Kife la violence, de Bosano, il est à la bibliothèque. Ça m'a soulagé de le lire, je ne sais pas si c'est le mot juste... c'est dur, il est allé loin dans la violence (...). Je dirais que j'ai lu une dizaine de livres depuis que je suis ici, des trucs sur les jeunes dans les quartiers, la drogue, des histoires vécues. Pour savoir à peu près, ce qui se passait dans leur tête, ça me fait raisonner, me poser des questions, ça me donne des conseils aussi, ne pas refaire la même chose qu'eux* ».

Sans aller jusqu'à parler de conversion ou de remise en question radicale, il apparaît que la lecture – ce type de lecture – permet à certains jeunes – en particulier des jeunes filles, plus âgées que les garçons et soumises à de plus longues peines – de faire un point sur elles-mêmes, sur leurs parcours et

¹⁴⁶ Sachant, en outre, à notre connaissance, qu'il n'existe pas beaucoup de récits faisant l'éloge de l'univers carcéral, particulièrement aujourd'hui où la tendance est plutôt à la dénonciation des conditions de vie des prisonniers.

¹⁴⁷ Cela ne signifie pas que les garçons sont étrangers à toute forme de travail sur soi. Il est évident qu'un texte comme *Kike la violence*, par exemple, de S. Bosano, cité par quelques jeunes, doit avoir des répercussions, même minimales, sur l'image qu'ils ont d'eux-mêmes et sur leur parcours de vie. Simplement, les garçons s'autorisent beaucoup moins à l'exprimer que les filles.

leurs actes antérieurs, en vue de changer et de se préparer à une « *nouvelle vie* » (« *repartir à zéro* », « *recommencer sur de nouvelles bases* ») quand elles sortiront.

- Les jeunes filles ont encore d'autres lectures. Certaines qu'on pourrait appeler de divertissement, des lectures de questionnement et de la poésie.

Les premières sont par exemple un livre sur les gitans, un livre sur le rap, un livre écrit par Bob Marley, etc. Si l'on quitte l'univers de la drogue, de la prison ou de la violence, on ne s'en éloigne pas énormément car il est toujours question de jeunes et de publics un peu marginaux ; quant à la forme littéraire, elle reste celle du récit ou de l'histoire vécue.

Notons qu'aucune des jeunes filles – aucun des garçons non plus – ne lit de romans, au sens habituel du terme, soit des textes de fiction. Pourtant la bibliothèque du quartier femmes comprend entre 300 et 400 romans¹⁴⁸ et, en comparaison, une quarantaine d'histoires vécues et biographies. Pareillement, la bibliothèque des jeunes adultes offre environ 400 livres classés comme romans et récits d'aventure, à peu près autant de livres policiers et une centaine d'ouvrages de science-fiction ou d'histoires fantastiques, contre 60 à 80 livres d'histoires vécues et de biographies. Le roman et la fiction ne sont donc pas absents des bibliothèques auxquels ont accès les jeunes, mais ils ne les attirent pas et leur restent étrangers.

Ont également été évoqués par quasiment toutes les jeunes filles *Le livre des rêves* et, par trois d'entre elles, *La Bible*. *Le livre des rêves*, ont-elles expliqué, permet de comprendre la signification de ses rêves et d'obtenir des réponses aux questions que l'on se pose à leur propos. Disponible à la bibliothèque, les jeunes filles viennent le consulter ou l'empruntent. Il semble s'agir d'une lecture partagée. Ce livre – dont certaines connaissaient d'autres versions, hors détention – a été lu une fois par une jeune fille, qui en a parlé à une autre, etc.

Même chose pour *La Bible*, lue par une jeune fille principalement, sur les conseils d'une ancienne co-détenue plus âgée avec qui elle a beaucoup parlé au début de sa détention. Depuis, elle la lit régulièrement, «...comme ma mère me l'avait conseillé, avant, puisqu'elle la lisait, mais à l'époque je ne l'ai pas fait ». Comme elle partage la même cellule, sa co-détenue nous dira qu'il lui est également arrivé de lire *La Bible*, mais elle semblait moins convaincue de son utilité. Toutefois, un homme du grand quartier qu'elle aurait eu l'occasion de croiser, lui aurait conseillé cette lecture. Une troisième dira que c'est une « *personne de l'extérieur* », sans plus de précision, qui lui donnera ce conseil, mais elle ne le suivra pas. A notre sens la lecture de ce type de texte reste marginale, bien moins importante en tout cas que celle des récits évoqués plus haut¹⁴⁹.

¹⁴⁸ D'après ce que nous avons pu calculer.

¹⁴⁹ N'oublions pas, en outre, que nous sommes en Lorraine, région où se maintiennent une pratique et un engagement religieux encore prononcés, comparativement aux autres régions du territoire.

Les jeunes filles sont également attirées par la poésie. Les livres de poésie qu'elles consultent ou empruntent (en général elles ne connaissent pas les auteurs et les titres, sauf une qui a cité Rimbaud et Baudelaire) leur servent en fait principalement à écrire. Soit parce qu'elles recopient, en partie ou intégralement, des poèmes qu'elles joignent ensuite aux courriers qu'elles envoient à leur famille ou à leurs amis. Ou bien elles recopient les poèmes sur des feuilles ou dans des cahiers qu'elles gardent pour elles. Soit qu'elles s'en inspirent pour écrire leurs propres poèmes.

Les jeunes filles semblent beaucoup écrire; en tout cas, elles présentent l'écriture comme un moment important de leur vie en détention. Ecrire, c'est envoyer des lettres à son entourage (seul moyen en maison d'arrêt, hormis les visites, de conserver le contact puisque le téléphone est interdit) pour donner des nouvelles... et en recevoir (l'arrivée du courrier, dans le temps carcéral, est un moment important¹⁵⁰). Mais elles écrivent aussi pour elles, sur des feuilles ou dans des cahiers : « *J'écris beaucoup de poèmes, c'est plus facile comme type d'écriture. Y'a moins de phrases structurées en poésie, moins de phrases qui veulent expliquer les choses. La poésie, elle exprime. Je lis des livres des poésie pour recopier des poèmes et les envoyer dans mes lettres, c'est plus facile de dire des choses avec les mots des autres* ».

Ces deux idées sont importantes à retenir : emprunter les mots des autres et utiliser une forme littéraire qui ne cherche pas à analyser ou à expliquer, mais à exprimer. Là encore, la lecture, doublée de l'écriture, se cantonne quasi exclusivement au registre de l'émotion.

- Il semblerait donc que les jeunes lisent davantage en prison, et davantage de livres. A l'inverse, il est apparu qu'ils lisaient moins de revues et magazines et moins de journaux. Pour une raison à notre sens assez claire, c'est qu'ils les « trouvent » moins. Ainsi avons-nous vu que, dehors, tous les jeunes lisaient le journal, certains régulièrement, parce qu'ils avaient l'occasion de le trouver là où ils étaient – en famille ou dans les lieux qu'ils fréquentent. En prison, le seul endroit où les jeunes peuvent trouver le journal, c'est en bibliothèque ; nous allons y venir.

Quant aux magazines et revues, il ne semble pas y avoir de différence notable entre la pratique à l'extérieur et la pratique en prison. Les garçons, qui n'en lisaient quasiment jamais, continuent à ne pas en lire, sauf exception : des revues « cantinées¹⁵¹ » par certains détenus, qui passent de main en main ou de cellule en cellule, notamment des revues érotiques et de voitures.

Quant aux jeunes filles il semble qu'elles continuent à lire les revues qu'elles lisaient à l'extérieur : *Girls*, *Top santé*, *Femme actuelle*, plus rarement *Voici* et *Entrevue*. Elles les trouvent à la bibliothèque, ou bien quelques-unes les « cantinent » et les revues tournent, au moins à l'intérieur des

¹⁵⁰ Les garçons aussi écrivent des lettres, principalement à leur famille. Par ailleurs, tous les détenus, garçons et filles, jeunes et adultes, sont soumis au régime scripturaire de la prison. En principe, toute demande émanant d'un détenu (pour obtenir un rendez-vous, solliciter une autorisation ou une permission ou simplement faire connaître son avis) doit se faire par écrit. Comme on le dit souvent, la prison est un « monde de l'écrit », un monde où, en tout cas, les détenus peuvent être plus souvent amenés à écrire qu'hors détention.

¹⁵¹ La cantine est le magasin interne de la prison, dans lequel, par le biais de fiches, les détenus peuvent acheter différents types de produits, notamment des journaux, des revues et des magazines.

cellules. Notons que les jeunes filles aiment particulièrement lire le courrier du lecteur et les réponses de la rédaction.

FONCTIONNEMENT ET USAGES DE LA BIBLIOTHEQUE

Comme pour l'école, dans la mesure où la bibliothèque fait partie de l'établissement pénitentiaire et est une des activités proposées et rendues accessibles aux jeunes, nous souhaitons nous y arrêter. Par la proximité physique du lieu et la présence des bibliothécaires, la bibliothèque fait davantage partie du quotidien des jeunes détenus qu'elle ne partage celui des jeunes rencontrés sur les autres terrains.

Il convient d'examiner de plus près ce qu'il en est, même si, redisons-le, notre but n'est pas de procéder à un bilan ou une évaluation de l'offre de lecture à la maison d'arrêt.

- L'histoire de la bibliothèque nous est restée partiellement cachée. Nul n'a su vraiment nous dire – et nous n'avons pas non plus vraiment cherché – quand les trois bibliothèques existant actuellement (grand quartier, jeunes adultes, femmes) ont été créées au sein de l'établissement pénitentiaire, ni dans quels objectifs ou suivant quels principes d'action¹⁵². Si ce n'est qu'elles ont été ouvertes une fois l'établissement bâti et sans que cela fut prévu, puisqu'elles ont été construites dans des cellules que l'on a réfectionnées pour l'occasion.

Lorsque, en 1996, l'actuelle documentaliste est arrivée à la maison d'arrêt, détachée de l'Education Nationale à mi-temps, puis à plein temps, les trois bibliothèques existaient. Elle a trouvé beaucoup de livres usagés, la plupart donnés par des particuliers ou des associations, parmi lesquels des rangées entières de livres religieux, l'ensemble formant un tout vieillot, éclectique et peu cohérent. Comme l'une de ses missions était que les bibliothèques carcérales mettent à disposition une offre de lecture semblable à celle que l'on trouve à l'extérieur, son travail a porté essentiellement sur le rajeunissement et la modernisation de cette offre¹⁵³, à commencer par celle de la bibliothèque du grand quartier, travail qui, selon elle, n'est pas encore tout à fait terminé.

Pour constituer et faire vivre son fonds, la documentaliste dispose de 2% du budget socio-éducatif de la prison. Ce budget variant en fonction des années, la somme d'argent qui lui revient varie aussi : 5000 € en 2002, rien en 2003, 10 000 € en 2004. Dans cette somme, la part prise par les abonnements aux journaux locaux, périodiques, magazines et revues, est d'environ 25%. Le reste lui sert à acheter des livres.

¹⁵² Au sens local du terme car, bien entendu, l'ouverture et le fonctionnement des bibliothèques dans les établissements pénitentiaires est le fruit de décisions communes et de protocoles d'accord entre les Ministères de la Justice et de la Culture, le premier d'entre eux datant de 1986, soit quelques années après la construction de la prison de Metz.

¹⁵³ Comme le stipulent, ainsi que nous l'a indiquée la documentaliste, les protocoles d'accord signés en 1986, puis en 1990, entre le Ministère de la Justice et le Ministère de la Culture, dans lesquels il est notamment évoqué que «...les personnes détenues (...) doivent pouvoir bénéficier des possibilités d'accès aux prestations culturelles au même titre que les autres publics », et que la politique de la lecture a parmi ses objectifs «... l'accroissement et l'actualisation de fonds de livres répondant aux besoins réels des détenus » (extraits de l'accord du 25 janvier 1986).

- La documentaliste n'ignore pas que le public des détenus est constitué de faibles, voire très faibles, lecteurs. Hormis une petite minorité, en général des adultes déjà lecteurs avant leur incarcération ou, plus rarement, des personnes qui commencent un parcours de lecture en prison, les autres lisent peu, sans compter le nombre important de personnes illettrées ou proches de l'illettrisme. Aussi essaie-t-elle de nourrir son fonds d'un assez grand nombre de livres illustrés (guides de voyages, bandes dessinées, livres d'histoires et de photographies...).

D'après elle, les parents pauvres de la lecture, à la prison de Metz, sont très clairement les jeunes. Pour des raisons budgétaires principalement, la priorité a été mise dans la constitution et l'aménagement du fonds du grand quartier. La bibliothèque des jeunes adultes est, selon ses propres termes, «...une salle avec des livres dedans et rien d'autre ». Il est vrai aussi, précise-t-elle, que les jeunes mettent une distance plus grande que les adultes, entre eux-mêmes et la lecture. « Pour eux », explique-t-elle, «...c'est dévalorisé, de lire, et dévalorisant. Les jeunes ont une image à préserver entre eux, le livre n'est pas viril. En plus, ça fait peur de lire, c'est un acte intime qu'ils fuient. Alors ils viennent à la bibliothèque, essentiellement pour sortir de cellule, se retrouver ensemble et lire un peu le journal ».

La bibliothèque des jeunes adultes, située au même étage que les cellules, au bout d'un couloir, est gérée par un détenu bibliothécaire qui fait également office d'écrivain public. Elle est ouverte tous les jours sauf le dimanche et accueille les détenus par groupes : les trois ailes de l'étage, l'aile droite, l'aile gauche et l'aile centrale viennent par roulement, les détenus ont accès à la bibliothèque par groupes de 6 ou 7 pour une durée de vingt minutes environ. Un jeune adulte peut donc se rendre quatre fois par semaine à la bibliothèque, le matin ou l'après-midi, pour vingt à trente minutes. Les autres jours sont réservés aux détenus à statut particulier et aux travailleurs. Les détenus peuvent emprunter des livres, en principe deux pour deux jours, plus s'ils le désirent. D'après le détenu bibliothécaire, les ouvrages les plus empruntés seraient les BD, les histoires vécues, les récits et les biographies, des livres illustrés sur le sport ou les animaux, quelques livres religieux et, plus rarement, de la poésie. Le détenu bibliothécaire confirme que le premier motif pour lequel les jeunes adultes viennent à la bibliothèque est que cela leur permet de sortir de cellule et de se retrouver entre eux. « Aucun », a-t-il précisé, « ne vient pour lire ou ne demande quelque chose à lire ». Outre les livres rangés dans les rayonnages, le lieu comprend une petite table pour le détenu bibliothécaire, une autre sur laquelle sont posés les journaux et autour de laquelle les jeunes se rassemblent, lorsqu'ils trouvent des chaises. Depuis que certains ont été surpris à parler avec des adultes du grand quartier, la bibliothèque donnant sur leur cour de promenade, les fenêtres ont été fermées et, pour plus de sécurité, les bancs scellés au sol. Il est plusieurs fois arrivé que des bagarres éclatent dans la salle.

- Les mineurs n'ont pas de bibliothèque, mais un chariot passe une fois par semaine de cellule en cellule. Jusqu'en 2000, ils pouvaient descendre à la bibliothèque des jeunes adultes, située un étage au-dessous de leur lieu de détention, une fois par semaine. Suite à une refonte du lieu (nouvelle

répartition mineurs-jeunes adultes) et des directives ministérielles préconisant d'éviter tout contact entre les mineurs et les majeurs, il a été décidé d'ouvrir une bibliothèque à l'étage des mineurs. Quatre ans après, la bibliothèque n'existe toujours pas et on estime qu'elle ne devrait pas ouvrir avant 2005, 2007 ou 2008, selon les pronostics. En attendant, il avait été décidé d'installer provisoirement une armoire de livres dans l'une des salles d'activités des mineurs. L'expérience a tourné court puisque, moins d'un an après, armoire et livres ont été vandalisés. C'est alors que l'idée du chariot a été retenue.

La bibliothèque des femmes est ouverte tous les lundis après-midis, de 14 à 16 heures, pour celles qui le désirent. Compte tenu de leur faible nombre, il n'y a pas de détenues bibliothécaires et c'est la documentaliste qui ouvre et anime le lieu.

- Les propos de la documentaliste et du détenu bibliothécaire sont assez congruents avec ce que les jeunes ont rapporté et ce que nous avons pu rapidement observer. La bibliothèque, particulièrement pour les jeunes adultes, est un lieu qui leur permet de se retrouver et d'échanger. De ce point de vue, elle occupe une fonction très proche de la bibliothèques du Cateau-Cambrésis et, nous le verrons, des Mureaux. Comme dehors, elle est en « libre-service » à l'intérieur de plages horaires fixées – avec toutefois des différences importantes entre les jeunes adultes, les femmes et les mineurs – et procure occasion d'échapper en partie au contrôle des surveillants.

Il semble que les jeunes aiment à se retrouver dans ce lieu, pour se rencontrer, discuter et regarder le journal ensemble, exclusivement les quotidiens régionaux, la page locale, celle des faits divers et du sport. Comme dehors, ils regardent si l'on parle de leur village ou de leur quartier, de nouveau voient « *qui est tombé* » et « *...combien il a pris* » et, surtout, comparent les peines respectives des uns et des autres, entre elles et avec la leur, avec force commentaires en général assez critiques. Très exceptionnellement, et parfois plus pour donner le change, l'un ou l'autre repart de la bibliothèque avec un livre à la main. Mais la plupart n'a quasiment pas porté un regard sur les ouvrages autour d'eux, hormis, parfois, sur les récits et les biographies de délinquants ou de prisonniers et, plus rarement, les bandes dessinées.

Finalement – si l'on force un peu le trait – alors que probablement les jeunes n'ont jamais été entourés d'autant de livres ou d'objets de lecture qu'en prison, ils restent invisibles à leurs yeux : ils ne les voient pas. Les livres forment comme un décor, un mur ordonné – ils sont tous rangés par genre avec une pastille de couleur bien visible sur les tranches – figurant un monde clos et inoffensif. Le livre en effet, comme certains jeunes le suggèrent et comme le confirment la documentaliste et le détenu bibliothécaire, n'est pas loin d'être un objet mort¹⁵⁴.

¹⁵⁴ Notre analyse est donc proche de celle de Fabiani qui estimait que les bibliothèques des établissements pénitentiaires sont des lieux de sociabilité privilégiée « *au sein duquel l'environnement livresque n'est qu'une toile de fond que les détenus ne perçoivent pas nécessairement* » (Fabiani, op. cit., p. 128).

- Dans les faits, il faudrait pouvoir observer de façon plus approfondie ce qui se passe à l'intérieur des bibliothèques, depuis le moment où les jeunes sortent de cellule pour s'y rendre jusqu'à celui où ils quittent le lieu : pourquoi y viennent-ils ? qu'y font-ils ? comment s'y sentent-ils ? y a-t-il des changements ou des évolutions dans leurs pratiques ? etc.

Il serait surtout intéressant d'examiner le rôle des professionnels auprès des jeunes de ce point de vue. Le rôle des surveillants : incitent-ils les jeunes à se rendre à la bibliothèque ? un peu ? beaucoup ? que leur disent-ils ? ont-ils au contraire tendance à les en dissuader ? de façon plus générale comment considèrent-ils ce lieu et la possibilité pour les jeunes d'en disposer ? etc. Et le rôle des bibliothécaires : ont-ils un rôle de conseil ? de prescripteur ? parlent-ils de lecture avec les jeunes ? comment ? leur indiquent-ils certains livres¹⁵⁵ ? lesquels ? quel(s) résultat(s) cela a-t-il ? etc. En clair, il s'agirait d'examiner comment des offres de lecture sont mises en vie et en scène auprès de leurs publics potentiels par les adultes présents.

D'après ce que nous avons pu percevoir, il nous semble que les jeunes sont finalement très seuls face à la lecture. L'offre existe, mais elle apparaît nue et froide, aussi accessible physiquement que l'est un objet inerte. Si le souci majeur de la documentaliste est (encore) de constituer un fonds à peu près correct d'une part, si celui du détenu bibliothécaire est de veiller à ce que les jeunes n'abîment rien, restent calmes et ne fument pas trop, d'autre part, alors il leur reste peu de temps et d'énergie pour mettre en vie l'offre de lecture dont ils disposent.

Dans le cadre de cette étude qui resterait à faire, le rôle du chariot serait intéressant à examiner. Si les jeunes adultes et les femmes ont leur bibliothèque, nous avons vu que ce n'était pas le cas des mineurs. Pour que ceux-ci puissent emprunter des ouvrages, un chariot circule à leur étage tous les mardis après-midi; les mineurs n'ont donc pas « librement accès » à une offre de lecture disponible dans un lieu dédié. Le détenu bibliothécaire, aidé de la documentaliste toutes les fois qu'elle le peut, charge sur le chariot une cinquantaine d'ouvrages, puisés dans le fonds des jeunes adultes, et passe de cellule en cellule, précédé d'un surveillant qui lui ouvre les portes et les referme après son passage.

Aux dires des deux professionnels et pour ce que nous avons pu observer en suivant le chariot une fois, cette pratique présente des inconvénients évidents; beaucoup dépend du temps, et de la qualité de ce temps, dont les bibliothécaires disposent pour effectuer leur passage. Si, comme nous l'avons vu, ils arrivent en même temps que la distribution des produits de la cantine, très peu de temps leur sera consacré car les détenus seront surtout soucieux d'avoir les produits commandés. Pareillement s'ils arrivent au moment d'un départ ou d'un retour de promenade, ou si l'ambiance n'est pas bonne ou surchauffée, si les surveillants sont moins disponibles ou moins bien disposés. Même chose enfin lorsque la documentaliste est absente et le détenu bibliothécaire seul, car dans ce cas l'accès aux cellules peut lui être refusé, ce que les surveillants n'osent pas faire en présence de la documentaliste.

¹⁵⁵ On peut par exemple supposer que la documentaliste n'est pas complètement étrangère à l'appétence des jeunes filles pour des récits portant sur la drogue, la délinquance ou la prison. Il lui arrive d'avoir des échanges avec les détenues sur ces sujets, suite à ou prétexte à des lectures antérieures ou possibles.

Finalement, ce mode de distribution est très aléatoire, car il dépend d'un ensemble d'éléments qui, pour leur grande part, échappent aux bibliothécaires. La lecture, ici, fait partie de l'ordinaire carcéral, mais c'est une appartenance fragile, comme si elle était acceptée et supportée en plus du quotidien déjà difficile à organiser et à mettre en œuvre¹⁵⁶. Sa place est réelle, mais jamais acquise et notre sentiment est qu'elle pourrait être très facilement compromise.

A l'inverse, lorsque, « par chance », le chariot est la seule activité du moment, lorsque les jeunes sont présents et réceptifs, lorsque les surveillants ne sont pas trop débordés et même accueillants, alors les bibliothécaires (les surveillants également) peuvent avoir un rôle de prescripteur auprès des jeunes en matière de lecture. Et le fait qu'ils passent quelques secondes à plusieurs minutes avec chacun d'eux, en quasi tête à tête, dans une relative intimité, sur le seuil de la cellule, favorise plutôt ce rôle. Le livre – le roman, le récit, la BD – n'est pas seulement cet objet passif qui tapisse les murs, mais un objet qu'une parole peut rendre un peu vivant. Ce que les jeunes entendent de cette parole, s'ils la reçoivent et ce qu'ils en font, bien entendu nous ne pouvons le savoir.

LIRE EN PRISON

- Quelle analyse ou interprétation plus approfondie peut-on en tirer des éléments recueillis ? Au final nous aboutissons à une perception confuse de la vie des jeunes en prison, de leurs pratiques de lecture et de la place – physique et symbolique – que celle-ci occupe dans leur ordinaire carcéral. Il faut en outre nous garder de toute illusion. Ce n'est pas parce que nous tentons de scruter au plus près les lectures des jeunes qu'il faudrait oublier que, même s'ils lisent plus en prison, ils restent dans l'ensemble de très faibles lecteurs.

D'après les professionnels, il est même possible d'envisager – comme nous l'avons vu pour l'école – que la lecture soit une activité de moins en moins prégnante dans la vie carcérale aujourd'hui et dans l'avenir. Examinons par exemple la cantine. D'après les cantiniers¹⁵⁷, dont certains sont depuis longtemps à ce poste, les détenus¹⁵⁸ cantineraient de moins en moins de choses à lire : plus du tout de livres, quasiment plus de journaux (quotidiens ou nationaux¹⁵⁹), en revanche encore des revues et des magazines. En premier lieu des magazines de télévision, puis des magazines érotiques et *Détective*, puis des revues de voiture, puis *HetM* et *Entrevue*¹⁶⁰. Parmi l'ensemble des produits qui peuvent être cantinés en prison, les objets de lecture arrivent en dernier. Ce que les jeunes cantinent d'abord, c'est du tabac, des boissons, des gourmandises (bonbons, chocolat, chips, gâteaux...) et de la nourriture pour compléter ou remplacer la « gamelle¹⁶¹ ».

¹⁵⁶ Cela étant, si nous avons pu ressentir un certain scepticisme de la part de quelques surveillants à l'égard de la possibilité de lecture offerte aux jeunes, nous ne pouvons parler d'hostilité franche.

¹⁵⁷ Les surveillants chargés de l'organisation et de la gestion de la cantine. Ils sont aidés par des détenus pour la distribution des produits dans les cellules.

¹⁵⁸ Les détenus en général, pas seulement les femmes ou les jeunes.

¹⁵⁹ Il en partirait environ une dizaine par jour selon les cantiniers pour, rappelons-le, plus de 600 détenus au moment de l'enquête.

¹⁶⁰ Les détenus pourraient aussi cantiner *Le Monde* ou *Libération*, *L'Express*, *Le Nouvel Observateur* ou *Géo*, quelques titres possibles parmi les 77 hebdomadaires et quotidiens disponibles à la cantine de la prison.

¹⁶¹ La gamelle est le nom usuel donné aux repas servis en prison.

- En même temps, on peut se demander dans quelle mesure le livre et les objets de lecture en général ne vont pas de plus en plus faire partie de l'ordinaire carcéral. C'est d'ailleurs un des objectifs de la politique mise en place à partir de 1986, qui stipulait que l'offre de lecture en prison devait être la même que dans les bibliothèques extérieures. Toutefois, on sait qu'en matière de lecture – de culture en général – la proximité physique de l'offre peut ne rien modifier de la nature de la demande. C'est ce que nous venons de voir, avec la bibliothèque et le chariot. Ainsi, en prison comme dehors (dans un quartier ou une bourgade par exemple), il peut exister une offre de lecture – un fonds, un lieu, des animateurs – sans que cette offre, à elle seule, créée, favorise ou augmente les pratiques de lecture.

La prison ne rassemble pas un milieu de lecteurs. Autant les adultes, et peut-être les jeunes femmes, peuvent se permettre, s'ils le désirent, de poursuivre ou commencer un parcours de lecture en détention, autant est-ce plus difficile pour les jeunes garçons. Dehors, lire n'est déjà pas une activité valorisée ou valorisante ; elle l'est encore moins en prison, où il s'agit de ne pas faiblir et ne pas passer pour un « *fayot* » ou un « *lâche* ». La lecture, pour ces jeunes issus de ces milieux et avec ce parcours, n'est pas constitutive de l'identité qu'ils tentent de construire, laquelle est fortement orientée par le poids et la pression des pratiques et représentations collectives. En même temps, il est possible qu'ils puissent davantage se permettre de lire en prison que dehors ; parce que le poids du collectif négatif est peut-être moins prégnant, en tout cas concurrencé par un autre système d'organisation et d'autres règles (celles de la prison) et parce qu'ils sont entourés d'un assez grand nombre d'adultes censés les réconcilier avec les règles usuelles et licites de la vie collective et de professionnels – enseignants, bibliothécaires – qui devraient les inciter à lire.

Par ailleurs la lecture, dans la mesure où elle peut faire passer le temps, a un rôle en prison qu'elle n'avait pas à l'extérieur puisque les jeunes trouvaient d'autres moyens pour s'occuper. En prison, ils lui trouvent une vertu qu'elle n'avait pas dehors ; mais une vertu relative, car dès que les jeunes peuvent trouver mieux (sport, promenade, déplacements à l'intérieur du bâtiment, travail, école...), ils ne lisent plus.

- A la fin des entretiens, lorsque cela était possible, nous avons demandé aux jeunes quelles seraient, selon eux, leurs pratiques de lecture une fois sortis de prison. Cette question, on en conviendra, est assez acrobatique, car non seulement nous sommes dans le déclaratif, mais en plus dans le prospectif. Cela étant, les réponses ne sont pas inintéressantes car, comme celles portant sur les « gros lecteurs », elles permettent de se faire une idée plus précise du regard que les jeunes portent sur la lecture.

La majorité ont prétendu qu'une fois sortis de prison, ils retrouveraient les pratiques de lecture antérieures à leur incarcération. Autrement dit, ils redeviendraient les faibles lecteurs qu'ils étaient, alors qu'ils auront davantage lu en prison. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'ils retrouveraient leur vie « normale » dans laquelle la lecture, hormis la lecture du journal, occupe une faible place. En

outre, les jeunes estiment qu'ils auront «...*plein de choses à faire*» une fois sortis de prison et n'auront pas le temps de lire, idée renforcée par le fait que la lecture aura justement correspondu à une période de leur vie – l'incarcération – où ils n'avaient rien à faire. Ajoutons, comme l'avaient indiqué les surveillants, que, pour certains, la lecture aura aussi correspondu à des moments de privation et de punition (privation de promenade, de sport ou de télévision).

Pour ces jeunes-là, la lecture est très liée à ce temps d'oisiveté contrainte qu'est la prison, même si, nous l'avons vu, ils ont tenté de se fabriquer un quotidien carcéral. La prison cessant, la lecture cessera tout autant¹⁶².

Quelques-uns d'entre eux estiment à l'inverse qu'ils continueront de lire une fois sortis de prison, autant qu'ils ont lu durant leur période de détention. Ce sont notamment ceux qui aspirent à « *commencer une nouvelle vie* » et à « *repartir sur de nouvelles bases* ». A leurs yeux, la lecture est considérée comme une de ces bonnes bases, quelque chose de plutôt bien qui, par exemple, pourrait leur éviter d'avoir de trop mauvaises fréquentations. Lire à l'avenir – en l'occurrence poursuivre la pratique lectorale que l'on avait en prison – fait partie d'un ensemble de recommandations que les jeunes ont intégrées et qu'ils espèrent pouvoir suivre, pour sortir de la marginalité et trouver, ou retrouver, une vie normale. De ce point de vue, les jeunes ont conscience du caractère normatif de la pratique lectorale : «...*apprendre à me lever tôt et continuer à lire, voilà ce que je vais faire à ma sortie de prison* » disait l'un d'eux, sur un ton quasi incantatoire, comme si lire, ou dire que l'on va lire, pouvait comme par magie rapprocher de la normalité, ou donner l'impression que l'on pourrait y tendre.

¹⁶² Ce point est également relevé par J-L Fabiani dans son étude. Il estime que la proximité de la libération est un contexte défavorable à la lecture et qu'après la sortie des détenus peuvent complètement cesser de lire parce que la lecture est fortement associée à l'état de détention.

FICHE MÉTHODOLOGIQUE

Une fois acquise la participation de l'administration pénitentiaire à la recherche, il a été décidé que l'enquête serait réalisée au centre pénitentiaire de Metz-Queuleu, dans laquelle travaille à plein temps une documentaliste-bibliothécaire détachée de l'Education Nationale, qui pourrait être notre interlocuteur et guide sur le terrain.

Les premiers contacts entre la Direction centrale de l'AP et la Direction régionale de la Moselle ont été pris durant l'hiver 2004. Une rencontre a été organisée par Colombe Babinet, chargée du développement culturel au bureau des politiques sociales et d'insertion et membre du comité de pilotage de la recherche, avec le sous-directeur de la prison, la bibliothécaire, le premier surveillant du quartier des mineurs et des enseignants, le 15 janvier 2004.

Une seconde rencontre a eu lieu avec ces mêmes interlocuteurs et nous-mêmes le 4 mars, au cours de laquelle les objectifs de la recherche et le déroulement souhaité ont été exposés. Il fallait en effet pouvoir réaliser les entretiens et les observations sans gêner le bon déroulement de la vie carcérale et les principes sur lesquels elle repose. Les interlocuteurs présents ont, dès cette réunion, manifesté de l'intérêt pour la recherche et se sont engagés à fournir les moyens nécessaires pour la réaliser.

Le 24 mars suivant, nous nous sommes rendues à Metz pour une journée de prise de contact et de familiarisation avec les lieux et les professionnels que nous serions amenées à rencontrer. Nous avons également présenté notre recherche à de jeunes détenus à trois reprises : le matin devant un petit groupe de jeunes en classe, l'après-midi devant un autre groupe, durant le temps dévolu aux activités, et, enfin, devant des jeunes femmes. Entre-temps, Madame Nicole Becker, la bibliothécaire, avait fait passer une information auprès des jeunes pour les informer de notre venue et solliciter leur participation à l'enquête.

L'enquête s'est déroulée en deux temps : les 1^{er}, 2 et 3 mai et les 1^{er}, 2 et 3 juin 2004.

Deux présentations orales portant sur le suivi et le déroulement de l'enquête devant le comité de pilotage ont eu lieu au printemps et à l'été 2004.

Nous avons interviewé 14 jeunes.

Les entretiens ont eu une durée d'une heure environ et se sont déroulés soit en bibliothèque, soit dans un bureau ordinairement réservé aux éducateurs de la PJJ. Les jeunes étaient au courant de la tenue de l'enquête et avaient donné leur accord pour y participer. Seul un s'est désisté. Il est arrivé que nous demandions aussi à certains, sur place, s'ils acceptaient de s'entretenir avec nous, le jour même ou le lendemain.

Sur les 14 jeunes, 7 sont des filles. Elles représentent donc 50% de notre groupe, ce qui est en décalage avec leur poids réel dans la population carcérale (autour de 5%). Mais notre approche n'avait aucune visée de représentativité statistique. C'est nous qui avons insisté pour rencontrer des jeunes filles, au regard de notre panel général sur l'ensemble des terrains, où les filles, jusqu'au moment où nous sommes allées à Metz, manquaient.

Nous avons également réalisé des entretiens avec des professionnels.

- le directeur adjoint de la maison d'arrêt, responsable du quartier mineurs et jeunes adultes ;
- la responsable des enseignements scolaires à l'intérieur de l'établissement (au moment de l'enquête) ;
- 2 enseignants de l'Unité Locale d'Enseignement, ayant notamment en charge les mineurs ;
- 2 référents du quartier des mineurs ;
- le médecin-psychiatre du SMPR ;
- le détenu bibliothécaire du quartier mineurs et jeunes adultes ;
- une assistante sociale du service social de la prison ;
- la documentaliste bibliothécaire.

Les entretiens avec les professionnels ont varié selon la fonction de chacun, mais ont comporté deux parties identiques :

→ une partie sur la fonction de la personne, sa place dans la maison d'arrêt, les principaux enseignements qu'elle en retire, les tendances d'évolution, ses pratiques et ses projets.

→ une partie sur les jeunes : comment la personne, de par sa fonction et son rôle, perçoit-elle le jeune, avec un moment consacré à ses pratiques de lecture et son rapport à la lecture. Concernant ce dernier point, ce sont les entretiens avec les enseignants et les référents qui auront apporté le plus grand nombre d'éléments.

LES JEUNES DES QUARTIERS DES MUREAUX

-

Introduction

L'enquête réalisée aux Mureaux au second trimestre 2004 a eu une double spécificité tenant au choix du site et au mode de recrutement des jeunes.

La ville des Mureaux a été suggérée par la Délégation Interministérielle à la Ville car, depuis 1995, le Syndicat Intercommunal du Contrat de Ville du Val de Seine (qui regroupe les communes de Bouafle, Chapet, Ecquevilly, Les Mureaux et Meulan) s'est engagé dans un plan de développement de la lecture publique. Ce plan a été labellisé en Contrat Ville-Lecture Intercommunal (CVLI), conclu en juillet 2000, avec les objectifs suivants :

- favoriser la rencontre des enfants et des jeunes avec le livre et la lecture ;
- contribuer à la construction de leur personnalité et à leur épanouissement dans un souci de prévention de l'illettrisme et de l'échec scolaire ;
- favoriser l'accès de tous à la lecture, notamment de ceux qui en sont le plus éloignés.

Depuis, différentes actions ou interventions ont été menées :

- développement d'un fonctionnement en réseau rassemblant des partenaires autour de la lecture ;
- actions en direction de l'enfance et de la jeunesse ;
- actions en direction des adultes ;
- organisation de formations ;
- organisation de temps forts autour du livre et de la lecture¹⁶³.

En résumé, un travail d'envergure a été entrepris sur la ville des Mureaux (ainsi que les autres communes du syndicat intercommunal). Un réseau de partenaires a été mis en place, qui a fait de l'acquisition des apprentissages en matière de lecture et d'écriture un des axes majeurs de la lutte contre l'exclusion.

Toutefois, ce n'était pas le moindre des paradoxes de choisir le site des Mureaux pour notre enquête, dans la mesure où celle-ci cherchait à cerner le rapport à la lecture et les pratiques lectorales personnelles des jeunes dans leur vie ordinaire, en-dehors de tout processus de médiation autour de la lecture. Ainsi nous sommes-nous volontairement tenues à distance de toute action ou intervention, initiée ou organisée par les partenaires du réseau lecture, et nous n'avons pas souhaité rencontrer de jeunes ayant participé à l'une ou l'autre de ces manifestations. En tout cas, cela ne devait pas être un

¹⁶³ Nous tirons ces différentes données du travail d'évaluation prospective du CVLI, réalisé par le Pôle Ressources Intercommunal Lecture avec l'accompagnement des cabinets Six et Dix et Café Programmation.

critère de recrutement. En revanche nous n'excluons pas que certains des jeunes que nous allions interviewer puissent avoir participé et/ou entendu parler de telle ou telle action concernant la lecture dans cette ville.

Dans les faits, ce ne sera pas le cas, aucun des jeunes rencontrés ne fera mention d'interventions de ce type, sauf le fait d'avoir été ou d'être encore inscrit à la médiathèque des Mureaux. Cela peut avoir plusieurs significations : soit que les jeunes interviewés n'ont effectivement participé à aucune action entreprise autour de la lecture, ce qui est envisageable ; soit, au contraire, qu'ils ont participé à une action ou en ont entendu parler, sans qu'ils aient éprouvé la nécessité de l'évoquer au cours des entretiens ; il est vrai qu'aucune de nos questions ne portait sur ce sujet.

C'est pourquoi on ne peut tirer aucun enseignement de l'enquête que nous avons effectuée auprès des jeunes des quartiers des Mureaux, à propos du travail entrepris dans le cadre du Contrat de Ville-Lecture Intercommunal. Il n'entraîne d'ailleurs pas dans les attendus de cette enquête que nous procédions à un quelconque bilan ou évaluation des actions menées par la ville autour de la lecture. Ce n'était pas notre objectif et nous n'avons rien fait pour recueillir des éléments sur ce point.

En revanche, que les partenaires du réseau lecture puissent tirer des enseignements de notre enquête pour leurs axes de développement futurs est un autre aspect, et on peut en effet imaginer que ce type d'investigation puisse leur être utile. Il était d'ailleurs convenu que nous procédions à une restitution orale des résultats de notre mission devant les partenaires qui y ont été directement associés, groupe élargi aux acteurs du réseau lecture de la ville.

- Suite aux premiers contacts avec la Maîtrise d'Oeuvre Urbaine et Culturelle (MOUC) des Mureaux¹⁶⁴, deux points de méthode ont été convenus. Le premier était de ne pas centrer notre investigation sur un seul quartier, mais sur l'ensemble des quartiers relevant des dispositifs de la politique de la ville. Aussi, notre groupe comprendra-t-il des jeunes de la Vigne Blanche, des Musiciens, de Grand Ouest, des Sablons, des Bougimonts et des Bosquets.

Par ailleurs, il a été décidé de travailler en collaboration avec des acteurs locaux. Certains nous ont aidée en contactant des jeunes, membres de leur structure ou appartenant à leurs réseaux, afin de solliciter leur participation à l'enquête. Ces structures étant sensiblement différentes les unes des autres, les jeunes recrutés le sont également.

→ *Les Vernes* est une association intercommunale de prévention et d'écoute spécialisée à destination de jeunes en grande difficulté, pour certains marginalisés : jeunes en errance, déscolarisés, toxicomanes, prostituées... L'association assure une présence sociale et un accompagnement quotidien à la façon des éducateurs de rue, propose des actions éducatives individuelles, des chantiers collectifs et des séjours de rupture.

¹⁶⁴ Sur la préparation et le lancement de l'enquête, voir l'annexe.

→ *L'espace de quartier des Bosquets*, situé dans le quartier du même nom à la périphérie nord des Mureaux, est un centre de loisirs et d'animation à destination des enfants, des jeunes et de leurs parents. Ce petit quartier constitue un lieu à part dans la ville¹⁶⁵ et accueille des jeunes qui ne semblent pas avoir de difficultés particulières : d'origine maghrébine pour la plupart, ils sont scolarisés et vivent avec leur famille dans les immeubles de la cité ou dans les maisons de la zone pavillonnaire dont leurs parents sont propriétaires.

→ *Le Bureau Information Jeunesse (BIJ)* est une structure municipale ouverte aux jeunes de 17 à 25 ans recherchant des informations en matière de stages, de formations professionnelles et d'emplois. C'est un lieu anonyme et gratuit où les jeunes peuvent venir consulter des documents, utiliser l'outil informatique et prendre conseil auprès des permanents du lieu. Le BIJ touche des jeunes du centre-ville et des quartiers, pour la plupart issus de l'immigration, habitant les Mureaux depuis longtemps et ne présentant pas de difficultés majeures.

→ *Les Triporteurs*, entreprise d'insertion créée dans le cadre de la loi de lutte contre les exclusions, touche un public d'adultes en grande difficulté – des hommes très peu qualifiés, à la limite de l'illettrisme pour certains, ayant un parcours déviant (incarcérés, toxicomanes...) – auxquels elle propose des emplois salariés dans le domaine de l'environnement (espaces verts, recyclage des déchets...).

Aux jeunes interviewés par l'intermédiaire de ces structures, il faut ajouter trois jeunes filles que nous avons contactées par nous-mêmes ; il s'agit de trois jeunes femmes d'origine africaine habitant le quartier des Bougimonts, dont deux sont mères d'enfants en bas âge.

- Si on compare notre groupe à ceux des autres terrains retenus dans le cadre de la recherche, il est plus hétérogène et nous fait toucher les limites de nos critères de recrutement.

L'appellation « jeunes en voie de marginalisation » correspond bien aux jeunes recrutés par l'intermédiaire des *Vernes* et des *Triporteurs*, les deux structures d'insertion qui accueillent des jeunes (pouvant être) déscolarisés, quasi illettrés, toxicomanes, en rupture familiale et en errance. Mais elle est moins adaptée aux jeunes qui nous ont été présentés par le centre de loisirs des Bosquets et le BIJ, qui présentent les signes d'une insertion familiale, scolaire et/ou professionnelle à peu près aboutie.

Toutefois, tous sont issus de milieux populaires et de l'immigration et habitent des quartiers identifiés comme sensibles, hormis le quartier des Bosquets. C'est à la lumière de ces éléments que leurs pratiques de lecture et la place qu'ils lui accordent dans leur vie ordinaire sont intéressantes à examiner.

Une autre limite concerne trois jeunes de notre corpus présentant des déficits sur le plan psychologique, et l'un d'eux ayant vécu des traumatismes importants. Non pas que les entretiens avec

¹⁶⁵ Il n'est d'ailleurs pas considéré comme un « quartier » des Mureaux, au sens habituellement négatif que l'on accorde à ce terme et en référence aux cités difficiles de la ville comme la Vigne Blanche ou Les Musiciens.

ces jeunes aient été infructueux pour notre recherche; il s'avèrera même que l'un, plutôt gros lecteur, énoncera des éléments pertinents sur la lecture. Mais il nous a semblé que certains de leurs propos ne pouvaient être analysés qu'à la lumière de leurs difficultés psychologiques ; n'étant pas formées pour cela, nous ne nous sommes pas aventurées sur ce terrain. Ces trois jeunes peuvent être dits « en voie de marginalisation » autant pour des raisons psychoaffectives que sociales et économiques.

- Sur les quatorze jeunes interviewés, 6 sont des filles, 8 des garçons.

La moyenne d'âge est de 19 ans : cinq jeunes sont mineurs, quatre ont entre 18 et 21 ans, quatre ont plus de 21 ans. Le moins âgé a 15 ans, le plus âgé 26. La moyenne d'âge des filles est identique à celle des garçons.

Hormis un jeune, né à Toulon et venu avec sa famille en région parisienne lorsqu'il était adolescent, et un second arrivé à l'âge de trois ans, tous les autres sont nés aux Mureaux.

Ils habitent soit un quartier considéré comme très ou assez sensible (Vigne blanche, Sablons, Bougimonts), soit un quartier identifié comme posant moins de problèmes (Grand ouest, Bosquets). Hormis deux d'entre eux (un a déménagé des Bougimonts aux Bosquets, l'autre d'Ecully aux Bosquets), ainsi que le jeune né à Toulon, les autres vivent dans les quartiers où ils sont nés. Aussi, depuis leur naissance, n'ont-ils jamais quitté la ville et leur quartier et, de ce point de vue, ils ressemblent aux jeunes que nous avons interviewés sur les autres terrains : des jeunes peu mobiles qui ont rarement, voire jamais eu l'occasion de vivre dans un autre endroit que celui où ils sont nés, ou même d'aller dans un autre endroit (en vacances par exemple). Notons toutefois que certains jeunes des Mureaux, parmi ceux issus de l'immigration, sont allés plusieurs fois dans le pays d'origine de leurs parents ou y vont régulièrement.

Sur les quatorze jeunes, 11 sont issus de l'immigration : 7 originaires d'Afrique noire (Mauritanie, Sénégal) et 4 des pays du Maghreb (Maroc, Algérie). Les parents de ces jeunes sont des immigrés de deuxième génération (arrivés en France dans les années 70¹⁶⁶), venus s'installer dans les grands ensembles de la périphérie des conurbations du territoire.

Cette homogénéité masque des situations variées, par exemple entre les familles qui vivent aux Bosquets ou à Grand Ouest et celles qui résident dans les autres quartiers. Dans les premières, la situation socioprofessionnelle des parents est proche de la catégorie des employés (guichetier à La Poste, animatrice socioculturelle, dessinateur dans un bureau d'études, aide-soignante...) et les femmes travaillent. Dans les secondes les pères sont généralement ouvriers (chez Renault, agent d'entretien à la RATP, ouvrier dans une entreprise d'aménagement de combles...) ou vivent de petits boulots ou d'allocations, tandis que les mères ne travaillent guère. Certaines des familles des Bosquets vivent dans des pavillons (maisons de 5 à 7 pièces) et sont propriétaires, tandis que les autres sont locataires et résident dans un patrimoine social dégradé (Vigne blanche, Bougimonts).

¹⁶⁶ On distingue usuellement les immigrés dits de la première génération, en général des hommes seuls, originaires du Maghreb, venus en France pour travailler à partir des années 40, des immigrés dits de deuxième génération, composés en grande partie de familles venues s'installer sur le territoire suite au vote de la loi sur le regroupement familial en 1974.

Dans ces familles les enfants sont nombreux. Dans notre groupe, les jeunes issus de l'immigration ont, en moyenne, 5 à 6 frères et sœurs. Le plus grand nombre d'enfants se trouve dans les familles originaires d'Afrique noire, qui sont aussi celles qui vivent dans les quartiers les plus difficiles. Ainsi, une des jeunes filles d'origine mauritanienne habite avec sept autres personnes un appartement de trois pièces à la Vigne Blanche. Le plus jeune garçon de notre corpus, dont les parents sont Sénégalais, partage avec dix autres personnes un logement de quatre pièces aux Bougimonts. Chez une autre jeune fille d'origine sénégalaise, treize personnes vivent dans un quatre pièces.

Les familles maghrébines sont un peu moins nombreuses et, pour celles des Bosquets, vivent dans des logements plus grands (pavillons).

Il est évident que ces conditions et situations de vie différentes ont des effets sur les occupations des jeunes, leur parcours et niveau scolaire ainsi que leurs pratiques de lecture. Relevons ainsi que dans les familles originaires d'Afrique noire, la langue parlée à la maison est la langue du pays ou, parfois, un mélange de cette langue et du français. Par ailleurs, les parents sont généralement illettrés (analphabètes pour ceux qui ne sont jamais allés à l'école dans leur pays de naissance), tout particulièrement les mères.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, et comme on l'observe pourtant souvent dans les quartiers, la situation socio-économique des familles des trois jeunes non issus de l'immigration (les jeunes de « souche française ») n'est pas des plus enviables et, pour deux d'entre elles, moins confortable que celle des familles originaires du Maghreb installées aux Bosquets. Si ces trois jeunes n'ont qu'un ou deux frères et sœurs, la situation professionnelle de leurs parents est problématique (le père du premier vit de « petits boulots » sans plus de précisions / un autre, dont le père est décédé, vit avec sa mère allocataire du RMI).

Deux jeunes, parmi ces trois, sont proches de l'illettrisme et les trois manifestent des handicaps psychologiques.

- Concernant le parcours et la situation scolaire des jeunes, ainsi que leurs projets d'avenir, on peut distinguer deux groupes.

Un premier groupe de jeunes déscolarisés, sortis du système scolaire, sans l'obtention d'un diplôme sanctionnant leur cursus. Ils se sont fait exclure ou ont quitté l'école après plusieurs tentatives de scolarisation dans différents établissements, sans succès. Il s'agit surtout des jeunes issus de familles africaines et vivant dans un quartier réputé difficile, et des trois jeunes non issus de l'immigration.

Ainsi une jeune fille, de niveau BEP, ne va plus à l'école depuis un an. Un garçon, après être passé d'internat en internat (« *des internats spécialisés pour enfants à problèmes* », précise-t-il), est « *dégoûté de l'école* » et ne veut plus y aller. Le plus jeune de notre corpus, âgé de 15 ans, s'est fait exclure de son collège après avoir redoublé sa 4^{ème}. Un autre a arrêté à 17 ans après une 3^{ème} SEGPA et un dernier, après beaucoup de fugues et de changements d'établissement a quitté l'école,

« *dégoûté* », sans avoir pu obtenir son CAP. Ajoutons les deux jeunes femmes originaires d'Afrique noire et mères d'enfants en bas âge qui ont arrêté l'école, l'une en cours de BEP, l'autre après avoir obtenu son brevet, parce qu'elles estimaient que le temps qu'elles y avaient passé était suffisant ; toutes deux ont pu travailler (l'une comme ouvrière, l'autre comme animatrice) et se sont mariées peu après.

Au moment des entretiens, hormis ces deux mères de famille, deux jeunes travaillaient (dans le cadre de l'entreprise d'insertion *Les Triporteurs*), les autres, pris en charge par différentes structures d'accompagnement, étaient inoccupés et n'avaient pas d'idées précises sur ce qu'ils allaient faire à l'avenir.

Une des jeunes filles, qui aime danser, se voit danseuse «...*comme les danses des stars à la télé*», mais n'a aucune idée de ce qu'il conviendrait de faire pour y arriver. Si elle ne danse pas, elle essaiera «...*de faire un travail pas intéressant*». Le jeune passé d'internat en internat et qui, depuis, s'ennuie chez lui, voudrait trouver un petit boulot, par exemple en cuisine ou en boulangerie et, surtout, une femme. Même son de cloche chez un jeune employé par *Les Triporteurs* qui se sent très seul et cherche une compagne. Quant au moins âgé de ce groupe il songe à reprendre des études, si une école veut bien de lui, pour avoir un bac+2 et... entrer chez EDF.

Un second groupe de jeunes scolarisés dans des filières techniques ou professionnelles et deux garçons en filière générale : l'un est en troisième et souhaite aller jusqu'au bac, le second a un bac STT et prépare le concours d'entrée à l'école d'infirmiers après avoir renoncé à des études de médecine.

Concernant les autres, un est en 3^{ème} d'insertion et souhaite poursuivre par un BEP de mécanique ou de peinture. Une jeune fille en 1^{ère} année de BEP de comptabilité veut être comptable et passera peut-être un bac professionnel. Une autre jeune fille prépare son bac de secrétariat après avoir obtenu son BEP et voudrait ensuite se lancer dans un BTS d'assistante de gestion PME-PMI. Un garçon est en 2^{ème} année de BEP de maintenance et pense tenter un bac professionnel. Quant à la dernière jeune fille, en 2^{ème} année de CAP de cuisine, elle hésite pour savoir si elle arrête ses études après l'obtention de son diplôme ou si elle les poursuit.

Ce groupe de jeunes, à la différence du premier, a des visées scolaires plus nettes, des idées d'avenir plus arrêtées et des exigences professionnelles plus prononcées. Au minimum, ils veulent obtenir un diplôme (CAP, BEP ou bac) ou, lorsqu'ils sont en cours de préparation de ce diplôme, visent un diplôme supérieur (le bac pour ceux qui sont en BEP, un BTS, un diplôme d'infirmier). Par ailleurs, ils ont un regard sur leur situation professionnelle future assez aiguisé. Ainsi les deux garçons visant ou étant déjà en BEP, d'origine maghrébine et vivant aux Bosquets dans des conditions assez satisfaisantes, souhaitent travailler rapidement (après l'obtention de leur diplôme) et ont comme

modèle le frère de l'un d'eux qui a monté plusieurs entreprises et, selon eux, s'en sort très bien. Une jeune fille vivant également aux Bosquets veut être comptable, c'est un désir déjà ancien qu'elle concrétise par ses études. La jeune fille des Bougimonts qui prépare un CAP de cuisine hésite pour savoir si elle doit continuer ses études car elle aimerait devenir maître d'hôtel, mais en aucun cas rester « *cuisinier de base* ». Celle qui, au moment de l'enquête, était en terminale professionnelle, envisageait de poursuivre par un BTS d'assistante de gestion « *...pour pouvoir grimper après* ». Enfin, le jeune homme qui a renoncé à se présenter au concours de médecine, veut être infirmier « *...parce que c'est un métier basé sur le relationnel, où on est sûr qu'il y aura toujours du boulot car on en a besoin partout, où l'on peut voyager et qui paye bien* ».

- Les différences relevées entre les conditions et situations de vie des jeunes, ainsi que leur parcours scolaire et leurs projets professionnels, se reflètent assez bien dans le regard qu'ils portent sur leur vie passée. Rappelons que c'est une question que nous avons systématiquement posée au cours des entretiens, sur tous les terrains.

Là encore, deux groupes se distinguent.

Ceux qui vivent dans les quartiers les plus difficiles, en panne ou en échec scolaire et hésitant sur leurs perspectives d'avenir, portent un regard plutôt négatif et critique sur leur vie jusqu'à présent. Une des jeunes filles de la Vigne blanche, d'origine mauritanienne, qui a arrêté l'école et ne fait pas grand-chose, trouve très dur de vivre dans un quartier. Elle parlera de façon vive des « *problèmes avec la police* » et « *des injustices des habitants* ». Le jeune garçon passé d'internat en internat et qui « *...ne fait rien de sa vie depuis cinq ans* », à la fois fragile sur le plan psychologique¹⁶⁷ et pertinent dans ses réflexions¹⁶⁸, a l'impression que sa vie est fichue, à vingt ans, déclarera-t-il, « *...je n'ai pas de diplôme, je n'ai rien* ». Le jeune de 15 ans, d'origine sénégalaise, vivant à la Vigne blanche, n'est pas satisfait. Exclu de l'école, il a l'impression d'avoir « *...fait trop de conneries* » et estime que sa « *...vie n'est pas géniale* ». Quant à un des jeunes actuellement salarié aux *Triporteurs*, dont le père est décédé et la mère allocataire du RMI, il trouve que sa « *...vie est pourrie. A 26 ans, je n'ai toujours rien et suis toujours chez ma mère* ».

Les autres, les jeunes scolarisés qui ont des visées professionnelles plus claires et vivent dans des quartiers moins difficiles, ont un regard plus positif. Ils se disent plutôt satisfaits de leur vie jusqu'à présent et n'ayant pas eu de problèmes. La jeune fille qui désire être comptable et vit aux Bosquets estime que sa vie « *...a été plutôt correcte et sympa* ». Celle qui souhaite préparer un BTS, d'origine africaine et vivant aux Bougimonts (à ce titre elle présente un profil un peu différent des autres jeunes filles de même origine), parle d'une enfance heureuse. Quant au jeune qui souhaite être infirmier, il a

¹⁶⁷ Ce jeune dira qu'il a été violenté, enfant, et commencera l'entretien en prévenant qu'il peut être très violent, y compris avec des adultes (sous-entendu, y compris avec une sociologue venue l'interviewer). Il évoquera plusieurs problèmes personnels au cours de l'interview, que nous ne relaterons pas, et insistera à plusieurs reprises sur sa frustration sexuelle.

¹⁶⁸ Il le sera notamment à propos de la lecture.

mis en avant le fait qu'il n'a jamais eu aucun problème de discipline, de violence, de délinquance, de rapport à l'autorité et de prison. Il a été « *bien éduqué* », précise-t-il, grâce à ses parents (marocains) et à la religion qui lui ont « *...donné des principes que j'applique depuis toujours* ». Il conclura en disant que, contrairement à ce que notre question pouvait laisser entendre, il n'a « *...aucun problème d'intégration* ».

Le cas des jeunes Africaines mères d'enfants en bas âge est un peu différent. Elles portent un regard mitigé sur leur vie antérieure, partagées entre le souvenir de difficultés évidentes (familiales, économiques, scolaires) et le fait que, selon elles, on ne peut y pas changer grand-chose. Avoir arrêté leurs études tôt, s'être mariées et avoir eu des enfants alors qu'elles étaient encore très jeunes, en est pour elles l'illustration. Ces jeunes filles, dans la mesure où elles sont mères, ne se considèrent plus comme appartenant à la catégorie des jeunes ; elles ont basculé vers le monde des adultes, ses normes, ses valeurs et ses priorités.

- Nous pouvons ajouter à cette présentation des éléments relevant davantage du ressenti car moins clairement énoncés par les jeunes, mais que l'on devine en filigrane de certaines de leurs remarques ou attitudes.

De tous les jeunes rencontrés pour les besoins de cette recherche, ceux des Mureaux (avec certains relevant de la PJJ) auront été les plus alertes au cours des entretiens : globalement intéressés, plutôt contents de nous rencontrer, absolument pas impressionnés par la venue d'une sociologue, vifs dans leurs réponses, ayant souvent des idées précises ou des opinions tranchées sur certains sujets et exprimant parfois des désaccords avec nous. Nous avons souvent eu cette sensation en travaillant auprès de jeunes issus de l'immigration vivant dans des quartiers de banlieue. Est-ce le fait d'habiter en ville et en proximité avec la capitale (où ils se rendent souvent, nous le verrons) ? Le fait de résider dans un quartier sensible ? Ou d'être issu de l'immigration ?

Comme cela a souvent été analysé, ces jeunes, nés en France, scolarisés et maîtrisant la langue française, ont un niveau de connaissances et de compétences plus important et mieux adapté aux modes de vie et à la culture française que leurs parents. Ceux-ci, particulièrement les pères et mères d'origine africaine, ne sont pas nés sur le sol français, sont souvent analphabètes ou illettrés, et parfois à mille années-lumières de pratiques culturelles que leurs enfants ont décodées et adoptées.

Certains des jeunes que nous avons interviewés portent d'ailleurs un regard ambivalent sur leurs parents. Ainsi, les jeunes filles africaines des Bougimonts nous expliqueront qu'elles ont fait pas mal de bêtises à l'école, où elles « *...étaient les boss et faisaient leur loi* » car de toute façon leurs parents, étrangers au monde de l'école, ne comprenaient rien à ce qui s'y passait. Deux jeunes maghrébins parleront de leur père d'une façon également mitigée, disant, moqueurs et gênés, que ceux-ci « *...*

passent leur vie entre l'épicerie du quartier, la maison et la mosquée » et ne savent rien lire d'autre que les pages du tiercé et le Coran.

Ces jeunes, dont on sait qu'ils peuvent être fâchés avec leur histoire familiale et leur pays d'origine¹⁶⁹, ont un capital culturel plus important que celui de leurs parents, dont ils deviennent, par un phénomène d'inversion malaisé à vivre, les apprenants. Cela leur donne une assurance (dans leurs propos, leurs regards, leurs opinions) que n'avaient pas les jeunes du Nord ou de la région de Metz, héritiers d'une tradition culturelle à peu près stable et qui ne semblaient pas dotés d'un capital plus important que celui des générations antérieures.

Le fait d'habiter un quartier peut aussi expliquer le caractère affirmé, parfois âpre, de leurs propos. Pour un jeune – pour les habitants de façon générale – vivre dans un quartier n'est pas de tout repos, notamment sur le plan des relations souvent rudes et brutales (à l'intérieur des familles comme dans la rue ou entre groupes de pairs). Partagés entre le respect, le défi, la honte et le ressentiment (à l'égard des parents, de la famille, des adultes, du pays d'accueil...), les jeunes habitants des quartiers sont au final assez mal à l'aise et leurs fanfaronnades – y compris verbales, au cours d'un entretien – ne doivent pas cacher des hésitations, des troubles et du mal-être¹⁷⁰.

Les jeunes filles ont à faire face à d'autres difficultés, liées à leur sexe et au statut de celui-ci à l'intérieur de leurs familles, des cultures dont elles sont issues et des règles implicites de la « culture du quartier ». Nous verrons que celles qui sont originaires d'Afrique noire, plus particulièrement, ont un emploi du temps alourdi par les tâches ménagères et des contraintes familiales qui ne pèsent pas sur leurs frères ou les membres masculins de leur entourage.

Certains jeunes ne nous ont pas caché leur parcours et statut de petit délinquant (vols, recels, trafics, usage et vente de stupéfiants, etc.) qu'ils partagent, on le sait, avec un grand nombre d'autres habitant les quartiers. Commettre des petits délits, lorsqu'on a entre 13 et 18 ans et que l'on vit dans un quartier sensible, relève presque de la normalité. Y compris pour des jeunes par ailleurs scolarisés, entretenant de bonnes relations avec leur famille et se considérant comme parfaitement intégrés dans la société française. Pour eux, il n'est pas contradictoire d'aller à l'école et de se livrer à des petits délits. Ni, dans un autre registre, de commettre des infractions et d'aller à la mosquée pour la prière du vendredi. Deux jeunes maghrébins nous ont dit, après y avoir réfléchi, qu'ils aimeraient «... *devenir des Saints* » (comme le Prophète) et, en même temps, se faire construire une superbe maison et posséder une grosse voiture.

¹⁶⁹ Ce sont des phénomènes bien connus, notamment chez les garçons : la méconnaissance du parcours de migration de leurs parents, la double culture qui n'est pas toujours vécue comme une richesse, les plaies de la colonisation (pour les ressortissants algériens), le ressentiment à l'égard du statut d'immigré, la honte à l'égard du père, les discriminations, etc.

¹⁷⁰ Sur tous ces aspects nous nous permettons de renvoyer à notre propre ouvrage, *Repris de justesse* (LE GOAZIOU et KHERFI, 2000).

C'est le dernier aspect qui singularise le groupe des Mureaux par rapport aux autres : leur attirance assumée pour les biens matériels et les produits de consommation. A la différence de ceux du Cateau-Cambrésis et de Metz, qui l'ont rarement ou moins fermement exprimé, les jeunes des Mureaux (surtout les garçons) ont mentionné un grand nombre de désirs et d'envies. Loin d'être apathiques, résignés ou passifs, ils aspirent à vivre bien, ce qui pour eux signifie surtout avoir de l'argent et réussir socialement, but dont ils font état sans complexe. Ils est à leurs yeux entendu qu'ils acquerront un niveau social supérieur à celui de leurs parents – sur le plan culturel, c'est déjà le cas – et qu'ils vivront mieux qu'eux. Pour cela, plusieurs moyens sont bons – l'école, le travail, les trafics, la religion – moyens qu'ils mélangent allègrement.

- Examinons, pour finir, leurs occupations usuelles ou favorites et leurs activités.

Les jeunes qui habitent les quartiers les plus dégradés n'ont pas indiqué d'activités particulières, sinon « *traîner* » et « *s'amuser* » avec les copains dans les rues du quartier. Selon l'expression consacrée, ils « *tiennent les murs* » et disent s'ennuyer, particulièrement ceux qui ne sont pas scolarisés. Deux jeunes non issus de l'immigration, sur les trois de notre corpus, ont des occupations à l'intérieur de chez eux car ils ne fréquentent pas les jeunes des quartiers, « *...des drogués et des délinquants* », précise l'un d'eux. Assez solitaires et ayant peu d'amis, l'un construit des maquettes, joue à des jeux vidéo, à la console, écoute de la musique et regarde des DVD, surtout des films d'action violents, tandis que l'autre, plus démuné sur le plan financier, écoute la radio et regarde beaucoup la télévision, notamment la 5 pour les documents sur les animaux et les pays étrangers.

Les deux jeunes filles d'origine africaine du quartier des Bougimonts qui ont des enfants en bas âge passent l'essentiel de leur temps chez elles à s'occuper de leur appartement, du ménage (sur le plan administratif et des papiers) de leur enfant et de leur mari quand il rentre à la maison.

Les jeunes qui vivent dans des quartiers moins dégradés ont plus d'activités – une jeune fille fait de la gymnastique en club, deux garçons pratiquent le foot, celui qui se destine à être infirmier va parfois à des conférences – et sont globalement plus occupés. Les jeunes des Bosquets vont au centre de loisirs, participent à divers ateliers, ainsi qu'aux sorties et aux séjours de vacances organisés par le centre (lorsque nous les avons rencontrés, quelques jeunes revenaient d'un camp de ski). Ils partent également en vacances avec leurs parents, l'été, au Maroc ou en Algérie. Ils ont une mobylette ou un scooter, vont au cinéma et dépensent l'argent de poche que leurs parents leur donnent ou qu'ils gagnent en faisant des jobs d'été ou des petits extra chez des commerçants.

Une de leurs occupations favorites, à tous, est d'aller à Paris – Paname, comme ils disent. Leurs lieux de prédilection sont la gare Saint-Lazare et sa galerie marchande (c'est par cette gare qu'ils arrivent en venant des Mureaux), le parvis de La Défense et le centre commercial des Quatre-temps, les

Champs-Élysées et les Halles. Leur but ? Faire les boutiques et s'acheter des vêtements, des bijoux et des parfums pour les filles, des CD pour les garçons, et manger au restaurant, quasiment toujours au Mac-Do ou au KFC.

A part deux jeunes – Alain et Sélim, sur lesquels nous reviendrons¹⁷¹ – les autres se présentent comme de faibles lecteurs, à l’instar de tous ceux que nous avons rencontrés sur les autres sites. Ils prétendent ne pas lire, ou lire un peu. Leurs pratiques, nous allons le voir, sont très proches de celles que nous avons observées ailleurs, à quelques différences près qu’il sera utile de relever, notamment dans le rapport quasi exclusif entre le livre et l’école. Le regard qu’ils portent sur la lecture a aussi des points communs avec celui des autres jeunes interviewés, mais également des singularités sur lesquelles nous nous attarderons dans le chapitre suivant.

LES PRINCIPAUX OBJETS DE LECTURE : LE JOURNAL, LES MAGAZINES, LES BANDES DESSINEES (BD)

- Les jeunes des Mureaux lisent assez souvent le journal. Il s’agit généralement du *Parisien*, que les hommes de la famille, les pères ou les oncles, rapportent à la maison le soir. Il peut s’agir aussi, mais plus rarement, du *Courrier de Mantes*, journal du département des Yvelines ou, de plus en plus fréquemment, des journaux gratuits comme *20 minutes* ou *Métro*, que les jeunes trouvent à l’entrée de la gare SNCF ou à Paris.

Le *Parisien* est l’équivalent des journaux régionaux ou locaux que les jeunes du Nord et de l’Est lisent, car les numéros comportent des pages spécifiques au département des Yvelines¹⁷² que les jeunes apprécient particulièrement. Dans *Le Parisien*, ils aiment surtout regarder la page réservée à leur département où sont narrés un certain nombre de faits divers. « *J’aime bien voir ce qui se passe, à Mantes par exemple, un gars qui s’est fait planter au Val Fourré, je me dis que c’est dangereux là-bas* », dit un des jeunes des Bosquets. Une des jeunes filles déclare qu’elle lit, dans ce journal, « *...des choses qui l’intéressent, par exemple des filles qui ont été kidnappées, j’en entends parler à la télévision et ensuite je lis dans le journal* ». Même chose pour un autre jeune qui aime bien lire de temps en temps dans *Le Parisien*, « *...des articles où ils racontent des braquages* ».

Bagarres, kidnapping, braquages, meurtres... voilà ce que les jeunes aiment lire en premier dans le journal local, assez proches en cela des jeunes de Metz qui avaient également fait part de leur attrait pour des comptes-rendus ou des récits d’événements de ce type, attrait renforcé lorsque ces événements se déroulent dans des lieux ou mettent en scène des personnes qu’ils connaissent. Certains jeunes des Mureaux renforcent leur lecture du *Parisien* par celle du magazine *Détective* où il est également question de meurtres et de « *...faits divers avec des crimes* », dit l’un d’eux, qui s’empresse d’ajouter qu’il « *...adore ce type de récits* ».

Les jeunes n’achètent ou ne se procurent pas par eux-mêmes le journal. Ce sont toujours des plus vieux qu’eux – les pères, les oncles, les frères aînés ou les « grands du quartier » – qui lisent *Le*

¹⁷¹ Leurs prénoms ont été modifiés.

¹⁷² Nous verrons que les jeunes du foyer et du restaurant d’insertion de Bagneux (PJJ) lisent aussi *Le Parisien*, avec une attention particulière pour les pages spécifiques des Hauts-de-Seine.

Parisien et le rapportent à la maison où les jeunes le trouvent. Il ne s'agit donc pas d'une lecture spécifique aux jeunes, mais d'une lecture d'adultes qui devient lecture familiale et collective.

Les jeunes des Mureaux ne se contentent pas de la lecture des faits divers criminels. Il leur arrive, plus que dans le Nord ou l'Est, de lire d'autres rubriques. La page des sports (pour les garçons, à qui il arrive aussi parfois de lire *L'Equipe*) et le courrier des lecteurs ou l'horoscope (pour les filles), mais également, même si c'est plus rare, l'actualité internationale – la guerre en Irak, le départ du président Aristide d'Haïti – ou politique, notamment lorsqu'elle est liée à la vie des quartiers – tel discours du Président de la République, les « lois Sarkozy ». Deux jeunes d'origine africaine ont également mentionné qu'ils feuilletaient de temps en temps le journal pour voir s'ils n'y trouvaient pas des articles sur leur pays d'origine, en l'occurrence le Sénégal.

Il n'y a guère que dans ce groupe des Mureaux – également chez quelques jeunes relevant de la PJJ – que nous avons décelé un intérêt pour des événements autres que ceux qui se déroulent à l'échelle locale (le quartier, le village ou le département) et d'une nature différente que des faits divers. Les jeunes des Mureaux semblent plus informés que ceux des deux autres régions de province et plus désireux de s'ouvrir à des considérations ou des événements distants de leur ordinaire.

- Les jeunes lisent également, moins souvent et de façon plus irrégulière, des magazines.

C'est surtout le cas des jeunes filles qui ont évoqué trois types de revues. Des revues de stars (chanteurs, acteurs, sportifs, top-models) qui racontent «...*divers potins* » et où l'on voit des photos, ou des magazines qu'elles qualifient de « people » comme *Public* ou *Entrevue*. Elles aiment, disent-elles, regarder des images de stars ou de gens célèbres et lire ce qui se passe dans leur vie. L'une d'elles précisera que dans ces magazines on en apprend plus qu'à la télévision où l'information est toujours trop brève.

Les jeunes filles d'origine africaine lisent des magazines pour femmes noires, comme *Miss Ebene* ou *Amina*. Le premier est l'équivalent des revues de stars mais uniquement pour des personnes de peau noire. Le second est un mensuel rassemblant des rubriques hétéroclites, qui vont de la relation d'initiatives locales prises par des femmes dans des pays africains ou aux Antilles jusqu'à des conseils de santé ou de coiffure en passant par un roman-photo. *Amina* est une revue qui évoque aussi bien les cultures africaines que les crèmes de beauté, sorte de mélange entre *Elle*, *Femme actuelle* et *Nous-deux*¹⁷³, le seul point commun entre les articles étant qu'ils concernent des femmes noires.

Enfin les jeunes mères de famille lisent aussi des magazines comme *Parents*, *Enfants* et *Psychologie*, dans lesquels elles recherchent des conseils pour bien s'occuper de leurs enfants et savoir ce qu'est ou comment être une femme aujourd'hui.

¹⁷³ Dans le sommaire du numéro de mars 2004, nous relevons vingt rubriques comme l'Édito, Notre courrier, Mode, Beauté, Automobile, Réussir, Société, Métiers, Médias, Enquête, Politique, Coiffure, Associations, Santé, Livres, etc.

Le tout forme un assez curieux mélange, plus hétérogène que celui évoqué par les jeunes filles du Cateau-Cambrésis ou de la région de Metz. Les jeunes filles des Mureaux achètent parfois ces revues ou les consultent à la médiathèque mais, la plupart du temps, elles se les empruntent mutuellement : les revues passent de main en main, de famille en famille et de lieu en lieu à l'intérieur du quartier.

Les garçons lisent aussi des revues, mais en moins grand nombre et des supports plus classiques. Il s'agit en général de revues ou de magazines sur le sport, le foot, les voitures ou les motos, qu'ils n'achètent quasiment jamais, mais qu'ils trouvent chez les uns ou les autres, notamment auprès de plus vieux qu'eux, frères aînés ou « grands du quartier ».

L'un d'eux, fanatique de voitures, lit des magazines sur les voitures, le « tuning » et les camions. Il s'agit d'un des jeunes dont on soupçonne les difficultés psychologiques, qui pratique une lecture assidue et passionnée de ce type de revues. Durant l'entretien, il nous exposera longuement son amour pour les voitures de forte cylindrée et dissertera sur les avantages et défauts des derniers modèles de Renault. Il dira qu'en revanche il n'aime pas les magazines lus par sa mère, *Ici-Paris* ou *France-Dimanche*, dans lesquels, selon lui, on raconte n'importe quoi.

- Certains jeunes ont lu des BD quand ils étaient petits mais n'en lisent plus aujourd'hui. Ils insistent pour signaler qu'ils lisaient des BD à l'âge de 8, 9 ou 10 ans et qu'ils ont arrêté ensuite, à partir de 12 ou 13 ans. S'il arrive à quelques-uns d'en lire encore aujourd'hui, cela reste rare.

Il y a ici une différence assez nette entre les jeunes des Mureaux et ceux du Cateau-Cambrésis, peut-être due à une différence d'âge car les filles et les garçons du Nord étaient plus jeunes. Mais pas seulement, car les Muriautins lisent aussi moins de BD que le groupe de Metz, alors que les deux groupes ont le même âge. Peut-être est-ce dû à la composition des familles et au fait que, passé un certain âge, certaines pratiques ne sont plus de mise. En effet, les jeunes des Mureaux insistent sur le fait qu'aujourd'hui ce sont surtout leurs petits frères ou petites sœurs qui lisent des bandes dessinées, comme si cette pratique était résolument située du côté de l'enfance, dont ils estiment qu'ils en sont sortis ou doivent en sortir. Les BD mentionnées sont d'ailleurs principalement des albums pour enfants, *Tintin*, *Spirou*, *Kid Paddle*, *Titeuf*, *Tom-tom et Nana*, *Boule et Bill*, *Papyrus*, *Gaston Lagaffe*, *Astérix*.

Mais un autre point doit être noté. A la différence des jeunes du Nord et de l'Est, les BD que les jeunes ont lues quand ils étaient petits – lues aujourd'hui par leurs frères et sœurs moins âgés – n'ont généralement pas été lues par leurs parents. Dans leur famille, surtout s'ils sont les aînés, il est probable qu'ils ont été les premiers lecteurs de bandes dessinées. Les BD qu'ils lisaient ne faisaient pas partie du patrimoine familial, ils les ont découvertes à l'école ou à la médiathèque et les ramenaient chez eux. Aujourd'hui leurs frères et sœurs font de même. Ce point est corroboré par le fait qu'à l'inverse, les jeunes dont les parents lisaient ou lisent aussi des BD, sont les trois jeunes non issus de l'immigration.

Précisons que certains jeunes, parmi ceux d'origine étrangère, n'ont jamais lu de bandes dessinées ; c'est le cas des jeunes filles d'origine africaine. Elles savent bien sûr ce que c'est et ont eu l'occasion d'en tenir entre leurs mains, mais la bande dessinée n'est pas un objet coutumier, ni de leur environnement physique familial, ni des pratiques de lecture de leur entourage.

Outre les BD enfantines, citées plus haut et que l'on retrouve sur chacun des terrains, quelques jeunes ont mentionné deux titres dont on a plus rarement entendu parler auprès des autres jeunes : *Cédric* et *Is no good*. Dans les deux cas, les jeunes ont précisé qu'ils avaient d'abord vu les dessins animés à la télévision (sur M6 et Canal-J), ce qui leur a donné envie de lire la bande dessinée quand ils en ont eu l'occasion. Où l'on voit – pour les jeunes des Mureaux particulièrement car cela a été rarement mentionné ailleurs – que la télévision peut aussi être un prescripteur de lecture. Il est même possible pour le groupe des Mureaux que la télévision – avec l'école et la médiathèque – soit un prescripteur plus important que ne le sont les parents ou les familles. A ce sujet, relevons que certains parents issus de l'immigration, analphabètes ou illettrés, ont pu commencer à apprendre des rudiments de français en regardant la télévision.

LES LIVRES

Nous avons déjà signalé que, pour l'ensemble des jeunes interviewés pour la recherche, un lien fort prévalait entre le livre et l'école. Ce lien est encore plus prononcé aux Mureaux dans la mesure où l'école – avec la médiathèque et la mosquée, nous le verrons – est le premier et parfois dernier endroit où les jeunes ont eu des livres mis à leur disposition, alors qu'ils n'en avaient jamais vus ou jamais eus chez eux (ce n'est bien sûr pas étonnant pour des parents illettrés ou analphabètes). Et, comme pour les BD, il apparaît que certains seront les premiers lecteurs de livres dans leur famille.

- A partir de là, les pratiques divergent. Certains jeunes, qui n'ont jamais vu ou eu de livres ailleurs qu'à l'école, ne les ont cependant jamais lus. Malgré les prescriptions ou obligations scolaires, ils n'ont pas lu les livres qu'on leur a demandé de lire, en général dans le cadre du cours de français. Ainsi le plus jeune de notre corpus (15 ans), qui s'est fait exclure de l'établissement où il était en 4^{ème}, raconte qu'on lui a demandé de lire des livres lorsqu'il était à l'école, mais il ne se souvient plus lesquels et de toute façon il ne les a pas lus. Même chose pour un des garçons de la cité des Bosquets qui explique que les livres lui rappellent Molière et la bibliothèque de l'école où il allait lorsqu'il était dans les petites classes, une heure par semaine. Mais il précise que lui non plus n'a jamais lu les livres qu'il devait lire à la maison, ou bien «...une demi-page à peine ».

La plupart éprouvent des difficultés à se souvenir si, oui ou non, ils ont lu des livres lorsqu'ils étaient à l'école ou lorsqu'ils étaient plus petits. La jeune fille d'origine africaine qui aimerait poursuivre ses études jusqu'au BTS et dit ne lire aucun livre, se souvient des livres de l'école (notamment la

couverture de *Cyrano de Bergerac* avec Gérard Depardieu¹⁷⁴) mais ne sait pas si elle les a lus. Elle croit que oui et pense qu'elle aimait plutôt cela, mais lorsqu'elle essaie de creuser ce point, elle confond les contenus, les titres et les dates. Même phénomène pour un des trois jeunes non issus de l'immigration qui a approché quelques livres lorsqu'il était scolarisé dans les foyers où il est resté plusieurs années. Il pense qu'il a dû lire un peu avec les éducateurs, mais n'en est pas certain, se souvient de *Hamlet* et de quelques livres de poésie, qu'il n'a jamais ouverts car il savait que ce serait trop compliqué pour lui, et conclut en disant qu'il croit ne jamais avoir lu de livres en entier.

Cette confusion dans les souvenirs et ces oublis, partiels ou totaux, concernant des pratiques de lecture antérieures, particulièrement lorsqu'elles sont liées au cadre scolaire, sont monnaie courante chez les jeunes que nous avons interviewés. Soit ils n'ont effectivement rien lu, ou seulement des « demi-pages » ou des paragraphes. Soit ils ont lu des livres mais cette pratique n'a pas laissé de traces mnésiques, en tout cas conscientes, ils sont donc incapables de la rappeler à leur souvenir. Soit encore que ces pratiques sont si inhabituelles que les traces finissent par s'estomper car elles ne trouvent pas place dans les modes et représentations ordinaires des jeunes : elles ne sont pas mises en lien avec ou par d'autres lectures, les jeunes n'en parlent pas autour d'eux, on ne les invite pas à en parler, ce ne sont pas des pratiques partagées par l'entourage, etc. Non utilisées ou non mobilisées, elles finissent par s'étioler.

- D'autres jeunes, pour qui les livres sont également liés à l'école, en revanche, les ont lus. Nous constatons que c'est surtout vrai des jeunes filles. En effet, hormis celle qui a des souvenirs confus sur ce sujet, les autres se souviennent plutôt bien des livres qu'elles ont lus à l'école ou, en tout cas, sont certaines de les avoir lus.

Elles insistent toutefois sur le caractère obligatoire de ces lectures. Selon elles, elles ont lu les livres de l'école parce qu'elles y étaient contraintes – les professeurs l'exigeaient, elles avaient des devoirs à rendre sur le livre, lire les livres comptait dans les notes – mais dès que cette contrainte a disparu, parce qu'elles ont quitté l'école ou intégré des filières où on ne leur demandait plus de lire, elles ont cessé de lire des livres.

L'école et le livre, à leurs yeux, font partie d'une époque révolue pour celles qui ne sont plus scolarisées et en passe de l'être pour celles engagées dans des filières préparant à un métier. Tous deux renvoient à un temps passé, dont elles gardent plutôt un bon souvenir, mais un temps qu'il faut aussi savoir dépasser lorsqu'on devient adulte : lorsqu'on devient mère ou lorsqu'on va travailler. Le livre, comme nous l'avons déjà vu sur les autres terrains, est très lié au monde de l'enfance et de la prime adolescence ; lorsque les jeunes grandissent, le livre disparaît de leur quotidien et de leur horizon.

¹⁷⁴ Couverture tirée du film de Jean-Paul Rappeneau (1990).

- Deux jeunes nous ont parlé de leurs lectures à l'école en manifestant un plus grand intérêt, non réductible à la seule obligation de l'institution. Le premier est un jeune garçon qui vit aux Bosquets et qui, au moment de l'entretien, était en 3^{ème} générale, souhaitait poursuivre en seconde et aller jusqu'au bac. Il se trouvait donc dans une filière où on lui demandait encore de lire des livres. Il a cité plusieurs titres, *Antigone*, *L'avare*, *Cyrano de Bergerac*, et précisé qu'il les avait tous lus, en entier et qu'il avait plutôt aimé. Il a également mentionné le fait qu'à la différence de son copain¹⁷⁵, ses parents l'obligeaient à faire ses devoirs, ainsi que son grand frère.

L'autre est une des jeunes filles d'origine africaine qui vit à la Vigne blanche, a arrêté l'école depuis un an sans avoir obtenu son brevet et depuis ne fait rien ; c'est elle qui souhaiterait être danseuse plus tard. Elle se souvient de ses lectures de l'école qui lui ont beaucoup plu. Particulièrement *Le sac de billes*, dont l'histoire l'avait rendue triste, et *Vendredi ou les limbes du Pacifique* où, dit-elle, «...elle est restée scotchée qu'il réussisse à s'en sortir tout en étant coupé du monde ». Depuis qu'elle ne va plus à l'école, elle ne lit plus de livres mais semble le regretter, comme si l'école était le seul lieu qui lui permettait de lire – un lieu où elle était en contact avec des livres et où il était normal de lire. Depuis, il lui est arrivé de regarder quelques livres, mais sans plus : un livre «...sur les Noirs et la colonisation », *Amistad*, qu'elle a commencé mais n'a pu finir, et un livre sur les attentats du 11 septembre qu'elle a juste consulté mais qui l'a énervé car, selon elle, c'était un livre de propagande. Elle a confié qu'elle aimerait pouvoir trouver des livres sur les quartiers et «...les gens comme moi, qui vivent les mêmes choses que moi », mais, de la même façon qu'elle ne sait pas comment elle pourrait devenir danseuse (où prendre des cours, quels cours, auprès de qui se renseigner, comment y aller...), elle ne sait pas comment et où elle pourrait trouver de tels livres. La difficulté n'est pas d'ordre matériel, car elle sait où se procurer des livres (à la médiathèque, le point presse du centre commercial ou la librairie du centre-ville) mais d'ordre mental et culturel : rien ni personne dans son environnement, depuis qu'elle a quitté l'école, ne peut à la fois l'aiguiller ou la conseiller, mais aussi faire écho à ses lectures et, de ce fait, leur donner une place et un sens. Précisons que cette jeune fille a mentionné qu'il n'y avait aucun livre chez elle et que ses parents ne savaient ni lire ni écrire. Quant à ses copines ou copains, ils ne lisent pas. Elle manifeste donc une appétence, que peu de choses dans son entourage et son quotidien peuvent étayer ou concrétiser. L'envie existe, l'offre est disponible et la jeune fille sait comment y accéder, au moins physiquement, mais le lien entre les deux ne se fait pas, faute d'habitudes, de relais, de continuité.

- Abordons, pour finir cet examen des pratiques, les cas d'Alain et de Sélim, singuliers dans notre groupe.

Alain, un des trois jeunes non issus de l'immigration, âgé de 20 ans, vit chez ses parents où il ne fait rien, après être passé d'internat en internat sans pouvoir terminer un cursus et obtenir un diplôme. Il souffre, dit-il, de handicaps psychologiques et de carences psychoaffectives. C'est pourtant un gros

¹⁷⁵ Ce jeune garçon et son copain ont été interviewés ensemble, sur leur demande.

lecteur ; c'est ainsi qu'il se présente et la relation de ses pratiques l'atteste. Il se décrit «...comme un *livrovore* », quelqu'un qui adore lire, souvent et des choses différentes : le journal, des revues, des magazines, des BD, des livres. Il lit depuis qu'il est petit grâce à ses parents qui avaient pris l'habitude de lui mettre un livre entre les mains pour le calmer lorsqu'ils sentaient qu'il s'énervait et pouvait devenir violent et qui l'ont ensuite poussé à lire. Alain aime particulièrement les livres policiers et les livres fantastiques qui l'emmènent loin de son monde ordinaire et lui «...permettent d'imaginer ». Il a beaucoup aimé la série des *Harry Potter* car il les considère comme traitant de la différence et de la maltraitance ainsi que de la haine et du courage qu'il faut pour y résister. Il a vu les films qui en ont été tirés, mais a été déçu par les images qui en disent moins que le texte : « *Une tête au cinéma, c'est une tête, tandis que dans le livre c'est plusieurs lignes pour la décrire. Ils disent des choses plus complexes dans les livres* ». On voit ici qu'Alain aime précisément ce que les autres jeunes redoutent quand ils ont affaire à un livre, sa longueur et sa complexité, rapportées à l'instantanéité et la simplicité d'une image. Alain apprécie particulièrement les livres où il peut s'identifier aux personnages et «...voir des choses ». Sans complexe, il a aussi mentionné qu'il adorait les livres pornographiques, à ses yeux différents des livres érotiques qu'il n'aime pas car, dans les premiers «...l'excitation vient plus vite et c'est le but recherché ». Outre les polars et les livres fantastiques, il citera Sade, des livres d'humour (Lucas, Montagné), des magazines de cinéma (*Ecran fantastique*, *Bad Movie*) et des BD, notamment des albums jamais évoqués par les autres jeunes comme *Blueberry* et *Michel Vaillant*.

Alain est certainement le plus gros lecteur que nous avons rencontré pour les besoins de cette recherche. Il lit depuis longtemps, beaucoup¹⁷⁶, des titres et des styles variés, est capable de raconter ses lectures, de faire lien d'une lecture à une autre¹⁷⁷, d'en parler avec ses parents qui lisent également. Ce jeune homme vif et particulièrement intelligent a toutefois été en échec scolaire de façon récurrente et connaît aujourd'hui de grosses difficultés d'insertion socioprofessionnelle avec un pronostic d'avenir plutôt sombre.

Le cas de Sélim est différent. Ce jeune d'origine marocaine, qui insistera à plusieurs reprises sur l'éducation stricte et les principes religieux qu'il a reçus au cours de son enfance, se présente comme un gros lecteur de magazines et de livres, utiles à ses études (il veut être infirmier) mais aussi à son édification personnelle et citoyenne. Dès le début de l'entretien, il établit un lien évident à ses yeux entre la pratique lectorale et les prescriptions de l'Islam. Plusieurs sourates du Coran, explique-t-il, enjoignent les fidèles de lire et de s'instruire afin de parvenir, par la science, à la vérité. Selon Sélim, s'exécuter c'est adopter une pratique traditionnelle au sein de l'Islam qui aurait toujours privilégié une ouverture à la science et à la connaissance, et mis en demeure ses adeptes de s'y adonner. Sélim

¹⁷⁶ Il serait classé parmi les gros lecteurs, dans les nomenclatures usuelles.

¹⁷⁷ Par exemple il parlera des livres de Sade après avoir évoqué ses lectures pornographiques. Il a découvert Sade alors qu'il était en recherche de livres de ce type, mais a finalement été déçu à cause des pratiques homosexuelles et mettant en scène des enfants, dans les livres du marquis.

lit des magazines d'information générale comme *L'express*, *Le Point*, *Marianne*, *Le Figaro*, *60 millions de consommateurs*, qu'il consulte à la médiathèque et qu'il lui arrive d'acheter lorsque des points précis d'actualité l'intéressent. Il lit des livres de type et de style divers (santé, histoire, géostratégie, culture générale) qu'il trouve à la médiathèque, à la mosquée ou qu'il a peu à peu pris l'habitude d'acheter dans des brocantes de la région. Il ajoute qu'il a lu beaucoup de livres par l'intermédiaire de l'école : « *J'ai découvert que les vieux auteurs français pouvaient être intéressants, par exemple Balzac, Le père Goriot, ou Maupassant. Mais je regrette qu'on ait trop insisté sur le caractère obligatoire des lectures et pas assez sur le plaisir de lire* ». Son père sait à peine lire, comme sa mère qui a un peu appris le français avec la télévision et prend des cours d'alphabétisation depuis deux ans. Toutefois son père l'a toujours incité à lire, de même qu'il l'a poussé, parfois durement, à faire ses devoirs et poursuivre ses études jusqu'à l'obtention d'un diplôme et d'un métier.

En résumé, Sélim est la parfaite illustration d'un enfant issu de l'immigration maghrébine habitant dans son jeune âge un quartier sensible et l'ayant quitté depuis, ayant réussi son insertion scolaire, sociale et bientôt professionnelle, au moyen, selon lui, d'une éducation stricte (en l'occurrence une supervision paternelle prononcée) et de principes religieux favorisant une intégration qu'il considère comme réussie et aboutie. Sélim est assez représentatif de cette nouvelle classe moyenne musulmane, éduquée et formée, que l'on voit se constituer en France depuis quelques années.

LES OBJETS DE LECTURE DANS LES QUARTIERS : LES COMMERCES, LA MEDIATHEQUE, LA MOSQUEE, LES LIEUX D'INSERTION

Notre enquête impliquait que nous procédions à un examen succinct de l'offre de lecture présente sur les territoires habités ou fréquentés par les jeunes, ce que nous avons à peu près fait sur chacun des terrains investigués, sous des formes liées à la particularité de chacun. Il nous semble d'autant plus intéressant d'y insister dans le cas des Mureaux que, durant les entretiens, les jeunes ont spontanément évoqué des points relatifs à l'offre de lecture dans leur quartier.

S'ils ont mentionné des lieux auxquels nous nous attendions, comme les commerces et la médiathèque, d'autres, plus inattendus, comme la mosquée et ce que l'on peut regrouper sous l'appellation de « lieux d'insertion », sont également apparus. Nous voudrions présenter ces différents lieux, tel que les jeunes les ont évoqués et en ont parlé, sans que nous ayons procédé à un quelconque bilan de l'offre de lecture disponible dans ces lieux et des pratiques qui s'y déroulent.

- D'après les jeunes, il est très facile de trouver et de se procurer des objets de lecture (revues, livres, magazines, BD...) lorsqu'on habite les quartiers des Mureaux, d'abord grâce aux commerces¹⁷⁸.

¹⁷⁸ Il se trouve que nous connaissons un peu le territoire des Mureaux pour y avoir travaillé dans le cadre d'autres missions et pouvons attester que ce que disent les jeunes est exact.

Ils ont cité différents types de commerces où il est possible d'acheter ou de commander (pour les livres) des objets de lecture, qui vont du plus proche, les commerces du quartier, au plus éloigné de leur espace de déplacement, les magasins à Paris.

Chaque quartier des Mureaux dispose d'un petit centre commercial avec un point presse et/ou une papeterie-librairie que les jeunes connaissent, identifient et fréquentent. L'un d'eux signalera même que le gérant d'un de ces points-presse est parti dernièrement (et à l'époque où l'enquête a eu lieu n'était pas encore remplacé), ce qui était dommage car il aimait parler de livres avec lui.

Les jeunes ont aussi spontanément évoqué la librairie du centre-ville, qui est/était le lieu où ils viennent/venaient commander leurs livres d'école, ou le point-presse situé à proximité de la gare, endroit qu'ils connaissent bien car ils passent à proximité chaque fois qu'ils se déplacent pour quitter les Mureaux et venir sur Paris. Ils ont également mentionné les grandes surfaces de la ville (Champion en face de la Vigne blanche, le centre Leclerc) ou le grand Carrefour et sa zone commerciale à Flins, à quelques kilomètres des Mureaux. Ces centres sont souvent fréquentés par les jeunes, soit en famille, soit lorsqu'ils y viennent avec leur groupe de copains.

Enfin, deux d'entre eux ont également parlé de la galerie commerciale de la gare Saint-Lazare, de la FNAC et de Virgin, et l'un d'eux, de la possibilité de trouver des livres sur Internet.

Il apparaît que sur le plan des commerces, les jeunes des Mureaux bénéficient d'une offre et d'une possibilité d'accès physique à la lecture, plus fournies et plus variées que les jeunes du Nord et de l'Est. Aucun d'eux n'a mis en avant une quelconque difficulté pour trouver ou se procurer de quoi lire dans leur environnement proche ou plus éloigné. En outre, ceux qui se sont exprimés sur ce sujet estiment que les objets de lecture disponibles dans ces surfaces commerciales ne sont pas chers. Aucun n'a dit être ou avoir été arrêté par le prix d'un magazine ou d'un livre, lorsqu'il a voulu l'acheter, ce qui, nous l'avons vu, reste assez rare : les jeunes sont de faibles consommateurs d'imprimés, et d'encore plus faibles acheteurs.

- Comme au Cateau-Cambrésis, les jeunes des Mureaux ont spontanément évoqué la médiathèque de leur ville comme un lieu de référence en matière de lecture.

Tous les jeunes de notre corpus la connaissent et tous, sauf une jeune fille, y ont été ou y sont encore inscrits. En revanche, seuls deux d'entre eux continuent de la fréquenter, l'un de façon irrégulière, une à deux fois par semaine pour le second, tandis que les autres semblent l'avoir désertée.

Pour les jeunes, la médiathèque est liée au temps de l'enfance et de l'école. Ils y venaient – la première fois qu'ils y ont mis les pieds c'était même par l'intermédiaire de l'école qui avait organisé une sortie à la médiathèque – pour lire des petits livres illustrés ou des bandes dessinées quand ils étaient très jeunes. Un peu plus tard ils s'y rendaient en groupes pour préparer des exposés et, certains, pour participer aux ateliers d'aide aux devoirs dispensés par la structure depuis des années.

Mais aujourd'hui, sauf exception, ils n'y vont plus et ce, précisent-ils, depuis l'âge de 12, 13 ou 14 ans, soit l'âge par eux indiqué où ils auraient cessé de lire des livres. En revanche, ce sont leurs petits frères ou petites sœurs qui s'y rendent maintenant, lesquels parvenus à la pré-adolescence cesseront également d'y aller pour laisser place à d'encore plus petits qu'eux. Comme le livre, la médiathèque fait partie d'un ensemble d'occupations ou de pratiques liées au monde et au temps de l'enfance. Sortis de ce temps – voulant même en sortir assez rapidement pour certains d'entre eux¹⁷⁹ – les jeunes ne la fréquentent plus. La médiathèque est remise au rang des (bons) souvenirs, sauf pour ceux qui continuent de lire car pour eux la lecture fait également partie du monde des adultes, comme Alain et Sélim, les deux seuls jeunes de notre corpus qui continuent à la fréquenter.

Cet aspect est corroboré par l'équipe de la médiathèque que nous sommes allées voir pour l'occasion. Si elle estime disposer d'un bon public d'enfants, qu'elle arrive à capter autour du livre, les adolescents commenceraient à lui échapper à partir de l'âge de 14 ans : « *C'est un constat général* », précise la directrice «...après on ne sait comment les rattraper et on les perd ».

Les jeunes seraient éventuellement « perdus » en matière de lecture, mais cela ne signifie pas qu'ils désertent les lieux, qu'ils auraient au contraire tendance à utiliser, comme au Cateau-Cambrésis, pour des objectifs différents. Ainsi la médiathèque serait-elle, pour ces jeunes qui ne lisent pas, ou plus, un lieu de rencontre... parfois très vives. En effet si au Cateau-Cambrésis, une sorte de contrat semble s'être établi entre les jeunes et les animateurs de la bibliothèque¹⁸⁰, aux Mureaux l'équipe paraît davantage débordée par des jeunes qui ont pris l'habitude de se retrouver dans les salles de lecture, le hall d'entrée ou le parking et, ce faisant, nuiraient à la tranquillité des lieux et pourraient même dissuader certains types de publics (jeunes mères de familles, personnes âgées) de s'y rendre.

Comme nous l'avions déjà signalé pour le bourg du Nord, les pratiques des jeunes mériteraient qu'on s'y arrête afin de mieux comprendre les usages qu'ils font de la médiathèque et pourquoi et comment ils transforment des lieux de lecture en des lieux de rencontre. La médiathèque des Mureaux a plusieurs avantages : c'est un espace gratuit, anonyme, accessible et dans lequel on peut laisser en toute confiance des plus petits que soi. C'est aussi un endroit vaste et abrité, connu de tous, situé à proximité des quartiers et fréquenté par les jeunes lorsqu'ils étaient enfants, dans lequel il est facile de fixer des rendez-vous et de se retrouver, peut-être faute de mieux. Mais il serait intéressant d'examiner en quoi la présence d'objets de lecture favorise ce type d'usage et ce qu'elle apporte à ces jeunes utilisateurs de la médiathèque et non lecteurs.

- Les cinq jeunes garçons issus de l'immigration (origine africaine pour l'un, maghrébine pour les autres) ont cité le Coran comme une de leurs lectures régulières et la mosquée de la ville comme un lieu de lecture qu'ils ont fréquenté ou fréquentent encore aujourd'hui avec plus ou moins d'assiduité.

¹⁷⁹ Le désir d'être un adulte et de vite sortir du monde de l'enfance ou de l'adolescence ont souvent été exprimés par les jeunes que nous avons rencontrés.

¹⁸⁰ L'équipe acceptant la présence de jeunes « non lecteurs » en échange de leur bonne tenue dans les lieux.

Enfants, ils sont allés à l'école coranique pendant quelques années et/ou ont participé à des ateliers d'aide aux devoirs dispensés par la mosquée. A ces occasions, on leur a souvent offert des livres, le Coran bien sûr, mais également des « livres religieux » sur la vie ou les paroles du Prophète par exemple.

Ces jeunes garçons lisent, plus ou moins souvent et plus ou moins longtemps, le Coran, quand ils sont chez eux ou quand ils se rendent à la mosquée, notamment pour la prière du vendredi ; dans les deux cas il s'agit d'une pratique collective qui réunit surtout les hommes de la famille. Ainsi le plus jeune de notre corpus, d'origine africaine, lit quelques sourates quand il va à la mosquée le samedi ou le dimanche pour prier, mais aussi chez lui, lorsqu'un marabout vient pour apprendre aux enfants de la famille à lire le Coran. Les jeunes garçons qui vivent aux Bosquets disent aussi lire le Coran quand ils vont à la mosquée et un peu chez eux, «...*quand ils ont des soucis dans la tête* ». Il leur arrive aussi, plus rarement, de lire des livres religieux. Sélim précise qu'en principe les Musulmans pratiquant leur religion devraient lire le Coran au moins cinq fois par jour, au moment des cinq prières quotidiennes et de façon plus intense pendant la période du Ramadan. Il explique qu'à la mosquée, où il se rend régulièrement, les pratiques de lecture peuvent être solitaires ou collectives, au moment des prières. Il aime aller lire à la bibliothèque de la mosquée – où l'on trouve des journaux ou des magazines comme *L'Express* – car c'est un lieu confortable et silencieux, propice à la lecture et à la méditation.

Les livres religieux auxquels les jeunes font allusion se trouvent soit chez eux, soit à la mosquée, mais ils peuvent aussi se les procurer à la « *boutique religieuse* » ou « *librairie religieuse* », comme ils l'appellent, située dans le centre commercial du quartier des Bougimonts.

Au moment de clore notre enquête, nous avons essayé d'entrer en contact avec l'équipe de la mosquée, ses animateurs culturels ou culturels¹⁸¹, mais le manque de temps et l'approche de l'été ne nous l'ont pas permis. Pareillement, nous nous sommes rendues à la « boutique religieuse » des Bougimonts pour interviewer le gérant, mais l'entretien n'a pu avoir lieu. Aussi nous est-il impossible de mettre en perspective les pratiques lectorales religieuses évoquées par les jeunes pour commencer à apporter des éléments de réponse aux nombreuses questions qui ne manquent de se poser :

→ Ces garçons sont-ils des cas isolés ou un nombre important de jeunes Musulmans des Mureaux lisent-ils le Coran et se rendent-ils à la mosquée ?

→ Depuis combien de temps ? A quelle fréquence et avec quelle régularité (questions auxquelles les jeunes de notre corpus, à part Sélim, n'ont pas vraiment su ou souhaité répondre) ? S'agit-il d'une pratique exceptionnelle, rare ou courante ? Est-elle liée à certaines périodes de la vie (comme la médiathèque est plutôt liée à l'enfance) ?

→ Ces pratiques ont-elles évolué dans le temps au regard des deux ou trois générations issues de l'immigration installées sur le territoire des Mureaux ? Va-t-on vers une diminution ou une raréfaction de ces pratiques – ce qui était sans doute le cas jusque dans les années 90 – ou bien vers leur

¹⁸¹ La Mosquée des Mureaux est à la fois lieu de prière et centre culturel, comme la plupart des mosquées.

augmentation ou multiplication – ce qu’attesteraient les indicateurs de pratique religieuse, tous en hausse depuis quelques années ?

→ S’agit-il d’une pratique exclusivement ou principalement masculine ou bien les femmes et les jeunes filles sont-elles aussi touchées par ce mouvement de « réislamisation¹⁸² » ?

→ Outre le Coran, quels types de « livres religieux » les jeunes lisent-ils ? Sont-ce, comme l’évoquait Sélim, des livres scientifiques ou de culture générale écrits par des savants musulmans ? Des récits ou des témoignages sur la vie du Prophète et de ses continuateurs ? Des traités d’éducation ou de morale religieuse ? Des ouvrages à visée didactique ou prosélyte ?

→ Quelle place ces lectures occupent-elles dans les activités ordinaires et au sein des pratiques lectorales des jeunes ? A part Sélim, il nous a semblé que pour les autres jeunes concernés, elles occupaient une place mineure dans le temps, quelques minutes leur seraient consacrées, à quoi il faut ajouter le temps des prières et des lectures collectives à la mosquée.

→ Qu’est-ce que la lecture du Coran et des « livres religieux » apportent aux jeunes ? Qu’en retirent-ils ? Quel sens leur accordent-ils ? Ces lectures relèvent-elles d’une tradition familiale qu’ils poursuivent de plus ou moins bon gré ? De contraintes et prescriptions nouvelles auxquelles ils se plient ? De désirs ou d’appétences personnels¹⁸³ ?

A notre connaissance nous disposons de peu d’informations et de données permettant de répondre à ces questions, aux Mureaux comme ailleurs. Les sondages réalisés sur les pratiques religieuses ainsi que les quelques enquêtes disponibles annonceraient toutefois un mouvement de « réislamisation » et un regain des croyances et pratiques religieuses musulmanes, notamment dans les quartiers. Pour le thème qui nous intéresse ici, il serait intéressant d’examiner si ces nouvelles pratiques modifient ou influent sur le rapport à la connaissance, au savoir et à la lecture des jeunes issus de l’immigration habitant ces quartiers. Seule une investigation approfondie pourrait permettre de le déterminer.

- Nous voudrions enfin mentionner que quelques jeunes ont évoqué la présence d’objets de lecture dans divers lieux de la ville, en général des structures d’information et/ou d’insertion à destination du grand public ou des jeunes, comme le CIO (Centre d’Orientation et d’Information), le Planning Familial et, moins étonnamment, par les jeunes qui ont été recrutés par le biais de ces structures, le BIJ le centre des loisirs des Bosquets et l’association *Les Vernes*.

Sans s’y étendre, certains ont parlé de « brochures », de « fascicules » ou de « documentations », sur divers sujets, qu’ils ont trouvés en se rendant dans ces lieux ou qu’on leur a procurés. Ainsi la jeune fille d’origine africaine qui souhaite être danseuse évoquera des fascicules qu’elle a lus sur le Sida et

¹⁸² On sait que si prier à la mosquée est fortement prescrit pour les hommes dans l’Islam, ce n’est pas une pratique obligatoire pour les femmes.

¹⁸³ Dans une enquête de l’IHESI (Institut des Hautes Etudes sur la Sécurité Intérieure) sur l’Islam à l’école, réalisée par Khadija Mohsen-Finan et Vincent Geisser, il ressort que si l’Islam était quasiment absent des préoccupations des jeunes issus de l’immigration jusqu’aux années 80, il deviendrait une « ...référence majeure donnant aux jeunes sens à leur vie quotidienne et à leur identité dans l’espace public ».

la contraception au Planning familial, dans lesquels elle a appris des choses mais qu'elle n'a pas osé rapporter chez elle. De même, le jeune garçon de 15 ans dira avoir lu des informations sur divers métiers possibles au CIO de la ville. Quelques jeunes inscrits au centre de loisirs des Bosquets mentionneront le fait qu'il est possible d'y trouver des revues ou le journal ; tout comme au BIJ qui met à la disposition des jeunes divers magazines de presse spécialisée ou générale.

Jamais nous n'avons entendu parler de telles pratiques et/ou de tels lieux auprès des jeunes du Cateau-Cambrésis et de la région de Metz. Cet aspect complète et renforce l'offre de lecture mise à disposition des jeunes Muriatins qui bénéficient ainsi d'un choix et d'une variété de supports de lecture dont ils perçoivent et reconnaissent l'existence.

On peut supposer que cette différence tient à la dimension urbaine du territoire qu'ils habitent (tandis que dans le Nord et à Metz, les jeunes vivaient dans des zones semi-rurales), mais aussi au fait de vivre dans une aire sur laquelle sont mis en œuvre divers dispositifs visant à améliorer la condition de vie des habitants et à favoriser l'insertion des jeunes. Le maillage (social, éducatif, culturel) de ce territoire urbain d'une part, relevant des principes d'action et des mesures de la politique de la ville d'autre part – à quoi il faut ajouter la politique mise en place par la mairie depuis plusieurs années et, peut-être, les actions initiées dans le cadre du Contrat de Ville-Lecture Intercommunal – est sans commune mesure avec ce qui peut être développé sur des zones rurales dévitalisées et en grande difficulté comme le sont celles du Catésis et les bourgades mentionnées par les jeunes de Metz.

- Il nous est impossible de déterminer si, au final, les jeunes des Mureaux lisent plus – plus souvent, plus régulièrement – que ceux des autres sites de province. Ce qui est certain c'est qu'ils sont plus vifs, plus dynamiques et plus exigeants, y compris lorsque leurs conditions et situations de vie sont problématiques et les conduisent aux portes d'une insertion socioprofessionnelle qui ne s'ouvriront peut-être jamais. Moins passifs et résignés que les jeunes du Nord et de Metz, l'environnement dans lequel ils se trouvent – contexte urbain, maillage du territoire par divers dispositifs et structures, exigences familiales parfois, assiduité et ténacité scolaires pour certains, renforcement éducatif et religieux – aurait plutôt tendance à accentuer leur dynamisme ou, pour ceux qui se trouvent en grande difficulté, leur envie de s'en sortir. Si les écueils, les échecs ou les dangers sont évidents – la sur-occupation dans les logements, les obstacles financiers, la sortie du système scolaire, la pratique délinquante, les conduites addictives – ils n'ont pas (complètement) épuisé le ressort vital des jeunes que nous avons rencontrés, qui ont une représentation du monde plus large que leurs homologues de province et des visions d'avenir qui dépassent (et refusent) le pressentiment d'une répétition morne sans aucune perspective d'embellie ou de changement.

Pour approfondir l'analyse de cette différence entre les jeunes des Mureaux et ceux du Nord ou de l'Est, il serait intéressant d'examiner avec attention l'impact de l'élément migratoire.

Aux Mureaux, les familles migrantes sont installées sur le territoire au mieux depuis une quarantaine ou une cinquantaine d'années (pour les plus anciens) et on en est à la troisième génération issue de l'immigration, naissant ou s'installant dans la ville. Dans le Nord ou à Metz, hormis les migrants de ces régions, les familles sont installées depuis de nombreuses décennies parfois et n'ont quasiment pas bougé de leur territoire. Il est possible que la situation de migrant crée ou favorise des mobilités et des dynamiques sociales, professionnelles et même mentales, que n'ont pas, ou moins, ceux qui n'ont pas connu un tel changement dans leur vie.

Par ailleurs, une part importante des parents issus de l'immigration, particulièrement ceux originaires d'Afrique noire, étaient ou sont analphabètes ou illettrés¹⁸⁴, à la différence de leurs enfants, tous scolarisés et poursuivant leurs études jusqu'au brevet ou un niveau 3^{ème} minimum, un certain nombre d'entre eux les poussant jusqu'au bac et après. Dans le Nord ou la région de Metz, les jeunes n'ont pas évoqué de situations d'analphabétisme ou d'illettrisme dans leurs familles – ce qui ne signifie pas qu'il n'en existait pas – et une part infime d'entre eux imaginait poursuivre ses études au-delà de ce qui leur semblait utile ou nécessaire. Pour les jeunes du Cateau-Cambrésis ou de Metz, l'école et/ou l'accès au savoir semblaient être un pis-aller ou un « faute de mieux » ; aux Mureaux, pour certains jeunes, ils sont (encore) des tremplins et des moyens pouvant favoriser et faciliter l'insertion et l'intégration, malgré les obstacles auxquels ont à faire face ces jeunes et en dépit du caractère d'étrangeté que l'institution scolaire et la culture par elle consacrée ont dans leur famille et leur entourage.

¹⁸⁴ Voyons le plus dans le détail. Les deux parents de la jeune fille qui veut être danseuse ne savent pas lire et écrire. Ceux du jeune garçon de 15 ans non plus, mais sa mère commence à prendre des cours d'alphabétisation. Les parents des jeunes garçons d'origine maghrébine des Bosquets que nous avons interviewés ensemble savent lire mais, selon leurs fils, assez peu et difficilement. La mère d'une autre jeune fille d'origine africaine ne sait pas lire du tout, son père un petit peu. Les parents de Sélim sont analphabètes, sa mère prend des cours d'alphabétisation depuis deux ans. Quant aux parents des trois jeunes filles d'origine africaine vivant aux Bougimonts, dont les deux jeunes mamans, les mères sont analphabètes et les pères savent un peu lire et écrire.

En ce qui concerne le regard que les jeunes des Mureaux portent sur la lecture dans leur vie, et dans la vie en général, on aboutit à des opinions et des représentations très proches de celles évoquées par les autres jeunes que nous avons rencontrés. Avec toutefois quelques insistances ou particularités qu'il est utile de relever.

POURQUOI NE LISENT-ILS PAS ?

Les jeunes des Mureaux se présentent comme des non lecteurs ou des petits lecteurs, à l'instar de ceux du Nord, de l'Est ou de Rennes. Certains ont pu assez bien expliquer pourquoi ils ne pouvaient ou ne voulaient pas lire, et pourquoi, selon eux, cela n'était pas (vraiment) un problème, un manque ou un défaut. Ils sont parvenus, davantage que leurs homologues de province peut-être, à éclairer ou valider leur quasi absence ou leurs faibles pratiques de lecture et, ce faisant, à les assumer relativement.

Les (groupes de) motifs les plus souvent évoqués par les jeunes pour expliquer leurs petites pratiques lectorales sont : la difficulté ou le refus de faire un effort qui ne leur paraît pas justifié, les contraintes induites par la lecture qui leur semblent inadaptées ou démesurées, le manque d'intérêt pour une pratique peu valorisante et faiblement attractive, liée, pour certains, à une époque en passe d'être révolue.

- Certains jeunes ne lisent pas, ou peu, car ils estiment ne pas avoir la patience, ou le courage, de faire l'effort nécessaire pour y arriver. Les livres particulièrement leur paraissent toujours trop longs et trop gros, d'avance et par nature, décourageants. Une des jeunes filles dira par exemple qu'elle a peur d'ouvrir un livre, car elle se sentirait obligée de le lire et cela, elle ne peut l'imaginer, car ce serait trop long. Une autre se sent démotivée dès les premières pages et a la certitude qu'elle ne pourra jamais aller jusqu'au bout de l'ouvrage. En outre, précise-t-elle, plus on vieillit – plus on s'éloigne de l'enfance – plus les livres que l'on peut lire sont gros, à la différence des petits livres illustrés réservés aux moins âgés. Un garçon se souvient d'avoir dû lire *L'île au trésor* à l'école et conserve en mémoire le traumatisme vécu à cause de la longueur de l'ouvrage.

Bien évidemment, sur ce terrain comme sur les autres, on peut supposer que l'effort pressenti et anticipé par les jeunes est relatif à leurs faibles compétences et expériences lectorales. Certains ne nient pas avoir des difficultés de lecture : ils butent sur certains mots, hésitent sur le sens de mots nouveaux ou ne comprennent pas la construction d'une phrase. Leurs embarras se révèle à la lecture de livres mais aussi, pour certains, de revues ou de magazines ou du *Parisien*. Le sentiment des jeunes qui ont exprimé de telles difficultés est une forme d'étrangeté à l'égard de certains mots ou tournures

de phrases qui leur sont peu coutumiers parce qu'ils ont rarement l'habitude de les entendre dans leur environnement langagier ordinaire : ces mots et constructions sémantiques ne sont pas utilisés dans les familles ni dans le quartier. Une des jeunes filles estime d'ailleurs que ces mots étranges sont ceux «...des gens de la ville », sous-entendu la population qui réside ailleurs que dans les quartiers, en l'occurrence, pour elle, des gens d'un meilleur niveau socioculturel et non issus de l'immigration.

Lire, dans ce cas, est une épreuve à laquelle les jeunes n'ont pas envie de se confronter. Anticipant leur malaise et leur probable échec, les jeunes baissent les bras et repoussent la lecture (de livres) hors des frontières de leur environnement familial et l'excluent de leurs pratiques. Les livres sont des étrangers.

- Mais en plus de ces difficultés de lecture (ou il se peut que ce soit une conséquence de ces difficultés), l'imprimé, en particulier le livre, a fortiori s'il est « gros », leur apparaît comme un objet rebutant. Un objet même assez malicieux, voire pervers, qui fait courir le risque à ceux qui l'ouvrent de ne pouvoir (et/ou de n'avoir pas le droit) de le refermer. Ces jeunes faibles lecteurs redoutent d'être entraînés dans une histoire (au sens très général du terme) dans laquelle ils n'ont pas désiré entrer. C'est pourquoi à leurs yeux les livres sont des voleurs.

Et d'abord des voleurs de temps. L'argument de la contrainte temporelle a été évoqué par un grand nombre de jeunes sur tous les terrains : nous n'aimons pas lire parce que nous n'avons pas le temps. Lire, comme dit une jeune fille, «...ça me prend du temps, c'est comme si ça me volait mon temps ».

Ce rapport au temps est complexe. Certains des jeunes que nous avons rencontrés semblent en effet manquer de temps ; c'est en particulier le cas des jeunes filles d'origine africaine, notamment celles qui ont des enfants, dont la vie quotidienne est rythmée par des obligations familiales contraignantes qui leur laissent très peu de temps. L'une d'elles raconte qu'elle passe de longues heures à son ménage et à s'occuper de son enfant, mais aussi de tous les papiers administratifs de la famille et de ses proches puis, l'après-midi, de ses parents qui l'attendent pour qu'elle cuisine et leur serve à manger puis, en soirée, de son mari à qui elle doit servir un café quand il rentre du travail, faire couler un bain, le laver et préparer ses vêtements d'intérieur... Même les deux jeunes filles encore scolarisées témoignent d'une quasi « deuxième journée » qui commence dès leur retour de l'école, affectées à des tâches ménagères dont sont dispensés les garçons. Lire, ou lire autre chose que ce qui est nécessaire – des papiers administratifs, des prospectus – pour réaliser ces tâches domestiques est presque impossible à caser dans un emploi du temps déjà très lourd ; en outre, ce serait une activité ou une pratique pas forcément bien vue par l'entourage car pouvant écarter les jeunes femmes du rôle social qui leur est prescrit.

Mais le rapport au temps est aussi d'ordre symbolique, moins lié à la quantité qu'à la perception et au vécu de son écoulement et de son intensité. Lire, pour ces jeunes, c'est entrer dans un (espace-)temps

contraint, même s'il n'y a pas obligation explicite de lire comme il en existait durant leur scolarité – on peut aussi supposer qu'ayant découvert la lecture sous l'angle de la contrainte scolaire, lire, à leurs yeux, relève nécessairement du registre de la prescription ou de l'obligation.

C'est surtout entrer dans un temps qui leur paraît sans fin : un livre, un livre « normal », un livre d'« adulte » ou de « grand », c'est un voyage assez angoissant car ils n'en connaissent pas l'issue. Pour des jeunes en difficulté, on peut comprendre de ce point de vue que les livres ajoutent et surenchérisent sur des incertitudes, donc des inquiétudes, dont ils n'ont vraiment pas besoin, compte tenu du nombre et de l'importance de celles qui les affectent déjà dans leur vie ordinaire. C'est sans doute pourquoi ils préfèrent le journal et même un certain type de journal, dispensant des articles courts, rapides et faciles à lire. C'est pourquoi aussi ils se dirigent plus volontiers vers les imprimés qu'on leur a recommandés, que d'autres ont déjà lus ou dont ils connaissent la fin.

Intéressante, de ce point de vue, est la remarque d'un jeune garçon qui dit ne pas aimer lire parce que «...ça l'embrouille » et il ne comprend rien. Selon lui, cela n'a rien à voir avec l'histoire racontée dans le livre, ou bien le thème ou le sujet abordé. Même une belle histoire, explique-t-il, à partir du moment où elle est «...dans un livre », devient ennuyante. A la limite, pour ce jeune, le livre affadit et abîme des histoires qui par ailleurs peuvent être belles et plaisantes... Notamment à regarder. Pour lui, entre un dessin animé ou un film à la télévision et un livre qui raconte la même histoire, il n'y a pas à hésiter et le second ne peut soutenir la comparaison : « *C'est quand même beaucoup plus simple et rapide à la télé, on a tous les détails et on voit bien la scène. Mais dans un livre on ne voit pas, il faut imaginer* ».

Ici, il n'y a pas substitution entre le livre et l'image, passage possible de l'un à l'autre, mais une préférence nettement affichée pour l'une au détriment du premier.

Les divers propos des jeunes montrent que ce qui est usuellement – dans la culture légitime ou pour les gros lecteurs – considéré comme une vertu ou un bénéfice inhérents à la lecture, peut être perçu par eux comme une carence ou une imperfection.

L'ouverture (l'ouverture d'esprit, l'acquisition de connaissances...) que les uns apprécient en lisant des livres, est plutôt mal vécue par certains jeunes qui la perçoivent comme une inutilité procurant ou venant ajouter de l'incertitude et, partant, de l'angoisse. Apprendre, découvrir, en savoir davantage, s'étonner, etc., peuvent ne pas être considérés comme des pratiques agréables dont on retire un bienfait ou un avantage.

Le fait de ne pas connaître la fin d'une histoire est plutôt connoté positivement par des lecteurs réguliers ou friands d'un certain type d'écriture ou de littérature. Ceux-ci vanteront alors l'attrait de la découverte, du suspense ou de la surprise. Le fait de ne pas connaître la fin d'une histoire (d'un récit ou d'un texte, il ne s'agit pas seulement d'une fiction) peut être mal perçue par des jeunes qui voudraient connaître tout de suite, ou plus vite, la chute d'un écrit ou, plus simplement, ce que l'auteur voulait dire et là où il voulait en venir. L'attente, vécue comme une épreuve, n'est pas

appréciée. Elle n'équivaut pour eux qu'à de la frustration et non à une suspension – du résultat, de la fin ou de la réponse.

Enfin, dans la culture légitime ou auprès des gros lecteurs, l'imagination est plutôt valorisée et traitée comme un des ingrédients de la (bonne) rencontre entre un livre et son lecteur : elle favorise l'ouverture (encore), ou elle agit comme garant de la part contributive du lecteur dans l'action de lire, ou bien elle permet un processus d'identification. Chez certains jeunes, elle est au contraire plutôt connotée négativement et ils lui préfèrent des images déjà existantes qui, selon eux, leur font bien « voir » les choses immédiatement.

- Chez certains des jeunes rencontrés aux Mureaux, plutôt des garçons, nous avons senti une défiance parfois teintée de mépris à l'égard de la lecture et des lecteurs.

Cette défiance peut équivaloir à une sorte de résistance ou de règlement de compte à l'égard d'injonctions ou de prescriptions à lire, scolaires ou familiales, que ces jeunes qui se considèrent comme autonomes – même s'ils sont encore très dépendants – entendent bien ne plus suivre. « *Je n'aime pas la lecture* », dit l'un d'eux « *...comme je n'aime pas les épinards et rien ne pourra me la faire aimer aujourd'hui, comme rien ne pourra me faire manger des épinards, c'est trop tard, je suis trop vieux, personne ne pourra m'obliger* ». Le propos est clair : la lecture, comme les épinards, fait partie d'un ensemble d'obligations émises par les parents et/ou les adultes qui ne peuvent être efficaces que durant un temps limité, le temps de l'enfance. Passé cette période, si l'obligation n'a pas porté ses fruits, alors l'objectif qu'elle visait aura échoué : la lecture est une injonction assortie d'une date de péremption ; ou bien l'on devient lecteur – ou mangeur d'épinards – petit, ou bien on ne le sera jamais.

Cette défiance équivaut également à une mise à distance d'une époque et des pratiques qui lui sont liées. Pour les jeunes des Mureaux, nous l'avons vu, la lecture (particulièrement de livres) est très liée au temps de l'enfance : plus on vieillit, moins on lit. Ces jeunes n'ignorent pourtant pas qu'il arrive à des adultes de lire, mais, à leurs yeux, ces adultes incarnent une époque à laquelle ils ne se sentent pas ou ne veulent pas appartenir. On peut lire, expliquent ces jeunes en substance, mais c'est une pratique « *has been* » ou « *à l'ancienne* », pour reprendre leurs termes imagés.

Les quelques jeunes qui ont tenu ce type de propos dans notre corpus sont parmi les plus dynamiques et les plus volontaires ; plutôt confiants dans leurs capacités et dans l'avenir, ils affirment sans complexe que l'on peut vivre, et même vivre bien et être heureux, comme c'est leur intention, sans lire.

Ainsi un des garçons du quartier des Bosquets fera remarquer que l'on peut vivre sans lire, que l'on peut être tout à fait heureux sans introduire la lecture dans ses pratiques ordinaires et même, à l'inverse, que lire enlève du bonheur et du plaisir. Un certain nombre de jeunes expliqueront que la lecture ne leur manque pas, qu'elle n'est pas un ingrédient nécessaire à leur équilibre de vie ou à leur

harmonie, ces jeunes s'étant présentés (et apparaissant) comme plutôt satisfaits de leur vie, à l'aise aujourd'hui et confiants dans l'avenir.

PEINE OU BONHEUR DE NE PAS LIRE ?

Lorsqu'on examine avec plus d'attention comment chaque jeune de ce groupe se situe par rapport à la lecture, il apparaît que les jeunes les moins en difficulté sont aussi ceux qui adoptent le regard le plus distant, voire le plus cynique – avec parfois un peu de mépris – à l'égard de la lecture. Ceux qui, à l'inverse, sont en plus grande difficulté scolaire ou socio-économique, ont un regard plus ambivalent sur la lecture. Il faut en outre mettre à part les cas d'Alain et de Sélim que l'on ne peut pas considérer comme de faibles lecteurs.

- Les jeunes les « mieux portants¹⁸⁵ » estiment qu'on peut tout à fait vivre sans lire, à condition bien sûr de savoir lire. Une fois la compétence acquise, elle peut être mobilisée de nouveau lorsque c'est nécessaire (pour lire un document, se perfectionner dans ses études, préparer un examen, dans le cadre de son travail, etc.). La lecture, une fois acquise et accessible – on sait lire et on peut aisément utiliser ce savoir – est rangée au rang des compétences disponibles, mais elle n'est pas une activité usuelle ou favorite, hormis la lecture du journal ou de certaines revues.

En revanche, selon eux, elle peut l'être pour certaines personnes, parce qu'elles aiment ça (« *comme nous on aime jouer au foot* », précisera un garçon) ou parce que leur métier l'exige – des secrétaires, des médecins, des professions intellectuelles. Ou parce qu'elles ont le profil des gros lecteurs aux yeux de ces jeunes, qui estiment que la lecture est une pratique réservée à certains types d'adultes : des vieux adultes, soit par leur âge (les personnes âgées), soit par leur style. Un style peu attirant pour ces jeunes qui ne s'imaginent pas ressembler à ces adultes dans quelques années, parce qu'ils se voient vivre autrement ou adopter un style différent.

- Les jeunes qui, à l'inverse, sont le plus en difficulté – en tout cas davantage que les premiers – portent un regard plus nuancé. La lecture ne fait certes pas partie de leurs activités favorites, mais ils ne sont pas aussi assurés qu'on puisse être heureux sans lire, car ils ne sont pas aussi assurés d'être heureux, dans leur vie actuelle comme dans leur vie future, et que la lecture est à leurs yeux un des éléments composant le tableau d'une vie plus confortable ou plus paisible que la leur.

Lire, en particulier des livres, est un facteur ou un critère de mieux-disant socioculturel pour ces jeunes. Lisent ceux qui sont « *cultivés* » ou « *intelligents* », dit l'un d'eux, « *ceux qui sont encore à l'école* », ajoutera un second, ou « *ceux qui sont en filière générale* ». Lisent également « *...les Français, ceux qui ne viennent pas d'ailleurs* », sous-entendu les personnes qui ne sont pas de culture étrangère ou issues de l'immigration. Lisent encore « *...les gens fortunés, qui sont bien installés et ont*

¹⁸⁵ Ceux qui vivent dans les quartiers les moins difficiles et peuvent habiter des maisons, dont les parents ne semblent pas avoir de gros soucis financiers, qui sont encore scolarisés, ont des projets d'avenir et des exigences professionnelles futures, sont ces jeunes que nous disons être mieux portants si on les compare à certains autres.

une bonne situation », ce qui n'est pas le cas de ces jeunes ni celui de leurs parents, en proie à des contraintes financières et vivant dans des quartiers de relégation.

Comme un grand nombre d'habitants des quartiers sensibles, ces jeunes ne sont pas du tout certains de pouvoir les quitter un jour. Ils portent un regard assez désaffecté et même crû, sur leur situation : ils habitent un quartier, sont plutôt pauvres, issus d'une culture étrangère, en panne ou en échec scolaire et voient assez mal ce qui dans l'avenir pourrait leur faire entrevoir une amélioration. Ils n'envisagent bien sûr pas la lecture comme une solution à leurs problèmes, mais comme une impossible ou très difficile pratique qui leur échappe, comme leur échappe ce qui contribue globalement aujourd'hui, si l'on s'en tient au consensus commun, à une vie normale ou agréable.

Si jamais certains de ces jeunes voyaient leur situation s'arranger dans les mois ou les années qui viennent, c'est-à-dire s'ils peuvent progresser, socialement et culturellement, comme ils y aspirent – par exemple reprendre des études, trouver du travail, avoir un logement ou quitter le quartier pour vivre dans un endroit plus agréable ou acheter une maison – il n'est pas du tout certain qu'ils se mettent à lire et que la lecture – autre que celle du journal et de quelques revues – devienne l'une de leurs activités usuelles ou favorites. Il est plus probable, au contraire, qu'ils se comportent à son égard comme les jeunes que nous avons qualifiés de mieux-portants. Comme ils se sentiront plus assurés, plus satisfaits, moins dans la difficulté, la lecture ne leur apparaîtra plus (ou moins) comme l'un des éléments d'une vie normale ou heureuse puisque eux-mêmes auront l'impression de vivre normalement, ou de vivre bien, sans avoir besoin de lire ; on pourrait même ajouter sans être obligés de lire.

On perçoit bien l'ambivalence. Lire, pour ces jeunes en difficulté socio-économique et issus d'une culture étrangère, est le symptôme d'un mieux-être socioculturel : ceux qui lisent vivent mieux qu'eux. Mais en même temps ils sentent, savent et voient autour d'eux, que l'on peut vivre et être heureux sans lire car la lecture, aujourd'hui, est en voie de dé-légitimation et de banalisation. Ajoutons que dans ce que l'on appelle aujourd'hui, d'un terme un peu usurpé, la « culture quartier », certains exemples de vie réussie – même illusoires et provisoires – ont emprunté des voies quasi opposées à celles sous-tendues par la lecture et la culture légitimes : on peut y arriver, affichent certains, sans être bon à l'école, sans avoir lu, sans s'être plié aux règles usuelles de la vie sociale et sans respecter la loi. La lecture étant l'un des ingrédients ou l'un des critères de la normalité, pour ces jeunes, ils entretiennent à son égard des rapports aussi confus que ceux qu'ils éprouvent à l'égard d'une vie dite normale.

Les jeunes des Mureaux ayant été sollicités par des professionnels, partenaires de notre mission et ayant servi d'intermédiaires, nous avons tenté, dans la mesure du possible, de nous entretenir avec les responsables ou les animateurs des structures concernées, citées dans le chapitre 1. Il s'est agi de discussions assez informelles portant sur leur vision des jeunes Muriatins habitant les quartiers auprès desquels ils travaillent et de la place que, selon eux, la lecture occupe dans la vie de ces jeunes¹⁸⁶.

- Rappelons que certains de ces professionnels sont au contact de jeunes en grande difficulté, déjà bien avancés sur la voie de la marginalisation, qui cumulent un nombre grandissant de handicaps qui sont autant d'obstacles à leur insertion. Ces professionnels rappellent avec justesse que ces jeunes représentent la deuxième génération en difficulté, leurs parents, de façon plus large leurs aînés, ayant vécu ou connu la plupart des écueils que ces jeunes connaissent aujourd'hui : la panne ou l'échec scolaire et la sortie de l'institution éducative, le non emploi ou les tribulations d'un parcours professionnel plus que précaire, la pauvreté, les difficultés à se loger, à quoi il faut ajouter, pour quelques-uns, des conduites addictives et des comportements déviants. Les personnes animant des structures d'insertion voient arriver une quantité croissante d'adultes et de jeunes marginaux (dont certains relèveraient de plus en plus de la psychiatrie, selon eux¹⁸⁷) sans qu'apparaissent des perspectives d'évolution dans un horizon proche.

- D'après les professionnels, ces jeunes ont effectivement des problèmes en matière de lecture et d'écriture, certains apparaissant proches de l'illettrisme.

Cela peut se voir à des choses simples comme prendre le bus ou le train avec eux et constater qu'ils ont du mal à lire un plan et à suivre ou se figurer un itinéraire. Le problème serait particulièrement prononcé chez les jeunes originaires d'Afrique noire, dont les parents sont souvent analphabètes ou illettrés et qui n'ont pu suivre ou accompagner la scolarité de leurs enfants.

Cela se voit de façon plus directe dans une structure comme le BIJ (Bureau-Information-Jeunesse) où les jeunes viennent chercher des informations, dont un grand nombre sont écrites. Généralement les jeunes sont mal à l'aise avec les documents mis à leur disposition qu'ils consultent d'ailleurs peu comme si, précise une animatrice «...*cela les fatiguait par avance* ». Ils préfèrent utiliser Internet, avec lequel ils se sentent mieux, ou demander directement l'information recherchée aux animateurs du lieu. Ceux-ci relèvent dans les écrits des jeunes – CV, lettres de motivation, demandes de stage – de grosses lacunes sur le plan de l'orthographe et du lexique, alors qu'à l'oral ils se débrouilleraient

¹⁸⁶ Les professionnels que nous avons rencontrés n'ont pas spécifiquement parlé des jeunes que nous avons interviewés, mais de leurs publics en général, dont font partie les jeunes interviewés.

¹⁸⁷ C'est un élément que l'on entend de plus en plus énoncé concernant les personnes en marge, les publics démunis ou les « exclus ».

très bien et feraient même preuve d'aisance pour certains. Le passage par l'écrit – écrire ou lire un document – est une épreuve que les jeunes essaient d'éviter.

Ces propos sont confirmés par un professeur de français du lycée d'enseignement général où se rendent les jeunes des quartiers. Comme le professeur de français que nous avons rencontré au lycée du Cateau-Cambrésis, celui des Mureaux atteste le décalage croissant entre les textes de la culture classique ainsi que les exercices canoniques de français (dissertation, explication de texte...) et la capacité des jeunes à pouvoir les effectuer. Il ne s'agit pas seulement de difficultés techniques, mais également d'une étrangeté parfois radicale entre la structure et la nature de ces textes ou exercices, et les modes de pensée et la culture au quotidien des élèves. Le fait qu'ils soient issus de l'immigration et ne disposent pas, dans leur famille ou leur entourage, ne serait-ce que des rudiments de la culture classique ou de quelques-uns de ses éléments par ouï-dire, renforcerait ce caractère d'étrangeté. L'hypothèse demanderait à être vérifiée car pour notre part nous ne sommes pas certaines que les rudiments de la culture classique (avoir au moins entendu parler de Victor Hugo même si on ne l'a pas lu) soient plus existants ou aient un effet plus probant auprès des jeunes du Cateau-Cambrésis, non issus de l'immigration, qu'auprès de ceux des Mureaux originaires du Maghreb ou d'Afrique noire.

A l'instar des jeunes du Nord, d'ailleurs, ceux des Mureaux, toujours selon cet enseignant, sont persuadés que la lecture, ou certaines lectures, ne leur sont pas destinées, mais réservées à d'autres catégories d'individus : ceux qui ne vivent pas dans les quartiers et ne sont pas pauvres, à savoir les « bourgeois », comme les jeunes les appellent. Ces « bourgeois » ont aussi une certaine façon de parler (qui correspond peu ou prou au registre soutenu que l'on apprend en cours de français), très éloigné des modes et postures orales des jeunes qui vivent dans les quartiers.

En revanche, les jeunes participeraient de plus en plus au cours, sous forme orale, avec une envie de parler, de s'exprimer, de comprendre, d'interroger et de répondre, très vive, y compris sur des sujets, des pensées ou des textes étranges ou difficiles, issus de la culture classique, lorsqu'on parvient tout de même à les leur présenter.

Le français, toutefois, la lecture en particulier, resteraient les matières les plus difficiles et les plus éprouvantes pour une majorité de jeunes (et de leurs parents), chaque lecture nouvelle rappelant l'épreuve ou l'échec passé.

L'imprimé lui-même, si l'on en croit la documentaliste du même établissement, paraît étrange et étranger aux jeunes. Elle décrit de façon très imagée la « tête que font » certains jeunes lorsqu'ils entrent au CDI pour la première fois, ouvrant des yeux immenses, impressionnés et gênés par le nombre de livres qu'ils voient réunis en un même endroit. Les livres seraient peu approchés et utilisés, hormis quelques BD et forment, comme à la bibliothèque du Cateau-Cambrésis, celle de la prison de

Metz et la médiathèque de la ville, une sorte de fond immobile et clos duquel les jeunes se tiennent à distance.

- Parmi les autres raisons qui pourraient expliquer la désaffection des jeunes à l'égard de la lecture, certains professionnels mettent en avant le fait que les conditions nécessaires à la pratique lectorale ne sont pas toujours réunies, compte tenu de la situation de vie des jeunes, notamment ceux qui se trouvent en grande difficulté :

→ le phénomène de sur-occupation dans les logements, les nuisances sonores et l'impossibilité qu'ont les jeunes à se ménager un « lieu à soi » ou des espaces d'intimité, rendent la lecture – ou certains types de lectures – souvent impraticable. Les attitudes induites par les objets de lecture, particulièrement le livre – lecture silencieuse, environnement calme – ne trouvent pas place dans les environnements spatiaux et sonores des jeunes.

→ cette attitude ne trouve (peut-être) pas toujours place dans les pratiques et les habitudes familiales ou du groupe auquel ils appartiennent. Se retirer du groupe pour lire, se mettre à distance – même pour un court temps – de la famille et des rôles ou places par elle prescrits, peut faire courir le risque d'un opprobre ou d'une dénonciation.

→ la contention physique à laquelle les jeunes sont astreints à cause du manque d'espace dans les logements les pousse à rechercher des activités ou des occupations davantage tournées vers l'extérieur, plutôt que vers le foyer, quand ils ne sont pas simplement fichus dehors, pour quelques heures ou la journée. De ce fait, les garçons en particulier seraient davantage sensibles à des occupations mettant le corps en mouvement et permettant une dépense physique (sport, sorties, conduite d'engins mécaniques, conduites à risques...).

→ plus que d'autres peut-être, et particulièrement à notre époque, les jeunes des quartiers redouteraient le silence ou de façon plus générale ce qui n'est pas en mouvement, physique ou sensoriel. D'où leur appétence pour la musique et leur attirance vers des lieux aux ambiances sonores fournies, notamment les lieux de consommation. L'imprimé, objet immobile et silencieux, leur paraît de ce point de vue fade et triste.

FICHE MÉTHODOLOGIQUE

En accord avec le comité de pilotage, la Délégation Interministérielle à la Ville (DIV) a suggéré que nous travaillions sur le site des Mureaux, pour des raisons que nous rappelons dans l'introduction.

Une première rencontre a eu lieu le 2 décembre 2003 entre Gilles Sert, à l'époque responsable de la Maîtrise d'Oeuvre Urbaine et Culturelle (MOUC) du Contrat de ville des Mureaux, Hélène Bachelot, chargée de mission au Pôle lecture, et nous-mêmes.

A l'issue de cette réunion il a été convenu que la recherche s'étendrait sur l'ensemble du site GPV qui comprend les quartiers sud de la ville, ainsi que d'autres quartiers si nécessaire et que, pour trouver les jeunes qui accepteraient d'être interviewés, la MOUC solliciterait les partenaires impliqués par les opérations lecture menées depuis plusieurs années, ainsi que d'autres types de structures moins directement centrées sur les activités lectorales.

Mi-décembre 2003, nous avons fait parvenir une note à G. Sert et H. Bachelot rappelant les objectifs de la recherche, qui a servi de support pour mobiliser les partenaires et les intéresser à la démarche.

Fin décembre et courant janvier 2004, une vingtaine de structures ou animateurs de dispositifs ont été contactés et invités à venir participer à une réunion de prise de contact et de présentation de la recherche.

Cette réunion a eu lieu le 22 janvier 2004 dans les locaux de la MOUC. Nous avons rappelé les attendus de la recherche ainsi que la démarche et la méthode utilisés et sommes convenus que chaque partenaire présent tâcherait de trouver deux ou trois jeunes avec lesquels nous pourrions réaliser des entretiens.

Les entretiens ont eu lieu entre février et mai 2004.

Nous avons pu interviewer 14 jeunes, dont nous indiquons des éléments biographiques, de situation et de parcours de vie dans le chapitre 1. Les entretiens ont duré une heure environ et se sont déroulés dans les locaux des structures par lesquelles les jeunes avaient été sollicités, un bureau ou une salle étant mis à notre disposition.

Sur les entretiens prévus, 2 n'ont pu avoir lieu, malgré les relances effectuées auprès des jeunes. Une jeune fille musulmane portant le voile avait également été sollicitée, mais il semblerait que sa famille se soit opposée à ce que nous la rencontrions.

Sur les 14 jeunes, 6 étaient des filles. Elles représentent donc la moitié environ de notre groupe qui, de ce point de vue, reflète la réalité de la population muriautine. Trois d'entre elles, habitant le quartier des Bougimonts, ont pu être interviewées par le biais de contacts au sein de notre propre réseau sur la ville.

Nous avons également réalisé des entretiens avec les professionnels suivants :

- *le responsable de la MOUC (à l'époque) ;*
- *une animatrice du PRIL (Pôle Ressources Intercommunal Lecture) ;*
- *la directrice de l'association de prévention Les Vernes ;*
- *une animatrice du centre de loisirs des Bosquets ;*
- *une animatrice du Bureau-Information-Jeunesse ;*
- *la directrice du BIJ ;*
- *un professeur de français au lycée général des Mureaux ;*
- *la documentaliste du même établissement ;*
- *la directrice de l'entreprise d'insertion Les Triporteurs ;*
- *la directrice de la médiathèque.*

PROTECTION JUDICIAIRE DE LA JEUNESSE

LES JEUNES DU FOYER D'ACTION EDUCATIVE ET DU « FAR » DE

BAGNEUX

-

• Le Far est une Unité Educative d'Action de Jour couplée avec un restaurant d'application ouvert au public les mardis, jeudis et vendredis midis. La structure existe depuis une vingtaine d'années et, au moment où l'enquête a été réalisée, était animée par 5 professionnels : une enseignante en cuisine, un enseignant en service-salle, une éducatrice, une animatrice scolaire et une secrétaire¹⁸⁸. Elle accueille en moyenne 6 à 8 jeunes pour des durées de 3 à 6 mois auxquels est dispensée une formation en cuisine et en service de salle, l'objectif étant qu'à l'issue de leur séjour les jeunes puissent démarrer une formation dans l'un ou l'autre secteur ; pour cela il leur faut trouver un centre d'apprentissage pour l'enseignement théorique et un établissement professionnel (bar, restaurant...) pour les stages pratiques.

Les jeunes ont le statut de stagiaires de la formation professionnelle et perçoivent un traitement de 130€ mensuels.

Les jeunes travaillent tous les jours sur la base d'un emploi du temps hebdomadaire. Ils arrivent le matin et repartent en début ou milieu d'après-midi suivant les jours.

Les lundis et mercredis (jours de fermeture du restaurant) ils sont présents de 8 h 45 à 13 heures, repas compris. Le matin ils sont en classe (cours individuels ou en petits groupes) ou en cuisine ; même chose le mercredi où il est en principe prévu une activité sportive ou culturelle en seconde partie de matinée.

Les mardis, jeudis et vendredis, le restaurant est ouvert au public. Les jeunes arrivent à 8 h 45 pour le petit-déjeuner et vont alternativement en classe, en cuisine ou à la « mise en place¹⁸⁹ ». Ils déjeunent à 11h 30 et se répartissent ensuite entre la cuisine et la salle pour assurer le service à la clientèle. L'après-midi est consacré au rangement et au nettoyage, suivis d'une collation et d'un bilan de la journée, qui se termine à 16 heures.

Au Far, les jeunes ont donc une activité semi-professionnelle régulière. Outre l'école ainsi que la formation en cuisine et en service-salle, le travail effectué auprès d'eux est de nature éducative, ce qui ne va pas toujours de soi. Venir travailler, être assidu, arriver à l'heure, respecter les horaires, se mettre en tenue, écouter le programme de la journée, se tenir un minimum droit, répondre aux questions posées et faire le travail prévu ou demandé... sont autant de contraintes, souvent vécues comme des épreuves par les jeunes, pouvant déboucher sur des réactions vives ou des passages à

¹⁸⁸ A cette époque il manquait un directeur ou une directrice qu'il était prévu de recruter. Par ailleurs le Far était en proie à un certain nombre de difficultés internes qui, quelques mois encore avant notre venue, auraient pu aller jusqu'à compromettre son existence. Ces difficultés étant assez aisément perceptibles, notamment en terme d'ambiance, nous nous en sommes tenues à l'écart et de ce fait, n'avons pas eu d'entretiens avec les professionnels de l'équipe, à la différence du foyer, où nous avons interviewé le directeur et deux éducateurs.

¹⁸⁹ Préparation de la salle, mise du couvert sur les tables, etc.

l'acte : mouvements d'humeur, agressivité, bouderies, énervements, conflits verbaux et détériorations matérielles égrènent la vie quotidienne du Far.

Aucun des jeunes n'a bien sûr choisi de venir dans cette structure – comme aucun d'eux n'a choisi ou même imaginé de relever un jour de la PJJ. Tous suivis par un éducateur depuis leur prise en charge par la Protection Judiciaire de la Jeunesse, c'est souvent lui qui leur a suggéré de venir suivre une formation au restaurant d'application afin qu'ils remettent pied à l'étrier scolaire et/ou professionnel. Les 6 jeunes que nous avons interviewés étaient dans la structure depuis quelques mois (1 mois pour le dernier, 5 pour le plus ancien). A la différence des jeunes du foyer, ils rentrent chez eux le soir, deux d'entre eux vivent dans une famille d'accueil.

- Le Foyer d'Action d'Educative (foyer d'hébergement) peut accueillir 9 jeunes, dont une place réservée pour un accueil d'urgence. Il est destiné à des jeunes âgés de 15 à 18 ans, en rupture familiale, sur des durées longues (6 à 12 mois), après décision judiciaire. Au moment où l'enquête a été réalisée, 6 jeunes résidaient au foyer, 4 garçons et 2 filles, quelques semaines après deux autres garçons arrivaient, tandis qu'une des jeunes filles devait bientôt quitter la structure.

A la différence du foyer de Rennes, celui de Bagneux ne fait pas office de CPI (Centre de Placement Immédiat), aussi est-on dans un rythme différent de celui du foyer de Rennes où des jeunes pouvaient arriver (et repartir) du jour au lendemain et où la notion de collectif était très aléatoire. Le foyer de Bagneux est installé dans des rythmes plus lents et plus longs avec des groupes de jeunes consolidés et des mouvements (arrivées et départs) moins fréquents.

Le lieu lui-même est propice à la tranquillité et une certaine langueur, puisque le foyer est installé dans une maison bourgeoise du 19^{ème} entourée d'un grand jardin avec des vieux arbres et des massifs de fleurs, derrière une enceinte murale. Les pièces, petites, sont parquetées et chaleureuses ; l'ambiance, l'aménagement et la décoration donnent une allure de bonhomie paisible et protectrice, très différente de l'atmosphère électrique que nous avons perçue au foyer de Rennes (servi par une architecture moderne et fonctionnelle).

Il n'est sans doute pas anodin que l'on retrouve quelque chose de ce caractère paisible dans les propos recueillis auprès du directeur et d'éducateurs, qui portent un regard modéré sur les jeunes et envisagent leur fonction aussi bien que leurs objectifs de façon modeste, pour ne pas dire humble, leur souci premier étant au moins de « ne pas faire de bêtises ». Selon eux, le foyer procure aux jeunes un espace (et un temps) où ceux-ci peuvent souffler pour mieux repartir, le travail principal de l'équipe consistant à les (ré)introduire dans le système scolaire et/ou professionnel (trouver une école, un stage, un travail) afin qu'ils réorientent leur trajectoire et sortent (de) ou n'entrent pas plus avant dans la marginalisation. « *Nous ne sommes pas des magiciens* », renchérit un éducateur qui estime que sa mission est de redonner un peu de confiance et d'apporter de la chaleur à des jeunes qui en ont manqué. L'équipe a en outre jusqu'à présent privilégié l'être-avec plutôt que le faire ; l'important,

selon elle, est de passer des moments avec les jeunes (manger avec eux, regarder la télévision ensemble, faire un baby-foot dans le café d'en face, se rencontrer dans le couloir...) plutôt que d'organiser des activités et vouloir absolument occuper les jeunes – encore qu'au moment où l'enquête a eu lieu il était question d'institutionnaliser certaines pratiques, comme des sorties culturelles ou l'aménagement d'une bibliothèque, nous y reviendrons. Sans présumer de l'impact de leur action auprès des jeunes, qu'ils considèrent comme mineur, les éducateurs se présentent volontiers comme des tuteurs, pour reprendre le terme de l'un d'eux. Moins dans l'acception juridique du terme, qu'en référence à l'univers botanique, où le tuteur sert à soutenir de jeunes plantes pour éviter qu'elles ne poussent de travers.

- Les 4 jeunes du foyer que nous avons interviewés, hormis un d'eux arrivé depuis un mois dans la structure, étaient à Bagneux depuis 4 mois pour le plus récent, 10 mois pour le plus ancien. Soit des durées permettant, comme les jeunes le diront durant l'entretien, de souffler et de se poser. De ce point de vue, ils nous ont semblé moins effrayés, moins à vif et écorchés que certains jeunes de Rennes. A Bagneux, quelques-uns diront qu'ils se sentent mieux au foyer que chez eux car la structure leur permet de sortir pour un temps d'un environnement familial éprouvant et parfois désastreux, surtout pour les jeunes filles : « *Ici* », dira l'une d'elle, « *...personne ne me frappe* ». Toutefois, les jeunes ne sont pas dupes d'eux-mêmes et de leur situation. « *On est des enfants du foyer* », dira une autre jeune fille, « *...pourtant on a nos parents, donc normalement on n'a pas besoin de foyer, donc si on est là, c'est que les choses ne vont pas* ».

Comme nous l'avions déjà perçu lors de nos séjours à Rennes, les jeunes de la PJJ, si on les compare à ceux des autres terrains, sont certainement ceux qui sont le plus en souffrance, doublée d'un regard percutant et sombre sur leur situation et le monde environnant. Ceci pour (au moins) deux raisons que nous avons pu relever, parmi un probable faisceau d'autres.

La première tient à l'état souvent piteux et délabré de l'environnement familial de ces jeunes. Tous ceux que nous avons interviewés ont fait mention de relations problématiques avec leurs parents et s'ils relèvent de la PJJ, c'est qu'une tierce instance a dû venir pallier ou compléter un manque, des défauts ou des carences éducatives. Certes, les familles des jeunes rencontrés sur les autres terrains pouvaient aussi être à l'origine de certains problèmes, particulièrement pour les jeunes filles, mais dans des proportions moindres que les jeunes de Rennes et de Bagneux, et non principalement centrées sur des raisons affectives. C'est en effet un élément récurrent dans les propos des jeunes de la PJJ que d'évoquer leurs relations familiales sous l'angle quasi exclusif des affects et des liens (enfants mal ou peu aimés, battus ou violentés, vécus abandonniques, parents déçus ou eux-mêmes en souffrance, etc.), alors qu'ailleurs soit les affects apparaissaient peu, soit ils constituaient l'un des éléments d'une situation d'ensemble à laquelle contribuent des aspects sociaux et économiques

notamment. En résumé, les jeunes relevant de la PJJ semblent les plus touchés sur le plan affectif et les plus fragiles en matière de construction individuelle et de socialisation.

La seconde raison tient à l'ambiguïté de leur statut et position à l'égard du régime (judiciaire) dont ils relèvent et des structures dont ils dépendent. Ils manifestent par leurs propos, attitudes et comportements, une sorte d'entre-deux instable : ils ne sont pas complètement autonomes (comme les jeunes des Mureaux ou du Cateau-Cambrésis) mais pas non plus totalement dépendants (comme ceux incarcérés à Metz) ; ils sont libres de leurs mouvements, mais dans des limites relatives (une bonne part du travail éducatif consiste d'ailleurs à ce qu'ils intègrent et acceptent ces limites : par exemple les jeunes du Far doivent arriver avant 9 heures le matin, ceux du foyer ont jusqu'à 19h30 pour réintégrer la structure le soir / ils peuvent sortir ou ne pas sortir, aller voir ou non leurs parents, suivant les jours et ce qui aura été décidé par les éducateurs / etc.) ; ils sont parfois livrés à eux-mêmes (quand ils retrouvent leurs copains, quand ils vont en bande à La Défense, quand ils vivent la nuit...) et, quelques heures après, pris dans une organisation du temps et une structure qui peut être assez rigide ; ils peuvent être amenés à prendre des décisions et à choisir (par exemple quand ils sont en fugue) et en même temps peuvent aller se nicher sous l'aile protectrice de leur éducateur et redevenir des enfants.

Là encore, ce sont des éléments qui caractérisent l'ensemble des jeunes que nous avons rencontrés, mais dans des proportions moindres. Si tous sont en voie de marginalisation, ou déjà marginalisés, leur vie et la vision qu'ils en ont peut avoir une certaine cohérence ou unité (c'est assez frappant au Cateau-Cambrésis et pour certains jeunes des Mureaux); c'est moins vrai pour ceux qui relèvent de la PJJ, que l'on sent plus malmenés, plus hésitants et avec une perception plus confuse de leur parcours et de leur identité.

PRESENTATION ET SITUATION DES JEUNES DU FOYER ET DU RESTAURANT

• Nous avons interviewé 10 jeunes¹⁹⁰, 7 garçons et 3 filles¹⁹¹, dont la moyenne d'âge est de 17 ans ; ce groupe est donc le plus jeune de ceux que nous avons rencontrés pour les besoins de la recherche¹⁹².

Tous vivent (ou leurs familles) dans des communes des Hauts-de-Seine (Nanterre, Colombes, Clamart, Fontenay-aux-Roses, Boulogne...) ou de la région parisienne (Les Mureaux, Athis-Mons...) en général dans des quartiers populaires, dont certains sont considérés comme sensibles ; la plupart y sont nés ou installés depuis leur enfance.

Tous également sont d'origine ou de culture étrangère et issus de l'immigration (Maroc, Tunisie, Mali, Sénégal...), deux sont Antillais.

Ils proviennent en revanche de familles comparativement moins nombreuses que les jeunes des autres terrains, puisqu'ils ont en moyenne 2 à 3 frères et sœurs (moyenne éloignée de celle des jeunes du Cateau-Cambrésis ou des Mureaux où l'on avait des familles de 6 à 8 enfants).

Pour ce que nous pouvons en savoir – car les jeunes de la PJJ, plus que les autres, répugnent à parler de façon trop explicite ou approfondie de leur famille – les parents des jeunes sont ouvriers ou employés. Les métiers cités pour les pères sont homme d'entretien, ouvrier chez Renault, maçon, chauffeur de bus, ouvrier qualifié en plasturgie et, pour les mères, nourrice, employée de collectivité publique (cantines), secrétaire, caissière ou aide-soignante dans une maison de retraite. Deux pères ont des métiers différents, l'un est professeur d'histoire géographie, l'autre, décédé, était expert-comptable dans une entreprise de tableaux d'art. La situation socioprofessionnelle des familles des jeunes est donc, comparativement à l'ensemble de notre panel, une des plus élevées, assez proche, par exemple, de celle des jeunes qui, aux Mureaux, vivaient à la cité des Bosquets.

Certains jeunes de Bagneux ont, par ailleurs, des frères et sœurs qu'ils présentent comme bien intégrés dans les processus usuels de socialisation : l'un d'eux a son frère jumeau au lycée et qui « ... *fonctionne bien* » ; un autre parle également de son frère en des termes élogieux comme n'ayant jamais eu de problèmes ; le frère d'une des jeunes filles passe son bac L et travaille beaucoup à la maison, etc. Les jeunes sont donc à la fois proches de la « vie normale » puisqu'ils voient dans leur entourage intime leurs frères et sœurs en être et, ce faisant, d'autant plus conscients du caractère atypique de leur situation. D'où une fixation sur les causes affectives et/ou psychologiques qu'ils avancent (un problème entre leurs parents et eux) pour expliquer la différence entre leur parcours et

¹⁹⁰ Du foyer et du Far. Dans la suite du document, lorsque nous parlerons des jeunes sans autre précision, cela concernera indifféremment les uns ou les autres.

¹⁹¹ Cette proportion est assez fidèle aux caractéristiques de genre du public PJJ puisqu'il existe une nette prédominance masculine : pas loin de 80% des jeunes relevant de la PJJ sont des garçons. Pour notre enquête nous avons interviewé les seules filles relevant des deux structures présentes à ce moment.

¹⁹² Ceci est également en cohérence avec le public PJJ qui en principe a de 15 à 18 ans, avec une moyenne d'âge de 16 ans et demi.

leur vie actuelle avec ceux d'un de leurs frères ou sœurs, pourtant issus de la même lignée et évoluant dans le même environnement familial.

Les parcours de vie des jeunes sont, à l'instar de ceux de Metz, très désordonnés, avec pour certains une entrée sur la voie de la délinquance et de la marginalisation avec, à l'origine ou comme point de départ des difficultés, un problème familial¹⁹³.

Un des jeunes garçons du Far vit depuis dix ans dans une famille d'accueil après être allé dans un foyer ASE (Aide Sociale à l'Enfance) pour des raisons qu'il n'arrive pas à préciser. Il se souvient avoir vécu chez ses parents qui se disputaient, puis sa mère est partie et depuis il ne l'a vue que de temps à autre ; il n'a aucune nouvelle d'elle depuis trois ans, tandis que son père, entre-temps, a quitté la France. Il n'a pas non plus de nouvelles de ses frères et sœurs, dont certains sont également dans des familles d'accueil. Un autre garçon vit également en famille d'accueil, après avoir vécu alternativement chez sa mère, puis chez son père, puis de nouveau chez sa mère et chez ses grands-parents au Sénégal. Un autre encore, au parcours plus linéaire, exprime sans ambages les difficultés relationnelles avec son père : *« Il faut que je travaille vite, avant 18 ans je dois trouver un emploi car mes parents vont me jeter. Ça se voit qu'ils en ont marre de moi, ça se sent. (...). Je les ai trop déçus, à partir de la 6^{ème}, c'est parti en sucette, à cause des notes, ma mère était tout le temps convoquée chez le principal, ils m'ont beaucoup soutenu mais je les ai trop déçus. Je voudrais qu'il existe une machine à remonter le temps »*.

Quant aux trois jeunes filles, elles ont mentionné des conflits durs avec leur père, parfois relayé par les grands frères : *« Y'a eu des choses très dures dans ma famille, c'est pour ça que je suis passée en jugement, j'ai fait des conneries »*. La seconde : *« Mon père ne voulait plus de moi, j'avais trop de problèmes avec lui. Il a appelé mon éduc, lui a demandé de trouver un foyer parce que sinon il mettait ma mère à la porte. C'était elle ou moi. (...). Je me sens mieux ici que chez moi, chez moi je fuguais et ici personne ne me tape. Mon père ne voulait pas que je me maquille, il me frappait et je partais, je ne sais pas ce qui lui a pris (...). L'an dernier, j'étais en fugue, je suis partie presque un mois, j'allais chez des copains ou chez des copines. Je pensais surtout à ce que mon père allait me faire et j'avais raison d'avoir peur. Quand je suis rentrée, il a failli me tuer »*. La troisième jeune fille, au foyer depuis dix mois après avoir séjourné dans deux foyers antérieurement, tient des propos à peu près similaires : *« La vie que j'ai ne ressemble pas à ce que je voulais. Quand j'ai eu 10 ans je voulais que mon père ne m'enferme pas. On habitait Nice quand j'étais petite, je pouvais faire ce que je voulais. On a déménagé quand ma mère a perdu son emploi et mon père n'a plus voulu que je sorte, il n'aimait pas la ville (i.e. la région parisienne), il ne voulait pas que je sorte. Alors j'ai péte les plombs, il me tapait dessus, il me frappait quand je faisais trop de bruit (...). Je ne peux pas encore retourner chez moi, ça peut trop partir en vrille. Mon père a 61 ans maintenant, il ne peut*

¹⁹³ C'est du moins ainsi que les jeunes perçoivent les choses ; nous l'avons dit, ils ont souvent tendance à lier leurs difficultés ou leur dérive à un problème de relations au sein de leur famille.

plus rien me faire, c'est mon frère de 20 ans qui a pris le relais, qui me frappe maintenant, c'est l'aîné ».

Si tous les jeunes interviewés à Bagneux n'ont pas vécu de difficultés aussi fortes sur le plan des liens et relations avec leur famille (en général le père), tous mentionnent le fait qu'à un moment – très souvent au sortir de l'enfance, à la pré-adolescence – il y a eu dérive ou dérapage notamment liés à une carence ou un défaut familiaux.

Mentionnons en outre – même si cela n'a été évoqué que par deux jeunes à Bagneux¹⁹⁴ – le caractère rude et brutal, parfois, de la vie dans une cité. Un des jeunes l'évoquera en référence à ses difficultés scolaires : *« On veut se faire respecter à l'école, parce que c'est ça que t'apprends dans le quartier, alors tu fous la merde. J'ai voulu faire mon grand. T'es condamné à galérer dans une cité, t'es tout de suite dans des rapports de force, tu grandis trop vite »*. Difficultés redoublées, poursuit-il, par la situation socio-économique des parents : *« On peut dire que la vie est dure aujourd'hui de façon générale, mais pour certains c'est encore plus dur. Quand on est un enfant de bourge (i.e. bourgeois) et qu'on s'en sort pas, les parents nous récupèrent derrière, mais quand c'est pas le cas tu coules »*.

Difficultés et brutalités familiales, rudesse des relations dans l'environnement proche, rapports de force et conflits, faible pouvoir d'action des parents ou de l'entourage, inégalités face à l'adversité... tels sont les éléments du décor que les jeunes ont planté pour se présenter.

- Le niveau scolaire des jeunes de Bagneux est à l'avenant de celui des jeunes des autres terrains ; quant à leur parcours au sein de l'institution scolaire, relevons, notamment pour les jeunes du Far, leur propension récurrente à se faire exclure des établissements, comme on l'avait vu pour certains jeunes des Mureaux. A la différence de ceux de l'Est, et surtout du Nord, qui ont, plus ou moins de leur propre chef, quitté l'école ou qui envisageaient de le faire passé un certain âge (jeunes du Cateau-Cambrésis), pour les jeunes de Bagneux l'arrêt de la scolarité ou la sortie du système scolaire se sont faits de façon assez brutale. Il n'y a pas prise de distance progressive et départ en douceur (de l'école), il y a (eu) fuite, détachement et/ou exclusion.

Tous les jeunes du Far sont en panne scolaire et leur séjour dans la structure a pour objectif, nous l'avons dit, de pouvoir les remettre sur une voie de professionnalisation à court terme.

L'un d'eux, après une 3^{ème} SEGPA et un début de CAP de cuisine, s'est fait exclure de son établissement et n'allait plus à l'école depuis 3 ans avant son arrivée au Far. Même chose pour un second, exclu durant l'année de sa 3^{ème} et ayant un très faible niveau scolaire. Après une troisième normale, un autre garçon a commencé un BEP de plomberie, matière qu'il aimait plutôt bien, mais n'a pas réussi à tenir toute l'année, a « fait des bêtises » et s'est fait exclure. Un autre avait commencé une 3^{ème} électrotechnique après une 4^{ème} générale, mais il abandonné en cours de route. Quant à la jeune

¹⁹⁴ Mais, nous l'avons vu, par un assez grand nombre d'autres aux Mureaux et quelques-uns à Metz.

filles, elle a cessé d'avoir une scolarité à peu près normale dès la fin de la 5^{ème} : elle a fait une première 4^{ème}, n'a pas terminé, a redoublé, n'a de nouveau pas terminé, n'a rien fait pendant quelque temps, puis elle a suivi un stage, puis une nouvelle tentative de quelques semaines dans un collège qui se soldera par un échec ; elle expliquera qu'après la 5^{ème} les choses ont commencé à mal à se passer et qu'elle n'a pas pu rester à l'école tellement elle s'ennuyait.

Les jeunes du foyer ont un parcours à peu près similaire, la seule différence étant que deux d'entre eux (parmi les 4) sont encore scolarisés. Une des jeunes filles, parvenue à la fin de sa 3^{ème} après deux redoublements, est aujourd'hui en BEP de secrétariat, orientation qui lui déplaît fortement, précise-t-elle, mais à laquelle elle a envie de s'accrocher. Un des garçons, en BEP de vente alors qu'il souhaitait poursuivre sa scolarité dans un cycle général, s'accroche également, car il estime qu'après son BEP il pourra peut-être réintégrer une 1^{ère} STT. Quant au deux autres, ils étaient dans une période que l'on pourrait qualifier de « latence scolaire », en processus de remise à niveau dans une structure de jour de la PJJ, en vue de retourner à l'école ensuite.

- Concernant leurs projets ou perspectives d'avenir, les jeunes du Far, hormis peut-être deux d'entre eux – une jeune fille qui souhaite être barmaid et le jeune garçon qui a commencé un BEP de plomberie et envisageait de le reprendre – restent très hésitants. Alors qu'ils sont stagiaires de la formation professionnelle et que l'occasion leur est donnée de commencer à apprendre et pratiquer un métier (la cuisine et le service), ils demeurent assez dubitatifs sur le sens de leur présence dans cette structure (en général préconisée par l'éducateur qui les suit) ainsi que sur les avantages ou les bienfaits qu'ils pourraient en retirer. Toutefois, au moment de l'enquête, 4 d'entre eux étaient en recherche d'une école et d'un patron pour commencer un apprentissage en cuisine ou en service en salle et poursuivre leur formation. Sans faire preuve cependant d'un enthousiasme démesuré pour une activité et/ou un éventuel futur métier, faiblement adoptés, par contrainte ou dépit.

Les deux jeunes un peu plus enthousiastes, ou disons seulement un peu moins sombres, n'envisageaient pas de poursuivre leur formation en cuisine ou dans la restauration. L'un souhaitait entrer dans les métiers de l'animation, l'autre reprendre des études de plomberie car son objectif est de travailler avant l'âge de 18 ans pour pouvoir gagner sa vie avant que ses parents ne le mettent à la porte. Il opte pour la plomberie car, selon lui, c'est un métier recherché et bien payé ; or «...*je veux gagner de l'argent vite pour m'acheter une BMW quand j'aurai 20 ans, enfin si je peux une BM, c'est l'idéal. Aujourd'hui je ne supporte plus d'attendre le bus, je vois trop de BM qui passent devant moi* ».

Les jeunes du foyer, particulièrement les deux filles, ont exprimé davantage de désirs. L'un des garçons, nous l'avons dit, veut poursuivre ses études et pense pouvoir passer un bac technique dans

deux ans. Le second, non encore fixé sur ce qu'il voulait faire, envisageait aussi de reprendre un cursus scolaire.

Une des jeunes filles se voit «...avec un travail, un mari et une belle maison ». Elle a renoncé à devenir esthéticienne – désir contrecarré par ses parents et par l'école à laquelle elle s'est présentée qui l'a refusée suite aux annotations afférentes à son comportement – et a depuis opté pour tenter une formation de puéricultrice. Elle pensait commencer un CAP de petite enfance à la rentrée 2004 et envisageait ensuite un bac professionnel, peut-être même un BTS.

Quant à la seconde elle a égrené devant nous, en souriant, le parcours qui lui restait à faire pour devenir... diplomate et travailler dans des pays étrangers. En 1^{ère} année de BEP de secrétariat au moment de l'enquête, elle a imaginé une réorientation en 1^{ère} de réadaptation, puis en STT, puis le passage du bac, l'entrée à l'université et les études de droit jusqu'à devenir diplomate. Voilà ce qu'elle aurait aimé faire, a-t-elle conclu, si «...la vie s'était déroulée autrement ». Nous sommes très loin, avec cette jeune fille, des jeunes du Cateau-Cambrésis par exemple, qui se limitaient à un horizon professionnel et de vie étroit. Faute de pouvoir réaliser ce parcours, à la fois lointain compte tenu de sa situation actuelle mais envisageable si l'on se réfère à ses capacités, son goût de l'effort et sa pugnacité, elle ne pouvait en entrevoir un autre, plus réaliste sans doute mais en-deça de ce à quoi, selon elle, elle était ou serait en droit de prétendre. C'est pourquoi elle songe aussi, certains mauvais jours ou lorsqu'elle porte un regard cynique sur elle-même et sa situation, un autre parcours, dans la drogue, l'alcool, la délinquance et la prison. Et de conclure : « *Je peux faire l'un ou l'autre, je peux aller dans l'un ou dans l'autre, ça dépend de moi bien sûr, c'est moi qui vais le déterminer, mais c'est dur, j'ai du mal, c'est dur de m'accrocher et de tenir le coup* ». Où l'on voit que l'entrée en délinquance se joue parfois à un iota près et tout au long d'une carrière qui aura présenté de nombreux points de bifurcation.

- Les jeunes du restaurant et du foyer ont les activités et occupations usuelles de gens de leur âge et de leur milieu vivant dans un environnement urbain ; en cela, le groupe est très proche de celui des Mureaux.

Issus de milieux populaires peu fortunés, les jeunes pratiquent peu d'activités organisées en clubs ou associations, sauf du sport ; cinq jeunes sur les dix interviewés pratiquent un sport en club : foot, boxe thaïlandaise, boxe anglaise, athlétisme.

Ce que tous aiment particulièrement est de retrouver leurs copines ou copains et être dehors avec eux, soit dans les rues du quartier, soit pour des sorties à Paris ou à La Défense, notamment dans les magasins, les galeries commerciales ou en boîte de nuit, soit, plus rarement, pour des sorties au cinéma, à la piscine, à des fêtes foraines, à Eurodisney ou au parc Astérix.

Pour les jeunes du foyer, ces sorties se sont un peu raréfiées depuis leur arrivée dans la structure puisque les jeunes sont censés réintégrer le foyer à 19 h 30 les jours de semaine (un peu plus tard l'été) et a priori ne ressortent pas le soir, sauf cas exceptionnels et/ou en compagnie des éducateurs.

L'emploi du temps des jeunes du Far est plus lâche puisqu'ils ne sont pas en structure d'hébergement. Aussi sortent-ils davantage que les jeunes du foyer, et plus tard, ce qui pose un certain nombre de problèmes pour leur venue au restaurant avant 9 heures le lendemain matin.

Lorsqu'ils sont chez eux, les jeunes semblent être d'importants téléphiles ; ils ont en tout cas davantage insisté sur cet aspect que les jeunes des autres groupes. Il est difficile de saisir à quoi tient cette différence, peut-être au fait que les jeunes relevant de la PJJ ont passé de plus longues périodes d'inoccupation par rapport aux autres et que la mauvaise qualité des relations intra familiales les pousse, plus que les autres, à éviter les liens ou les contacts avec les membres de leur famille. Les jeunes du foyer disent d'ailleurs qu'ils regardent moins la télévision depuis qu'ils ont quitté le domicile parental, ce qui va de pair avec une plus forte occupation, même constat pour les jeunes du Far qui travaillent durant la journée.

Si les programmes préférés sont les clips de M6 ou MCM, les émissions sportives (matches de foot, rencontres d'athlétisme) et les dessins animés (surtout le matin), quelques-uns aiment regarder des émissions ou des reportages (*Y'a que la vérité qui compte, Les sept péchés capitaux...*), les informations sur LCI et des séries télévisées (*Les feux de l'amour, Sunset beach, Sept à la maison, Amour, gloire et beauté...*) ou des émissions (*Loft Story, Star Academy...*).

Notons que quelques jeunes ont spontanément évoqué le fait d'être allés, au moins une fois, au musée, au concert ou au théâtre, soit avec l'école, soit avec une structure de l'ASE ou de la PJJ.

Enfin, comme aux Mureaux, mais dans une proportion moindre semble-t-il, quelques jeunes vont, plus ou moins irrégulièrement, en séjour dans leur pays d'origine pour les vacances d'été (Maroc, Sénégal...).

LES PRATIQUES LECTORALES DES JEUNES

Les jeunes se sont présentés comme de très faibles lecteurs, en particulier les jeunes du restaurant, ceux du foyer semblant lire un peu plus. Certains prétendent n'avoir jamais lu, aussi leur (non) pratique actuelle serait-elle habituelle ; ils n'ont jamais été lecteurs ou toujours faibles lecteurs. D'autres estiment qu'ils lisent moins aujourd'hui qu'avant, lorsqu'ils étaient encore scolarisés, plus jeunes ou avant d'entrer dans un parcours de marginalité. Quelques-uns pourtant émettent le souhait de lire davantage, ou pensent qu'il leur serait possible de lire plus dans les temps à venir, sans que l'on arrive à cerner ce que cette envie ou ce désir sous-tendent ou signifient vraiment.

LES PRATIQUES DE LECTURE FAVORITES

Comme pour les jeunes interviewés sur les autres terrains, mais de façon moins régulière et moins importante, les objets les plus lus¹⁹⁵, ceux dont les jeunes sont en tout cas les plus familiers, sont le journal, les magazines ou revues et les BD. Avec toutefois une variété d'usages, puisque certains jeunes (par exemple deux garçons du restaurant) ne lisent rien (pas même des journaux, des revues ou des BD), tandis que d'autres semblent avoir une lecture presque régulière, en tout cas plus fréquente, de l'un ou l'autre imprimé.

- L'objet de lecture le plus consulté et le plus familier est le journal quotidien. Il s'agit quasi exclusivement du *Parisien* (version Hauts-de-Seine) et des journaux gratuits, *20 minutes* et *Métro*.

Quelques jeunes semblent être des lecteurs assidus. Ainsi un garçon du restaurant lit régulièrement *Le Parisien*, qu'il trouve chez lui mais qu'il lui arrive aussi d'acheter. Il estime qu'il le lit une à deux fois par semaine et en a pris l'habitude du temps où il vivait chez son père, lui-même lecteur du quotidien. Un autre garçon estime lire la presse presque tous les jours et, depuis qu'il travaille au restaurant, arrive le matin avec le journal *20 minutes* et s'installe à une table pour le lire en attendant le reste de l'équipe. Il lit aussi *Métro* et *Le Parisien*, qu'il achète deux ou trois fois par semaine. Deux garçons du foyer sont également des lecteurs assez réguliers de l'un ou l'autre de ces quotidiens.

Les autres jeunes, à part les deux qui disent ne jamais lire la presse, estiment lire un journal de temps en temps, lorsque l'occasion se présente : ils trouvent *Métro* ou *20 minutes* dans les transports en commun, *Le Parisien* chez le médecin, *France-Soir*, *L'Equipe* ou *Télé-7 Jours* quand ils vont chez leurs parents (il s'agit en général du journal lu par le père), ou bien au centre de jour PJJ où ils se rendent dans la journée.

Dans tous les cas, on observe que les jeunes lisent (regardent, jettent un œil...) le journal parce que celui-ci se trouve là où ils sont ou sur leurs lieux de passage, ou bien parce que quelqu'un autour d'eux, un adulte, est lecteur du journal en question. Il s'agit souvent du père, lecteur régulier ou

¹⁹⁵ Le terme lire pouvant recouvrir une grande variété d'usages : regarder, jeter un œil, feuilleter...

abonné au *Parisien* (plus rarement *France-Soir* ou *L'Equipe*), auquel cas les jeunes ont parfois ou souvent vu un journal chez eux. Il peut aussi s'agir de copains ou copines, de jeunes plus âgés ou de grands frères, qui peuvent conseiller à leurs cadets de lire, ou qui sont imités par eux. Et pour les journaux gratuits (*20 minutes*, *Métro*) il s'agit des voyageurs que les jeunes voient lire et qu'ils imitent : un des garçons racontera qu'il s'est mis à lire *Métro* parce qu'il voyait «... *plein de gens autour de lui le lire et qu'ils avaient l'air intéressés* ». Il ajoutera que depuis qu'il lit ce journal, son père lui demande de le ramener à la maison pour qu'il puisse le lire à son tour.

Ainsi observons-nous, comme sur les autres terrains, que le journal (journal local et/ou journal gratuit) est un objet relativement familier, que les jeunes ont l'habitude de voir dans leur entourage quotidien (parents, amis...) et leur vie ordinaire (au cours de leurs déplacements usuels). Le journal n'est pas un objet étrange, rare ou exceptionnel, comme peut l'être le livre par exemple, mais proche de ce que les jeunes connaissent et ont l'habitude de voir autour d'eux. Rappelons en outre, comme nous l'avons déjà mentionné, que les jeunes deviennent lecteurs du journal, comme le furent (et le sont encore) certains adultes autour d'eux. Ainsi la lecture du journal vient-elle prendre place dans des pratiques existantes et établies qui peuvent donner lieu à des échanges ou des emprunts (les jeunes se prêtent le journal, empruntent le journal du père, rapportent un journal à la maison, etc.), éventuellement à des commentaires (par exemple lorsque plusieurs jeunes lisent un article ensemble) et fait exister un espace commun d'information.

Les jeunes aiment particulièrement découvrir les faits divers ou ce qui se rapporte à la vie locale (dans le supplément relatif au département du *Parisien*). Les faits divers, explique l'un d'eux «...*ce sont les trucs graves qui se passent, les braquages ou les accidents et parfois ce sont des gens que l'on connaît* ». Un des deux garçons qui disent ne jamais lire le journal atténue son propos en signalant qu'il lui arrive de regarder certaines images du *Parisien* lorsqu'il se passe des choses dans son quartier et que c'est ainsi qu'un jour il a pu voir «...*la photo d'un mort* ». On retrouve ici un goût constaté chez l'ensemble des jeunes, friands (à l'instar des adultes autour d'eux) de faits divers, surtout lorsqu'ils se déroulent dans des endroits qu'ils connaissent et mettent en scène des personnes qui ne leur sont pas étrangères.

Mais, comme nous l'avons observé aux Mureaux, très peu dans le Nord ou l'Est en revanche, les jeunes du foyer et du restaurant sont également intéressés par les articles de politique internationale, notamment ceux qui parlent des guerres et du terrorisme. Ils aiment «...*voir ce qui se passe dans le monde* », surtout en matière de conflits, ce en quoi ils sont bien servis par l'actualité des dernières années. Certains ont pris soin de préciser que lorsque le thème abordé dans l'article leur paraissait intéressant, ils pouvaient faire l'effort de le « lire vraiment », du début jusqu'à la fin, avec application. En revanche ils ne lisent quasiment jamais ce qui se rapporte à la politique nationale (qu'ils appellent « politique » tout court) dont quelques-uns ont signalé que ça ne les intéressait pas et/ou que ce n'était

pas pour eux. Enfin, quelques jeunes, surtout les garçons, regardent assez souvent la rubrique sportive et une des filles a signalé qu'elle lisait l'horoscope.

Si les jeunes lisent le journal, on constate qu'ils ne lisent que certains types de journaux, comme c'est également le cas des jeunes des Mureaux et de province. Il s'agit quasi exclusivement du journal local – et pour les jeunes de la région parisienne des journaux gratuits – qui ont comme particularité de porter notamment sur des territoires que les jeunes connaissent, de laisser une large place aux faits divers et de proposer des articles courts, faciles à lire, avec un grand nombre de photos ou d'illustrations.

Les jeunes ne se risquent pas – mais peut-être ne les connaissent-ils pas car personne dans leur entourage ne semble les connaître ni les lire – à regarder d'autres types de journaux. On peut aussi supposer que certains jeunes connaissent d'autres (types de) quotidiens (ou hebdos) mais qu'ils ne souhaitent pas les lire. Ainsi l'un des garçons du foyer, lecteur assez régulier du *Parisien*, nous a-t-il confié qu'il lui est arrivé de regarder quelquefois *Libération*, également disponible au centre de jour PJJ dans lequel il se rend, mais que cela ne l'a pas intéressé : « *Il m'est arrivé de lire Libération, mais c'est saoulant, ce n'est pas un journal, on dirait La Bible. Il leur faut trois paragraphes pour expliquer qu'un type s'est fait tuer. Dans Le Parisien c'est beaucoup plus court, ils expliquent trop de choses dans Libé, ils tournent autour du pot. Pour les faits divers, c'est nul de faire ça, pour la politique oui, mais ça ne m'intéresse pas* ».

On voit donc ici le souhait exprimé, voire le droit presque revendiqué, de ne lire que certains types d'articles, à la fois dans leur forme et leur contenu. Ce jeune garçon, qui aime les faits divers, trouve ennuyeux et inutile de lire ce qui relève du contexte, de la mise en perspective, des enjeux ou de l'interprétation, au détriment de l'événement, suffisamment explicite à ses yeux pour qu'on n'ait pas à le sur-expliquer. Notons qu'il n'exclue pas l'intérêt d'une telle information, didactique ou pédagogique – avec sans doute des relents professoraux à ses yeux – puisqu'il la pense souhaitable pour certaines rubriques, par exemple la politique, rubriques qui ne l'intéressent pas et dont il ne lit pas les articles. Nous retrouvons ici un aspect déjà entrevu à propos de ces jeunes, qui répugnent à aller plus avant dans la connaissance, en tout cas certains types de connaissance, dispensés d'une certaine façon.

- Outre le journal, les jeunes sont parfois lecteurs de revues ou de magazines, mais dans une proportion moindre et de façon plus irrégulière que le journal. Il semble aussi que, de tous les jeunes rencontrés, ils soient les moins gros lecteurs de revues ou de magazines. Il est vrai que nous n'avons pu voir que trois jeunes filles, or on sait que ce sont surtout elles qui lisent ce type d'imprimé, comme cela se vérifie à Metz et aux Mureaux particulièrement.

Quelques garçons lisent des magazines de sport qui portent principalement sur le foot (*Planète Foot, Foot transfert...*) ou sur la boxe thaïlandaise et il arrive à un ou deux de l'acheter ; par exemple un garçon achète *Foot transfert* au moment du Mercato, lorsque les joueurs sont transférés d'un club à l'autre, il s'agit d'un jeune qui pratique lui-même le football en club. Un garçon a également cité une revue de combats libres, des combats à mains nues clandestins et illégaux, revue qui circulerait de façon illégale, ainsi que des DVD.

Quelques-uns lisent, de temps en temps et lorsqu'ils trouvent la revue autour d'eux, des magazines de faits divers ou « people » comme *Détective, Ici-Paris* ou *Entrevue* : « *J'aime bien les histoires qu'ils racontent, les enquêtes qu'ils mènent, souvent sérieuses, ça me fait plaisir de lire ça* », dit un jeune garçon du restaurant. Et deux ou trois d'entre eux lisent, parfois, des revues sur les stars ou des revues «...de potins », comme *Maxima, Voici* ou *Gala*, dans les mêmes conditions : lorsque l'occasion se présente, parce qu'ils ont trouvé une revue laissée par quelqu'un, parce qu'ils l'ont « piquée » à une copine ou un copain, etc.

Seule une des jeunes filles a une lecture plus régulière de magazines... pour jeunes filles, comme *Girls* et *Jeune et jolie*, qu'elle achète avec son argent de poche donné par le foyer (8€ par mois) en alternant l'un et l'autre titre. Très friande d'histoires et de récits d'amour, elle lit «... *tout ce qu'on dit sur les garçons* », mais aussi l'horoscope ou les articles sur le sida et aime faire les tests de personnalité proposés par ces magazines.

- Les jeunes sont de petits lecteurs de bandes dessinées, comparativement aux autres groupes rencontrés, en particulier dans le Nord et l'Est.

Hormis un garçon, qui dit lire de temps en temps des BD quand il est chez lui (*Fantasio, Titeuf, Spirou, Garfield*), qu'il partage un moment avec sa petite sœur (à qui il lit les albums) ou lorsqu'il est au foyer, et un second à qui il arrive de consulter des Manga quand il passe à la Fnac de La Défense, les autres se présentent comme d'anciens lecteurs de BD et font remonter leur pratique à l'enfance aujourd'hui révolue.

Ils ont tous lu des BD, «...*il y a longtemps* », à l'époque où ils étaient à l'école primaire et fréquentaient le CDI de leur établissement ou la bibliothèque municipale. Ils lisaient des albums devenus des classiques comme *Astérix, Tintin, Boule et Bill*, qu'ils avaient chez eux ou, à l'école et en bibliothèque, des petits livres illustrés comme *Petit Spirou* et *J'aime lire*.

Tous estiment que le moment où ils ont arrêté de lire des bandes dessinées correspond peu ou prou à leur entrée au collège, qui est aussi souvent le temps des échecs ou blocages scolaires.

LES LIVRES

Assez étonnamment au regard de leurs pratiques de lecture présentées comme plutôt faibles, il apparaît que parmi les jeunes rencontrés à Bagneux certains ont lu ou lisent encore aujourd'hui des livres. On peut même considérer que, comparativement aux autres jeunes rencontrés, surtout ceux de province, ils sont de plus gros lecteurs de livres. On retrouve dans certaines de leurs approches ou usages du livre des éléments entrevus auprès de quelques jeunes des Mureaux.

- Il en est toutefois, parmi les dix rencontrés, qui n'ont jamais lu de livre ou seulement quelques lignes, paragraphes ou pages dans le cadre de l'école. Ainsi deux garçons du restaurant disent n'avoir jamais lu aucun livre, y compris à l'école, sauf précise l'un d'eux – un de ceux qui a les plus grandes difficultés de lecture – les manuels qu'on lui donnait en primaire pour apprendre à lire. Un troisième se souvient de petits romans qu'il devait lire en classe mais reconnaît qu'il n'en a jamais lu un en entier et que, lors d'interrogations ou de devoirs, il trichait en ouvrant le livre sous la table. Un dernier se souvient également qu'on lui demandait de lire des livres en cours de français ou en histoire, par exemple «...un livre sur les Poilus et ce qu'ils ont enduré », qu'il les a tous achetés et commencés, mais jamais finis, ces livres lui paraissant toujours trop longs. Aujourd'hui ce jeune s'astreint à lire ses cours qu'il révise le soir, ce qui à ses yeux est déjà un effort notable (qui doit être pris en considération par l'enquêtrice qui vient l'interroger sur ses pratiques de lecture).

- Deux autres jeunes, une fille et un garçon, se souviennent avoir lu à des moments passés, mais ne lisent plus aujourd'hui.

Le garçon lisait les livres prescrits par l'école, mais n'en a gardé aucun souvenir. Il précise qu'il les lisait parce que c'était obligatoire et qu'on l'interrogeait sur ses lectures, mais prétend n'en avoir rien retenu. Il a également lu des livres en-dehors de l'école mais «...vite fait », suivant l'expression consacrée, par exemple un livre sur l'histoire du Sénégal (il est d'origine sénégalaise et a vécu un an là-bas avec son grand-père) et *Le ballon d'or* «...qui raconte l'histoire d'un joueur de football africain qui va venir à Saint-Étienne » (ce jeune a longtemps joué au foot en club). Il a lu d'autres livres en-dehors de l'école mais n'en a pas conservé trace.

Le garçon ressemble à quelques autres rencontrés à Rennes ou aux Mureaux, dont on peut supposer qu'il n'est pas loin de sous-estimer ses pratiques de lecture à cause de la faible légitimité et valeur qu'il accorde à cette activité, ainsi qu'à son caractère normatif, dont il est conscient et auquel il ne souhaite pas se plier. Il n'est pas anodin, de ce point de vue, qu'après nous avoir plusieurs fois dit qu'il ne pouvait se souvenir de toutes ses lectures passées, il nous mettait au défi de pouvoir nous en souvenir si d'aventure il renversait la relation enquêteur-enquêté et se mettait à nous poser la même question.

Quant à la jeune fille, elle prétend avoir lu plusieurs livres dans le passé, 4 à 5 par an précise-t-elle, aussi bien des lectures prescrites par l'école que des lectures plus « libres », qui globalement l'ont satisfaite. Ainsi a-t-elle été amatrice des romans de Russel Banks, qu'elle a découverts la première fois par l'intermédiaire d'un ami et continué à lire après avoir demandé à sa mère de lui acheter d'autres titres du même auteur. Elle se souvient aussi d'un livre sur la Jamaïque, d'un roman de Cheikh Hamidou Kane, un auteur sénégalais, et garde par ailleurs un souvenir plutôt agréable de quelques lectures d'école : « *J'ai plutôt été surprise par certaines, par exemple Zola je me disais que c'était un vieux truc, j'ai lu L'assommoir et en fait ça m'a plu. J'ai lu aussi La jeune fille à la perle, une histoire de l'époque en Angleterre, je crois, c'était pas mal* ». Elle reconnaît aussi qu'elle a négligé d'autres lectures d'école en n'ouvrant même pas les livres. Depuis sa sortie du système scolaire qui a suivi de peu «...des problèmes qui se sont passés dans sa famille », elle a progressivement cessé de lire et estime qu'elle ne lit quasiment plus rien depuis un an, soit depuis son passage en jugement et l'abord d'une étape de sa vie plus difficile.

L'un et l'autre toutefois, ne présentant aucun handicap en matière de lecture – ils savent lire, la jeune fille précise même qu'elle «...a un bon vocabulaire et une bonne grammaire » – estiment qu'ils pourraient se remettre à lire des livres si un jour l'envie leur (re)prenait.

- Deux autres jeunes se sont présentés comme ayant envie de re-lire, pour l'un, de lire davantage pour l'autre, mais en signalant qu'ils ne savaient pas comment s'y prendre pour y parvenir.

Le garçon a lu un certain nombre de livres quand il était petit, d'abord des livres illustrés comme *J'aime lire*, puis des petits romans (*Le gentil petit diable*), en tout une vingtaine d'ouvrages compte-t-il, dont le dernier, *La vie devant soi*. Depuis quelques années il ne lit plus de livre (il est en revanche un lecteur régulier du journal), estime qu'il a arrêté de lire «...vers la 4^{ème}, je dirais, quand j'ai commencé à déconner un peu » et aimerait éventuellement reprendre la lecture aujourd'hui. Mais, seul, il ne saurait pas quoi choisir et ne voit pas qui, dans son entourage, pourrait le conseiller. D'autant qu'il estime devoir reprendre lentement, en commençant par des ouvrages abordables, ce qui signifie pas trop longs et pas compliqués. Ce rôle de conseiller a été tenu un temps par son oncle et sa tante, tous deux professeurs de français chez qui il a vécu pendant un an, période, soulignera-t-il, où il n'a jamais autant lu. Son père, ouvrier à la retraite, est également un lecteur de livres, présenté par son fils comme un gros lecteur, adepte de «...romans policiers et de gros livres ».

Ce jeune garçon, qui déclare dans le cadre d'un entretien sur la lecture, qu'il aimerait se remettre à lire, ajoute toutefois qu'il n'en parle à personne et ne cherche pas vraiment à satisfaire ce qui est de l'ordre d'une possible ou éventuelle envie, exprimée à une période de sa vie où il a le sentiment qu'il commence à sortir des difficultés pour regagner peu à peu une vie plus ordinaire. Dans ce nouveau cadre, encore à venir, la lecture lui apparaîtrait comme une pratique avec laquelle il pourrait renouer.

Comparativement à ce garçon, une des jeunes filles du foyer a lu moins de livres durant son enfance ou sa prime adolescence. Elle croit avoir lu quelques livres en 5^{ème} ou 4^{ème} dans le cadre de l'école, mais n'en a gardé aucun souvenir. Elle se souvient toutefois de deux lectures plus marquantes, le premier était «...le récit d'une fille qui part en fugue et qui doit laver ses vêtements dans un étang... », l'autre le récit de vie d'une mannequin d'origine somalienne appelée Warris qui a eu un parcours difficile : « C'est l'histoire d'une fille qui se fait exciser et marier de force, alors elle se sauve, marche dans le désert, tombe sur un lion, crève de faim ... enfin elle a vécu des choses dures, plus dures que moi ». Elle a découvert ce livre par l'intermédiaire d'une copine de l'école qui lui en avait parlé, l'a emprunté à la bibliothèque, ainsi que d'autres filles du même cercle d'amies qui l'ont lu après elle.

Aujourd'hui, la jeune fille se présente à l'égard de la lecture comme à l'égard de la vie en général, dans l'hésitation et l'oscillation ; ainsi c'est elle qui aurait aimé devenir diplomate mais a aussi conscience qu'elle pourrait tomber dans les drogues dures et faire des séjours en prison. Elle se présente comme à la croisée de chemins ou sur une corde raide, avec le sentiment qu'elle va finir par tomber, du bon ou du mauvais côté, l'un et l'autre renvoyant à des styles et modes de vie radicalement différents (être diplomate /vs/ finir en prison). De ce fait très changeante sur le plan de ses opinions, humeurs et comportements, ainsi est-elle à l'égard de la lecture ; l'extrait suivant en donne un aperçu : « J'aimerais lire, mais... je ne trouve pas de livres qui m'attirent, dès que j'ai vu le livre de Warris, il m'a plu. Mais parfois ça m'attire, je lis trois ou quatre pages et stop, ça me fait mal aux yeux, d'ailleurs je vais avoir des lunettes. (...). Ici, au foyer, j'ai des livres. Mais je ne me souviens pas lesquels. Y'en a un, il a été ramené par M., un éducateur, ça parle d'une fille de Marseille. J'ai lu dix pages et stop. J'en ai un autre avec des petites histoires, il est au foyer, c'est moi qui l'ai trouvé dans l'armoire. Dans cette armoire, y'a des livres mais ce sont des livres anciens, puis en fait il n'y en a pas beaucoup. (...). Je ne dis pas que je ne lirai jamais, je ne suis fermée à rien et rien ne me choque, Warris m'a touchée avec son histoire. Mais en fait j'aime un livre si on me l'impose, sinon je n'irai pas le chercher moi-même, il faut que je sois obligée de lire. (...). J'aimerais lire plus, mais je manque de motivation, c'est dur. Je n'imagine pas mettre dix livres sur la table d'un coup et de devoir choisir. Je veux qu'on m'en propose, je ne veux pas avoir à en chercher et je veux qu'on me raconte l'histoire avant. (...). M., l'éducateur, me parle un peu de livres, il m'en prête parfois. Un jour j'ai demandé des livres en anglais, il m'en a ramené mais je n'ai rien compris. J'avais vu ma copine faire ça, lire des livres en anglais, ça me plaisait bien cette idée ».

A relire ce passage, il apparaît que le mot oscillation est faible, il s'agit plutôt d'inconstance et d'une grande difficulté à (s')accrocher (à) quelque chose et (s')y tenir. Le regard porté sur la lecture et les pratiques décrites semblent peu cohérents : ne pas trouver de livres qui l'attirent mais en avoir lu un qui l'a attirée tout de suite / commencer à lire quelques pages puis abandonner / avoir des livres avec soi au foyer mais ne pas pouvoir dire lesquels / vouloir lire des livres en anglais parce qu'on aime cette idée et renoncer très vite à cause de la difficulté non anticipée ...

Il est également frappant de constater, comme cela avait été évoqué par certains autres jeunes, que la lecture ne saurait faire l'objet d'une démarche personnelle ou d'un choix autonome. Il faut qu'elle soit proposée, voire imposée, et que l'histoire racontée soit connue d'avance. L'idée d'avoir à prendre soi-même l'initiative d'une pratique de lecture est doublement mal vécue par cette jeune fille. D'abord parce qu'il lui faudrait prendre une initiative et que, malgré son caractère rebelle et ses attitudes parfois violentes, elle a notamment besoin qu'on la prenne par la main, qu'on la guide et l'encadre et elle ne se sent pas la force d'initier quoi que ce soit. Ensuite parce que l'univers lectoral lui est inconnu et étranger (elle n'y a ni repères ni critères) et qu'il est hors de question pour elle que son approche soit source de (nouvelles) déconvenues, obstacles ou difficultés. Cette jeune fille ne peut pas se permettre de se mettre (encore plus) en danger ; or la lecture, si son contact la contraint à trop d'ouverture ou d'inconnu, ou à trop d'efforts non payés de succès, peut être source de danger.

- Deux autres jeunes, enfin, se présentent comme des lecteurs, anciens et actuels. Ils estiment avoir toujours lu un peu (de livres) et leur pratique est dans l'ensemble demeurée relativement inchangée, hormis certaines périodes où les difficultés de vie qu'ils avaient à affronter les ont tenus éloignés de la lecture.

C'est le cas d'une des jeunes filles du foyer qui estime avoir toujours lu, un peu de tout, mais pas l'an dernier lorsqu'elle était en fugue, avant d'arriver au foyer : « *L'année dernière je n'ai pas lu, je n'avais pas le temps, je suis partie presque un mois, j'allais chez des copains, des copines. Ce n'est pas pratique de lire dans ce cas, on a la tête ailleurs. Je pensais à ce que mon père allait me faire et j'avais raison d'avoir peur. Quand je suis rentrée il m'a tapé dessus, il a failli me tuer* ». Relevons que la jeune fille a été en fugue un mois mais dit ne pas avoir lu pendant un an, ce qui laisse supposer que les périodes avant et après la fugue ont été très instables et qu'il lui a fallu retrouver un lieu et une relative paix pour se remettre un peu à lire, ce qui est le cas depuis qu'elle est au foyer.

Les lectures de cette jeune fille sont assez cohérentes et relativement uniformes, puisqu'elle lit surtout des récits ou des histoires d'amour (c'est aussi elle qui lit des magazines comme *Girls* et *Jeune et jolie*). Elle se présente comme très «... fleur bleue et (...) intéressée par les garçons ». En-dehors des livres d'amour – par exemple *Tel père tel fils*, «...l'histoire d'une mère qui vit avec son fils et doit aller rejoindre le père du petit, mais l'enfant est malade et va à l'hôpital, alors le père va chercher le médicament dont il a besoin et à la fin ils se remettent ensemble » – elle a aussi lu des récits de vie de jeunes filles passées par des épreuves douloureuses ou dramatiques, comme *L'herbe bleue* et *Le journal de Zlata*, qu'elle a découverts par le biais de femmes de son entourage – sa mère, sa tante, sa sœur – et qui l'ont fait pleurer. Actuellement, elle attend que sa mère finisse une biographie de Marilyn Monroe pour la lire à son tour. Elle a parfois essayé d'autres lectures, également conseillées par sa tante ou sa mère, comme *L'homme invisible* ou la série des *Harry Potter*, mais elle a abandonné. Enfin elle déclare n'avoir quasiment jamais lu les livres de l'école, sauf quelques pièces

de théâtre mais, en revanche, avoir lu des livres à l'école (des romans d'amour)... pendant certains cours qu'elle n'aimait pas.

Elle conclura en disant qu'elle aimerait bien relire un peu, mais elle a «...*l'impression d'avoir lu tous les livres qui l'intéressaient, il en existe peut-être d'autres mais il faudrait que quelqu'un m'en parle et me conseille* ». Ayant le sentiment d'avoir fait le tour de son univers lectoral, elle attend que des gens autour d'elle, comme sa mère et sa tante l'ont fait jusqu'à présent, puissent lui prescrire ou conseiller d'autres lectures.

Un des garçons du foyer peut aussi être considéré et se considère comme lecteur de livres. Il évoquera surtout ses lectures récentes, comme celles de S. King et P. Coehlo, encore que King est un de ses anciens auteurs puisqu'il a lu *Misery* à l'âge de dix ans. Quant aux livres de Coehlo, il les a découverts par un jeune du foyer – parti peu avant que nous réalisions l'enquête : « *C'est A. qui les avait*¹⁹⁶, *L'alchimiste, Le prophète, Véronica décide de mourir. Il m'a dit d'en lire un : c'est du bon, il m'a fait. Au début ça parlait d'amour, c'était mal parti ouh la la, mais je l'ai fini et finalement j'ai aimé. Pourtant ça parle de l'amour, de la vie et du sens. Je lui en ai demandé d'autres, L'alchimiste, j'ai kiffé, c'est un livre de ouf, un gars qui croise son rêve, il va rencontrer l'alchimiste qui lui dit : vas-y, et il réussit. C'est trop fort comment c'est tourné, chaque page y'a quelque chose de bien, chaque page une phrase résume tout. J'ai lu le troisième aussi, jamais ça ne m'était arrivé de lire comme ça trois livres d'un même auteur* ».

Ce type de propos est assez rare car, nous l'avons plusieurs fois évoqué, faibles lecteurs, les jeunes n'ont souvent pas grand-chose à dire sur leurs pratiques ou, si c'est le cas, davantage pour évoquer ce qu'ils n'aiment pas et pourquoi, plutôt que l'inverse. Or ici ce garçon explique pourquoi il aime les livres de P. Coehlo pourtant situés dans des univers qu'il estime éloignés de ce qu'il apprécie ou dont il a l'habitude : l'amour, le sens et la vie... thèmes que les jeunes n'abordent pas facilement en temps ordinaire. Chez Coehlo toutefois, le fait que les héros parviennent à leur fin ou accomplissent leur rêve, semble bluffer ce jeune lecteur. Mais le style est également évoqué : le fait qu'il y ait à chaque page « *quelque chose de bien* », ce qui diffère de ces lignes noires sans fin, sans sens et sans grand intérêt, souvent évoquées par les jeunes. En outre, dans chaque page, une « phrase résume tout », ce qui laisse sous-entendre une appréhension aisée et explicite du propos de l'auteur, ainsi qu'un univers de sens facilement partageable, et partagé.

Plus tard dans l'entretien le garçon évoquera à l'inverse des lectures qu'il n'a pas aimées. Un livre trouvé au foyer sur la vie des lycéens : « *En fait c'est des interviews de stars de l'époque par des jeunes qui leur posaient des questions. Je l'ai trouvé en bas, dans le meuble*¹⁹⁷, *c'était nul. Je ne comprends pas qu'on achète ça* ». Puis Zola, dont il avait pris un livre au centre de jour PJJ auquel il se rend dans la journée : « *J'ai pris un Zola, je ne me souviens plus lequel, j'ai commencé mais il était*

¹⁹⁶ D'après une des éducatrices, il semblerait en fait que les livres de P. Coehlo aient été achetés par le foyer et que ce jeune garçon en particulier les ait lus.

¹⁹⁷ Un petit meuble de livres situé dans le couloir d'entrée du foyer.

fatigant ce livre, il tourne autour du pot lui aussi¹⁹⁸, il n'arrête pas d'hésiter et l'histoire il ne s'en occupe plus... ». Et Hugo : *« J'ai lu aussi Le dernier jour d'un combattant de Jules Verne... non ce n'était pas Jules Verne et ce n'était pas ce titre-là. C'était Le dernier jour d'un condamné à mort (...). C'est un Français qui l'a écrit, je l'ai fini et je me suis dit : ouf, c'est bon, il faut mettre un interdit là-dessus pour que personne n'y touche ».*

Trois lectures éprouvantes, dont deux abandonnées en cours de route, l'une sans doute d'un abord facile (le livre sur les stars) mais sans intérêt, l'autre (Zola), trop longue et remplie de ces interminables lignes noires qui aux yeux des jeunes sont une perte de temps et n'ajoutent rien à l'histoire, la troisième souffrant des mêmes défauts et portant sur un thème douloureux. On retrouve ici des attentes déjà entrevues chez d'autres jeunes à l'égard de la lecture, à savoir des textes d'un abord facile et qui procurent des sensations immédiates.

RAPPORT A LA LECTURE ET LA CULTURE : LE REGARD DES EDUCATEURS

Même si à Bagneux nous avons privilégié les entretiens avec les jeunes, nous avons tout de même souhaité nous entretenir avec certains professionnels pour recueillir leur regard sur les jeunes et leur rapport à la lecture.

- Le sentiment des adultes interviewés est que les jeunes ne sont pas aussi éloignés qu'on pourrait le penser de la lecture, en tout cas d'une certaine forme de lecture. Dans leur quotidien, les jeunes évoluent dans un monde où l'écrit occupe une place certaine et sembleraient y être assez à l'aise. Ainsi les éducateurs voient-ils souvent les jeunes regarder le programme de la télévision, jeter un œil ou consulter divers papiers dispersés dans la structure, notamment dans le bureau des éducateurs, et même lire les documents affichés dans les bureaux ou sur certains murs du foyer. Plus rarement, mais cela arrive tout de même, ils voient l'un ou l'autre lire ou regarder un journal, une revue, ou, comme nous l'avons nous-même vu en arrivant au foyer un jour, un catalogue de vente par correspondance et des BD.

Les jeunes sembleraient aussi familiers avec ce type de supports et d'usages lectoraux (consulter, jeter un œil, regarder « vite fait »...) qu'ils paraissent pour la plupart étrangers à des pratiques plus classiques, comme lire un livre. D'après les éducateurs, c'est notamment dû au fait que la lecture (cette lecture) peut représenter pour les jeunes une mise en danger. D'abord parce qu'elle peut mettre à jour de légères ou lourdes incompétences (difficultés pour lire, lire à voix basse et pas silencieusement, prendre le risque de lire une BD pour enfant alors qu'on a 17 ou 18 ans, etc.), ce qui ravive la souffrance passée et réactualise l'échec. Ensuite parce que la lecture – par la position corporelle, le silence, l'éloignement provisoire des autres, etc., qu'elle induit – fait que les jeunes, au

¹⁹⁸ Le « lui aussi » renvoie à la comparaison que le jeune avait préalablement faite entre *Le Parisien* et *Libération*.

moins pour quelques minutes, baissent les armes, se relâchent et n'ont plus à tenir coûte que coûte l'image d'eux-mêmes qu'ils veulent donner. Enfin, nous l'avions déjà évoqué à propos de certains jeunes de Rennes, la lecture ouvre un espace d'intimité qui, faisant faire retour sur soi, peut également raviver des douleurs enfouies ou masquées.

Il arrive toutefois, poursuivent les éducateurs, à certains moments, parce que certaines conditions sont réunies (bien qu'on ne puisse les anticiper) que certains jeunes aient des « déclics » et se mettent à lire, voire demandent quelque chose à lire, «...comme A. en ce moment (i.e. une des jeunes filles du foyer), plus ouverte aux propositions des adultes, plus calme aussi, sa prof lui a conseillé de lire *Les mots pour le dire* et elle a envie d'essayer (...). C'est souvent comme ça avec eux, on peut réussir un truc, comme ça, par exemple un jour j'ai réussi à en emmener un ou deux à l'IMA, une autre fois à La Villette, parce qu'il se trouvait que cette fois-ci les jeunes n'avaient rien d'autre à faire et ils ont accepté ».

- Quoiqu'il en soit, selon les adultes qui entourent les jeunes, ce qui se rapporte à la lecture, de façon plus générale à la culture, ne saurait être le fruit de démarches ou initiatives personnelles de la part des jeunes : ils n'iront pas tout seuls, il faut nécessairement les y emmener.

Pour ce faire, les éducateurs du foyer ont plutôt privilégié l'être-avec et les sollicitations douces, au détriment de processus plus formalisés, comme une activité au sens propre du terme, ou une action volontaire. Les éducateurs ne « veulent » rien pour les jeunes en matière de lecture. En revanche, des livres existent au foyer, un petit budget annuel y est consacré, les jeunes voient certains éducateurs lire et de ce fait s'adressent à eux comme des personnes ressources lorsqu'ils ont envie d'essayer. Ajoutons que la structure propose aux jeunes, d'une manière qui paraît également assez douce, quelques sorties culturelles (l'Institut du Monde Arabe, La Villette, la Grande Bibliothèque) ; là encore, rien qui ne paraît formalisé, juste une proposition et une invitation.

Constatant qu'il arrive à certains jeunes d'accrocher à certaines suggestions de lectures ou de sorties culturelles, l'équipe du foyer envisageait de consolider et institutionnaliser ces « pratiques molles ». Ainsi est-il possible qu'un projet de bibliothèque se mette en place à l'avenir, sous la responsabilité d'un ou deux éducateurs, ceux-là mêmes identifiés par les jeunes comme des lecteurs. Une bibliothèque, cela signifierait l'achat de livres, l'organisation du prêt et des retours et peut-être la participation à l'opération *Bulles en fureur* incluant un programme de lectures collectives.

Ayant invité les jeunes du restaurant et du foyer à nous expliquer pourquoi ils sont plutôt de faibles lecteurs et ne peuvent ou ne souhaitent pas lire davantage, on retrouve dans leurs réponses et propos, des opinions et pensées très proches de celles que nous avons recueillies sur les autres terrains, particulièrement aux Mureaux.

Avec notamment une double tension d'un jeune à l'autre, mais également chez chacun d'eux.

La première se situe entre un pôle où la lecture est une épreuve mettant en danger les compétences et dans l'inconfort les corps, et un autre où, ces difficultés étant moins vives car le savoir-lire est acquis, on peut plus facilement exclure la lecture de ses préoccupations et de ses activités. La seconde se situe sur un plan légèrement différent. Plus la situation du jeune est instable, précaire ou acrobatique, ou plus le jeune se sent mal et en échec, plus il aura à l'égard de la lecture le même rapport ambivalent qu'il a à l'égard de la normalité, lire des livres lui apparaissant d'ailleurs, sinon comme un critère, en tout cas comme un symptôme de la « vie normale » à laquelle il aspire mais dont les portes lui demeurent fermées. A l'inverse, plus sa situation s'améliore et mieux le jeune se sent, moins son rapport à la lecture est oscillant car son rapport à la vie l'est également moins ; il peut alors se revendiquer lecteur (ce qui est assez rare), ou non lecteur (ce qui est plus fréquent) puisque la lecture n'apparaît plus comme l'un des sésames possibles d'une vie considérée comme plus normale et plus paisible.

- Certains des jeunes rencontrés à Bagneux, comme d'autres ailleurs, ont d'évidentes difficultés de lecture, qu'en général ils n'ont pas cachées.

Certaines relèvent du déchiffrage et de la compréhension : quelques mots ou plusieurs mots, dans un article ou sur une page, ne peuvent être saisis qu'à l'issue d'un effort laborieux et/ou ne sont pas compris, le jeune n'en connaît pas la signification.

D'autres mentionnent le caractère étranger ou complexe d'ensembles de mots ou de phrases entières dont le décryptage et la compréhension exigent efforts, patience et temps.

Dans les deux cas la lecture est une épreuve rebutante à laquelle les jeunes ne vont pas volontiers se confronter.

D'autres mentionnent moins de difficultés de lecture proprement dites que l'approche et l'abord du texte, dans lequel ils estiment ne pas pouvoir entrer ou, s'ils y parviennent, ne pas pouvoir rester. « *Ce n'est pas un problème de mots* », dira une des jeunes filles, « *...mais de concentration. Je lis une page, ou deux ou trois et je ne suis pas dedans, je suis dans les airs et il faut que je revienne dessus* ». Rien dans le texte, ou trop peu de choses, trop peu souvent, permettent d'accrocher ces jeunes lecteurs, qui restent comme en suspension, s'échappent ou s'évadent. D'où la métaphore, récurrente dans plusieurs entretiens, des lignes noires. Les textes ne sont rien d'autre que des séries de lignes

noires, sortes de forteresses closes que le jeune n'arrive pas à pénétrer ; ainsi l'un d'eux dira qu'il ne peut pas «...lire dans ma tête (...). Je suis obligé de lire tout haut sinon je ne comprends pas, je ne vois que des lignes noires ». Le face-à-face silencieux entre le jeune et les « lignes noires » ne peut être dépassé que si les mots sont redoublés par la voix du lecteur, moyen nécessaire pour ouvrir une brèche et se frayer un passage.

On comprend mieux alors que certains jeunes éprouvent le besoin de connaître par avance le déroulé et la fin de l'histoire ; ainsi leur est-il fourni des points d'accroche qu'ils peuvent distinguer durant la lecture et qui leur permettent de progresser. Leur approche des « lignes noires » et la condition de leur appropriation du texte est de l'ordre de la re-connaissance.

- Parmi les jeunes qui estiment n'avoir aucune difficulté de lecture, on trouve aussi bien ceux qui lisent le plus que ceux qui lisent le moins. C'est ici que l'on voit que, lorsque le savoir-lire est acquis –quitte à le réactualiser de temps en temps – qu'on lit lorsque c'est nécessaire (lectures utiles) ou certains types d'imprimés (lectures du quotidien), les autres modes de lecture ne sont pas considérés comme des activités utiles ou plaisantes.

Nous constatons en effet que ce sont surtout les jeunes qui disent n'avoir aucune difficulté de lecture qui assignent à la lecture un rôle très précis et/ou une place très localisée. Ainsi, lorsque nous avons abordé avec eux la question de savoir si on pouvait vivre sans lire, les réponses ont été du même acabit : « Bien sûr que non on ne peut pas vivre sans lire...mais on peut tout à fait vivre sans lire », dira l'un d'eux, plutôt satisfait de son jeu de mots dont seule l'intonation orale permet de rendre compte. Pour lui, il est évident qu'on ne peut pas vivre sans savoir lire mais, une fois ce savoir acquis, on peut tout à fait vivre sans lire. Une jeune fille sera encore plus radicale en disant qu'à «...partir du moment où on sait lire, on se fout de la réponse à cette question, cela ne change pas la vie et chacun a sa façon de s'occuper ». Plus modestement un des garçons expliquera : « On peut vivre sans lire mais on ne peut pas vivre sans savoir lire. On peut ne pas lire de livres, mais on ne peut pas être illettré, ça c'est impossible ».

Et lorsqu'on essaie de comprendre pourquoi ces jeunes, techniciens mais non adeptes de la lecture, n'envisagent pas de lire plus, ou de lire autre chose que certains types de journaux ou quelques BD, les réponses fusent de façon assez catégorique : la lecture est ennuyeuse et déplaisante, on ne saurait y consacrer plus de temps que ce qui est nécessaire pour conserver la compétence lectorale acquise ou pour des lectures utiles, par exemple sur le plan professionnel.

Et l'on retrouve dans les propos des jeunes des motifs déjà entrevus sur les autres terrains : la perte de temps, le pressentiment de l'ennui, l'immobilisme du corps, le caractère étranger, lointain et inaccessible du livre, souvent décrit ou ressenti comme un objet sombre et « mort ». Par exemple :

« Je n'aime pas lire, ...c'est chiant. Rester comme ça, à fixer un livre, c'est une perte de temps. Il y a des trucs plus intéressants à faire. (...). Ça prend la tête de lire, déjà rien que baisser la tête, ça me fait mal à la nuque, ça me fait mal au crâne, il faut faire des efforts. Je veux bien faire des efforts, mais pas pour lire, sur un terrain de foot, oui ».

« Les livres ne m'intéressent pas. Je ne vais pas perdre mon temps à lire, je n'aime pas ça. Je ne suis pas intéressé, je sens que c'est une perte de temps ».

« Y'a trop de pages dans les livres, y'a pas d'images, y'a des tas de lignes, on n'a jamais fini. C'est long, je n'aime pas ça, je m'ennuie ».

« Mon père m'avait acheté le roman de Yannick Noah, mais c'était trop gros, je ne l'ai jamais fini. J'avais 8 ans, c'était comme une claque pour moi, quelque chose d'aussi gros, ça me tuait, c'était trop dur, trop démoralisant, voir ce gros truc qui t'attend ».

• Ces jeunes – particulièrement ceux dont nous venons de parler, qui savent lire mais y trouvent peu de plaisir – ont en outre le sentiment (comme ceux que nous avons rencontrés ailleurs) que la lecture n'est pas pour eux, mais qu'elle est plutôt réservée ou destinée à d'autres catégories de personnes.

Et ces autres personnes sont, suivant les jeunes, soit des types de gens très différents d'eux mais à l'égard desquels ils pourraient éprouver de l'attraction, soit des gens différents d'eux mais auxquels ils ne souhaitent pas ressembler. Chacun des jeunes oscille au fond, entre ce double sentiment, même si certains ont des propos ou représentations plus nets ou affirmés.

Ainsi, pour certains jeunes, ceux qui lisent (lisent beaucoup ou aiment lire) sont des étudiants, des professeurs, des diplomates ou des intellectuels, soit des personnes différentes d'eux – et de ce qu'ils imaginent être plus tard – ainsi que des adultes de leur entourage. Mais la différence qu'ils éprouvent à l'égard de ces personnes lectrices est trouble, car ils aimeraient aussi, de temps en temps, ou une part d'eux-mêmes, leur ressembler, dans la mesure où ces personnes lectrices incarnent (encore) des formes de réussite, d'aisance, de plaisir, ou de vie paisible et normale. Il est évident ainsi que, parmi les jeunes rencontrés à Bagneux, certains aimeraient être étudiants, comme le sont généralement les jeunes de leur âge et parfois même des personnes situées dans leur entourage proche, leurs frères ou sœurs par exemple. De même, nous l'avons vu, certains se verraient bien diplomates – des gens qui voyagent, lisent beaucoup et gagnent de l'argent – tout en ayant le sombre pressentiment qu'ils finiront leur vie en prison.

Pour d'autres jeunes, ou bien pour les mêmes à d'autres moments, à l'inverse, les lecteurs sont des catégories de personnes peu attirantes : des vieux, des retraités, des «...gens qui restent chez eux le soir », « ceux qui portent des lunettes », « ceux qui s'ennuient » ou, coup de grâce, « les beaufs », en clair des gens auxquels on n'a pas envie de ressembler, auxquels personne d'un peu sensé ne souhaiterait ressembler. Dans ce cas, les jeunes en appellent presque au bon sens de chacun et érigent

le fait de ne pas beaucoup lire, ou de ne pas aimer lire, comme une attitude évidente, enviable ou salubre. Ils déplacent ainsi la ligne de flottaison de la normalité ; compte tenu du portrait brossé de ceux qui lisent beaucoup, portrait fort peu avantageux, c'est ne pas lire, ou à peine, ou juste lorsque c'est utile, qui devient la norme, dont les jeunes sont alors de bons représentants. Voire même qui sera la norme de demain, puisque les jeunes sont les adultes à venir.

FICHE MÉTHODOLOGIQUE

Suite aux difficultés rencontrées pour réaliser l'enquête au foyer PJJ de Rennes, nous avons décidé, en accord avec le comité de pilotage, de poursuivre l'investigation auprès de jeunes relevant de structures PJJ situées en région parisienne.

La direction centrale, la direction régionale et la direction départementale des Hauts-de-Seine nous ont proposé de travailler sur le Foyer d'Action Educative de Bagneux. C'est en commençant l'enquête dans ce foyer que nous avons suggéré de la réaliser aussi au restaurant d'application le Far, situé à la même adresse, dans un autre bâtiment. Les deux structures accueillent des jeunes, l'une en hébergement, l'autre en action éducative de jour, ont chacune leur équipe et leur direction, le seul personnel commun étant la psychologue employée à mi-temps aux deux endroits.

D'autres structures PJJ du 92 avaient également été pressenties, comme le centre de jour de Malakoff, mais nous n'avons pas eu besoin d'y recourir dans la mesure où nous avons pu interviewer suffisamment de jeunes à Bagneux.

Nous avons interviewé 10 jeunes au foyer et au Far, dont 3 filles.

Les entretiens se sont déroulés entre mars et mai 2004, après avoir présenté les objectifs de la recherche et la démarche aux équipes des deux structures et aux jeunes, dont certains se sont portés volontaires pour nous rencontrer.

Nous avons également interviewé le directeur du foyer et deux éducateurs.

- partie 3-

Epilogue

Bibliographie

EPILOGUE

• Les enseignements que l'on peut tirer de cette recherche sont divers. Pour ceux qui relèvent des pratiques de lecture et du rapport à la lecture des jeunes, nous renvoyons à la première partie du rapport, dans le chapitre où nous avons rassemblé les principaux résultats de ce travail¹⁹⁹. D'autres pourraient être issus de thèmes connexes, abordés lors des entretiens et dont l'analyse occupe une place plus ou moins importante en fonction des terrains.

Ainsi en est-il de l'école, à propos de laquelle, par exemple, les jeunes établissent un lien parfois exclusif avec le livre. En évoquant leurs pratiques de lecture, les jeunes ont, indirectement, porté un regard sur l'école, dont on pourrait tirer des éléments d'information et des pistes d'analyse. Pareillement pour les bibliothèques ou les médiathèques, que les jeunes du Cateau-Cambrésis ont mentionné comme une référence en matière de lecture (sans que nous leur posions de question à ce sujet) et qui, au final, occupent une place non négligeable sur chacun des terrains. On pourrait procéder ainsi pour d'autres thèmes encore, comme les parcours de marginalisation, le rôle et l'influence de la famille ou les habitudes de vie et les pratiques culturelles des jeunes (hors lecture). Nous laissons le soin aux lecteurs de ce rapport, en fonction de leurs goûts, de leurs expériences ou de leurs compétences, de leur domaine professionnel ou des institutions qu'ils représentent, de collecter les informations qui leur sembleront utiles et de tracer leurs propres cheminements réflexifs.

Nous voudrions clore ce travail en abordant deux derniers points.

Nous avons dit dans l'introduction générale²⁰⁰ que notre pratique professionnelle se situant au carrefour de la réflexion, du conseil et de la recherche-action, nous avons le souci que nos observations et analyses puissent être appréhendées de telle sorte qu'elles soient utiles pour l'élaboration réflexive et opérationnelle. C'est ce que nous tenterons dans un premier temps. Partant d'une position artificiellement volontariste et admettant que l'on juge important ou nécessaire que les jeunes en voie de marginalisation lisent davantage, nous examinerons les pistes pouvant déboucher sur des actions ou des attitudes incitatrices à la lecture qui peuvent être tirées de notre travail.

Dans un second temps, nous nous déferons de cette position volontariste provisoirement adoptée, pour porter un regard plus distant et dire ce que nous pensons de la position des jeunes par rapport à la lecture et s'ils devraient, selon nous, lire davantage ou non. Nos propos se référeront aux résultats de la recherche que nous avons conduite, mais ils s'alimenteront aussi à l'expérience que nous avons des publics en difficulté et de la réflexion issue de nos travaux antérieurs²⁰¹.

¹⁹⁹ « Principaux résultats et analyses », Partie 1, page 27.

²⁰⁰ Partie 1, page 5.

²⁰¹ Sur ce sujet, voir l'« Introduction générale » et la bibliographie.

• Convenons donc, en un premier temps, que l'on estime nécessaire ou utile que les jeunes en voie de marginalisation lisent, ou lisent autre chose ou davantage que ce que leurs pratiques déclarées laissent entrevoir. Et ce, quelles que soient les raisons qui motivent cette envie d'œuvrer en ce sens : pour lutter contre l'illettrisme, réintroduire les jeunes dans un parcours scolaire ou un processus de formation, leur faciliter l'accès à l'emploi, les familiariser à d'autres pratiques culturelles, les aider à se reconstruire ou leur donner le goût de quelque chose. Quels éléments dans notre recherche sont pertinents à relever pour nourrir une démarche qui aurait cet objectif ?

Il va de soi que nous ne prétendons pas à une recension exhaustive. Il appartient aux lecteurs de ce rapport, s'ils le désirent, de faire ce travail et il est possible qu'ils recueillent des éléments différents des nôtres. Cela dépend, comme nous l'avons dit, de leurs goûts, de leur expérience, de leurs compétences ou de leur champ professionnel ; de ce point de vue, un membre d'une association de lutte contre l'illettrisme, un responsable d'une structure de la PJJ, un surveillant de prison ou un ethnologue des milieux populaires, par exemple, n'aboutiront pas aux mêmes résultats.

Notre objectif, par ailleurs, n'est pas de conseiller tel ou tel type d'action, le cadre de notre mission ne s'y prête guère. Ce sont davantage quelques constats, fournissant matière à réflexion et, possiblement, à action, que nous pouvons modestement énoncer. Ou, pour dire les choses autrement, si nous-mêmes avons à monter une action – au sens très général du terme – autour de la lecture, à destination des jeunes en voie de marginalisation, voici les quelques éléments qui nous serviraient de point de départ. Ils sont présentés sans ordre particulier et ne sont guère développés dans la mesure où ils ont tous été déjà mentionnés et/ou analysés dans notre rapport.

→ Les vertus que les jeunes que nous avons interviewés trouvent à la lecture de la presse, de quelques revues ou magazines et des bandes dessinées pour enfants, tiennent autant aux contenus de ces objets – le type d'histoire, les illustrations, la longueur des articles, etc. – qu'aux attitudes lectorales qu'ils induisent. Ce sont des objets en tout points peu contraignants et le vocabulaire évoqué par les jeunes à leur propos est celui de la spontanéité, de l'informalité et de la praticité :

- des objets que l'on ne « va pas chercher », mais que l'on rencontre ou que l'on croise, qui se trouvent là où l'on est ;
- des objets que l'on peut lâcher aussi rapidement qu'on les prend ;
- des objets qui n'« engagent à rien » ;
- des objets avec lesquels des habitudes peuvent se nouer à condition qu'ils s'insèrent dans les rythmes et les rites du quotidien.

Il faut bien reconnaître que rares sont les « objets de lecture » qui remplissent ces conditions ou fournissent ces avantages, à part ceux cités par les jeunes et, plus généralement, tout ce qui relève des lectures du quotidien (lire des dépliants, des publicités, des emballages...). Et l'on comprend a contrario mieux le succès des journaux gratuits, comme *Métro* ou *20 minutes* par exemple, pas seulement pour les jeunes. Dans tous les endroits où nous sommes passées pour notre recherche, les

objets de lecture les plus attirants pour les jeunes étaient ceux qui, à la fois, ne leur étaient pas spécifiquement destinés, et laissés à leur libre disposition, en fonction de leurs appétences momentanées ou de leurs déplacements. C'est ainsi que nous avons conseillé, dans la monographie sur le FAE de Rennes, de disposer des imprimés dans la structure, particulièrement dans les espaces de vie proches de ceux d'une maison (hall d'entrée, cafétéria...), ainsi que dans les zones de déplacement. On pourrait réfléchir à l'extension de ce procédé dans d'autres types de structures ou lieux de vie.

→ Les livres sont perçus par les jeunes comme opposés, sur presque tous les points, aux vertus que nous venons d'exposer. Les jeunes n'entretiennent pas une relation d'indifférence avec le livre, mais une relation de défiance et d'étrangeté. Avant même qu'ils l'aient approché, le livre leur « tombe des mains » et, quels que soient le contenu, le style, l'auteur ou l'époque, il est toujours a priori considéré comme ennuyeux. Pire, il est toujours plus ou moins soupçonné de gâcher une histoire qui, si elle pouvait être découverte autrement (que par la lecture d'un livre), pourrait les attirer.

Il faudrait pouvoir creuser plus avant ce qui n'est pas loin de ressembler à du mépris, voire de la haine, dont on peut notamment supposer qu'il tire sa source des injonctions ou des prescriptions scolaires (et peut-être familiales, encore que nous avons vu qu'elles étaient très rares). Mais dans la mesure où l'école est aussi l'endroit où un goût pour la lecture peut naître, les liens entre l'école, la lecture et les jeunes (en voie de marginalisation) apparaissent singulièrement complexes et demanderaient à être éclaircis.

Quoi qu'il en soit, on retirera de ceci que, seuls, les jeunes en difficulté n'iront pas vers le livre, dans la mesure où ils font d'abord tout pour l'éviter. Si l'on veut que ces jeunes lisent plus de livres, alors il faut les y mener.

→ Cela peut se faire de multiples façons. Il ressort de notre recherche que certains éléments peuvent plus particulièrement y contribuer, notamment en ce qui concerne les meilleurs « conducteurs ».

Comme nous l'avons déjà relevé dans d'autres travaux – et comme cela est attesté par d'autres auteurs²⁰² – les parents, plus largement la famille, des jeunes en difficulté, demeurent une figure de l'autorité et une source de sens importante pour leurs enfants. Et plus les liens sont de bonne qualité, d'une part, et les relations entre les jeunes et leurs parents, régulières, d'autre part, plus c'est le cas. Pour les jeunes que nous avons interviewés, c'est donc sans doute plus vrai au Cateau-Cambrésis et aux Mureaux, car les jeunes vivaient chez eux, que pour ceux qui relevaient de structures d'hébergement de la PJJ ou étaient incarcérés.

Notre sentiment est que si les parents (ou la famille proche) peuvent difficilement renouer un lien rompu entre le livre et le jeune, en revanche ils peuvent contribuer à ce que la rupture n'ait pas lieu, ou au moins l'atténuer. Nous avons plusieurs fois dit dans notre rapport que les parents, pourtant

²⁰² Sébastien Roché, par exemple (ROCHE, 2001).

considérés comme faiblement prescripteurs en matière de lecture (et en matière scolaire) par les jeunes, avaient une influence sur leurs comportements lectoraux, lorsqu'il leur arrivait d'émettre un avis ou de faire preuve d'autorité en ce domaine.

De ce point de vue, il est frappant de relever le contraste qui existe entre le temps passé à l'école (redisons que les jeunes que nous avons interviewés y sont tous allés, du cours préparatoire jusqu'à la 3^{ème}, soit 9 ans minimum) et le faible effet que cela a (eu) sur leurs pratiques lectorales, d'une part, et l'influence de la parole parentale ou familiale, pourtant rare en ce domaine, d'après les jeunes, d'autre part. Comme si, pour le dire en termes imagés, la (rare) parole d'un père ou d'une mère avait dix, cent ou mille fois plus de puissance, que les injonctions ou les conseils réitérés des enseignants, pour inciter les jeunes à lire ou, plus exactement, à ne pas (complètement) décrocher de la lecture. Bien sûr, il faudrait pouvoir déterminer de façon précise ce qu'il en est et l'on trouverait sans doute des relations assez complexes, et des cas de figure divers, entre l'école, les jeunes et leurs parents. Mais il convient de ne pas négliger que ce sont les relations avec les plus proches qui exercent la plus forte influence et pour les jeunes, y compris en voie de marginalisation, leurs proches sont notamment leurs parents.

Mais leurs proches sont aussi leurs pairs, amis ou copains dont les paroles, les propos ou les réactions peuvent être aussi efficaces, parfois plus, que ceux des parents. Nous l'avons plusieurs fois illustré dans le cours de notre rapport (le rôle des grands frères ou des aînés dans la lecture du journal / le fait que les jeunes se mettent au travail (scolaire) lorsqu'ils voient que d'autres y sont déjà / les échanges de revues ou de magazines (surtout entre filles) / les conseils de lecture que certains jeunes se donnent (voir le foyer PJJ de Bagneux) / les lectures collectives de la presse à la bibliothèque de la prison, etc.). Nombreux par ailleurs sont les témoignages des professionnels qui vivent ou travaillent au quotidien avec les jeunes en difficulté, quant à l'influence que l'un ou l'autre jeune peut avoir sur un groupe entier.

Tenir compte et s'appuyer sur ces jeux d'influence, et bien souvent de pouvoir, à l'intérieur de groupes de jeunes (groupes de pairs assez informels ou bandes plus structurées) peut être l'un des moyens contributifs au succès d'une opération centrée sur la lecture.

Outre les parents et les groupes de pairs, il arrive que certains adultes exercent une influence notable sur les jeunes qu'ils côtoient ou dont ils ont la charge. Nous sommes frappées de ce que, si nous commençons à bien connaître le processus qui conduit des jeunes (ou des moins jeunes) vers la marginalisation, nous avons en revanche, à notre connaissance, assez peu de données sur ce qui peut les en faire sortir. On sait assez bien aujourd'hui comment l'on devient un exclu ou un « marginal », mais moins bien comment on cesse de l'être. Il nous semble pourtant que parmi les éléments qui

contribuent au processus de « dé-marginalisation » (appelons-le ainsi), une rencontre, en général imprévisible ou inopinée, entre le jeune et un adulte, peut être décisive²⁰³.

Parmi les professionnels que nous avons rencontrés, dont certains vivent ou travaillent quotidiennement auprès de jeunes en difficulté, il nous a semblé que certains étaient ou pouvaient devenir des sortes de référents, de personnes-ressources ou de modèles (le vocabulaire reste à définir) éveillant chez un ou plusieurs jeunes, l'un ou l'autre élément contribuant à ce que l'on peut appeler la reconstruction de soi. De ce point de vue, c'est sans doute l'équipe du foyer de Bagneux qui nous a le plus inspiré. Nous avons relevé que le travail éducatif de l'équipe était principalement centré sur l'être-avec au quotidien ; l'équipe ne mène à proprement parler aucune action ni ne propose d'activités aux jeunes, au sens classiquement donné à ce terme. En revanche, les adultes essaient de vivre avec eux et profitent des multiples et banals moments de la vie ordinaire – les repas, le fait d'être ensemble dans un même lieu, les « rencontres » dans les étages ou les escaliers, les occupations communes (écouter de la musique, regarder la télévision ou jouer au ballon dehors), les sorties au café d'en face pour jouer au baby-foot ou visionner un match, etc. – pour créer du lien, redonner aux jeunes la saveur de moments partagés avec d'autres, éventuellement parler avec eux de telle ou telle chose (les éducateurs faisaient remarquer qu'à l'occasion du journal télévisé, par exemple, les jeunes étaient parfois amenés à leur poser des questions) ou leur (re)donner le goût de pratiques qu'ils méconnaissaient ou dont ils se méfiaient.

Nous avons été frappées de ce qu'au sein de l'équipe de Bagneux, tous les jeunes que nous avons interviewés avaient noté qu'un des éducateurs lisait. Non pas qu'il incitait les jeunes à lire ou menait telle ou telle action autour de la lecture, mais qu'il lisait, pour lui-même, simplement. De ce fait, les jeunes l'avaient repéré comme quelqu'un vers qui ils se tourneraient s'ils souhaitaient des conseils en matière de lecture et, pour ceux qui étaient allés jusque-là, c'est effectivement vers cet éducateur qu'ils se sont tournés. A travers lui, les jeunes trouvaient dans leur entourage proche un « lecteur », qui n'était ni de leur famille ni membre de l'institution scolaire, d'une part, et qui jusqu'à présent n'avait jamais cherché à conduire les jeunes vers la lecture, d'autre part. En le voyant lire, ceux-ci n'ont pas été confrontés à un discours vertueux sur les supposés bienfaits de la lecture (ou, inversement, les conséquences fâcheuses d'une absence de lecture) mais témoins d'une pratique qui semblait procurer grande satisfaction à son auteur et, ce faisant, pouvait leur donner envie de l'imiter. Comme nous l'avons souvent constaté en travaillant auprès de jeunes en voie de marginalisation, ils sont souvent attirés par ceux qui mettent en application les conseils qu'ils leur donnent, et assez souvent aussi, par ceux qui ne leur donnent pas de conseils du tout et ne veulent à proprement parler rien pour eux, hormis être avec eux et les accompagner.

→ Relevons enfin deux derniers points desquels on pourrait aussi partir pour concevoir d'éventuelles actions autour de la lecture.

²⁰³ Sur ce point, voir, par exemple, le récit de vie de Stéphane Bosano (BOSANO et COUDERC, 2001) et notre propre ouvrage, *Repris de justesse* (LE GOAZIOU et KHERFI, 2000).

Le premier – mais sans doute a-t-il été déjà souvent énoncé – concerne l'importance de l'oralité. Certains professionnels que nous avons rencontrés, particulièrement les professeurs de lettres des établissements scolaires, ont mentionné que lire des textes à voix haute devant des jeunes (pendant un cours de français par exemple), pouvait avoir des vertus, même s'il s'agit de textes considérés comme difficiles, par exemple des textes de la littérature classique ou datant d'époques lointaines. Souvenons-nous aussi que pas mal de jeunes avaient conservé en mémoire des traces de textes de théâtre, surtout s'ils en avaient joué des extraits ou monté la pièce entière. Il n'est pas facile de proposer à des jeunes en voie de marginalisation de leur lire des textes à voix haute, c'est sans doute pour cela que l'on réserve cette pratique aux enfants (voir par exemple les actions montées par des bibliothèques municipales autour du conte à destination de leurs très jeunes publics), mais c'est une piste qu'il nous semblerait dommage de ne pas creuser, quitte à faire preuve d'inventivité concernant la forme. L'oralité, pour faire bref, peut notamment avoir comme effet de « remettre en vie » un texte, quelle que soit sa nature, qui, pour les jeunes, lorsqu'il est « clos » dans un livre, a, pour eux, nous l'avons vu, les attributs de l'ennui et de la mort.

Enfin nous relevons, dans cette recherche comme dans d'autres que nous avons réalisées, qu'un capital non mobilisé s'étiole et peut éventuellement mourir. De ce point de vue les jeunes que nous avons rencontrés, persuadés que le savoir lire est suffisant et que les bases en lecture et en écriture peuvent être retrouvées (réveillées) au moment où on a besoin, « à la demande » pour ainsi dire, font preuve d'un optimisme que nous ne partageons pas forcément. Mais il faudrait pouvoir déterminer – nous y reviendrons – les occasions de lecture que les jeunes ont dans leur vie ordinaire, notamment en identifiant les « lectures du quotidien ». Peut-être trouverons-nous qu'ils lisent suffisamment (d'une publicité à un journal, d'un SMS à une bande dessinée) pour que leurs compétences lectorales se maintiennent à un niveau constant. Mais peut-être trouverons-nous aussi que ces occasions lectorales étant assez rares, le savoir lire ne demeure pas et s'amointrit.

Mais c'est surtout en référence au « monde de l'école » que cette idée d'un capital lectoral pouvant s'étioler est apparue. Nous redisons encore une fois le contraste entre le temps passé à l'école et les effets en matière de lecture (sans que l'on infère de cette remarque une critique à l'égard de l'institution scolaire, ce n'est pas notre propos). Et ce, aussi bien au niveau du savoir lire que de l'aimer lire. Ce n'est pas la première fois que l'on constate le décalage, la rupture et parfois le fossé entre « le monde de l'école » d'un côté, celui de la famille et du lieu de vie (particulièrement les quartiers), de l'autre²⁰⁴. L'école peut certes fournir les bases de la lecture et de l'écriture, mais elle peine à modifier les pratiques lectorales et les représentations à l'égard des objets de lecture, du livre en particulier. Lorsqu'elle y arrive pourtant – et c'est le cas pour certains des jeunes que nous avons rencontrés – ce qu'elle a su éveiller peine à dépasser les enceintes des établissements et les limites du temps scolaire. De ce fait, il apparaît que les jeunes « ne savent pas quoi faire » de leur nouveau goût

²⁰⁴ Voir notamment les travaux de S. Beaud (BEAUD, 2002).

ou de leur nouvelle curiosité à l'égard de la lecture ou du livre. C'est en cela que nous avons plusieurs fois parlé de « possibles empêchés ».

Si nous avons à imaginer des actions ou des dispositifs autour de la lecture, c'est au niveau de ces ruptures que nous travaillerions tant, dans ce domaine comme dans d'autres, le plus dur à notre sens, n'est pas de susciter chez un jeune un goût (pour quelque chose), d'éveiller une première fois en lui la curiosité ou de lui donner envie de se tourner vers des pratiques qu'il méconnaît. Mais c'est de faire durer, d'une part, et d'inscrire dans les rythmes et les rites du quotidien, d'autre part, ce à quoi, dans le cas contraire, on n'aura donné qu'une très fugace existence.

- Après avoir mentionné ces quelques pistes – non exhaustives, rappelons-le, il en existe sans doute d'autres – que nous n'avons fait qu'évoquer – il faudrait pouvoir approfondir chacune d'elles – adoptons un regard plus distant. Alors que dans les paragraphes précédents, nous convenions qu'il pouvait être nécessaire ou utile que les jeunes en voie de marginalisation lisent davantage, dans les lignes qui vont suivre nous allons au contraire nous situer en amont de cette position et la discuter.

Insistons sur la dimension personnelle des propos qui vont être tenus. En aucun cas ils ne doivent être considérés comme ceux du comité de pilotage et il est possible que certaines des institutions (ou leurs représentants) qui en sont membres et qui nous ont accompagnée tout au long de ce travail, ne soient pas d'accord, ou pas entièrement, avec ces propos. Le comité de pilotage a toutefois eu la bienveillance de nous laisser nous exprimer librement.

Par ailleurs, la position critique qui sera la nôtre à certains endroits, ne doit pas a contrario laisser suggérer que les commanditaires de ce travail adhèrent aux vues que nous critiquons. Ainsi lorsque nous dirons en substance que la lecture, à elle seule, ne saurait faire sortir de la marginalisation tout ou partie des jeunes que nous avons interviewés, cela ne signifie pas que certains (notamment des institutions du comité de pilotage) croient naïvement possible l'inverse. En fait, la recherche que nous avons menée soulève des interrogations et rouvre des débats ou des controverses dans le champ desquels, par les propos qui vont suivre, nous apportons notre contribution.

Nous avons dit dans l'introduction générale combien, tout au long de ce travail, nous avons eu l'étrange impression d'enquêter sur un objet – les pratiques lectorales et le rapport à la lecture – auprès d'un public dont nous savions qu'il n'occupait, dans leurs parcours, leurs situations et leurs vies, qu'une très faible place. Les résultats donnent consistance à cette impression puisque effectivement, sauf cas particuliers, les jeunes en voie de marginalisation que nous avons interviewés lisent peu. Mais ce que cette recherche montre surtout, c'est que le lien entre un objet, la lecture, d'une part, et le public considéré, les jeunes en voie de marginalisation, d'autre part, est distendu.

La lecture, d'un côté, renvoie à un univers de significations, de fonctions et de pratiques qui n'incluent pas ou ne touchent guère, ordinairement, les jeunes en voie de marginalisation, sauf, par exemple, dans le cadre de la lutte contre l'illettrisme ou d'une politique d'accès au livre, lesquelles

ont précisément pour but d'affermir le lien entre la lecture et les publics qui en sont éloignés. Symétriquement, les « jeunes en voie de marginalisation » renvoient à un univers de significations, de pratiques et d'enjeux dans lequel la lecture n'occupe qu'une place très lointaine. Les liens immédiats sont par exemple : le chômage, le parcours et le niveau scolaire, les processus de socialisation, les relations intra familiales, les conduites addictives et délinquantes, etc. Nous-mêmes, par exemple, qui avons travaillé sur ou auprès de ce type de public, avons rarement croisé la lecture, soit au niveau des modes de vie, des habitudes, des pratiques ou des référents culturels des personnes, soit, même, au niveau des actions préconisées ou mises en œuvre pour leur venir en aide ou améliorer leur situation, dans le cadre de la politique de la ville notamment, domaine que nous connaissons le mieux. Cela ne veut pas dire que rien n'est fait en cette matière, l'exemple de la MOUC aux Mureaux le montre, ou bien le travail entrepris par la médiathèque de la ville à destination des jeunes des quartiers²⁰⁵. Mais dans ce cas on se situe justement dans le registre de l'action (le volet culturel de la politique de la ville, par exemple) dont l'objectif est, pour le dire en termes rapides, de modifier la répartition inégale du capital culturel entre les classes sociales.

Pourtant, quels que soient la nature, le nombre et les effets de ces actions de démocratisation ou de meilleur accès à la culture, en général très difficiles à évaluer, la lecture (en particulier la lecture de livres) et les jeunes en voie de marginalisation ne se croisent guère. Au cours des entretiens, nous l'avons dit, il nous a fallu plusieurs fois « aller chercher » les pratiques lectorales, ou les deviner, à travers les propos des jeunes, tellement elles demeurent inhabituelles et étrangères (sauf la lecture du journal et, peut-être, ce que l'on peut appeler les « lectures ordinaires », nous y reviendrons).

Mais le lien entre la lecture et les jeunes en voie de marginalisation est distendu d'une autre façon. Si l'on se réfère à nos repères ou nos référents culturels, même en adoptant à leur égard la distance critique qu'il sied, nous faisons plus ou moins nôtre l'idée qu'il serait mieux que les jeunes lisent, ou lisent davantage, voire, éventuellement, que la lecture pourrait contribuer à améliorer leur situation. Or, notre recherche montre que cette éventualité est loin d'être évidente, et c'est assez logique.

Dans la mesure où la lecture occupe une faible place dans leur vie, et où les jeunes, globalement, ne souhaitent pas qu'elle en acquière une plus importante, il est à peu près évident que s'ils lisaient davantage, nous ne voyons pas que cela pourrait modifier leur situation. Selon nous, hormis, peut-être, pour les jeunes considérés comme proches de l'illettrisme, parmi ceux que nous avons rencontrés, le défaut de lecture n'a pas été l'élément moteur ou le facteur déclenchant (ni même l'un des éléments ou des facteurs) qui a conduit les jeunes vers la marginalisation. De ce fait, nous ne pensons pas que des pratiques lectorales plus affirmées, à elles seules, puissent les en sortir.

Notre recherche, bien que ce ne fut pas son objectif, aurait presque tendance à montrer le contraire. Nous avons vu en effet que quelques jeunes, parmi ceux que nous avons interviewés, lisaient un peu

²⁰⁵ MOUC = Maîtrise d'œuvre Urbaine et Culturelle. Voir la monographie des Mureaux.

plus que les autres, notamment des livres, par exemple des jeunes filles dans les foyers de la PJJ ou des garçons aux Mureaux. Or il s'avère qu'il s'agissait de jeunes par ailleurs en grande difficulté. Souvenons-nous de cette jeune fille du Foyer d'Action Educative de Rennes, délinquante, agressive, fugueuse et, aux dernières nouvelles, repartie en errance, qui, par ailleurs, lisait et comptait la lecture de livres au titre de ses pratiques de loisirs. Ou de ce garçon des Mureaux, gros lecteur – il se qualifiait de « *livrovore* » – mais considéré comme un cas lourd sur le plan psychologique, sorti de l'institution scolaire après un parcours cahoteux et quasiment inemployable. Rappelons-nous aussi que les jeunes détenus de la prison de Metz, qui déclaraient lire davantage durant leur temps de détention, pensaient qu'ils cesseraient de lire à leur sortie de prison pour retrouver ce qu'ils appelaient une « vie normale ». Enfin, relisons ce sur quoi nous avons plusieurs fois insisté, à savoir que les jeunes les moins en difficulté parmi ceux que nous avons rencontrés, aux Mureaux par exemple, non seulement lisaient peu, mais portaient un regard plutôt critique, voire assez méprisant, sur la lecture et ceux qu'ils considéraient comme de gros lecteurs. Ainsi, pour dire les choses de façon caricaturale, on peut lire et aller mal, sur le plan social, affectif ou psychologique ; à l'inverse, de façon tout aussi sommaire, on peut être relativement bien portant (voir les jeunes de la Cité des Bosquets aux Mureaux) et tenir la lecture pour une activité peu attirante, une fois le savoir lire acquis. Mais on peut relever d'autres cas de figure, comme le jeune Sélim aux Mureaux qui préparait des études d'infirmier et était un gros lecteur ; ou cette jeune fille du foyer de Rennes à qui la lecture semblait « faire du bien » (elle disait qu'elle se mettait notamment à lire lorsqu'elle sentait qu'elle pouvait devenir violente).

En résumé, tous ces cas de figure pouvant exister, on ne peut établir aucun lien direct – aucune causalité, aucune relation chronologique – ni même indirect – les corrélations éventuelles ne produisant pas les mêmes effets – entre la lecture et les jeunes en voie de marginalisation.

C'est pourquoi, si l'on tient à établir un lien de ce type, à le chercher ou à le créer, il conviendra de réfléchir et d'agir avec beaucoup de prudence et d'humilité. Le moins que l'on puisse conseiller est de ne pas tenir la lecture pour ce qu'elle ne peut être. Son pouvoir contributif à l'amélioration de la situation des jeunes que nous avons rencontrés, à notre sens, est infime. Il convient toutefois d'examiner ce point avec plus d'attention en fonction de quatre types de jeunes que nous avons repérés (parmi l'ensemble de ceux que nous avons interviewés) et pour lesquels la place que la lecture occupe dans leur vie, d'une part, et les effets qu'une place plus importante pourrait avoir, d'autre part, doivent être distingués.

a) Bien que nous ayons veillé à ne pas intégrer dans nos groupes des jeunes identifiés comme illettrés (pour des raisons que nous avons précisées dans l'introduction générale), certains des jeunes sollicités pour participer à l'enquête par nos partenaires sur le terrain, peuvent être (et étaient) considérés comme proches de l'illettrisme. Pour ceux-là, dans la mesure où leur défaut de lecture représente un

sérieux obstacle à leur insertion scolaire ou leur intégration dans un processus de formation, ainsi que leur insertion professionnelle et sociale, il va de soi que toute action leur permettant d'apprendre à lire, ou de mieux lire, pourra contribuer à lever leur handicap. S'il n'est pas certain que leur défaut de lecture soit un élément prédominant les ayant conduit vers la marginalisation, l'acquisition par ces jeunes des compétences lectorales et scripturales nécessaires aujourd'hui, pourra compter comme un des éléments leur permettant d'en sortir.

Nous avons d'ailleurs relevé plusieurs fois que les jeunes eux-mêmes en convenaient, y compris ceux qui s'auto désignaient comme sachant très peu lire et écrire (les jeunes forains de la prison de Metz par exemple). Pour tous les jeunes que nous avons rencontrés, il va de soi que le savoir lire est un pré-requis fondamental.

C'est d'autant plus important que les modes de socialisation ou d'intégration alternatifs – par exemple ceux des classes populaires, où l'on pouvait gagner sa vie sans passer par l'école et même sans maîtriser les bases de la lecture et de l'écriture²⁰⁶ – n'existent plus aujourd'hui. Ne pas disposer de ces compétences minimales, de nos jours, peut mener tout droit à l'exclusion, dans la mesure où s'amointrissent – et, vraisemblablement, risquent de disparaître – les secteurs professionnels qui ne requièrent pas ces compétences. Là aussi, certains jeunes l'ont exprimé, par exemple les mêmes jeunes forains reconnaissaient que si leurs parents avaient pu s'en sortir sans savoir lire et écrire, il ne pouvait en être de même pour eux.

Toutefois, il ne faudrait pas faire preuve d'un trop grand enthousiasme sur les vertus de l'acquisition des compétences scripturales et lectorales de base pour ceux qui en sont dépourvus. Le savoir lire ne pourra à lui seul faire sortir de la marginalisation ou de l'exclusion ceux qui en pâtissent. Les jeunes du Cateau-Cambrésis dont aucun, selon nous, à la différence de ceux que nous rencontrerons dans les autres régions, ne peut être dit proche de l'illettrisme, en sont un bon exemple. Bien que maîtrisant les dites bases, pour la majorité d'entre eux encore scolarisés (il est vrai qu'ils sont aussi plus jeunes que les autres groupes), ce n'est pourtant pas leur savoir lire qui, à lui seul, pourra leur procurer de l'emploi, tant, on l'a vu, la région où ils vivent est en grande difficulté sur ce plan. Pour nous, l'illettrisme ou les difficultés de lecture ne sont qu'une facette d'une marginalisation qui est d'abord économique et sociale, dans ce cas de figure en tout cas. Que les difficultés de lecture soient un handicap, c'est évident ; mais leur levée pourra n'avoir qu'un effet très marginal, rapporté à l'ensemble des éléments qui contribuent à la situation de pauvreté ou de précarisation (qui, dans le bourg du Nord forment le nœud des difficultés, alors qu'ailleurs elles sont aussi de nature familiale et psychologique).

²⁰⁶ Voir la monographie du Cateau-Cambrésis sur ce point, notamment les éléments issus du diagnostic territorial.

Pour les jeunes, comme ceux du Cateau-Cambrésis ou certains de l'Est, dont la principale difficulté est de vivre sur un territoire dont les indicateurs socio-économiques sont au rouge et dont les familles constituent les segments les moins qualifiés du salariat, il est difficile de faire preuve d'un quelconque optimisme.

Comme le montrent de nombreux diagnostics aujourd'hui, ce sont les travailleurs les moins qualifiés et les moins diplômés qui ont le plus souffert ces dernières années, compte tenu du mécanisme de professionnalisation croissante des tâches de production et de son impact sur l'organisation du travail, qui exclut ceux qui ne peuvent prétendre à un certain niveau de qualité. Et il est clair, selon nous, que le destin de cette frange de la population est quasiment scellé²⁰⁷. Dans la mesure où une part de plus en plus importante de la demande de travail non qualifié s'est effondrée dans notre pays – c'est pourquoi en ont particulièrement souffert les régions où le tissu industriel était pourvoyeur de ce type d'emploi, comme le Nord et l'Est – et que la tendance ne devrait pas s'inverser dans un proche avenir, ces travailleurs et leurs familles sont loin de pouvoir sortir de cette situation de marginalisation. Et ce, en dépit des efforts de scolarisation ou de formation – en tout cas tels qu'on les connaît aujourd'hui. Remarquons que quelques jeunes du Cateau-Cambrésis s'étaient exprimés en des termes proches, sur ce point, lorsque nous les avons interviewés. Pour eux, il n'était pas utile de poursuivre leurs études, après l'âge légal ou après le lycée, dans la mesure où ils doutaient qu'un Bac+2 leur procure une situation plus satisfaisante sur le plan de l'emploi qu'un BEP ou un CAP, voire même le fait de n'avoir pas de diplôme. Relevons qu'ils s'arrêtaient à la mention d'un Bac+2 et n'envisageaient pas la poursuite d'études plus longues ou l'obtention de diplômes de niveau supérieur (Bac+4 et plus, par exemple) dont les effets en matière de professionnalisation sont sans doute plus probants.

b) La situation des jeunes qui maîtrisent les bases de la lecture et de l'écriture – soit la majorité dans nos groupes – et qui, en outre, sont les moins mal portants – c'est surtout aux Mureaux que nous les avons rencontrés – doit être considérée d'une toute autre façon. Nous avons vu que ces jeunes lisent peu, bien qu'ils sachent lire, et considèrent qu'ils doivent pouvoir s'insérer, économiquement et socialement, ou qu'ils arriveront à vivre et être heureux, pour reprendre leurs termes, sans avoir à augmenter ou approfondir leurs pratiques lectorales, sachant qu'ils tiennent en assez piètre estime tout ce qui s'y rapporte, en particulier les livres. Les seules lectures qu'ils considèrent avec une relative bienveillance sont celles de la presse, de quelques revues ou magazines et de bandes dessinées, dans des types et des proportions que nous avons examinés dans le rapport.

Il semble que ces jeunes assument, comme nous l'avons plusieurs fois dit, leurs faibles pratiques lectorales, souhaitent se distinguer de ce registre occupationnel ou culturel (voir le regard parfois méprisant à l'égard des gros lecteurs ou la hantise de passer pour un « intello ») et peuvent être rétifs à toute tentative de les familiariser ou de les initier à ce type de pratique. Si le savoir lire est une évidence pour eux, l'aimer lire n'est pas du tout, à leurs yeux, le code d'une vie sociale accomplie.

²⁰⁷ Nous reprenons ici en partie l'analyse de D. Cohen (COHEN, 1997).

Ces jeunes-là se tiennent à distance des politiques culturelles, des débats, qu'ils ne connaissent pas, sur l'évolution du langage et, comme le dit Michel Schneider, s'ils n'ont pas accès aux « trésors de la langue », c'est aussi parce qu'ils ne les considèrent pas comme des trésors, voilà tout²⁰⁸. L'attitude de ces jeunes, issus de milieux populaires et, point peut-être notable à relever, enfants d'immigrés²⁰⁹ pour la plupart, poursuit celle des milieux ouvriers analysés par Hoggart ou par Annick Madec, ou mise en scène dans des romans contemporains comme ceux d'Annie Ernaux ou de Franck Magloire²¹⁰.

Concernant ces jeunes, il nous semble important de tenir compte de trois éléments.

Tout d'abord, pour reprendre le titre bien connu d'un ouvrage de sociologie de la lecture : pourtant, ils lisent...²¹¹. Sauf exception, aucun jeune n'a déclaré ne jamais lire et nous connaissons leurs objets de lecture favoris : le journal, les revues ou les magazines et les bandes dessinées pour enfants. Pour avoir pu observer quelques moments de la vie ordinaire de certains d'entre eux (dans les foyers PJJ ou en prison, par exemple), ils lisent même sans doute plus que ce que leurs déclarations, dans le cadre d'un espace formel qu'est celui de l'entretien, laissent entrevoir. Les occasions de lecture, dans nos vies aujourd'hui, sont multiples – lire des informations, des plans, des panneaux, des étiquettes, des emballages, des affiches, du courrier, des messages, des publicités... – y compris pour ces jeunes, là où ils résident, là où ils se tiennent, circulent ou passent. Nous avons précisé dans l'introduction qu'aucune de nos questions ne porterait sur ces lectures du quotidien, mais nous nous apercevons à l'issue de cette recherche que ce travail resterait à faire. Il aurait pour vertu de mieux identifier et qualifier l'univers scriptural et lectoral dans lequel les jeunes baignent – différent, peut-être, suivant les territoires ou les modes de vie – et porterait au jour des pratiques de lecture sans doute plus nombreuses et diverses, plus banales aussi, que celles qui sont consacrées par les impératifs culturels légitimes ou dominants.

Il nous semble important d'accepter que les attitudes culturelles de ces jeunes soient orientées vers d'autres pratiques et d'autres valeurs que celles de la culture lettrée. Le fait qu'ils ne « lisent pas », en vertu des critères et des canons de cette dernière, doit moins être considéré comme le résultat d'une privation ou d'une incapacité – alors que c'est le cas des jeunes qui ne maîtrisent pas le savoir lire – que comme le symptôme d'un désintérêt ou, éventuellement, d'un refus. L'aimer lire, redisons-le, n'est pas pour eux le code d'une vie sociale épanouie ou réussie²¹².

En revanche, rien n'empêche les adeptes ou les tenants de la culture lettrée de vouloir les initier ou les familiariser à d'autres types de pratiques culturelles et/ou de veiller – comme tentent de le faire les diverses initiatives ou actions inhérentes aux « politiques culturelles » – à ce que l'accès à la culture

²⁰⁸ SCHNEIDER, 2002.

²⁰⁹ Voir quelques éléments d'analyse sur cette particularité dans la monographie des Mureaux.

²¹⁰ Pour tous ces ouvrages, voir la bibliographie.

²¹¹ BAUDELLOT et alii, 1999.

²¹² Pour reprendre les termes de Bernard Lahire (LAHIRE, 2004).

soit rendu possible ou facilité pour un maximum de gens. Comme le dit fort justement Daniel Pennac, «...*si certains veulent exclure les livres de leur vie, l'important est que les livres ne les excluent pas*²¹³». De ce point de vue, toutes les actions menées autour de la lecture ont du sens et peuvent être considérées comme légitimes.

Enfin, si la lecture, à certaines époques, a pu être un impératif moral, il semble que ce soit moins le cas aujourd'hui. Les jeunes que nous avons rencontrés sont loin d'être les seuls à ne pas aimer lire mais rejoignent au contraire, nous l'avons plusieurs fois dit, un mouvement de désaffection pour la lecture qui touche d'autres catégories de la population. Les jeunes issus de milieux populaires non identifiés comme proches de l'illettrisme partagent avec d'autres une hiérarchie de pratiques et de valeurs différente de celle de la culture lettrée et ne considèrent pas les « biens culturels » comme des biens précieux.

c) Les éléments contributifs au parcours de marginalisation des jeunes que nous avons interviewés sont de nature sociale et économique pour une grande partie d'entre eux. Mais nous avons vu aussi qu'ils étaient de nature familiale – relations difficiles, vécus abandonniques, violences... – et psychologique – image de soi négative, manque de confiance, troubles identitaires, potentiel agressif, inhibitions, etc. – comme l'illustraient particulièrement les jeunes relevant de la Protection Judiciaire de la Jeunesse. Dans ce cas, le travail que l'on peut faire pour les aider à sortir de cette situation peut être notamment orienté vers la résolution de ces troubles individuels ou familiaux. Selon nous, c'est ce que peuvent plus particulièrement viser les éducateurs qui encadrent les jeunes dans des structures d'hébergement ou des centres de jour (pour la PJJ), ou les professionnels de divers dispositifs d'insertion ou d'accompagnement, comme certains de ceux qui ont été nos partenaires aux Mureaux, par exemple.

De plus en plus aujourd'hui, semble-t-il, le travail à faire auprès des publics en difficulté, au sens très large du terme, porte autant sur les aspects dits « macro » de leur situation – mais compte tenu de la réalité socio-économique qui est la nôtre aujourd'hui, les pouvoirs d'action en ce domaine sont réduits – que sur des aspects plus « micro », davantage centrés sur la personne (ou sur la famille), en vue d'opérer un possible travail de reconstruction de soi. Ainsi les jeunes que nous avons rencontrés au foyer PJJ de Rennes doivent certes être aidés pour qu'ils puissent de nouveau intégrer les cadres ou espaces usuels de socialisation (repandre l'école ou une école parallèle, poursuivre une formation dans un dispositif de droit commun, trouver du travail) et c'est à cela que s'attellent en premier lieu les éducateurs qui vivent avec eux. Mais leur tâche est aussi – dans une part croissante selon nous – d'aider les jeunes à se (re)construire : les activités artistiques de l'association *Tout atout* du centre de jour à Rennes avaient été conçues dans cette optique. Tous les professionnels de l'accompagnement ou du « social » aujourd'hui, pour résumer, savent qu'ils sont contraints d'ajouter aux volets social et

²¹³ PENNAC, 1992.

économique de leur action, des aspects plus individuels liés au vécu, à l'image de soi ou au processus identitaire, souvent défaillants, des personnes dont ils s'occupent.

De ce point de vue, il est envisageable que la lecture soit l'un des éléments pouvant contribuer à ce travail de reconstruction personnelle ou identitaire ; la lecture... ou quoi que ce soit d'autre. Si le but est de redonner confiance en eux aux jeunes, de leur faire reprendre le goût de quelque chose, de débloquent leur Moi, de les inciter à s'ouvrir et à être curieux, etc., alors de très diverses formes d'action – depuis le dispositif formalisé jusqu'à l'être-avec au quotidien, comme nous l'avons évoqué dans la première partie de cet épilogue à propos du foyer PJJ de Bagneux – centrés sur divers types d'objets, d'attitudes ou de priorités, peuvent y parvenir. La lecture peut être un de ces objets – inciter à lire, partir d'une envie de lire manifestée pour conseiller des lectures, raconter des histoires, créer une bibliothèque... – comme il en existe un très grand nombre d'autres. Ici, selon nous, c'est moins le contenu du dispositif ou de l'action qui importe, que le sens de la démarche mise en œuvre et la façon dont elle sera effectivement réalisée.

La lecture reprend ici tous ses droits, car elle peut être très efficace si l'action conduite autour ou à partir d'elle parvient à son objectif, mais guère plus que d'autres pratiques possibles. Nul salut particulier n'est à attendre d'elle ; le sport, le cinéma, un match de foot à la télévision ou une sortie dans un café ou au restaurant, entre autres exemples, peuvent faire aussi bien.

d) Il est enfin un quatrième type de jeunes repérable parmi ceux que nous avons rencontrés ; ce sont ceux pour lesquels la lecture peut être considérée comme un « possible empêché ». Soit des jeunes non identifiés (et ne s'identifiant pas eux-mêmes) comme ayant de grosses difficultés sur le plan des compétences lectorales et manifestant une relative appétence pour cette pratique : en d'autres termes, des jeunes qui savent lire et qui pourraient aimer lire, s'il ne se trouvait sur la route de leur désir ou intérêt potentiel un si grand nombre d'obstacles. En général, l'école a joué un rôle important dans l'éveil de leur goût pour la lecture, mais les éléments contributifs au maintien de ce goût et à l'exercice d'une pratique lectorale ne sont pas réunis dans leur vie ordinaire, en-dehors de l'école, particulièrement s'ils l'ont quittée. Nous avons déjà mentionné ce point en évoquant plus haut combien un capital non mobilisé, ou un goût potentiel qui ne trouve pas à s'exprimer, peuvent finir par s'étioler. C'est pourquoi nous conseillons de travailler précisément à cet endroit, au niveau du dénivelé ou de la rupture entre le « monde de l'école », la famille d'un côté et la vie ordinaire du jeune (notamment lorsqu'il habite un quartier) de l'autre.

Si nous avons à œuvrer dans ce sens, nous axerions notre action dans deux directions :

→ la première serait de réfléchir aux moyens permettant de faire se rencontrer davantage le « monde de l'école » et ceux de la famille, de la cité et de la vie au jour le jour des jeunes, tant, pour certains, ils relèvent de logiques et de pratiques encore très éloignées et parfois contradictoires.

→ la seconde serait de susciter ou d'inventer un nouvel imaginaire de la lecture. Un imaginaire ne se décrète pas, pas plus que des représentations ou des valeurs, mais on peut y travailler de telle sorte qu'une pratique que les jeunes que nous avons rencontrés identifient à l'ennui, la vieillesse, la solitude ou la mort (pour résumer), puisse leur apparaître sous des aspects différents.

Des actions autour de la lecture ou des « politiques culturelles » aux contenus et aux formes variés, qui s'engageraient dans ces directions – certaines l'ont sans doute ou peut-être déjà fait – pourraient alors aider cette petite frange de jeunes en voie de marginalisation, qui savent lire et pourraient aimer lire, à entretenir et nourrir un goût que, tout seuls, compte tenu de leur milieu, de leur mode de vie et de leur situation, ils ne sauraient faire exister²¹⁴.

²¹⁴ Sur cet aspect, nous renvoyons encore à l'ouvrage, déjà cité, de Magyd Cherfi (CHERFI, 2003).

BIBLIOGRAPHIE

1. RÉFÉRENCES DIRECTEMENT UTILISÉES PAR L'AUTEUR

- BAHLOUL J., Lectures précaires Etude sociologique sur les faibles lecteurs, BPI, 1990.
- BAUDELLOT C., CARTIER M., DETREZ C., Et pourtant ils lisent..., Seuil, 1999.
- BEAUD S., 80% au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire, La Découverte, 2002.
- BEAUD S., PIALOUX M., Retour sur la condition ouvrière, Seuil, 1999.
- BECKER H., Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance, Métailié, 1985.
- BEGAG A., « *Trafic de mots en banlieue : du « nique ta mère » au « plaît-il »* », Migrants-formation, n°108, 1993.
- BOSANO S., COUDERC C., Kife la violence, Plon, 2001.
- BOURDIEU P. (sous la direction de), La misère du monde, Seuil, 1993.
- (de) CERTEAU M., L'invention du quotidien, t1, chap. 12, UGE 10-18, 1980.
- CHARON J-M, La presse des jeunes, La Découverte, 2002.
- CHERFI M., Livret de famille, Actes sud, 2003.
- CHOQUET M., LEDOUX S., HASSLER C., PARE C., Adolescents de la Protection Judiciaire de la Jeunesse et santé, Inserm, 1998.
- CLAUDEL P., Le bruit des trousseaux, Stock, 2002.
- COHEN D., Richesse du monde, pauvreté des nations, Flammarion, 1997.
- DAUMAS J-L, MEZINSKI P., La zonzon de Fleury, Calmann Lévy, 1995.
- DUBET F., La galère : jeunes en survie, Fayard, 1987.
- ELIAS N., SCOTSON J., Logiques de l'exclusion, Fayard, 1965.
- ERNAUX A., La place, Gallimard, 1983.
- FABIANI J-L, Lire en prison, BPI, 1995.
- FITOUSSI J-P, LAURENT E., MAURICE J., Ségrégation urbaine et intégration sociale, Les rapports du Conseil d'Analyse Economique, n° 45, La documentation Française, 2003.
- HALL, E.T, La dimension cachée, Seuil, 1971.
- HOGGART R., La culture du pauvre, Minuit, 1957.
- HORRELOU-LAFARGE C., SEGRE M., Sociologie de la lecture, La Découverte, 2003.
- GINSBERG G., Des prisons et des femmes, Ramsay, 1992.
- GRIGNON C., PASSERON J-C, Le savant et le populaire, Seuil, 1990.
- JOHANNOT Y., Illettrisme et rapport à l'écrit, PUG, 1994.
- LAHIRE B., L'invention de l'illettrisme, La Découverte, 1999.
- LAHIRE B., La culture des individus, La Découverte, 2004.
- LE GOAZIOU V., « *Le corps des téléspectateurs* », Réseaux n°92-93, CNET/Hermès Science Publications, 1999.
- LE GOAZIOU V., ROJZMAN C., Comment ne pas devenir électeur du Front National, Desclée de Brouwer, 1998.
- LE GOAZIOU V., KHERFI Y., Repris de justesse, Syros, 2000.

LE GOAZIOU V., ROJZMAN C., Idées reçues sur la banlieue, Le cavalier bleu, 2001.

LEPOUTRE D., Cœur de banlieue : codes, rites et langage, Odile Jacob, 1997.

MAGLOIRE F., Ouvrière, L'Aube, 2002.

MADEC A., Chronique familiale en quartier impopulaire, La Découverte, 2003.

MAUGER G., « *Enquêter en milieu populaire* », Genèses n°6, 1991.

MAUGER G., POLIAK C., PUDAL B., Histoires de lecteurs, Nathan, 1999.

MOHSEN-FINAN K., GEISSER V., « *L'islam à l'école, une analyse sociologique des pratiques et des représentations du fait islamique dans la population scolaire de Marseille, Montbéliard et Lille* », IHESI, 2002.

NIAUSSAT M., Prisons de la honte, Desclée de Brouwer, 1998.

PASSERON J.C., « *Le polymorphisme culturel de la lecture* », in Le raisonnement sociologique, Nathan, 1991.

PENNAC D., Comme un roman, Gallimard, NRF, 1992.

ROCHE S., La délinquance des jeunes. Les 13-19 ans racontent leurs délits, Seuil, 2001.

SALLENAVE D., Viol, Gallimard, 1997.

SANSOT P., Les gens de peu, PUF, 1991.

SCHNEIDER, M., Big Mother. Psychopathologie de la vie politique, Odile Jacob, 2002.

WATY B., « *Les grands adolescents et les jeunes adultes en situation de marginalisation par rapport à la lecture, au livre et aux pratiques lectorales* ». Etat des lieux de la recherche, DLL, Ministère de la culture, 2003.

Ouvriers, ouvrières. Un continent morcelé et silencieux, Autrement, Mutations, n° 126, 1992

Les cahiers dynamiques, Revue trimestrielle de la Protection Judiciaire de la Jeunesse, n° 1 à 28

Les prisons, CVC-GENEPI, Milan, 1999

2. RÉFÉRENCES COMPLEMENTAIRES

BAUDELLOT, C., CARTIER, M., « *Lire au collège et au lycée : de la foi du charbonnier à une pratique sans croyance* », Actes de la recherche en sciences sociales, n°123, juin 1998.

BURGOS, M., EVANS, C., BUCH, E., Sociabilités du livre et communautés de lecteurs. Trois études sur la sociabilité du livre, Paris, BPI-Centre Pompidou-DLL, 1996.

BURGOS, M., HEDJERASSI, N., PEREZ P., VITALE P., Des jeunes et des bibliothèques : trois études sur la fréquentation juvénile, BPI-Centre Pompidou, 2004.

CLOUET, M., LEVINE, J., « *La Lecture des non-lecteurs. Pré enquête auprès des adolescents de milieu défavorisé* », Communication et Langages, n°68.

CONHIL, J., « *Les Exclus de la lecture* », Esprit, janvier 1976.

DONNAT, O., Les Français face à la culture. De l'exclusion à l'éclectisme, Paris, La Découverte, 1994.

EVANS, C., « *Distances et proximités en section jeunesse* », Bulletin des bibliothèques de France, tome 49, n°2, 2004.

GOFFARD, S., LORANT-JOLLY, A., Les Adolescents et la lecture. Actes de l'université d'été d'Evian, Créteil, CRDP de l'Académie de Créteil, 1995.

HEBRARD, J., Comment Valentin Jamerey-Duval apprit-il à lire ? L'autodidaxie exemplaire, in CHARTIER, R. (dir), Pratiques de la lecture, Marseille, Rivages, 1985.

- LADEFROUX, R., PETIT, M., GARDIEN, C.-M., Lecteurs en campagnes. Les ruraux lisent-ils autrement ?, Paris, BPI-Centre Pompidou, 1993.
- LAHIRE, B., La Raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1993.
- LE BRETON, A., L'Adolescence illettrée, Paris, éditions universitaires, 1989.
- MAUGER, G., POLIAK-F., C., « *Les Usages sociaux de la lecture* », Actes de la recherche en sciences sociales, n°123, 1998.
- MURAIL, M.-A., LEDESMA, S., Nous, on n'aime pas lire, Paris, Editions De la Martinière Jeunesse, 1996.
- NAFFRECHOUX, M., « *Des lecteurs qui s'ignorent. Les formes populaires de la lecture* », Bulletin des bibliothèques de France, tome 32, n°5, 1987.
- OCTOBRE, S., Les loisirs culturels des 6-14 ans, Paris, La Documentation Française, 2004.
- PATUREAU, F., Les pratiques culturelles des jeunes, Paris, La Documentation Française, 1992.
- PERONI, M., Histoires de lire : lecture et parcours biographique, Paris, BPI-Centre Pompidou, 1988.
- PETIT, M., Eloge de la lecture. La construction de soi, Paris, Editions Belin, 2002.
- ROBINE, N., Les Jeunes travailleurs et la lecture, Paris, La Documentation Française, 1984.
- SAYAD, A., La Lecture en situation d'urgence, in Seibel, B. (dir), Lire, faire lire. Des usages de l'écrit aux politiques de lecture, Paris, Le Monde-Éditions, 1995.
- SINGLY (de), F., Le Livre et la construction de l'identité, in Chaudron, M., Singly (de), F., Identité, lecture, écriture, Paris, BPI-Centre Pompidou, 1993.
- SINGLY (de), F., Les Jeunes et la lecture, Paris, DEP, Les dossiers Éducation et formations, n°24, janvier 1993.
- SINGLY (de), F., Lire à 12 ans. Une enquête sur les lectures des adolescents, Paris, Nathan, 1989.
- Des Adolescents, des lectures : 1. Etat des lieux*, in Argos, n°16, janvier 1996.
- Des Adolescents, des lectures : 2. Pratiques et perspectives*, in Argos, n°17, juin 1996.
- Des Enfants hors du lire*, Païdos, Paris, Bayard éditions, 1991.
- La place des adolescents en bibliothèque*, Lecture jeune, N°112, 2004.